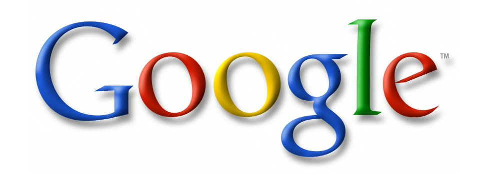
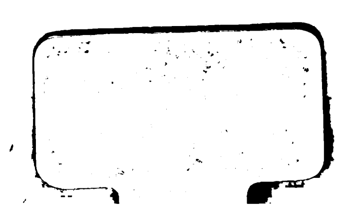

Google




DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



COLLECTION PORTATIVE

D'OEUVRES CHOISIES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres ouvrages destinés à l'étude des langues allemande et française,

ET PAR

CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langues française et allemande; ancien maître à l'institut des Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannheim.

SECONDE SÉRIE.

Trente-deuxième Livraison.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1828.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

Troisième Volume.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1828.

sœur de ma mère, supérieure dans l'un des ordres religieux les plus sévères d'un couvent riche des Etats du pape, près de Lugo, en Romagne. Dans cette ville éclata la conspiration de l'armée papale catholique, ce qui la fit nommer par les républicains la Vendée de l'Italie. On y massacra des militaires français; on promena leurs têtes au bout de piques sanglantes, et cette trahison aussi inutile qu'atroce appela sur elle de cruelles représailles: Lugo fut livré à plusieurs heures de pillage accompagné de massacres. Hélas! je ne connus jamais les caresses d'une mère et je venais de perdre la mienne au moment où son cœur eût été mon seul refuge contre les dangers que je courus et les chances non moins périlleuses qui les suivirent.

» Elevée alors dans toutes les pratiques d'une dévotion minutieuse, mon cœur en repoussait la contrainte. Ma raison précoce, mon imagination naïve et prompte étaient en révolte et épuisaient leurs forces naissantes contre tout le travail de ma tante pour hâter une vocation qui ne pouvait jamais éclore. Tout mon être souffrait à l'aspect de cet avenir de mort qui associe à la même destinée dans les couvens la jeunesse aux longues espérances, et la décrépitude aux joies éteintes. Je n'ai emporté de ce tombeau

vivant que cette pensée: Que ne suis-je une fleur cueillie le matin et desséchée le soir! Je venais d'accomplir mon second lustre.

» Un jour ma tante venait de réunir auprès d'elle et autour de moi, comme pour m'entourer d'un spectacle imposant, toutes les religieuses, toutes les pensionnaires, quand tout à coup un bruit épouvantable vint troubler le silence du cloître et jeter la terreur dans l'enceinte sacrée. Un des confesseurs du couvent, homme dur et terrible, paraît, l'œil en feu, et s'écriant: *Ils viennent, les fléaux de Dieu; avec cinq mille combattans ils ont taillé en pièces trois cent mille de nos saints défenseurs. L'esprit de ténèbre est avec eux; il faut fuir.* Toutes les religieuses se pressent autour du prêtre. Moi seule et une novice de mon âge nous restâmes dans le coin opposé du parloir. Un mot: *il faut fuir*, venait de soulever le crêpe mortuaire......

» Il faut fuir! répétions-nous: nous le pouvons. Nous verrons donc d'autres êtres, un autre monde que celui qui menaçait d'être notre tombeau!

» Les nouvelles devenaient d'heure en heure plus alarmantes pour l'abbesse et les religieuses qui l'entouraient, mais rien ne me paraissait sinistre de ce qui était une espérance d'échapper au cloître. Les Français avaient tout franchi, et,

vainqueurs, avaient tout respecté, jusqu'à ce que la trahison vînt enfin les contraindre d'user de représailles. Lugo fut mis à feu et à sang, et le massacre vint jusqu'aux murs du couvent.

» Toutes réunies dans la chapelle, nous attendions la mort aux pieds du Christ, lorsqu'un de ces hommes qu'on nous avait peints comme des envoyés du démon, parut aux portes du couvent, comme un ange gardien pour y placer la sauvegarde d'une invincible barrière. Il entra, offrant à tout ce qu'il voyait assemblé la tranquille continuation de l'esclavage ou la liberté. Ce fut tout à la fois un cri de joie et de désolation. Toutes les jeunes se rangèrent du côté du libérateur; toutes les vieilles se séparèrent de nous en le fuyant, et tout ce que put faire leur frayeur fut de ne pas payer par des cris de malédiction une générosité qui leur laissait encore un choix si noble et si compatissant.

» Ma tante transportée par les idées d'une vie entière de réclusion et une aveugle confiance dans son directeur, ma tante redoutait comme une souillure la seule présence d'un Français républicain, et se retira avec les plus âgées de ses religieuses oubliant, dans sa sainte horreur, qu'elle livrait la jeune fille qui lui avait été confiée, à des périls qui n'étaient plus à craindre pour elle. Plusieurs des sœurs profitèrent de

la permission pour se retirer dans leurs familles. Lorsqu'on ouvrit les portes, j'aurais sans doute dû rester près de ma tante; mais une voix intérieure, un cri de l'ame, plus fort que la raison, semblait me dire: *c'est loin d'ici qu'est la félicité;* et je ne sus obéir qu'à cette inspiration qui nous pousse dans les bras de la destinée. Je ne savais rien du monde, qu'aurais-je pu craindre? et autour de moi j'avais vu l'ennui, un sombre dégoût flétrir la beauté, dévorer la jeunesse; me soustraire à un pareil avenir fut, dans ce moment, mon seul besoin, ma seule pensée; quoique enfant, j'y parvins avec l'instinct de la nature et toute l'adresse de l'expérience. Je savais que le baron Capelleto * nous était allié. Une religieuse plus âgée, qui avait aussi profité de la liberté, se chargea de me conduire vers lui; mais une émeute m'ayant séparée de ma compagne, j'errai quelques heures, cherchant un asile.

» Enfin, j'ose me présenter à une maison fort belle, où j'aperçois des uniformes semblables à ceux de nos libérateurs. Au milieu d'eux, je me sens attirer par le regard bienveillant de celui qui paraissait leur donner des ordres. Je vous

* Chargé d'affaires, qui fit d'admirables efforts pour sauver la ville du pillage.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

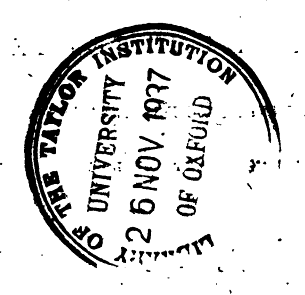
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

Troisième Volume.

STUTTGART,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1828.



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
26 NOV. 1937

tre une recommandation à tout militaire français de me protéger; puis, au bas, quelques lignes pour Muiron, l'un des aides de camp du général en chef Bonaparte, qui ne furent jamais lues par lui; car, quelques mois après, quand je cherchai à voir ce noble patron, il avait trouvé la mort sous les lauriers d'Arcole.

»Mme. A***, alarmée des nouvelles qui se succédaient, résolut de rejoindre son mari, qui était parti pour Ferrare. Quand elle me proposa de m'emmener, en me demandant si j'étais toujours dans les mêmes dispositions, je ne lui répondis qu'en pressant sa main sur mon cœur, et en lui donnant le doux nom de mère. Tout se prépara à la hâte et en secret. Nous arrivâmes de nuit à Ferrare; mais M. A*** était déjà reparti pour Milan. Sa femme, désolée, ne savait quel parti prendre. Je lui redonnai un peu de courage par ma résolution. »Croyez-moi, nous »sommes ici dans les États du pape, et bien »moins en sûreté qu'à Milan; allons-y sans plus »délibérer.« Nous y arrivâmes quand tout y était déjà terreur et confusion.

»Ici, mon amie, une légère digression qui jette peut-être quelque lumière sur un évènement politique. A l'époque où Bonaparte poussait ses troupes victorieuses sur les différentes villes de la Toscane, le grand-duc fut si effrayé, que Man-

fredini, son chambellan, fut envoyé au quartier général pour sauver Florence de l'occupation. Cette démarche eut pour résultat le banquet célèbre donné par le grand-duc aux généraux français, où l'un déploya toute la souplesse des cours, et l'autre une austérité qu'il déguisait déjà mal, et qui, dans l'orgueil de faire ramper un souverain, montrait autre chose que des vues républicaines. La noblesse italienne avait été jusque-là courbée et fort empressée près des nouveaux maîtres. Mais le traité de Campo-Formio, inexplicable au parti français, puisqu'il laissait l'Autriche plus puissante que jamais, avait fait croire à la trahison de Bonaparte, accrédité le bruit d'une apparente défaite, et réveillé la trahison des courtisans italiens qui relevaient la tête. On accusait partout Bonaparte, qui avait arrêté par ce traité les colonnes victorieuses de Moreau déjà aux portes de la capitale de l'Autriche, et les grenadiers d'Augereau criant: A Vienne! à Vienne! Je n'étais rien dans le monde politique, mais j'ai entendu, à l'égard de ce traité, de la bouche des premiers généraux, les suppositions les plus étranges. Bonaparte avait indiqué dans cette occasion, selon eux, tous ses plans d'une ambition personnelle qui étouffait les autres gloires pour marcher au trône. Quant à moi, je ne voyais que les Français, leur triomphe; mon

cœur s'identifiait avec leurs destinées, et en arrivant à Milan, je redoutais presque autant leurs revers que ma rentrée au cloître. Comme les affaires n'étaient point décidées, M. A*** désira que sa femme, pour plus de sécurité, se rendît en France. Au milieu de toutes ces angoisses, je tombai malade et fus aux portes du tombeau mais sachant combien le départ paraissait urgent à mes bienfaiteurs, sitôt que je le pus j'affectai des forces pour qu'on pût se mettre en route, et au bout de quinze jours j'arrivai à Paris, mourante. Les soins de la plus douce hospitalité me fourent prodigués; je me rétablis promptement, et pendant quelque tems, je respirai avec ivresse cet air libre et doux de la France, où je croyais avoir trouvé le bonheur.

Tout à coup il me sembla que les manières de Mme. A***, naguère si bonne, changeaient à mon égard; c'était non seulement de la froideur, mais de la dureté. Tous ces petits soins qui précédemment m'avaient valu tant de bienveillance, j'avais beau les redoubler, ils n'en paraissaient qu'irriter davantage le changement d'humeur dont j'étais l'objet. Enfin, ne tenant plus à tant de chagrins, je provoquai une explication; elle fut bien cruelle, comme vouz allez voir.

Mme. A***, mariée contre son gré à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, nourrissait une pas-

sion violente pour une personne qui venait souvent dans sa maison, et que j'avais prise pour un parent. Ce prétendu parent me plaisait peu, mais j'avais eu le malheur de lui plaire beaucoup. Sans délicatesse comme sans amour pour la femme qui lui sacrifiait son repos et sa réputation, il avait, par le plus indiscret des aveux, blessé son cœur et armé contre moi son orgueil. Du moment que cette faiblesse me fut révélée, il se fit dans mon tendre respect pour ma bienfaitrice un bouleversement que je ne puis qualifier : c'était quelque chose comme de la commisération ; et la pitié, même sincère, est si près en pareil cas de ressembler à du mépris ! Je n'avais pu au cloître rien apprendre du monde ; je n'avais pu deviner la société et cette science d'accommodemens avec les devoirs qu'elle exige, et qu'elle veut bien quelquefois oublier. Ma candeur se révoltait contre ce spectacle d'une passion coupable, et d'une jalousie que l'âge de Mme. A*** rendait ridicule. Depuis j'ai souvent réfléchi au triste sort d'une femme qui se laisse entraîner à un sentiment qu'elle ne peut faire partager, à cette époque de la vie où l'amour n'est plus là avec ses illusions pour cacher une faiblesse.

Je n'avais écrit à ma famille que pour lui annoncer ma résolution de vivre en France plutôt du travail de mes mains, que de reprendre les

chaînes auxquelles on m'avait condamnée. Cette lettre était restée sans réponse, et je ne m'en étais plus occupée. Mais dans ce moment de crise, que je viens de vous peindre, je sentis le besoin d'appuis, et je m'addressai de nouveau à ceux dont j'avais si imprudemment bravé l'autorité, en les conjurant de pardonner à mon âge. Un mois après, un secrétaire du ministre Aldini vint me dire qu'on allait me conduire à ma famille. Il parla à mes bienfaiteurs du prix qui pouvait leur être dû pour leurs soins généreux; mais ils le refusèrent avec une noblesse qui m'attendrit jusqu'aux larmes, et ma séparation me parut trés douloureuse. J'avais toujours le rouleau et les lettres que Murat m'avait laissés; je lui avais écrit plusieurs fois; mais l'éloignement de la guerre ne lui avait permis ni de recevoir mes lettres, ni d'y répondre.

» J'avais regret de quitter Paris; mais la nouveauté des objets, la distraction de la route, me rendaient la sécurité par l'insouciance. Je savais très bien le français; mais j'avais conservé beaucoup d'accent; et à peine eus-je prononcé quelques mots dans la diligence, où l'on m'avait confiée à une dame qui se rendait à Milan, que je fus reconnue comme Italienne. Il y avait parmi les voyageurs deux militaires; l'un d'eux, monté sur l'impériale, entendant une voix italien-

ne, se mit à crier à son camarade : Alfred, je vais te céder ma place à la dînée; il y a une petite femme avec laquelle j'ai besoin de causer. Quoique choquée de ce petit ton leste, je n'entendais pas sans quelque plaisir ces remarques; mais le bruit de la voiture m'empêchait d'en saisir la suite, et force me fut d'ajourner ma curiosité jusqu'à la dînée. Je regardais, en arrivant, avec un air un peu boudeur le militaire empressé; mais il n'y avait pas de sérieux qui pût tenir contre une gaîté si folle et si naturelle. Quand ma noble surveillante le rappelait à l'ordre, il corrigeait la légèreté de ses propos avec une adresse tout-à-fait divertissante. Je répondais avec une égale froideur à ses complimens outrés et à ses équivoques que je ne comprenais pas, et je me faisais une triste opinion de l'ami intime d'un pareil homme. Alfred, que vous allez être vengé !......

» Je serre fortement le bras de ma compagne et la prie de nous faire dîner seules; à peine avait-elle applaudi à ma prudence, que je me retourne, et l'officier qui n'avait point parlé et moi, nous restons pétrifiés d'une surprise remplie de charmes; non pas que ce dernier fût d'une beauté remarquable; il était moins bien que Murat; mais son regard! Le regard d'Alfred dès ce moment décida de ma vie. Il était Fran-

çais, il était jeune, pouvait-il se méprendre sur le trouble qu'il venait de faire naître? Le ton d'Alfred, heureusement différent de celui de son turbulent camarade, changea nos dispositions, en lui conciliant l'indulgence de mon mentor. Mes yeux, qui n'avaient point encore rencontré d'autres yeux, savaient mal déguiser ce que j'éprouvais. Je ne saurais dire ce qu'étaient les autres voyageurs; je ne voyais qu'Alfred, je n'entendais que lui.

» J'ignorais tout ce qu'il pouvait me demander; mais je sentais que mon cœur n'aurait point de refus. La diligence s'arrêta encore à Chambéry, et l'ami d'Alfred sut tellement occuper l'attention de Mme. Dupré (mon guide), que j'appris d'Alfred ces doux noms d'amour qui étaient déjà dans mon cœur, et les circonstances de sa destinée, à laquelle l'honneur lui défendait de m'associer. Sans fortune, Alfred Duhesme n'avait que cette riche dot du soldat français, le courage et la loyauté. Quand je lui appris ma naissance, il me dit avec un accent plein de noblesse: Pardon, Madame, je ne dois point prétendre à vous; je ne suis *qu'un simple sous-officier.* Pendant mon séjour à Paris, j'avais lu, et lu sans beaucoup de choix; les images romanesques des livres ayant encore ajouté leurs dangers à ceux d'une imagination brûlante, vous devinez déjà comment je

répondis à un pareil langage. Née sous le même ciel que moi, vous devinez le premier amour d'une Italienne. Je ne m'excuse point de n'avoir écouté que mon cœur, d'avoir sacrifié un nom dont un voile et des grilles m'eussent privée, et préféré les douceurs d'un noble amour à l'orgueilleuse et stérile protection de ma famille.

»Duhesme, fils d'honnêtes marchands, avait été destiné par son éducation à l'étude des lois; mais il avait entendu la voix de la patrie, et pris volontairement les armes. Mon amie, vous avez aimé, vous aimez encore, vous comprendrez donc tout ce que dut éveiller d'exaltation un voyage de quinze jours, avec la liberté que laissait à nos jeunes imaginations l'âge de ma gardienne, qui, ne pouvant descendre de voiture, nous laissait gravir seuls les ravins complaisans et les longues et commodes montagnes. L'ami d'Alfred l'avait quitté à Chambéry. Pendant tout le trajet du Mont-Cénis, admirable conquête sur la nature faite par un conquérant que ce triomphe miraculeux immortalisera autant que ses guerres, pendant cette route, libres et solitaires, appuyés sur le sein l'un de l'autre, nous nous laissâmes aller à ce doux rêve d'avenir, qui n'arrive jamais ni comme on le craint ni comme on le désire. L'amour était notre seule fortune, mais elle nous paraissait et bien sûre et bien belle.

» A Suze, Duhesme nous quitta un moment pour y voir le commandant français. J'étais encore si jeune, ou plutôt j'étais si heureuse, que je ne sus point feindre devant Mme Dupré, et elle devina sans peine à mon impatience du retour l'intérêt que je prenais à notre compagnon de voyage. Elle crut devoir me questionner avec adresse: je lui répondis avec candeur que j'aimais, que je voulais épouser Alfred. La pauvre Mme Dupré me crut folle, mais convaincue par la clarté naïve de mes aveux que ma famille n'aurait plus guère d'autre parti à prendre, et qu'un mariage serait encore un malheur de plus évité, » Vous êtes si jeune, me dit-elle, qu'on » ne peut que vous plaindre. « Bonne comme la bonté d'une mère, au lieu de reproches, elle ne me montrait qu'un tendre dévouement. » Tout » peut s'arranger peut-être, ajoutait-elle; vous » viendrez avec moi: nous ne sommes pas riches, » mais nous sommes de bonnes gens. Ma fille, » qui a de l'esprit, saura écrire à votre famille » comme il faut écrire. Alfred quittera le ser- » vice. Vos parens, qui ne vous ont jamais ai- » mée, puisqu'ils voulaient vous faire religieuse, » en seront quittes pour vous rendre une bonne » mère de famille, avec une dot plus faible que » celle qu'ils destinaient à vous rendre malheu- » reuse. « Qu'il était beau le sort prédit par cette

femme excellente; mais combien l'orgueil devait le bouleverser!

»Au retour d'Alfred, Mme Dupré le prit en particulier. Je ne sus que de lui l'objet de l'entretien, mais je le vis pénétré de reconnaissance et de respect pour celle qui, après avoir compromis mon innocence, songeait avec une si religieuse délicatesse à mon bonheur. Nous étions à cette époque où le Directoire, soit par besoin, soit par crainte, avait rappelé d'Italie le héros dont le traité de Campo-Formio lui avait fait sans pressentir les projets. Les troupes françaises furent successivement disséminées sur les côtes des deux mers. Le corps de Duhesme était à Verceil. Là, il fallut se séparer. Je vous épargnerai le récit de tout ce que j'ai souffert depuis dix ans que dure cet amour, qui ne finira qu'avec ma vie. Qu'il vous suffise de savoir qu'au sein de ma patrie, entourée d'une famille opulente, je vis dans un isolement qui semble toujours une accusation publique contre une femme. Mes parens, instruits avec ménagement de mon sort, mirent de la haine à me punir. La persécution ne convertit pas. Libre de mes vœux, j'en ai prononcé de plus doux que ceux du cloître, et j'y serai fidèle. Accueillie par l'honnêteté laborieuse, j'ai répondu aux bienfaits par le zèle. Le travail, les lettres d'Alfred soutenaient mon

existence. Son régiment faisait partie du corps de Masséna, qui commandait en Italie, et du moins nous respirions le même air. La dernière lettre que je reçus d'Alfred m'entraîna à la vie errante qui est désormais mon partage. Toutes les troupes venaient d'être rappelées vers l'intérieur de la France, à Dijon, mais comme vers un vaste dépôt, d'où elles étaient dirigées sur tous les points envahis. Cette dernière lettre était déjà datée de la rive gauche du Rhin. Quelques mots m'empêchèrent d'y voler sur ses traces, car ils me laissèrent l'espoir de son retour en Italie: „Nous sommes ici, disait Duhesme, pour faire „peur aux *Allemands sans les attaquer, et en* „*observation:* on assure que l'aile gauche re„tournera renforcer l'armée d'Italie, et j'en fais „partie. Courage et espérance! nous nous re„verrons bientôt.“ Un mois s'écoula dans les angoisses d'une cruelle incertitude. Enfin je reçus une lettre, qui précipita ma résolution. La voici:

„Je suis officier, ma chère Camilla. Que n'é„tais-tu là pour me voir élever à ce grade, après „l'action terrible et meurtrière de Neubourg! „Nous nous sommes battus en enragés, au sabre, „à la crosse de fusil; mais nous sommes vain„queurs, et vive la France! L'armée regrette

„le plus brave de ses grenadiers, Latour-d'Au„vergne, qui ne voulut jamais d'autre titre que „celui de premier grenadier. Il avait bien rai„son, le brave Latour-d'Auvergne a rendu son „grade plus glorieux.

„Ne retourne pas chez ton orgueilleuse et „cruelle famille. Camilla, la gloire et l'amour, „voilà ma noblesse; et, sois tranquille, rien ne „te manquera avec Duhesme, sous-lieutenant de „la 46e. *

„Cette lettre me communiqua son noble enthousiasme. Je ne craignais plus le danger des

* La lâcheté oisive ou la haine calculée a cherché si souvent à se venger de la gloire de nos braves sur le champ de bataille, par la satire de leurs manières et le contraste de leur langage ou de leur style trivial avec les hautes positions conquises par leur épée, que j'éprouve l'irrésistible plaisir de citer ces lettres d'un simple sergent de nos phalanges immortelles. Elles prouveront qu'en fait d'honneur nos soldats savaient aussi bien l'exprimer que leurs devanciers du vieux tems; et que ces héros, qui troquèrent si soudainement le sac et le fourniment contre l'épaulette de général ou le sceptre de roi, étaient encore quelquefois aussi forts sur l'orthographe que les colonels musqués qui avaient au moins le tems de l'apprendre au milieu des loisirs d'une garnison.

combats! pour celui qui en parlait de cette manière, et je sentais que je ne pouvais vivre, moi, jeune fille de quinze ans, loin de ces terribles émotions. Je n'espérais pas que ma réponse parvînt exactement; j'étais sûre au moins de pouvoir la porter moi-même. Il venait beaucoup de monde chez Mme Rivière (la fille de Mme Dupré). On y lisait les journaux; je prenais des notions sur les lieux occupés par le corps de Duhesme. Pas de doute que je ne parvinsse avec ces renseignemens sur les traces de l'armée. La générosité de mes protecteurs successifs, de Mme A*** et de Mme Dupré, m'avait laissé mon petit trésor, enrichi encore de leurs dons. Une femme intéressée, que dans les dispositions de mon cœur je ne jugeai que complaisante, se chargea de me procurer un passe-port sous le nom de Mme Duhesme, rejoignant son mari à l'armée du Rhin. Je laissai une lettre qui ne m'excusait point, mais qui peignait du moins mon éternelle reconnaissance, et la force irrésistible qui m'entraînait loin du toit de l'hospitalité. Déjà les armées, dans leurs courses, avaient pris plus d'ordre et de régularité, et il était plus facile de les suivre. J'avais obtenu deux lettres: l'une pour le général Lecourbe, l'autre pour une dame italienne établie à Mœschich, en Allemagne. Habillée en homme, munie du plus léger bagage,

je quittai l'Italie et entrai par le Tyrol sur les terres d'Autriche. Ce ne fut qu'au bout de deux mois de fatigues que je pus approcher de l'armée française, déjà en Bavière. A Augsbourg, tombée malade, je ne pus qu'écrire, n'espérant presque point de réponse au milieu de toutes les vicissitudes d'une guerre. La victoire de Hohenlinden vint enfin mettre le comble à la gloire de la France et aux angoisses de mon cœur. Duhesme vint me rejoindre. . . . . .

„La paix une fois signée à Lunéville, je suivis mon Alfred des bords du Rhin aux rives de l'Eridan. Dans cette vie de déplacement continuel, les formalités du mariage étaient toujours impossibles; mais le partage des peines et des fatigues n'était-il pas un serment sacré? Aujourd'hui que des jours de paix et de repos vont se lever peut-être pour les braves, aujourd'hui que l'espoir d'être mère se joint à ces chances meilleures, j'ai hasardé un peu de réconciliation vers ma famille; mais ma famille me rejette et me désavoue. Pour échapper même à ses persécutions, j'ai été obligée de me placer sous l'égide des lois françaises, et voilà ce qui me rend un objet d'odieuses préventions dans un pays qui ne sait qu'accepter l'oppression, se venger cruellement de ses maîtres d'un jour pour les re-

gretter ensuite, incapable de tout autre courage que de celui de la trahison.

„Duhesme est depuis deux mois dans sa famille pour régler un héritage. Je vais l'aller rejoindre à Lyon, et pour toujours. J'espère lui porter de meilleures nouvelles, l'espoir d'une fortune et l'appui d'une famille. Je ne lui porte que mon amour, mais un amour qui sera pur, fidèle et courageux jusqu'au dernier soupir.

„Vous connaissez maintenant toute l'histoire de ma vie, qui se compose de toutes ces mille vicissitudes d'une passion toujours la même. Hélas! vous comprendrez mon langage, vous qui avez aimé, et qui savez que dans l'amour toutes les impressions nous paraissent des évènemens, et combien le cœur se plaît à redire ce qu'il a senti. Nous nous reverrons peut-être un jour, puisque nous sommes destinées à avoir la même patrie."

Camilla partit quelques jours après la nuit délicieuse qui avait reçu nos mutuelles confidences. Nous nous écrivîmes quelque tems. Les évènemens se multiplièrent trop pour ne pas nous séparer. Je quitte donc l'épisode bien doux de cette rencontre, pour reprendre le fil de mes aventures personnelles. Plus tard nous retrouverons Camilla, mais sur un champ de bataille,

mais au milieu des funérailles de Waterloo, toutes les deux confondant les plus grandes douleurs que puisse éprouver une femme avec les plus grandes catastrophes, que puisse subir un peuple.

CHAPITRE XC.

Séjour à Florence. — Rentrée dans la carrière dramatique. — Portrait de la princesse Elisa. — M. de Châteauneuf.

J'étais arrivée à Florence à l'époque peut-être la plus belle de notre histoire moderne : c'était le tems où, Napoléon se donnant pour titre à un empire fondé par le génie, la sanction de la victoire refaisait au profit de la France la monarchie et la domination européennes de Charlemagne. Ce sceptre, qu'il avait arraché, à Saint-Cloud, des mains d'une révolution devenue bavarde et menaçant de tomber dans les futilités du Bas-Empire ; cette royauté, qu'il avait enlevée aux factions, il semblait n'en avoir usurpé les droits que pour en agrandir les devoirs. Napoléon avait voulu être empereur des Français, mais pour que la France fût la reine du monde. On l'a beaucoup blâmé d'avoir jeté

toute sa famille sur les trônes abattus par la valeur de nos vieilles bandes, et relevés par l'égoïsme de ses décrets impériaux. J'ai vu quelques partisans sincères des principes de 1789, quelques amis plus rares des dynasties proscrites, gémir ou plaisanter, suivant l'humeur différente qu'on leur connaît, sur cette manie royale qui s'était emparée d'un citoyen ou d'un bourgeois. Je sais tout ce que le malheur a fait trouver de fort ou de joli contre les souverainetés impériales; mais ce n'en fut pas moins un grand et magnifique spectacle que celui de tous ces satellites autour de l'étoile d'un grand homme; que toutes ces royautés du continent, en quelque sorte commanditées par la France, qui trouvait ainsi de l'emploi pour tous les talens, des cadres pour toutes les capacités qu'une révolution avait enfantées dans son sein. Je n'entends pas beaucoup la politique; mais il me semble que les légitimités auront, sous ce rapport, quelque chose à envier aux usurpations. Du reste, moi qui ai beaucoup plus senti que pensé, on me pardonnera de faire plus de peintures que de réflexions; de retracer avec toutes les illusions dont elle brillait la domination française en Italie; de parcourir toutes les cours des princes de la famille de Napoléon, celles de Florence, de Milan, de Naples, que la victoire avait établies,

que la législation avait régularisées, et qui avaient presque l'air d'être antiques par la grâce des manières, la religion de l'étiquette, et l'illustration historique des noms d'un autre régime.

Avant de parler de la princesse Élisa, à qui Napoléon avait donné comme dot royale le gouvernement de la Toscane, et de laquelle j'allais bientôt être rapprochée, je dois raconter ce que je devins après le départ de Florence de Camilla.

Ney occupait toujours ma pensée; je savais que je lui ferais plaisir si je pouvais lui écrire: J'ai mis un terme à ma vie errante. Je résolus donc de chercher tous les moyens de me fixer convenablement à Florence: je comptais sur un accès facile auprès de la grande-duchesse, par mes anciennes relations avec Lucien, par son propre souvenir, et surtout par la confidence de mon intimité d'un moment avec Napoléon. Je n'avais pas tort d'espérer de l'indulgence; la suite de ces Mémoires prouvera que je ne m'étais point trompée. Un directeur italien (Bianchi) me sollicita vivement pour un engagement de trois représentations à Livourne. La cour de la grande-duchesse était alors à Pise. J'acceptai les propositions, et je me rendis à mon poste, après avoir écrit à Ney et à Regnault de Saint-Jean-d'Angély, pour leur faire part de mon projet et de mes espérances, les engageant

à les favoriser de leur crédit et de leurs recommandations; car il est bon de dire que rien ne se faisait dans les cours de tous les princes de la famille de Napoléon, sans que l'Empereur en fût instruit, et sans que la nomination aux plus petits emplois eût été soumise à son visa suzerain. Mais depuis les fêtes du couronnement et les scènes de Milan, la protection impériale était ce qui m'inquiétait le moins, tant je me croyais sûre, au besoin, de l'obtenir.

J'avais aussi une lettre pour M. de Châteauneuf, alors chambellan de la grande-duchesse, et chargé de la haute direction du Théâtre-Français. Dés le premier abord, nous nous déplûmes, et je ne suis jamais revenue sur l'impression de la première entrevue. Quand, plus tard, il eut pénétré tout l'intérêt que me portait la souveraine, il se crut obligé de m'adresser de tems en tems quelques mots de bienveillance et de flatterie: mais on voyait qu'ils lui coûtaient comme un effort, que sa vanité souffrait de sa politesse, et qu'il fallait toute la résignation d'un vieux courtisan pour qu'il se condamnât à me sourire.

Avant de me présenter à M. de Châteauneuf, pour faire partie de la troupe placée sous sa direction, j'avais demandé à la grande-duchesse une audience particulière, et dès cette première vi-

site j'entrevis toute la bonté dont elle devait me donner, pendant quatre années, des preuves si nombreuses.

Élisa n'était point belle; petite, fluette, et presque grêle, elle avait cependant dans toute sa personne de ces agrémens qui, avec de l'esprit et de l'imagination, composent une femme séduisante. La tournure la plus distinguée lui donnait l'air d'être bien faite, parce que dans tous ses mouvemens la grâce s'unissait à la dignité. Ses pieds eussent été cités, par leur forme mignonne, dans tous les salons: qu'on juge de leur réputations dans un palais. Quand des pieds comme ceux-là descendent d'un trône, cela doit être un prodige et une acclamation de chaque jour. Pour ses mains, elles valaient celles de son frère, de ce frère qui n'était pas insensible à leur éloge. Les plus beaux yeux noirs animaient sa physionomie, et elle savait en tirer un merveilleux parti pour commander ou pour plaire. En somme, Élisa eût été bien pour une femme ordinaire; elle était mieux encore pour une altesse, et je crois que beaucoup de souveraines légitimes se seraient reconnues à sa démarche et à ses manières toutes royales.

J'ai pu voir de près et apprécier presque toutes les personnes de cette famille, dont le chef avait fait de tous les membres une dynastie nou-

velle pour tous les trônes. Aucun peut-être n'avait plus de ressemblance avec Napoléon que sa sœur Élisa: un esprit vif, prompt, pénétrant, une imagination ardente, une élévation incroyable de sentimens, une ame fortement trempée, l'instinct de la grandeur et le courage de l'adversité. Aucun non plus ne sentait davantage la gloire de lui appartenir; elle croyait en lui, pour ainsi dire, et son attachement aimait à exhaler l'enthousiasme dont elle était pénétrée.

Élisa voulut bien me reconnaître et se rappeler de m'avoir entendue chez Lucien lire des vers. En contractant les habitudes du commandement, elle en avait pris la noblesse sans en retenir la fierté dédaigneuse; elle possédait cet art charmant de rendre le pouvoir populaire par la grâce; elle savait écouter aussi bien qu'elle parlait. Je l'observais avec cette attention que les femmes possèdent, et, malgré la facilité du tête à tête, je crus m'apercevoir qu'il entrait un peu de méditation et d'apprêt dans toute sa personne; qu'elle éprouvait un secret plaisir à mettre dans sa tenue et dans ses discours quelque chose de ce Napoléon dont elle était fière d'être la sœur, parlant par saccades, jetant comme à bâtons rompus des pensées soudaines et saillantes.

La princesse me dit qu'elle parlerait à M. de Châteauneuf; que je serais attachée à la cour,

et que mes relations ne lui permettaient pas de douter qu'elle ferait, en m'attachant à elle, une chose agréable même pour son frère. » Je ne » vous recommande qu'une chose, ajouta-t-elle : » c'est, vis-à-vis des autres personnes, de ne » point vous prévaloir de mes bontés particuliè» res. Ne vous vantez de rien, ne bravez per» sonne : si on vous fait quelque injustice, ne vous » en plaignez pas, n'en parlez qu'à moi... Vous » avez de l'esprit, de l'instruction; tâchez que » cela ne serve pas à vous faire des ennemis. » Un peu de conduite, si cela vous est possible; » à votre âge, il vous reste un bel avenir si vous » savez vous faire valoir par de la considération : » cela ne dépend que de vous. L'Empereur ap» prouvera votre engagement : son approbation, » la bienveillance de mes autres frères, Louis et » Joseph, vous sont de sûrs garans de mon in» térêt, tâchez que je puisse vous en donner » d'autres preuves, et plus importantes que celle » d'aujourd'hui; mais, je vous le répète, il faut » plus de conduite et de décorum : dans les folies » mêmes il en faut.

» — Mais ma pauvre tête n'est pas aussi bien » organisée que celle de Votre Altesse : elle n'est » point toutefois aussi mauvaise qu'on le dit.

» — Ma chère, une femme vaut toujours mieux » que sa réputation, et j'en suis surtout persua-

» dée à votre égard; mais l'opinion demande des
» ménagemens.

» — Il me semble que celle dont Votre Altesse
» m'honore peut suffire, et que je n'ai rien à
» demander au monde, puisque la sœur bien
» aimée du grand Napoléon daigne m'estimer. »
Ici elle me regarda avec ces yeux pénétrans qui me rappelaient ceux de ce redoutable frère, et je baissai la tête, car je ne savais pas flatter sans rougir.

» Pensez-vous ce que vous dites? reprit-elle
» en posant sa main sur mon bras; êtes-vous
» vraie?

» — Autant qu'on peut l'être à la cour en pré-
» sence de son maître.

» — Cette réponse est spirituelle et franche;
» soyez raisonnable le plus que vous pourrez;
» et, que j'avoue ou non l'intérêt que vous m'ins-
» pirez, vous serez ici contente de votre sort. »
Mon sort fut heureux en effet, et rien ne me manqua que la sagesse d'en profiter pour mon avenir.

On avait parié, parmi les artistes de la cour, que mon engagement ne recevrait pas la sanction de celui qui nommait alors les rois et les comédiens, et qui se faisait quelquefois un plaisir, pour que l'on sentît que toute force et tout pouvoir venait de lui, de raturer et dé-

biffer des nominations auxquelles il était loin d'ailleurs d'attacher une autre importance. J'avoue que ma vanité ne sut guère tenir au plaisir d'humilier la malveillance que j'avais cru remarquer dans cette occasion ; et quand la signature impériale arriva (et elle ne se fit pas attendre), j'eus grand soin de lire publiquement la lettre que Regnault de Saint-Jean-d'Angély m'écrivit alors pour me l'annoncer. » D'abord, ma chère amie, me disait-il, l'Empereur se souvient de vous, il a signé avec bien du plaisir quelque chose pour *la Fama volat* de Milan : ce sont ses expressions. » La lettre de Regnault se ressentait même de la bienveillance de l'Empereur ; les termes en étaient intimes, comme ceux d'une ancienne amitié, qui non seulement ne craint plus de se compromettre, mais qui encore est certaine de faire par là sa cour au maître. Il me demandait même, par le plus gracieux *post-scriptum*, le sens un peu mystérieux des paroles de l'Empereur ; qu'il attachait bien du prix à cette confidence. Je transcris ici la réponse que je fis à Regnault, dont je retrouve encore le texte même dans mes papiers.

Mme SAINT-ELME, ACTRICE DE S. A. I. ET R. Mme LA GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE, PRINCESSE DE PIOMBINO,

A S. EXC. LE COMTE REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY, MINISTRE D'ÉTAT, PRÉSIDENT DE etc., etc., etc.

» MONSIEUR LE COMTE,

» La preuve de bon souvenir que je viens de » recevoir par votre lettre m'est plus précieuse » encore que l'approbation qu'elle m'annonce et » qui me flatte tant. Vous savez que de la » vanité, nous en mettons à tort et à travers; » mais mon amitié, qui croit se placer toujours » bien, a été trop vivement affligée de la rigueur » que vous lui teniez pour n'être pas dans l'enchan- » tement du retour de votre bienveillance. Vous » voulez que je cause avec vous comme par le » passé? eh bien, laissons le commencement de » la lettre à l'étiquette et jasons d'amitié..... Eh » bien, oui, vous avez raison: Napoléon est ai- » mable quand il veut l'être, et il l'a été beau- » coup avec moi. Il n'a aucune des bizarreries » qu'on lui attribue dans les audiences secrètes.

» Il a daigné causer, sourire, et il sourit gra-
» cieusement. Vous savez qu'il m'avait plus
» effrayée que plu: aujourd'hui il me plaît plus
» qu'il ne m'effraie. Tant de titres, de gloire et
» de grandeur amassés sur un seul homme firent
» encore de lui, dans le tête-à-tête, quelque
» chose de si extraordinaire, qu'à mon orgueil
» satisfait vint se joindre un peu de cette crainte
» que m'a toujours fait éprouver votre idole: on
» voit pourtant, dans ses momens *les plus donnés*
» aux passions, que jamais une femme ne lui en
» inspirera que pendant quelques heures...... Je
» l'ai bien observé pendant qu'il signait ses dé-
» pêches, n'ayant pas l'air de savoir que j'étais
» là. Il est impossible de n'être pas maîtrisé. J'ai
» parlé de toutes mes impressions au grand-ma-
» réchal, et il ma dit que j'étais une aimable
» femme. En vérité, quand on fait à Duroc l'é-
» loge de l'Empereur, on est sûr de son amitié
» et presque de sa reconnaissance. Il l'aime comme
» une maîtresse; il est heureux de toutes les
» perfections qu'on lui trouve. Quand on ins-
» pire de pareils attachemens, il faut certes qu'ils
» soient mérités. Du reste, on n'est pas plus ai-
» mable que Duroc: il m'a fait obtenir un don
» qui eût satisfait l'avarice; jugez s'il a surpassé
» mes espérances. Au résumé, comme homme,
» Napoléon m'a paru singulièrement aimable

» et spirituel, comme souverain, grand et magni-
» fique.

» Maintenant laissons les grands sujets, et per-
» mettez que je vous parle un peu de moi. La
» grande-duchesse est aimable; elle me promet
» ses bontés. Cependant, ma position d'actrice
» me déplait. Je voudrais être quelque chose
» de mieux qu'au théâtre. Il n'y a pas moyen de
» compter mes services militaires pour obtenir
» la place de lectrice. Comment faire? car voilà
» ce qu'il me faudrait, et je puis assurer que
» cela conviendrait à Son Altesse.

» Vous me dites de devenir intéressée, et d'a-
» masser une fortune; mais le promettre serait
» contraire à ma franchise. Plus je vieillis, moins
» j'ai d'ordre et de raison pour l'argent. Vous,
» M. le Comte, c'est pour d'autres causes. Cro-
» yez-moi, les défauts qui font plaisir sont les
» plus difficiles à surmonter, et vous savez que
» le mien fut toujours de tout donner; mais aussi
» savez-vous bien que je n'eus jamais celui de
» l'ingratitude. Jugez, d'après cela, de toute la
» joie du retour de votre amitié, et de toute la
» reconnaissance dont elle me pénètre.

» Si je vous suis bonne à quelque chose dans
» ce pays, disposez de moi *in tutto e per tutto.*»

J'ai rapporté cette lettre en entier, parce qu'elle courut dans le tems, que Regnault la communiqua dans plusieurs hauts cercles de Paris, et qu'elle a acquis ainsi une sorte d'importance historique par ses détails secrets sur Napoléon.

Malgré les recommandations de la grande-duchesse, je me laissai aller, ainsi que je viens de le dire, à cette liberté de propos, dans mes relations dramatiques, qui naît du crédit que l'on possède ou que l'on espère, enfin, à la petite insolence que donnent toujours les protections. M. de Châteauneuf était notre supérieur, et je retournai le voir. M. de Châteauneuf avait été chevalier de Malte et fort bel homme. Il réunissait le double enthousiasme de l'ancien régime et du nouveau, la souplesse d'un courtisan et l'insolence d'un parvenu. Quant à sa réputation de beauté, je n'en pus guère juger; car, à cette époque, M. de Châteauneuf était âgé et goutteux. En arrivant chez lui, et ne trouvant personne dans l'antichambre ni au salon, j'entre entre deux portes que des rideaux séparaient d'une chambre à coucher; j'appelle et un bruit de surprise et d'embarras me fait apercevoir qu'il y aurait de l'indiscrétion à avancer davantage. Je vois poindre alors entre les rideaux une tête charmante, avec des cheveux

blonds et bouclés dont toute femme eût été jalouse. J'allais m'éloigner, toute confuse d'avoir pu si maladroitement troubler une scène qui ne voulait pas de témoins, quand la plus jolie voix m'arrêta en me disant : » Monsieur est indisposé » aujourd'hui et ne peut recevoir; veuillez avoir » la bonté de repasser ; » et je m'en allai en répondant avec la plus entière sécurité : » Merci, Mademoiselle. » Le lendemain car je revins au rendez-vous qui m'avait été indiqué, ma surprise fut extrême de retrouver la même personne en pantalon blanc et en veste courte, servant le chocolat du vieux chevalier. Un négligé si coquet, une démarche molle et féminine me firent croire que c'était là quelque actrice nouvellement arrivée que M. de Châteauneuf formait pour les travestissemens.) Je m'imaginai que M. de Châteauneuf avait trouvé à point ce talent nouveau pour me contrarier par la rivalité du même emploi; car ma prétention était de jouer les travertissemens ou plutôt de paraître souvent au théâtre en habits d'homme. Je n'en pris pas moins M. de Châteauneuf en sincère aversion. Aussi, mandée quelques jours après à *Pitti* * par la grande duchesse, je m'en donnai à cœur-joie sur le pauvre chambellan,

* Maison de plaisance d'Elisa.

dont je lui fis le plaisant portrait, imitant d'une grotesque façon ses airs, ses manières, la scène que j'avais vue. La princesse rit aux larmes de l'imitation, ne me gronda point, et voulut bien ajouter qu'*avec un peu de tabac au nez, ce serait à s'y méprendre.*

CHAPITRE XCI.

Mon genre de vie à Florence. — M. Fauchet, préfet dans cette ville. — Nouvelles bontés d'Elisa.

J'avais au théâtre de fort médiocres appointemens, et je faisais pourtant une dépense énorme. J'étais une comédienne très grande dame, et une esclave dramatique fort indépendante. Mes camarades se creusaient la tête à rechercher et à blâmer les ressources et les secrets de cette vie dispendieuse et vagabonde. Je courais la campagne et les environs de Florence, et toutes les fêtes et toutes les réunions. Aussi je ne jouais presque jamais; et sous le rapport de l'utilité et de la gloire théâtrale, j'étais certes alors la dernière dans Rome; mais j'assistais avec une admirable assiduité aux représentations.

Pendant quelque tems, j'avais eu une loge au niveau du parterre. Naturellement les hommes de ma connaissance se tenaient près de ma loge, et c'était une véritable assemblée et réunion par-

ticulière dans un lieu public. Souvent dans le groupe se trouvaient des officiers qui m'avaient vue au milieu de mes courses militaires, en Allemagne, en Prusse, ailleurs encore. Nous parlions gloire, campagnes, batailles; et les militaires qui en partagent les périls, en racontent volontiers et un peu bruyamment les exploits. Cette espèce de bivouac au milieu d'un théâtre n'était pas agréable à tout le monde: on s'en plaignit; et je pris une loge aux secondes, déterminée à faire à la rumeur publique la concession d'une convenable solitude. Je tombai d'un inconvénient dans un autre.

La loge nouvelle que j'avais prise se trouvait par hasard vis-à-vis celle du préfet. Je viens de dire le motif qui me l'avait fait choisir: la malignité en chercha un autre, et je renonçai alors à paraître dans la salle. J'adoptai, pour voir le spectacle, la première coulisse; mais la première coulisse était encore en face de la loge de M. le préfet: j'avais l'honneur, comme on sait, de le connaître depuis long-tems pour un homme fort spirituel, fort aimable et fort instruit. Rien de plus simple entre des spectateurs que le théâtre intéresse, que ces regards d'intelligence aux passages saillans, que cette sympathie d'approbation ou de blâme sur l'effet des scènes et le jeu des acteurs, qui s'établissent entre personnes d'in-

time connaissance. Cette communication des émotions du théâtre est, même pour les Français, un plaisir aussi vif que celui qu'il excite par lui-même; car si nous aimons à sentir, nous aimons presque autant à discuter, et à faire partager nos sensations. Molière, Racine et Voltaire composaient le répertoire de la troupe française de Florence, et, par la profusion de leurs chefs-d'œuvre, devaient multiplier nécessairement entre deux amateurs de la haute-littérature comme M. le baron Fauchet et moi, ces signes de plaisir et d'admiration qui n'étaient que des rapports de goût, et que les interprétations de coulisse prenaient pour des marques d'un sentiment plus mystérieux. On était jaloux de ces hommages, que l'on ne pouvait se résoudre à supposer seulement littéraires. Nos dames, toutes mariées, toutes vertueuses, quoique actrices et habitantes de l'Italie, enrageaient de cette préférence d'une lorgnette qui ne tombait jamais que de mon côté. Une remarque que j'ai bien souvent faite, c'est que les femmes sages sont très peu disposées à croire à la sagesse des autres; qu'avec des sentimens qui les éloignent de toute idée de rien céder aux hommes, il leur est pénible cependant de n'être point l'objet de leurs attentions. On dirait enfin que leur austérité est aussi ennuyeuse que rigide, et quelles ont autant de regrets que de principes.

Toutes les têtes étaient à l'envers par jalousie de ma position, de cette position que l'on déchirait et critiquait à belles dents. Il fut décidé, en conseil féminin, qu'on se vengerait de mes prétendus succès et de mon orgueil par quelque affront. Deux pièces nouvelles étaient à l'étude; j'avais dans chacune un bout de rôle: en arrivant à la répétition, la première chose qui me frappa sur le théâtre, c'est la vue d'une grille en bois, haute de six pieds, qui interceptait le passage de la coulisse où j'avais ma place ordinaire. On m'observait, je n'eus pas de peine à deviner la malice, et j'eus le talent de ne pas paraître m'en apercevoir. Je quitte le théâtre un moment, je me rends chez M. le préfet, je lui conte la ridicule malveillance de mes camarades; il la trouve si absurde que, malgré les observations d'un chef de bureau présent à l'audience, et qu'on avait mis dans ce petit complot avec des phrases, il donne des ordres pour que cette scène eût à ne point se renouveler; et la répétition n'était pas finie, que les artistes conspirateurs avaient eu le chagrin de voir enlever la grille en question: ce fut absolument, quoique la cause fût différente, un coup d'Etat pareil à celui des grilles de Mme. de Noailles pour empêcher le passage de Louis XIV chez les filles d'honneur de la cour.

Après l'éclat d'une pareille protection, on ne voulait plus douter de la nature de mes relations avec M. le baron Fauchet: j'étais, suivant la profondeur des caquets, sa maîtresse avouée. Cela était faux, complétement faux. Parmi mes camarades, les hommes étaient plus indulgens et disaient: Laissons-la faire, chacun est dans la vie pour son compte. »Oui, répondaient les dames, »laissons-la faire; elle finira par avoir toutes les »ambitions, et de plein droit elle viendra nous »enlever nos rôles. — Oh! pour les rôles, répli»quait d'un ton aigre-doux la plus jolie de nos »actrices, ce n'est pas le théâtre qui l'occupe; et »le rôle qu'elle ambitionne, elle en est sûre.«

J'avais une seule amie parmi ces dames, et c'est d'elle que j'appris les propos et les menées de la plaisante persécution. Cette amie était une femme d'un ton parfait, appelée Mlle. Auquertin, douée d'un talent distingué, et même, malgré ses quarante-neuf ans, encore d'une figure fort agréable dans les rôles de soubrette. Je riais avec elle de la méchanceté des autres; mais comme les personnes les plus bienveillantes ont de la peine à ne pas croire à une opinion générale, elle ne se laissait pas facilement persuader sur le chapitre pourtant si innocent de mes relations avec M. Fauchet.

Sur ces entrefaites, je fus mandée chez la grande-duchesse; le jour et l'heure n'étant point ceux des audiences ordinaires, j'en conçus une crainte inexplicable. Fort éloignée de penser à tous les bruits de coulisse, je mourais d'inquiétude; il n'était pourtant pas question d'autre chose. La princesse me parut ce jour-là toute singulière: elle m'adressa questions sur questions, et je répondis en général avec embarras. Soit trouble, soit faux calcul, je ne sais pourquoi je lui cachai que j'avais connu le baron Fauchet, lorsqu'il était préfet de Draguignan. Plus tard, quand elle le sut, elle me reprocha de le lui avoir caché, aimant, disait-elle, les *franchises entières, et les confessions générales.*

Malgré les premières et peu favorables apparences de cette entrevue, je ne puis dire qu'Élisa manquât encore de douceur et de bienveillance, même dans le reproche. Femme excellente, qui n'eut jamais pour moi que des bontés, et dont le souvenir ne se présente à mon cœur que sous le prisme d'une reconnaissance plus habile à apercevoir les qualités que les défauts! Dans cette audience, elle me recommanda de nouveau et très positivement de garder un profond silence sur l'intérêt tout particulier qu'elle me témoignait, surtout vis-à-vis du préfet. » D'ici à quelque tems, ajouta-t-elle, vous m'adresserez une

demande d'augmentation d'appointemens, ou de gratification extraordinaire. Quant à cela vous pourrez le dire; faites même que cela soit su; vous n'êtes pas bien; mais j'ai une idée, un projet pour améliorer votre position. Les difficultés seront grandes, car vous avez une tête si détestable! Vous lisez à ravir, surtout la poésie italienne; je m'occuperai de vous: laissez-moi mûrir cette affaire; mais surtout silence absolu;» et je quittai la princesse, encore plus enchantée de sa grâce et de son esprit, et déjà pénétrée d'un de ces attachemens sincères qui ne tiennent pas aux calculs de l'ambition, et qui durent aussi plus long-tems que la faveur.

A cette époque, l'Empereur volait de Paris en Allemagne pour recommencer, avec ses invincibles armées, une guerre nouvelle contre l'Autriche. La brillante affaire d'Eckmühl venait d'être suivie de celle d'Essling. Napoléon, fidèle à ses habitudes d'activité, semblait mener avec lui la victoire en poste. Le 2 juin 1809, je reçus une lettre d'Ebersdorf, à deux lieues de Vienne, d'un officier qui servait sous les ordres du général Cervoni, avec qui j'avais été liée, et qui venait d'être tué à la prise de Ratisbonne. J'avais remis dans le tems à cet officier, que j'avais vu après le départ de Ney, une boîte et une lettre pour le maréchal, qu'il espérait pou-

voir rencontrer. Cet officier m'écrivait, qu'ayant appris par le général Duprat que j'étais établie à Florence, et que ne prévoyant plus comment il lui serait possible de remplir la mission dont je l'avais chargé, au milieu des chances incertaines d'une campagne il croyait devoir profiter du départ d'une personne sûre pour me faire repasser les objets que je lui avais confiés. Ce digne militaire m'annonçait avec une touchante douleur la fin terrible, mais glorieuse, de notre commun ami le général Cervoni.

A la lecture de cette lettre, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines, et ma raison déloger de ma pauvre tête. Il me semblait que le renvoi de ce précieux dépôt était une adroite précaution pour m'annoncer la mort de Ney. Me voilà dominée par cet affreux pressentiment, ne réfléchissant pas si Ney appartenait ou non au corps d'armée de cet officier, s'il faisait même partie de l'armée destinée à cette campagne; sans songer que, dans tous les cas, la mort d'un si grand capitaine eût été honorée du deuil d'un glorieux bulletin. Incapable de rien penser, de rien sentir que l'horrible idée qui me déchirait, j'éprouvais cet impérieux besoin d'une certitude, qui vous tourmente dans les plus grandes douleurs, comme si le coup qui vous tue était moins

pénible que celui qui vous effraie. La cour occupait alors le Pioggio impérial, maison de plaisance peu éloignée. Je courus de suite à Pitti *, avide de nouvelles. Ce ne fut qu'en descendant de voiture, à la grille de ce beau séjour, que je sentis l'inconvenance et peut-être l'inutilité de m'y présenter de cette manière. Indécise et accablée, je suivais l'avenue, puis hésitant encore davantage, je tournais autour de la pelouse qui tapisse l'abord du palais; mais tout à coup je crois entendre parler *sotto voce*. Nous étions dans une de ces délicieuses soirées de juin, qui, en Italie, sont encore plus délicieuses. Qu'on juge de ma surprise en voyant à travers le feuillage embaumé des arbustes la grande-duchesse assise sur un banc de mousse avec deux de ses dames **. Un sentiment intime de la bienveillance d'Elisa me fit impétueusement avancer, pour profiter de l'occasion offerte; mais la vue des témoins, le respect dû au rang de ma protectrice m'arrêtè-

* Qu'il ne faut point confondre avec Pinti, le premier ayant toujours été la demeure des souverains. Le second est aussi un fort beau palais situé près de la porte et de la rue de ce nom, à Florence, où le gouvernement français avait établi la préfecture.

** Les comtesses Torigiani et Médici (Catherine), dames pour accompagner.

rent. Je m'approchai alors du palais pour m'informer si je ne pouvais point parler à la princesse. Lorsque j'éprouve une vive agitation morale, je gesticule sans le savoir, et souvent je me parle tout haut à moi-même. Mes exclamations firent place à un respectueux silence, quand tout à coup je me trouvai en face de la duchesse, qui, devançant ses deux dames, me dit: »Qui »vous amène ici? qu'avez-vous? Quelle agitation! »quelle en est donc la cause?« Je restai anéantie; car si le sentiment qui avait inspiré ma démarche était vif et sacré, je ne sentais pas moins, par les regards et le ton d'Elisa, l'imprudence que je commettais en paraissant si violemment agitée: mais elle avait tant de générosité qu'elle fut touchée de mon émotion et de mon embarras. »Restez à Pioggio, me dit-elle, »j'aurai soin tout à l'heure de vous faire ap»peler.« Presser sa main contre mes lèvres fut toute ma réponse, et ce témoignage de tant de respect fut un élan de cœur dont la princesse devina la sincérité, car ses yeux me le dirent.

J'allai m'asseoir dans un des bosquets voisins du palais. A onze heures du soir une des femmes de la grande-duchesse vint me prendre, et m'introduisit dans un cabinet où elle me dit d'attendre quelques instans. Une petite demi-heure de répit vint heureusement me calmer, mais en

remplaçant l'inquiétude par l'impatience, car je n'ai jamais su attendre. Enfin, je fus appelée. Elisa s'aperçut aisément de l'ennui que j'avais éprouvé; elle daigna s'en excuser avec une adorable bonté. »Votre Altesse concevra sans »peine mon impatience, j'allais avoir le bonheur »de l'approcher.« Une flatterie, quelle qu'elle soit, trouve toujours le chemin du cœur des princes. Elisa sourit, me fit asseoir au pied de son lit, et m'interrogea promptement sur le motif de ce trouble extraordinaire qui m'avait précipitée sur ses pas. Je lui racontai ma terreur panique à cette lettre que j'avais reçue de l'armée; je lui confiai le nom de l'objet cher et sacré qui la rendait si légitime, et je me laissai aller à cette effusion de cœur et à cette abondance de détails, qui accompagnent toujours l'aveu des grandes passions et le souvenir de celui qui les excite. Elisa sentait trop vivement elle-même pour ne pas prêter une extrême attention à mes épanchemens romanesques. Son œil noir suivait sur ma physionomie en quelque sorte les traces de toutes les impressions que je lui peignais. Malgré l'intérêt du récit, elle m'interrompit avec bienveillance pour me rassurer par l'affirmation positive que Ney ne faisait pas partie de l'armée dont j'avais reçu des nouvelles. Puis elle me demandait de continuer, de tout lui dire, de tout

lui conter; elle riait aux larmes quand je lui avouais que mon idolâtrie pour Ney s'était encore accrue depuis qu'il m'avait signifié sa volonté de n'être plus suivi à l'armée. Elle ne revenait pas de ce qu'elle appelait mon héroïsme, mon désintéressement d'amour-propre, ce sacrifice de toutes les petites passions de femme à la plus grande de leurs passions; elle me disait que j'étais folle, et j'en convenais.

» Et Moreau, ajoutait-elle, l'aimiez-vous?

» — Oui, mais pas d'amour.

» — Cela est bien différent.

» — Ah! Votre Altesse a bien raison: que de » nuances il y a dans notre cœur!

» — Mais je voudrais bien savoir quelles diver» ses concessions vous faites à chaque nuance. « Je lui expliquai avec une franchise et une convenance égales comment j'entendais l'amour amical et l'amour passionné, et ce que chacun de ces sentimens obtenait de mon cœur. Elle trouvait que tout cela était parfaitement distingué, et surtout bien senti. Elisa était spirituelle et charmante quand elle voulait, et elle le voulut ce soir-là. Elle entre-mêla avec gout son approbation de nouveaux conseils sur ma conduite à Florence, et de quelques réprimandes sur ma légèreté. Elle voulut savoir quelles étaient mes relations, mes amis dans cette ville.

» Et M. Fauchet surtout, qu'en faites-vous ?
» Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'il ait pour
» l'Empereur une admiration sincère, et pour sa
» dynastie du dévouement ? Je crains qu'il ne
» soit resté un peu républicain.

» — Que Votre Altesse se rassure et se dé-
» trompe. Je ne sais pas jusqu'où ont été les
» opinions républicaines du citoyen Fauchet ; mais
» quant aux sentimens actuels de M. Fauchet,
» baron de l'empire, j'en puis répondre. C'est
» d'abord un homme d'excellentes manières, qui
» vise au bon ton de l'ancien régime ; et la pré-
» tention au bon ton est déjà un gage monarchi-
» que. Puis il a de l'esprit, beaucoup d'esprit,
» et le gouvernement de l'Empereur est fait sur-
» tout pour être compris et admiré par les gens
» de cette trempe, qu'on ne néglige pas. Puis
» nous avons encore les dignités, les cordons, la
» baronie, tous liens d'affection par lesquels j'ai
» la certitude que M. Fauchet est religieusement
» enchaîné au char de la victoire et du génie.

» — Allons, ma chère, vous avez mieux de-
» viné que moi ; je suis entièrement convaincue,
» et j'aime ces convictions-là. «

Comme je voyais à Florence beaucoup d'offi-
ciers, la princesse me demanda encore ce que
nous faisions, ce que nous disions dans toutes
ces sociétés d'hommes, et surtout de militaires.

» — Nous parlons de folies, mais plus souvent » encore de gloire.

» — Très bien, très bien; et tous ces militai» res aiment l'Empereur?

» — Comme le Français chérit toujours le hé» ros qui le conduit à la victoire, et le souverain » qui ennoblit la patrie. »

Cette réponse, que m'inspira le souvenir de Ney autant que l'élan de la reconnaissance et le désir de me rendre agréable, me valut des éloges dont la vivacité put me convaincre de la haute opinion, de l'ardente amitié que la princesse portait à son frère, et du prix qu'elle attachait à le voir l'idole de ceux dont il était le maître. En me retirant, j'emportai la certitude d'une faveur plus flatteuse encore pour mon amour propre que pour mon intérêt.

On pense bien que ces diverses occasions d'intimité avec la souveraine ne m'avaient pas, malgré ses recommandations expresses, disposée à la modestie dans mes rapports dramatiques, soit avec le chambellan-directeur, soit avec mes camarades. Plus on blâmait ma prodigalité, plus je trouvais de plaisir à multiplier mes dépenses, pour humilier les chefs d'emplois. Mes appointemens étaient fort médiocres, comme je l'ai dit; je les laissais toucher, et encore avec une certaine publicité, à mes couturières et à mes

marchandes de modes. La malignité des coulisses s'épuisait en conjectures sur la source de tant de luxe étalé. Ma liaison avec le préfet était alors en jeu, et j'étais sa maîtresse avec appointemens. Mais on abandonnait cette version, que démentaient les habitudes du préfet, homme aimable, dont l'amour-propre ne devait pas descendre à une maîtresse payée. Quoique belle encore, la sagacité féminine ne trouvait pas que je le fusse assez pour justifier une tendresse si dispendieuse, et se rejetait, pour expliquer mon aisance, sur une utilité politique et des services secrets qui étaient encore moins honorables. Mon aimable soubrette, j'entends celle de la comédie, s'évertuait à me faire prendre au sérieux tous ces propos, toutes ces injurieuses suppositions. Sachant que la princesse tenait à ce que la source de mon aisance, sur laquelle elle m'avait recommandé d'être tranquille, fût ignorée, je montrais la plus intrépide indifférence sur toutes ces folles opinions de l'envie, se débattant entre le désir de m'humilier et la crainte de voir tourner contre elle-même ses efforts. J'affectais par bravade de grands airs mystérieux. Je mis une grande assiduité dans ma correspondance avec M. Fauchet; et l'huissier de son cabinet, en sa qualité de parent d'une femme du théâtre, ne manquait pas d'ébruiter l'activité de ce commerce épistolaire. Ces lettres,

quoique très fréquentes, étaient encore assez longues; M. Fauchet n'y répondait jamais que verbalement et quand nous nous rencontrions: elles l'amusaient par une facilité de folies qu'alors ma gaieté me fournissait abondamment, et qui étaient aussi éloignées d'une coupable galanterie que d'un lâche espionnage politique. M. Fauchet existe encore, et j'en puis hardiment appeler à son témoignage. S'il m'est arrivé quelquefois, étourdie par l'encens que l'on prodigue aux femmes qui ont quelque esprit, de me laisser aller à l'expression de mes opinions, je ne me suis jamais cru le droit ni le pouvoir de conseiller les gouvernans, ou de les aider par d'indignes rapports politiques.

Vers le mois d'avril, la cour vint établir sa résidence à Pise, ville antique, pleine de souvenirs, comme toutes les villes de l'Italie, de monumens; où le climat est peut-être plus doux et plus égal qu'à Florence même, sans aucune de ces alternatives du froid et du chaud, qui, quoique bien doucement, s'y produisent quelquefois. La grande-duchesse, qui savait goûter la vie, après avoir présidé aux affaires, venait à Pise se délasser de la grandeur dans les plaisirs de l'intimité. Quelque tems après l'établissement de la cour dans cette résidence, je me promenais

seule en suivant le superbe quai de l'Arno, qui traverse Pise. Je m'étais reposée à l'extrémité, sur le revers d'un chemin bordé d'arbres et de jardins délicieux. Je fus distraite de mes rêveries par le bruit d'un élégant et rapide carich, conduit par un des postillons de la duchesse. »Est ce que la princesse vient de ce côté? « Cet homme me répondit: »Son Altesse prend en ce »moment du lait chez un chevrier de la campa»gne; ses ordres sont d'aller l'attendre au dé»tour du chemin, à un quart de lieue d'ici.«

Dès que l'équipage eût fendu l'air, je me dirigeai du côté où la cabane du chevrier m'avait été indiquée. La curiosité a de l'ardeur et de l'instinct. Au milieu des habitations, mon imagination crut découvrir celle que je cherchais, à son air plus élégant, quoique plus sauvage. On la voyait poindre à peine au milieu des dômes de l'aubépine en fleurs et des lilas odorans. J'allais franchir le rempart embaumé, lorsqu'une réflexion me retint: on peut savoir que j'ai parlé aux gens de la duchesse, et une rencontre qui ne sera plus l'effet du hasard sera traitée comme une indiscrétion de la curiosité. Je m'arrêtai tout court à cette pensée; mais je crus pouvoir, par capitulation avec moi-même, m'asseoir auprès des buissons, l'oreille dressé et l'œil aux aguets. Au bout d'une demi-heure, j'entendis comme un

bruissement de rameaux, et je distinguai le son de voix d'Elisa. Elle paraissait lire des passages d'un bulletin de la grande armée. J'entendis distinctement les phrases suivantes: »Cent pièces »de canon, quarante drapeaux, cinquante mille »prisonniers, trois mille voitures: l'ennemi fut »épouvanté; l'avant-garde a passé Ulm. Dans »quelques jours, l'Empereur sera à Vienne.«

Il y avait presqu'une joie virile dans l'accent d'Elisa, en prononçant ces phrases, et pour ainsi dire un orgueil fraternel de la victoire. Une voix d'homme répondit aux exclamations admiratives d'Elisa par des flatteries en bon français, mais avec une prononciation italienne. Ma curiosité redoublait d'instans en instans; je retenais ma respiration, de peur que le souffle arrêtât le moindre mot. Immobile, je trouvais presque un sens aux mouvemens du feuillage; je jugeai que, dans une délicieuse soirée du printems, on voulait en prolonger les heures. Les intérêts de la politique et les émotions de la gloire furent remplacés par une causerie plus intime et moins grave. C'étaient de ces riens charmans qui, en succédant aux grandes affaires, paraissent mieux encore, et je m'aperçus que celui qui causait avec la duchesse réussissait à les faire valoir. L'œil ne secondait point l'ouïe, malheureusement pour la complete intelligence de cette scène; mais

à l'oreille arrivaient suffisamment de ces mots qu'on achève avec un peu d'habitude et de pénétration. Celle dont la dignité eût pu s'offenser des hommages d'un sujet, aimait cependant à les recevoir comme des preuves de dévouement, et comme une espérance de cette affection sincère si rare dans les cours. L'altesse avait de la réserve, et la femme de l'émotion: combat plein de délicatesse et d'intérêt qui fait qu'une souveraine résiste à ce qui pourrait lui plaire. La conversation était longue; car celle même qui la réprimait, trouvait un secret plaisir à ne pas l'abréger. Je l'entendis cependant, après quelques momens de silence, dire d'un ton ferme, quoique doux: »Quant à l'amour, n'en parlons »pas; mais une véritable amitié me serait bien »chère. Mon âge et mon rang, Ceronni, m'in»terdisent de croire au premier de ces sentimens; »mais j'attacherais du prix à recevoir des mar»ques honorables de l'autre.« *

Je crus qu'on allait sortir de mon côté, et je m'éloignai doucement pour esquiver la première

* Le comte Ceronni était un des hommes les plus brillans de la cour de Florence, instruit et spirituel. La grande-duchesse le combla de bienfaits. La voix publique, toujours prompte à supposer, le désigna comme un favori. Il fut peu reconnaissant aux jours de

surprise; mais on passa derrière l'enclos, et j'aperçus la princesse à une certaine distance, appuyée sur le bras du comte Ceronni, qui tenait un livre et des papiers à la main. Un valet de pied suivait, accompagné d'un paysan qui portait une énorme corbeille de fleurs. Je m'élançai dans le chemin de traverse, et arrivai à l'endroit où la voiture de la princesse attendait. Du plus loin qu'Elisa m'aperçut, elle me fit signe d'avancer, et dit en riant au comte Ceronni: »Elle est comme Chérubin, on la trouve par» tout.« Puis, se tournant vers le paysan de sa suite, elle ajouta: »Accompagnez madame, et »portez ces fleurs chez elle. — Que Votre Al»tesse est bonne! mais qu'elle ajoute une grâce »à tant de grâces; qu'elle daigne joindre au pré»sent un bulletin de l'armée: je tresserai, en le »lisant, des couronnes aux vainqueurs.« Alors elle regarda le comte Ceronni, qui m'en offrit un: c'était celui du 24 avril 1809, daté du quartier-général de Ratisbonne. La duchesse me donna l'ordre de venir le lendemain au palais, et elle monta lestement dans son élégante voi-

---

l'adversité, ce qui malheureusement appuierait les conjectures de la malveillance; car, en fait de favoris des princes, ceux qui ont le plus obtenu sont ceux d'ordinaire qui se souviennent le moins.

ture, qu'elle conduisait elle-même sous la surveillance du comte Ceronni. En un instant, ils disparurent. Je me rendis chez moi avec le paysan chargé de la corbeille; et, depuis ce jour, j'eus chaque matin ma fourniture de fleurs.

Le lendemain, je me rendis au palais. Je lui parlai d'abord du bulletin en termes qui la disposèrent très favorablement; mais, quelques instans après, quittant ce texte militaire pour en choisir un plus délicat, elle me demanda comment j'avais été présenté à la conversation du bosquet. J'expliquai tant bien que mal un hasard si combiné. »Vous écoutiez donc? me dit »Elisa avec quelque humeur.

» — Oui, j'écoutais; mais je ne supposai pas »que ce fût Votre Altesse que j'entendais.«

Le mécontentement d'un moment se dissipa, par la conviction que devait facilement inspirer à la grande-duchesse mon caractère. Loin d'être plus réservée avec moi, elle me montra, au contraire, à partir de ce jour, plus de confiance et d'abandon; et je jugeai, par la longueur de la conversation, que l'intimité des princes s'acquiert par un certain mélange d'adroites flatteries et de vérités délicates, par ce que j'appellerais une demi-franchise, disant assez pour éclairer, et pas assez pour déplaire.

CHAPITRE XCII.

Gouvernement de la Toscane. — Cour de la grande-duchesse. — Anecdotes sur le grand-duc Léopold.

De toutes les parties de l'Italie attelées au char du grand empire, la Toscane était peut-être celle où les souvenirs offraient le plus de résistance à la nouvelle domination. Quand le pays, occupé et évacué ensuite par les Français, retomba un moment, en 1799, sous le pouvoir de ses anciennes mœurs et de ses anciens maîtres, les réactions avaient été terribles et empreintes de cette cruauté italienne qui s'allie si singulièrement avec l'indolence et la faiblesse. Des commissions permanentes avaient condamné les partisans des Français: on avait égorgé et proscrit avec toute la fureur d'une mode. Les plus jolies femmes, ces Toscanes si douces, s'étaient fait remarquer dans ces représailles devenues des

fêtes. On les avait vues à Pise se rendre à l'exécution des condamnés, danser autour du poteau comme à un bal, n'interrompant cette bacchanale des discordes civiles que pour jeter aux victimes des pommes, des citrons et des oranges. J'ai entendu raconter des scènes horribles de vengeance particulière, des raffinemens d'une cruauté qui semblait voluptueuse; mais par bonheur, dans les révolutions, il se rencontre toujours quelques uns de ces beaux traits qui suffisent pour absoudre l'humanité; en voici un qui ferait oublier tous les crimes vulgaires par l'exemple d'un courage et d'une vertu presque célestes:

Les débiteurs, qui, dans tous les pays, sont toujours au premier rang de ceux qui ont des vengeances à exercer, n'avaient pas eu de peine à faire étendre sur les Juifs, toujours détestés du peuple n'importe où ils résident, la rage de proscription et de meurtre qui avait frappé les partisans des Français. Déjà une troupe grossière et affamée de sang s'acheminait vers le quartier des malheureux Juifs pour les livrer à l'extermination.

Un saint prêtre, un prélat révéré, M. Santi, évêque de Savona, court dans les rues déjà envahies par la populace, revêtu du surplis, armé seulement de la crosse d'or des apôtres; il se

précipite au milieu de la foule, l'exhorte, la conjure au nom de l'Evangile qui pardonne. On le presse, on le repousse, on le renverse. Il se relève avec calme, un crucifix à la main, effraie après avoir supplié, et comme inspiré par le Dieu dont il porte l'image, ramène les furieux à l'humanité, par la terreur sainte il les écrase, et sauve ainsi ceux que le double fanatisme de la haine religieuse et de la cupidité frénétique allait immoler.

Au retour du gouvernement français, tous les proscrits rentrèrent; une administration ferme fit rentrer sous le joug un peuple qui a tout ce qu'il faut pour écraser des vaincus, mais rien de ce qui peut résister à des vainqueurs. De même que cela avait été en Toscane une émulation de représailles en notre absence, de même ce fut comme un concours de soumission et de souplesse à notre retour. On accoupla dans les fonctions publiques les amis et les ennemis, les proscrits et les proscripteurs; et l'on vit d'anciens bourreaux rendre la justice avec un exemplaire esprit de conciliation. Un Haldi, qui avait eu la palme des vengeances, sut encore conquérir, avec une mobilité dont on ne pourrait trouver le modèle qu'en Italie, la couronne des réparations vis-à-vis de la puissance nouvelle. La formation de la cour ressembla à une levée en

masse de nobles seigneurs, de grandes dames, d'hommes riches et de femmes jolies, de notabilités de toute espèce. On fit une conscription de courtisans, et la vanité fut en quelque sorte chargée de créer en Toscane un patriotisme français.

L'organisation administrative devint la même que dans le reste de l'empire. Un préfet, un commissaire général de police, un commandant militaire supérieur, formaient les pivots de ce système simple et fort. Les rangs secondaires avaient servi de cadre aux ambitions locales, et les Italiens y étaient même en plus grand nombre que les Français. Les premiers dominaient dans les tribunaux, et les seconds dans la gendarmerie. De toutes les dynasties impériales, celle de la Toscane était celle qui avait fait la plus large part à la nationalité dans la distribution des emplois publics. Aumôniers et dames d'honneur, chambellans et chapelains, écuyers et pages avaient été exclusivement choisis parmi les familles historiques et héréditairement en possession des richesses, du pouvoir et de la servilité. Les disputes de l'étiquette avaient remplacé les discussions factieuses; le cérémonial, les bals, les fêtes, les plaisirs, ces moyens de conciliation toujours plus puissans qu'on ne le croit, avaient étourdi les vieux ressentimens, et

forme autour de la sœur de Napoléon une atmosphère de dévouement et de souplesse. Tout en façonnant la Toscane à la législation bienfaisante de nos codes, à l'uniformité moins douce de nos douanes et de notre recrutement militaire, on avait laissé une certaine latitude aux souvenirs et surtout aux mœurs. Dans les actes publics, la langue française n'était admise que de moitié avec la langue de l'Arioste. La grande-duchesse, qui avait beaucoup de tact et qui désirait populariser la domination napoléonienne, mettait une certaine affectation à témoigner son respect pour l'idiome toscan en l'employant de préférence.

L'ivresse d'une cour facile et brillante, que l'on ne pouvait guère comparer qu'aux licences de ce bon régent, comme l'appelait Voltaire, ce levier politique des plaisirs n'agissait guère cependant que sur les classes supérieures, toujours et partout plus favorables aux innovations et à l'influence de l'étranger. Mais le fond d'une nation n'est pas aussi malléable. Le peuple, qui tient plus en quelque sorte à la terre et à l'air qu'il respire, n'a pas cette heureuse facilité des courtisans, et oppose toujours bien plus de résistance au joug. La mémoire des Médicis et de Léopold, le souvenir de leur administration paternelle, enchaînaient encore l'imagination pour-

tant mobile des Toscans; et la gloire des armes, moins séduisante pour eux que celle des arts, ne les avait point disposés en faveur de Napoléon. Souvent dans mes courses, moi tout enivrée de la gloire de l'empire, interrogeant des paysans et des hommes du peuple, je recevais de ces réponses pleines de souvenirs antiques, de ces réminiscences d'un pouvoir tombé, qui survit à l'oubli et à sa chute par des bienfaits. Voici deux anecdotes qu'on me pardonnera bien de rapporter, car tout ce que l'on a entendu de la bouche du peuple mérite une véritable vénération; et certes on peut me rendre une justice, c'est que, quelles que soient mes préoccupations de cœur ou mes intérêts de position, j'ai toujours du respect pour la vertu et une place pour tous les nobles souvenirs. Les beaux traits de la puissance légitime ont peut-être encore plus de prix sous une plume qui avait à se défendre des influences de l'usurpation. Des actions généreuses me plaisent, n'importe d'où elles viennent, et l'amie d'Elisa ne peut résister au bonheur de retracer deux anecdotes de l'administration de Léopold, recueillies à une distance si peu suspecte :

Ce prince admirable, qui rachetait en quelque sorte par ses bontés le despotisme qu'il était chargé d'exercer en Toscane, trouvait une douce

consolation à son propre pouvoir dans l'usage qu'il s'efforçait de lui donner. Il aimait à se mêler, déguisé, aux amusemens ou aux travaux de la population. Les prisons n'avaient pas de plus vigilant inspecteur, et le droit de faire grâce, le plus beau des privilèges de la royauté, il ne le déléguait pas à des commis, et se le réservait comme une des consolations de la couronne.

Un jour que Léopold visitait, dans ses vues de pardon et de bienfaisance, les prisons de Livourne, il interrogea un à un tous les locataires du bagne sur les motifs de leur séjour. A entendre ces innocens forçats, aucun n'était coupable, tous avaient succombé sous les dénonciations de la haine, sous la puissance d'une inimitié terrible, de complicité avec quelque erreur de la justice, et tous attendaient et méritaient une grâce de leur équitable souverain. Le grand-duc aperçoit au milieu du groupe empressé sur ses pas un galérien moins impatient, se séparant même de ses compagnons pressés autour de leur maître. Léopold n'en est que plus empressé de lui faire les mêmes questions qu'aux autres. *Maestro*, répond le forçat presque pudibond, *sono stato condannato perchè sono un bravo ladro*. Donnez bien vite la liberté à ce scélérat, s'écria le spirituel et généreux souverain: avec

lui tant d'honnêtes gens sont en trop mauvaise compagnie. Admirable alliance de la bonté et de l'esprit, qui a quelque chose de français, et qui faisait appeler Léopold le Henri IV de la Toscane!

La justice est toujours ce qu'il y a de plus précieux et aussi ce qu'il y a de plus rare pour les peuples. Le bon Léopold le savait bien, et tâchait de procurer à ses sujets ce bienfait si difficile, en stimulant le zèle de ses délégués négligens. Il y avait un juge fort singulier du pays, qui, au lieu d'aller à l'audience, ne sortait de son lit que pour dîner, et y rentrait pour se reposer de cette fatigue peu judiciaire. Impossible non seulement de le rencontrer à son tribunal, mais encore à son domicile. Sa vieille servante, huissier dressé à cet effet, renvoyait avec une religieuse exactitude les pauvres solliciteurs. Monsieur est sorti, Monsieur est malade, Monsieur dort, était tout ce que l'on pouvait obtenir d'elle. Le mécontentement public était à son comble, et l'écho en arriva jusqu'à Léopold: il s'achemine vers le tribunal à l'heure, hélas! inutile de l'audience, n'y trouve pas, bien entendu, son magistrat paresseux, mais s'informe de sa demeure et y court. Même accueil au souverain, que l'incognito assimile à la foule des plaideurs ordinaires; même défense opiniâtre de la porte,

même réponse de la servante, qui se retranche sur le sommeil de son maître et qui proteste qu'elle sera renvoyée si elle laisse entrer. Brusque malgré lui, et indiscret par vertu, le prince passe outre aux protestations et aux résistances. La consigne est violée, la porte presque prise d'assaut. L'honnête et paresseux l'Hôpital reposait dans une chambre obscure, les rideaux fermés comme un de ces vertueux chanoines dépeints par Boileau dans *le Lutrin*. Le juge, endormi, se lève sur son séant, un arrêt à la bouche contre l'insolent qui viole le sanctuaire de la magistrature, un de ces arrêts dont il était pourtant si avare. Léopold se moque de toutes les menaces, et animé d'autant de courage que d'indignation, pousse le juge ébahi à bas de son siége... de sommeil, et lui crie: Vous avez beau vous débattre, le grand-duc connaît votre conduite scandaleuse, il ne vous reste plus qu'à vous habiller promptement pour venir vous justifier. Le juge, étourdi, se réveille enfin, reconnaît son maître dans l'étranger et tombe à ses genoux en implorant son pardon. »Gracieux prince, je »suis réellement retenu au lit par une grave in»disposition; j'y fouillais les papiers d'une im»mense procédure; c'est ce maudit Barthole qui »m'a endormi; mais je n'y serai pas repris, je »ne le lirai plus, grâce! grâce!... — Relevez-

» vous, Monsieur, vous avez cessé d'être juge. »
Et là-dessus Léopold se retira avec toute la fermeté et toute la dignité royales. Un magistrat plus éveillé vint immédiatement prendre possession de la place, et mettre à jour le monceau de dossiers dont son prédécesseur avait fait litière. Mais élevant l'héroïsme du trône jusqu'à l'indulgence, le bon Léopold envoya, en même tems qu'un nouveau juge pour contenter ses sujets, une pension à l'exmagistrat pour le bénir.

CHAPITRE XCIII.

Insurrection des paysans d'Arrezo. — Portrait d. général Menou. — Origine de la famille Bona parte. — Singulier testament et mort d'un oncl de l'Empereur.

Chez tous les peuples, mais surtout chez l nation italienne, il y a toujours un mécontente ment tout fait contre le présent; on hait pour re gretter ensuite ce qu'on a haï, ou trouve d l'indignation aujourd'hui contre un gouverne ment pour lequel on trouvera des larmes demain C'est ce qui est arrivé au Toscane: cette domi nation française, qui paraissait alors un joug est invoquée en ce moment peut-être comme u bienfait; mais notre autorité n'en eut pas moin à subir, sous la main habile et ferme de la sœu de Napoléon, l'opposition railleuse des salons e l'opposition armée des campagnes.

L'Autriche, malgré ses défaites, l'Autriche

qui ne se lasse jamais, et qui prévoit encore dans son désespoir même, entretenait par de constantes intelligences les dipositions remuantes de l'Italie. L'incertitude de nos premières victoires dans les campagnes d'Allemagne, l'onéreuse diversion de la Péninsule enflammée, l'absence des troupes françaises nécessaires sur les champs de bataille et enlevées aux garnisons; toutes ces circonstances réunies avaient fourni, avec des espérances contre notre fortune, l'audace de la braver. Des placards séditieux étaient journellement affichés à Florence, à Pise et autres villes; les paysans d'Arrezo avaient paru en armes aux portes de Sienne; déjà l'on raillait les Français et leurs partisans; on faisait à chacun son lot dans les proscriptions futures: l'un devait être étranglé, l'autre brûlé sur la place; les plus indulgens parmi les fonctionnaires, au lieu d'être jetés dans l'Arno, devaient, par un atroce jeu de mots, être seulement coulés dans l'Arnino, diminutif du grand fleuve qui traverse Pise. Des prédicateurs désignèrent sans beaucoup de détours les Français et leurs partisans au poignard. Des vêpres florentines furent, en quelque sorte, organisées par le clergé; de jeunes prêtres joignirent à leurs prédications la publication de petits pamphlets clandestins, et l'un d'eux fit sur Napoléon une anagramme qui courut le pays,

genre de guerre, bien peu proportionné à la taille d'un pareil ennemi. Mais la gouvernante déploya dans cette occasion un grand caractère; elle concerta avec les généraux des mesures belliqueuses: des ordres du jour ordonnèrent l'armement de tous les fonctionnaires publics pour concourir à la défense de la patrie. Les tribunaux eux-mêmes furent mis en réquisition militaire. Rien de plaisant comme des juges italiens, condamnés à quitter leurs sièges pour se battre. Ils firent, aux instructions qu'ils reçurent pour leur armement et leur équipement, un peu plus de résistance qu'ils n'en eussent fait devant l'ennemi. Cependant on obéit; la Chambre des avoués se distingua par la promptitude de sa résignation; les notaires se piquèrent d'honneur. Bon gré malgré, le sabre remplaça la plume, et l'héroïsme forcé de la magistrature toscane présenta un moment la plus grotesque caricature que j'aie jamais vue. Le général Menou vint commander en ce moment la division militaire.

Qui n'a pas entendu parler du général Menou? Quoiqu'il n'ait fait en quelque sorte que passer sous mes yeux, sa destinée avait été trop singulière pour que je n'aie pas cherché à le bien connaître, et pour que je ne cède pas au plaisir de le peindre. Il avait été maréchal de camp sous l'ancien régime. Jeté dans la majorité de

l'Assemblée constituante, il y avait beaucoup parlé sans se faire une réputation d'orateur : c'était un de ces hommes du milieu, qu'à la tribune on estimait assez à cause de ses titres militaires, et qui, à l'armée, s'était soutenu par sa réputation législative. Je crois qu'au fond ce n'était guère qu'une capacité paperassière. Du reste comme tous les hommes de l'ancien régime, poussé par hasard, par intérêt ou par choix dans la révolution, il y avait porté ce caractère d'ambition étourdie et un peu frivole; cette facilité remuante, plutôt que factieuse, dont le nom de Dumouriez rappèlera le type et le modèle. Assez brave pour ne point déparer, sous le rapport du courage, notre admirable armée d'Égypte, dont il obtint le commandement après l'assassinat de Kléber, il y avait en quelque sorte deviné le rôle que joue en ce moment un célèbre pacha, et s'était fait musulman autant qu'il l'avait pu. Il avait toutes les velléités de la grandeur, bien plus que les talens qui y conduisent; une de ces ames de seconde classe, qui la conçoivent comme un caprice, et qui en jouiraient comme d'un hochet. Du reste, Abdallah s'était fort bien assoupli à l'empire. Napoléon l'avait traité sans conséquence, mais non sans générosité; *

* Il recevait, outre ses places un traitement extraordinaire de 300,000 francs.

il lui avait seulement interdit le séjour de Paris, mais l'indemnisait par de fort beaux commandemens en Italie, à Turin, à Florence et à Gênes, où il est mort à soixante-douze ans, d'amour pour la première actrice du théâtre. Menou, espèce de ventru avec de l'imagination, était en tout un de ces ambitieux accommodans qui ne reculent pas plus devant la résignation d'une position secondaire mais lucrative, que devant le pesant fardeau d'une trop haute fortune : c'est un général qui a eu beaucoup de succès à Turin, où il vivait avec sa mystérieuse et invisible égyptienne, par un bal: ce bal fut, en effet, remarquable par sa richesse et sa durée; car, pendant trois jours, il ne fut pas interrompu: musiciens et danseuses se relayaient au milieu d'une magnificence qui semblait intarissable, et la solennité du mercredi des Cendres put seule mettre un terme à cette fête, où l'on avait veillé trois jours comme dans un camp.

Malgré tous les souvenirs de cette vie presque fantasmagorique, malgré les qualités que supposent tant d'aventures, la distinction par laquelle le général Menou m'a le plus frappée, c'est son faste élégant, sa dépense généreuse, son talent de faire des dettes, et son génie de ne point les payer; enfin, c'est un héros qui vivra dans la mémoire..... des créanciers.

Le général Menou ne fit en quelque sorte que passer en Toscane, et, dans sa courte présence, il montra du caractère, de la résolution, et sut contenir le pays avec peu de ressources, seulement avec du bruit. Il écrivit aux évêques, aux curés, et à tous les prêtres exerçans, qu'ils lui répondaient de la tranquillité publique; qu'il mettrait l'insurrection sur leur conscience; et qu'en leur qualité de confesseurs, il s'arrangeassent pour prévenir, par l'activité de leurs pacifiques exhortations, l'infaillible qualité de martyrs, quil leur promettait en cas de mouvement.

Les victoires de Napoléon arrivèrent bientôt, et en décidant de plus grands événemens, dissipèrent toutes les petites fumées insurrectionnelles qui s'étaient élevées sur les bords de l'Arno, et les bulletins de la grande armée suffirent contre la bravoure italienne. Deux faits que je vais citer prouvèrent tout à la fois le caractère moral et belliqueux que cette courte émotion nationale vit déployer.

Dans un des villages les plus disposés à la révolte, une brigade de sept gendarmes tint en respect une population armée de plusieurs milliers d'individus. Isolé, chacun des sept hommes de la petite armée eut été probablement occis par surprise et par derrière; mais, formée en carré, elle présenta une masse trop impo-

sante pour être attaquée, et donna en quelque sorte le secret de toutes les révoltes dans un pays dégradé et déshérité de toute énergie.

Un maire d'un village voisin de Pise, sincèrement dévoué aux Français s'efforça d'épargner à la commune les désastres d'une rebellion. Un coup de stylet vint le frapper au milieu de ses fonctions, et lui apprendre le danger d'un pareil courage. Favorisé par la complicité secrète de presque tous les habitans, l'assassin s'échappa. La grande-duchesse fait afficher qu'une récompense de cent sequins sera payée pour la découverte du coupable: une si large promesse était bien puissante en Italie! Le malheureux l'éprouva; mais ce qui ne se verrait pas ailleurs, c'est qu'il fut vendu en quelque sorte par sa maîtresse, et ses camarades de conspiration, et toute la ville arrivèrent en masse pour le voir marcher au supplice. La curiosité semblait avoir étouffé la bienveillance factieuse, et pendant plusieurs jours, non contente d'avoir suivi l'exécution, elle vint avec une inexplicable assiduité visiter et contempler le corps que l'on avait exposé.

On a beaucoup parlé de la finesse des Normands, de la captieuse prudence de leurs réponses devant les tribunaux, de leur habileté à ne jamais dire ni oui ni non: ils perdraient beaucoup de leur réputation si on les faisait concourir

à cet égard avec les Toscans. Dans les nombreux procès criminels qui s'instruisirent à la suite des mouvemens insurrectionnels dont je viens de parler, et qui n'avaient pas besoin de cette circonstance pour être fréquens, on pouvait bien arracher quelquefois des aveux au coupable, mais jamais une affirmation catégorique, un renseignement clair et précis aux témoins. Ma manie de tout voir et de tout observer m'a conduite quelquefois jusqu'à l'audience. Rien de plus singulier que l'art des gens les plus grossiers du peuple pour éluder de répondre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'espèce de conscience qu'ils mettent encore à en manquer. Ainsi: les circonstances favorables à l'accusé, ils les déduisent avec une religion toute particulière, comme pour d'abord établir, que disant un *oui* bien net sur certains points, ce ne sera pas leur faute s'ils n'ont que des *non* sur les autres circonstances. » Avez-vous vu passer un tel à telle heure? » vous étiez dans tel endroit. — Oui, il peut » bien y avoir passé, mais j'étais occupé de tel » soin, et je n'ai pu distinguer. » Voilà le dialogue perpétuel entre l'interrogateur et les interrogés.

Qu'on ajoute à de pareilles dispositions dans le caractère national la stagnation du commerce, résultant du blocus continental; la mollesse et

la facilité italiennes, chargées dans la magistrature de l'application des lois françaises, et l'on se fera une idée de toutes les causes qui devaient en Toscane multiplier les crimes et les délits. Comme il faut qu'il y ait toujours un peu de ridicule dans toutes les choses d'ici bas, les salons dévoués à la France, et la police, qui était en Toscane très habilement dirigée, avaient répandu le bruit que des mains étrangères soulevaient et la misère et les désordres criminels dont on était témoin. Les Anglais, qui sont très commodes pour ces sortes d'accusations, et qui semblent avoir le privilège des machinations politiques, les Anglais étaient représentés au public comme les auteurs de tout. On prétendait qu'ils avaient fait en Sicile, en Afrique même, une cargaison de brigands armés, et qu'ils en avaient opéré la descente sur divers points de l'Italie. Le fait est que parmi ces bandits il se trouvait beaucoup d'étrangers; mais les brigands doivent toujours être un peu étrangers pour faire leurs affaires, car nul n'est prophète dans son pays. Le gouvernement fit quelques exemples, ordonna des travaux, offrit du travail, jeta quelque argent, et, grâces à tous ces soins réunis, la sécurité se rétablit bientôt, et la matière criminelle diminua un peu en Toscane.

Les tribunaux, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient

plus exclusivement que certaines antres fonctions publiques, exercés par des nationaux. Ils étaicnt fort ignorans des lois françaises; mais ceux mêmes que leur capacité avait rapidemènt mis au courant, étaient bien aises de se retrancher aussi dans une inexpérience apparente et excusable, pour conserver une liberté d'interprétation qu'en Italie la magistrature a toujours su rendre lucrative. Aussi les femmes ont continué à jouir dans les affaires de cette influence, quelquefois si fatale entre leurs mains; car leur justice, à elles, ce sont leurs prédilections et leurs antipathies. Les juges n'avaient pas, sous notre domination, cessé d'être attachés à quelques dames en qualité de chevalier servans; et ce ne pouvait être au profit de la justice qu'ils cumulaient ces doubles fonctions. Un grave président, auquel je faisais un jour quelques observations à ce sujet, assurément fort singulières dans ma bouche, me répondit par ce doucereux *concetto* : »De quoi vous »plaignez-vous? Thémis n'est-elle pas une femme? »Si nos magistrats sont esclaves des dames, c'est »par esprit de corps.»

Quoique toute la noblesse toscane eût été enfournée à la cour de la grande-duchesse, et qu'en général ce fût la portion de la population la mieux disposée pour le nouveau régime, l'orgueil aristocratique, toujours très souple en

public et très enclin à s'en dédommager en secret, avait dans le principe un peu raillé l'origine bourgeoise de la famille Napoléonienne. Cela avait été la mode de l'Europe; mais vingt victoires, l'abaissement des vieux trônes, et les rois devenus des courtisans forcés de Napoléon, toute cette adoption de la gloire et de la fortune eut bientôt fait vieillir ces agréables plaisanteries, qu'un pouvoir sans rancune ne paya souvent que par des faveurs et des dotations. A l'époque où je vins à Florence, cette disposition railleuse contre la famille roturière avait bien diminué! cela tenait-il à la connaissance que la princesse avait fait répandre de l'antiquité patricienne de la famille Bonaparte, qui, avant de s'établir, avait fleuri avec éclat en Toscane même, à Saminiato il Tedesco, non loin de Florence? La grande-duchesse s'y était rendue plusieurs fois et trouvait plaisir à se faire parler de ses ancêtres. On m'a montré dans ce petit bourg la maison même qu'avaient naguère habitée les nobles rejétons de cette noble race. Je suis entrée dans cette maison, j'ai parcouru le petit domaine: cela a été bientôt fait; le propiétaire, tout plein des idées et des souvenirs de la famille Bonaparte, faisait avec une importance très comique un petit cours d'histoire à cette occasion. Il certifiait que la grande-duchesse, qui ne faisait rien pour

lui, l'honorait cependant d'une vénération particulière; que l'Empereur des Français, Roi d'Italie, était venu également à Saminiato dès ses premières campagnes, et lorsqu'il était général en chef de cette armée. Napoléon a eu la joie, ajoutait le bavard et vaniteux gentilhomme, d'embrasser à cette époque un vieux oncle qui portait son nom; prêtre respectable, qui reconnut son neveu avec bienveillance et avec orgueil. La preuve que le brave homme lui-même ne pouvait appartenir qu'à la première noblesse du pays, c'est qu'il était fort riche. Cet oncle est mort en 1803; il n'a pu, hélas! assister au couronnement; mais il en avait déjà assez vu pour ne plus douter des destinées futures de son neveu et de sa famille. Admirez sa sagacité! il fit son testament, donna toute sa fortune aux pauvres, laquelle montait bien à un honnête capital de 50,000 écus, et il eut soin de déclarer qu'il ne la laissait point à son neveu; que c'était pour lui et pour les siens une bagatelle dont ils n'avaient pas besoin et dont ils sauraient bien se passer.

Lors du passage à Saminiato dont je vous parle, Bonaparte s'est donné à l'égard de sa famille toute satisfaction; il a fait venir de Pise un célèbre avocat: ils se sont enfermés plusieurs heures avec le vieux prêtre et les papiers dont il gardait principalement le dépôt.

Le bon et respectable ecclésiastique m'a plusieurs fois raconté cette visite, tous les soirs à peu près après son bréviaire, et il m'a dit que son cher neveu avait témoigné une vive satisfaction, une vraie joie de gentilhomme, quand il eut lu de ses yeux le parchemin contenant les noms, qualités et titres d'un de ses aïeux, qui avait été autrefois premier podestat de la ville de Florence.

CHAPITRE XCIV.

Ma position à Florence. — Les deux lectrices.

Au milieu du désordre de mes idées, j'avais cependant apporté à Florence la résolution, ferme dans ma tête et faible dans mes actions, d'acquérir une position honorable. La promptitude avec laquelle je m'étais séparé d'une *comica compagnia* était déjà beaucoup, avec des antécédens pareils aux miens. Je fus dès lors une artiste dramatique comme on n'en voit guère, n'ayant plus à redouter le côté pénible de la profession, la sévérité du public. Attachée au théâtre de la cour, à l'un de ces théâtres distingués où l'on admire froidement peut-être, mais où l'on est préservé de ces excès d'honneur et d'indignité, également funestes pour l'amour-propre ou pour le repos; dispensée par mon talent, trop faible pour être utile, et par mon assiduité trop

intime à la cour, pour être soumise à tout travail suivi et à toute subordination humiliante, je peux bien dire que je n'étais comédienne que de nom. Dans deux ou trois entrevues, Elisa eut même la bonté de me dire que son intention n'était pas que je remplisse les devoirs dramatiques de mon emploi, et qu'elle ne laissait mon nom subsister sur la liste des acteurs de la cour, que pour justifier par un titre quelconque ma présence, et donner un prétexte aux libéralités de sa cassette. Aussi, pendant tout mon séjour à Florence, je ne parus peut-être pas une demi-douzaine de fois dans les coulisses, quoique Eliza et même Bacciochi voulussent bien m'accorder plus de talent qu'à nos actrices en titre, et un ton de déclamation qui leur plaisait davantage.

Mes fonctions réelles auprès de la grande-duchesse étaient celles de lectrice, et mes véritables titres à ses bontés le bonheur de lui plaire. Voici comment m'était venu cet avantage d'une intimité particulière : Me trouvant un matin chez Elisa, appelée pour y recevoir quelques nouvelles réprimandes sur le trop grand train que je menais, et toutes sortes de plaintes de ce genre, elle demande le volume des OEuvres d'Alfiér qui contenait la tragédie de *Rosemonde*, dont elle avait ordonné une représentation. Le volume

ne se trouva point sous la main; j'offris alors de lui en réciter les principales scènes, et je m'en acquittai avec assez de succès pour qu'elle voulût voir à l'instant si ma lecture répondait à ma déclamation, et si, sans l'accessoire du geste, un livre serait aussi bien dans mes mains. Quelques tirades de Voltaire et quelques élégies de Parny suffirent à mon triomphe. Elisa trouva que je lisais bien, »et de manière, ajouta-t-elle, »à ce que je sente souvent le besoin de vous »entendre. Soyez tranquille, j'arrangerai vos »affaires, j'aviserai peut-être à vous donner la »place de lectrice; mais pour ne pas attendre »les lenteurs que certaines circonstances connues »de vous exigent, vous jouirez de tous les avan»tages de cette position intime, et vous remplirez »plus souvent les devoirs de la place que la ti»tulaire elle-même, qui n'accentue pas mieux »que vous les vers harmonieux du Tasse et de »l'Arioste. Ainsi, ne vous occupez plus de théâ»tre que pour toucher vos appointemens; l'em»ploi des reines ne sera plus désormais pour »vous qu'une sinécure. Habitez près du palais, »suivez la cour toutes les fois qu'elle se dépla»cera; je me chargerai des frais de voyage, et »vous pouvez y compter, soir ou matin, je vous »ferai appeler souvent.«

Il y avait en effet dans le haut personnel du

palais une lectrice titulaire. Mme Tomasi était trop grande dame peut-être pour ces fonctions modestes. Son mari occupait aussi un haut emploi dans les finances, et sa femme jouissait de cette popularité toujours si facile que l'opulence ajoute aux agrémens naturels et à l'esprit. Mme Tomasi possédait des uns et des autres plus qu'il n'en fallait pour avoir besoin de ce reflet de l'or et de la fortune. Jeune et belle, d'un ton parfait, d'une certaine pruderie extérieure qui faisait attacher un plus grand prix à ses qualités, d'une affabilité flatteuse et commode pour les étrangers, Mme Tomasi jouissait à Florence d'une considération particulière et méritée. Sa maison était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans toutes les classes, et par le mélange des grands seigneurs, des littérateurs et des artistes, ressemblait assez à ces cercles brillans de Mme. Dudéffand ou de Mme Geoffrin, illustration pacifique du siècle dernier. Quelqu'un, qui savait les bontés particulières dont la sœur de Napoléon daignait m'honorer, me proposa de me présenter aux soirées de Mme Tomasi. J'estime les artistes et les savans; l'amie de Talma, des Alexandre Duval et des Monti, se croit trop bien organisée pour être indifférente à l'approche du génie; mais je déteste les bureaux d'esprit, et ces escrimes de sa-

lon où ne brillent pas les mérites les plus éminens. A tort ou à raison je me représentai le cercle de la belle Mme Tomasi comme trop guindé, et la personne qui m'avait proposé de sa part, je crois, de m'y conduire, ne fut pas peu surprise de mon refus. Ma position équivoque dans la société devait me rendre cependant cette proposition flatteuse; mais préférant à tout ma liberté, ma façon d'être en un mot; persuadée que la lectrice en titre de S. A. I. et R. aurait cru faire un immense sacrifice à sa dignité en recevant chez elle son humble surnuméraire, je m'en tins au plaisir d'une possibilité à laquelle donnaient du prix les rapports mensongers, mais au fond toujours funestes, qui circulaient sur mon compte, et dont l'impression était oubliée dans cette circonstance.

Pour de l'envie, on peut me croire, il n'y en avait pas dans mon refus. Je rendais justice à Mme Tomasi; mais comme la princesse me reconnaissait un mérite aussi agréable, et m'en témoignait plus fréquemment l'expression, je croyais au contraire qu'il y avait de la modestie à ne point me mettre trop à côté de celle dont je n'étais point l'égale par le rang.

La concurrence eut lieu cependant, mais au moins sans que j'aie été la chercher. Mme Tomasi venait à certains jours offrir ses services,

et il n'y avait pas besoin de ma présence pour que la princesse songeât à profiter des miens. Mon assiduité, toujours réclamée, devenait une visible préférence et une faveur suffisante pour moi. Je me trouvai là plusieurs fois au moment où Mme. Tomasi venait exercer sa charge. Le premier jour je la regardai avec cette inquiétude d'observation qu'on porte dans l'étude des personnes ou des talens, qui sont pour l'amour-propre un intérêt, une ressemblance ou un contact. Lectrice par ordonnance, dignitaire de la maison, par devoir et par penchant, Mme. Tomasi venait remplir ses fonctions avec toute la gravité du cérémonial. On l'annonçait avec toutes les formules d'usage. Saluts et révérences de sa part, suivant le protocole; c'était l'étiquette personnifiée, et contente et fière d'être l'étiquette. Une des femmes de la duchesse l'annonçait alors, poussait un tabouret à une distance calculée, dressait un pupitre, puis Mme. Tomasi s'approchait, attendant qu'un mot de l'altesse indiquât le passage qu'elle désirait entendre, et qu'un nouveau signe avertît que la lectrice en titre pouvait commencer la lecture. Mme. Tomasi *partait* alors d'une voix noble et bien timbrée. Elle lisait bien; mais, se gardant fort de se compromettre par le contre-coup et l'émotion du passage qu'elle récitait, Mme. Tomasi ne rencontrait pas

le *mieux*, cette action naturelle et vive, cet abandon chaleureux qui naît de l'impression qu'on reçoit soi-même, et qu'ainsi l'on communique. La langue italienne était belle dans sa bouche; elle l'eût été davantage, si Mme. Tomasi eût pu oublier, dans l'embarras de son corset et de ses manières, qu'elle était une des grandes dignitaires de l'Etat. Quand la princesse interrompait la lecture pour adresser quelques questions à sa lectrice, celle-ci répondait toujours avec intelligence, avec goût, jamais avec éclat et avec saillie. Aussi les séances ne se prolongeaient jamais beaucoup, parce que les souverains, les gens du monde qui savent le mieux s'ennuyer, ne le savent pas long-tems. Sitôt que Mme. Tomasi avait atteint l'heure qui lui était imposée ou accordée, elle se retirait en suivant l'ordre et la marche prescrite, et en faisant la révérence à reculons. En tout, la belle titulaire excellait à mettre les points et les virgules: dans une des rares occasions où je rencontrai Mme. Tomasi en exercice, elle me fit beaucoup rire par la grande importance comique qu'elle déploya en face d'un petit accident dont elle eût dû se moquer. Une femme, récemment entrée au service de la duchesse, disposa un jour tout de travers le siège et le pupitre destinés à Mme. Tomasi: la lectrice en titre recula épouvantée de ce délit

d'étiquette, donna mille signes de mécontentement et presque de désespoir. Je ne tenais pas au spectacle de ce puéril chagrin de cour, et la duchesse, qui remarquait ma mine dans ce moment, ne put retenir un éclat de rire qui mit le comble à l'embarras de la lectrice. Je ne revis jamais Mme. Tomasi sans me rappeler sa mésaventure, la plaisante dignité avec laquelle elle avait essuyé la maladresse d'une pauvre femme de service, la plus plaisante douleur qu'elle avait paru éprouver de cette scène. Mon Dieu! quelle maladie pousse donc à la cour des gens heureux et qui ne s'y précipitent que pour échanger les tranquilles et honorables loisirs de l'indépendance et de la fortune contre les ennuis d'un esclavage qui vous expose encore à des revers de vanité?

La seconde lectrice, la lectrice surnuméraire, et encore de fait seulement, ne passait point par toute cette filière de cérémonies, et la modestie de sa position lui en sauvait les désagrémens; car, à la cour, ce quil y a de mieux c'est d'être fort peu de la cour. J'étais convoquée sans façon; mais j'étais en revanche congédiée sans échec. Quelquefois on me faisait attendre mon introduction, mais on ne me faisait jamais abréger ma séance. Comme mes heures de lecture étaient particulièrement indiquées pour le soir, j'entrais lestement sur la pointe du pied,

sans bruit, avec mystère, comme quelqu'un qui vient en bonne fortune. Ni femme de service, ni tabouret, ni aucun signe d'honneur..... ou de servitude. Je m'asseyais sans lisière sur le premier siège, très près de la princesse, et je n'entamais ma lecture qu'après un échange de ces paroles familières qui disposent à goûter davantage des heures qui doivent être passées ensemble. Je lisais alors, et suivant ma seule inspiration, les morceaux des poètes et des prosateurs italiens ou français que je supposais le plus en rapport avec l'état de l'ame et la disposition d'esprit de la princesse. Dans ces attentions il entrait quelque chose de tendre comme l'amitié. Elisa, heureuse dans le rang suprême d'inspirer un dévouement qui était de cœur et point de cour, se laissait aller à toutes les saillies d'une imagination brillante et à toutes les affections d'une bonté charmante. Elle trouvait que je lisais à son goût, avec émotion avec un accent vrai, reflet intéressant d'une tête romanesque. La douce intimité du tête-à-tête la gagnait bientôt; j'oubliais aussi mes fonctions : entraînée par la causerie, et quittant mon siège et mon livre, je venais alors me mettre sur le pied du lit impérial. Mon souvenir se reporte avec délices à ces heures de flatteuse et douce intimité, où deux femmes d'un rang et d'une

destinée si différentes se laissaient aller à la confidence de leurs impressions. Ma franchise excitait involontairement l'abandon; la souveraine redevenait femme comme moi pour se souvenir, pour désirer, pour craindre, espérer et sentir. Mais l'histoire ne doit point recueillir les mystères de la chambre à coucher; l'histoire, c'est un vieux diable qui se fait ermite.

Toute idée d'intérêt et d'ambition à part, ma position n'était-elle pas mille fois préférable à celle de Mme Tomasi, et le parallèle des deux lectrices laisserait-il un choix à faire? Dans les relations amicales comme dans les relations plus tendres de l'amour, la faveur mystérieuse n'acquiert-elle pas un nouveau prix? N'y a-t-il pas aussi sous le rapport de la vanité un certain plaisir, pour les gens qui ne sont pas dans les affaires, d'en savoir plus long que les diplomates et les fonctionnaires, et de connaître le secret des faveurs et des disgrâces? Certes, cette position était assez piquante et assez agréable pour ne pas me donner le désir de troquer mon maintien sans façon auprès d'Elisa contre le tabouret d'une dame d'honneur aux galas de la cour.

Une petite scène qui m'arriva à Pise prouve jusqu'où allait mon intimité. La grande-duchesse m'avait fait appeler; mon introduction avait tou-

jours lieu par l'intermédiaire de M. de Lucchesini fils; je monte et je parcours tous les appartemens de service sans rencontrer personne. Je touchais à la dernière pièce, quand un valet de pied se présente et me demande : » Qui êtes-» vous? où allez-vous? » Il parlait haut, et répétait insolemment ; » Vous ne sortirez plus sans » dire où vous alliez, ce que vous vouliez. » Au bruit de cette conversation un peu vive, une porte s'ouvre, la grande-duchesse paraît, le valet s'efface, s'aplatit comme une enveloppe, et je me contente de lui dire, en lui montrant la souveraine : » Vous voyez maintenant ce que je » veux, » et je passe en riant devant le pauvre diable frappé d'un stupide étonnement. La grande-duchesse, en riant autant et plus que moi, m'emmène avec elle et s'écrie : » Oh! c'est la scène » d'Almaviva avec Bartholo; on n'a pas une tête » comme la vôtre. » Ma résolution, ma réponse, mon air de dévouement et de cordialité dans cette circonstance me valurent un redoublement de confiance, de bon accueil et de cajoleries de la part d'Elisa, qui, après s'être amusée de mes folies, reprenait quelquefois sa dignité pour les blâmer et pour me recommander en quelque sorte de lui réserver le plaisir exclusif de les connaître.

CHAPITRE XCV.

Soirées chez la grande-duchesse. — Portraits des Turcarets de la cour de Florence.

Le carnaval avait un peu fatigué même cette ardeur de plaisir si vive en Italie, et aux dissipations extérieuses et bruyantes avaient succédé le charme plus tranquille des voluptés mystérieuses, l'aimable familiarité des soirées sans étiquette, et les causeries plus libres et plus amusantes du petit comité. Toutes les fois que le cercle devait un peu s'étendre pour satisfaire aux exigeances des vanités légales, et donner à tout ce qui composait la cour l'occasion de remplir ses fonctions, je n'étais point appelée au milieu de cette fournée encore considérable de dames d'honneur, de chambellans, d'écuyers et de fonctionnaires; mais dès que la réunion avait lieu sans invitations officielles, et qu'elle était en quel-

que sorte l'effet du hasard, les principes du cérémonial étaient sauvés et je me trouvais obtenir ainsi, plus souvent que les grands en titre, les honneurs du tête-à-tête et du sourire impérial.

Elisa possédait au suprême degré le tact, l'amabilité et la grâce nécessaires à son rôle de présidente; et comme elle trouvait elle-même du plaisir à descendre de sa dignité, elle rendait les autres plus agréables en l'étant elle-même davantage. La noblesse italienne, qui encombrait les antichambres, venait en détail à ces réunions; c'étaient les Gheradeschi, le Médicis, les Pozzoloni, les Barbarini. Il y avait dans tout de cela de fort beaux hommes et de fort jolies femmes, et sinon une grande liberté d'esprit, en revanche une extrême facilité de mœurs. Nos chambellans et dames d'honneur étaient dans le même système, et la conversation n'était pas plus sévère que la conduite. Toutefois il y avait de la délicatesse dans l'une, aussi bien que du décorum dans l'autre. De même qu'autrefois la qualité de simple citoyen romain était une certitude d'honneurs, de même, à cette époque de gloire et de puissance, un Français devenait par son nom seul un objet d'attention et de respect. J'ai vu aux soirées intimes de la grande-duchesse, non seulement les Français qui occupaient de hautes fonctions publiques, mais

ceux même que leurs grades ou leur rang n'élevaient pas jusqu'aux classifications que les cours légitimes établissent pour les petites politesses que les maîtres daignent accorder quelquefois aux sujets. Toute personne honorable était admise dans cet intérieur d'un palais accessible et affable ; point d'exclusions à cette familiarité flatteuse, qui, tout en laissant subsister la distance du trône, donnait cependant, par ses concessions, tout ce qu'il fallait aux amours-propres. Ceux même que leur valeur personnelle, que leur esprit ne recommandait pas, recevaient de ce contact impérial une meilleure opinion d'eux-mêmes, et par conséquent une involontaire disposition à lui dévouer les qualités qu'on voulait bien leur reconnaître. Il est si naturel de croire au mérite, à la vertu ; de se dévouer enfin à la cause des princes et des gouvernemens qui nous estiment et qui tiennent compte de nos talens!

Cet art de rendre les autres contens, Elisa le possédait par habitude et par nature, par penchant et par intérêt. Elle avait beaucoup d'esprit pour son compte, et elle en avait encore davantage par celui que ses gracieuses attentions provoquaient. Outre cette coquetterie de sexe que pas une finesse n'abandonne, elle avait encore, si je puis ainsi m'exprimer, une coquetterie d'ambition ; elle ne voulait pas être au-des-

sous de la fortune qui l'avait comblée de ses faveurs, ni démentir, quoique femme, le nom de ce Napoléon qui l'honnorait et l'aimait de préférence. C'était quelque chose de piquant que cette alliance de prétentions aimables, cette vivacité d'une femme née dans une condition privée et qui n'en veut pas perdre les heureux priviléges; cette finesse italienne qui animait sa physionomie et ses discours, et cet instinct de grandeur et de dignité qui, tout en retenant les faiblesses et les goûts d'une condition première, savait les soumettre au besoin de l'estime, et se faisait un devoir d'acquérir les qualités solides de son rôle de souveraine.

Ainsi que je l'ai dit, Elisa n'était point belle; mais elle possédait assez d'agrémens pour n'être pas désespérée: et tous les honneurs brillans, qui se succédaient à la cour de Toscane, pouvaient en vérité, sans ridicule, flatter et encenser une princesse dont les charmes eussent encore obtenu cet honneur dans un rang privé. Sa beauté était donc officiellement reconnue dans les petites réunions. C'était en quelque sorte le mot d'ordre qui servait de tems en tems à rallier les groupes épars dans le salon: car le cercle, quoique fort restreint, se divisait encore ordinairement en *aparté* moins nombreux. Quand la conversation languissait, quelque chambellan ou quel-

que autre courtisan de bonne volonté trouvait toujours dans *la mise* d'Elisa, dont le goût éclatait surtout dans ce travail, le texte de quelque dissertation commode que commentait le plus spirituellement possible la galanterie de l'auditoire. Les Français avaient à cet égard des idées mères, jetaient les premiers la motion imprévue d'une louange délicate et fine, et tout le gros de la troupe se cotisait pour revêtir ces rapides improvisations de l'esprit de toute l'hyperbole italienne. Rien n'était curieux comme ces traits rapides de l'agrément français, ramassés au vol par des écuyers ou par des gentilshommes; comme toutes les fadeurs élégantes du moment développées, remaniées par des flatteurs de seconde classe en style de dithyrambe.

De tous les grands fonctionnaires, M. le baron Fouchet, préfet de Florence, était celui dont les assiduités étaient les moins fréquentes. Je n'en sais pas trop la raison, mais il appartenait un peu plus à la génération de la république qu'à celle de l'empire, et la jeunesse était la vertu politique pour laquelle la cour de Toscane avait le penchant le plus décidé. M. le baron Capelle, préfet de Livourne, était plus assidu que celui de Florence, et la remarque en fut faite dans le tems et n'appartient nullement à l'auteur de ces Mémoires. M. le baron Capelle était non

seulement un magistrat distingué, mais encore un homme de beaucoup d'esprit. Il n'est donc pas étonnant qu'il fut toujours gracieusement accueilli, et la malignité publique qui aime à appuyer son envie naturelle sur des apparences, n'a pas plus épargné M. le baron Capelle que tous ceux qui comme lui avaient toutes les qualités nécessaires pour justifier ces rumeurs. La seule chose que je sache, c'est que l'Empereur qui pensait sur la vertu des princesses comme César sur celle de sa femme, et qui voulait prévenir les soupçons injustes que l'opinion malveillante ne manque j'amais d'ériger en accusations réelles; l'Empereur, dis-je, refusa de donner son consentement à ce que le préfet, qui devait être uniquement son serviteur, cumulât avec sa dignité de proconsul impérial, je ne sais plus quelle charge qu'Elisa se proposait de lui accorder à sa cour. Un beau jour, au lieu du consentement et de l'approbation de Napoléon qu'on attendait, M. le baron Capelle fut appelé à une préfecture plus importante de l'intérieur. Mais ce qui dérouta toutes les conjectures, c'est que cette place étant plus belle, il y avait dans le fait avancement et non disgrâce, et ce qui acheva encore de confondre les suppositions, c'est que la munificence impériale ajouta, dit-on, un supplément de 20,000 fr. de traitement à celui du magistrat exilé de Livourne. M. Ca-

pelle partit donc pour Genève, ville devenue très importante par le séjour voisin de Mme de Staël, retirée à Coppet, attendu que Napoléon n'était pas sans quelque jalousie contre cette femme célèbre, puisqu'il la traitait en effet en puissance rivale et dangereuse. Ce que je dois à la vérité, c'est de déclarer qu'à Livourne M. le baron Capelle jouissait de toute la considération que ses qualités aimables méritaient de lui concilier. Il était homme de société autant et plus peut-être que de cabinet. Il n'en faut pas davantage pour mécontenter les médiocrités qui croient les affaires incompatibles avec l'esprit et les succès du monde. Ce préfet fut remplacé à Livourne par M. le baron de Goyon, qui doit être aujourd'hui comte ou marquis; car il tenait à une de ces familles de la vieille roche, que l'empire mettait quelque coquetterie à recruter pour marier la noblesse féodale avec sa noblesse récemment armoriée. Je ne parlerai pas de M. Goyon; il vint fort tard dans ces pays, et je ne l'ai vu qu'une fois passer en habit brodé.

Tous les généraux qui alors ne restaient guère en place, et qui passaient par les États de la grande-duchesse, paraissaient comme des étoiles fugitives, comme des astres d'un moment à sa cour; mais parmi ceux dont l'illustration m'était chère, il ne me fut donné d'en rencontrer aucun,

Les financiers étaient en fort bonne odeur dans les réunions du soir. Ils soutenaient là mieux qu'ailleurs la difficile et brillante concurrence des militaires et des aides de camp. Ils formaient en quelque sorte le fond de sa société, parce que leurs fonctions les mettaient en rapport direct avec Elisa. Ces Turcarets de l'école moderne, qui n'avaient rien de leurs devanciers, et qui semblaient fort bien dressés aux habitudes de palais, étaient entre autres: M. Hainguerlot; M. de Sourdeau, receveur général; M. Scitivaux, payeur; et M. Rielle, intendant général de la maison de la grande-duchesse.

M. Hainguerlot à la tête poudrée comme un élégant de l'ancien régime, à la taille fine et au port décidé comme un mirliflor du jour, coquet et fastueux depuis les épingles en diamans de son jabot jusqu'aux boucles en émail de sa chaussure, réunit dans ce qu'elles ont de bien, toutes les nuances diverses du marquis, du fournisseur et de l'homme à bonnes fortunés. M. Hainguerlot, qui possédait peut-être autant d'instruction que les autres, en laissait moins paraître et atteignait à moins de frais au talent de plaire. Il excellait dans ce que j'appellerai l'esprit du directoire, expression qui ne sera sentie que par ceux qui ont suivi les mœurs de cette époque, sorte de mélange d'une gaieté tout à la fois leste

et bruyante, et d'un grand laisser aller de paroles et de principes, qui convenaient assez bien au caractère de M. Hainguerlot, et qui donnaient à son air d'opulence facile et généreuse, comme une grâce naturelle *del non curare,* qui font tout de suite d'un homme riche un homme agréable.

M. Rielle pouvait s'appeler l'antithèse naturelle de M. Hainguerlot. Quand on observe M. Rielle, on est tenté de dire: voilà la bureaucratie avec des manchettes, et l'arithmétique en habit habillé. Il passait à Florence pour une tête forte, pour une capacité positive et sûre, et son talent était là trop nécessaire pour n'être pas apprécié jusqu'à l'exagération. Quand on tient la cassette des princes, on sait mieux que personne ce qu'ils valent; et le budget de leur maison devient celui de leurs qualités et de leurs vertus. Le culte de M. l'intendant faisait monter bien haut le tarif moral de la grande-duchesse; car on ne saurait imaginer un dévouement plus absolu, une assiduité plus consciencieuse, un empressement plus flatteur. Quand par hasard on questionnait M. Rielle sur quelque objet sérieux et spécial qui pouvait le rapprocher des chiffres, j'ai remarqué qu'il répondait avec une extrême lucidité, car je me surprenais à le comprendre; mais quand la parole lui venait toute seule, on sen-

tait la gêne d'un commis qui se bat les flancs pour être gracieux. Malgré son vif désir de plaire à la souveraine, qui d'ailleurs l'estimait beaucoup et justement, malgré les avantages d'une taille qui ne demandait qu'à se ployer, M. Rielle avait l'air d'un courtisan mal à son aise, et pourtant ce n'était point faute de bonne volonté, car dès le matin il se mettait en fonctions. Esclave de l'étiquette, on ne l'eût jamais surpris sans le costume de rigueur. N'importe l'heure, le lieu où il était rencontré, on pouvait compter sur la toilette la plus sévère. Je fis un jour beaucoup rire la grande-duchesse, en me permettant de dire que je croyais que M. l'intendant couchait tout habillé. Le bon mot était si vrai, d'une justesse tellement prise sur le fait, qu'un jeune homme attaché à la personne de M. Rielle, fut bien obligé de rire comme les autres du portrait de son patron. Ce jeune homme intéressant, que par une familiarité flatteuse tout le monde appelait M. Eugène, * venait aussi quelquefois aux soirées du petit comité, et Elisa se plaisait à lui dire les choses les plus aimables. Nous étions fort bien ensemble; c'est de lui que je recevais les appointemens particuliers et les gratifications que la princesse daignait m'accor-

* Lebon était son nom de famille.

der. Quoique M. Eugène eût pu être mon fils, il me grondait quelquefois d'une manière toute paternelle sur mes prodigalités, mon humeur vagabonde et mon mépris du *qu'en dira-t-on*. La petite mine de ce Caton de vingt ans était si piquante quand elle était sérieuse, qu'il m'arrivait quelquefois de redoubler de folies dans l'espoir de me les faire ainsi reprocher. Excellent jeune homme, un souvenir doit vous distinguer de la foule de tous nos courtisans italiens; votre cœur ne changea point avec la fortune de vos maîtres, et je vous en remercie au nom de la femme généreuse à laquelle presque seuls nous avons été fidèles.

Avant que le chef de M. Eugène, M. Rielle, m'eût aperçue dans l'intimité de la princesse, il ne faisait pas grande attention à moi; il est même probable que je lui déplaisais comme une de ces importunes de caisse que la multiplicité des faveurs et des gratifications signalent aisément aux préventions des trésoriers des princes, qui ont toujours l'air d'avoir peur que les majestés et les altesses ne meurent de faim. Mais dès que M. Rielle eût entendu l'excellente Elisa s'exprimer sur mon compte en termes formels de bienveillance et d'extrême intimité, je n'eus qu'à me louer de ses procédés. Je ne causais jamais

que pour s'apercevoir de ce qui pouvait manquer à madame Sourdeau.

Je n'ai jamais revu cette femme ravissante depuis ses beaux jours de Florence; on m'a dit, en 1817, que son mari avait quitté Paris pour aller occuper la place importante de consul à Alger. Je suis bien sûre qu'il y a dans le harem du dey peu de visages et de tournures d'odalisques qui puissent rivaliser avec les grâces de madame Sourdeau, et je suis bien sûre encore qu'une si jolie femme n'aura jamais asses mauvais goût pour vouloir tourner une tête à turban. Au surplus cela regarde son mari.

Beaucoup de jeunes et brillans militaires venaient renouveler souvent, par leurs courtes apparitions, la monotonie du salon grand-ducal, qu'Elisa savait d'ailleurs prévenir par son amabilité naturelle, et par la mobilité d'une imagination habile à chercher pour le lendemain des impressions nouvelles, quand celles de la veille l'avaient ennuyée. Alors les courses, les promenades aux diverses résidences impériales renouvelaient l'aspect de la cour et dissipaient bientôt les vapeurs inévitables de la royauté.

Je ne sais pas s'il y a un grand intérêt historique à relater minucieusement les détails de ces soirées particulières; les plaisirs de l'intimité sont ceux qui laissent le moins de traces, peut-être

parce qu'ils sont les plus doux. On riait, on causait, on jouait au billard, quelquefois à cache-cache; les amusemens les plus simples devenaient, par le contraste du lieu et des personnages, les plaisirs les plus agréables et les plus piquans. C'est, en effet, quelque chose de récréatif que de graves magistrats jouant à colin-maillard et des préfets à la main chaude. Malgré le désir de plaire à la souveraine qui n'abandonnait jamais les hommes, des aparté s'établissaient souvent; et l'émulation de tous ne semblait point nuire à la sécurité de chacun. Les glaces, les sorbets, le punch circulaient sans cérémonie comme les bons mots. La princesse me faisait lire des vers; mais elle ne cédait à personne l'honneur de lire les bulletins de la grande armée, et le plaisir de proclamer les exploits de son chef invincible. Le nom de Napoléon une fois prononcé, Elisa redevenait souveraine, et les courtisans, quelquefois mollement étendus sur les canapés, entraînés par instinct ou par complaisance, interrompaient aussitôt le demi-sommeil qu'ils se permettaient. Qu'on ajoute à la liste que j'ai donnée quelques poètes, quelques antiquaires, qui ne sortaient pas de cette honnête médiocrité qui ne laisse pas même son nom dans nos souvenirs, et l'on aura un almanach presque complet de la cour de Toscane.

CHAPITRE XCVI.

Le prince Félix Bacciochi. — La princesse Elisa. — Leurs enfans.

Mon Dieu! je suis écrivain aussi désordonné que femme étourdie. Mes Mémoires ressemblent involontairement à mon existence et à mon caractère. Je suis au milieu des évènemens, et je les retrace bien moins suivant leur importance réelle que d'après l'impression individuelle que j'en ai ressentie. Ainsi me voilà au milieu de la cour de Toscane, ayant passé en revue toutes les grandes et petites vanités depuis la *chambre* jusqu'à la *bouche*, ayant mentionné tous les dignitaires depuis l'ordre militaire jusqu'à l'ordre financier; je n'ai oublié personne, même parmi les courtisans amateurs, personne... que le mari de la grande-duchesse, le prince Félix Bacciochi.

La dynastie impériale était déjà si ancienne par la puissance du bras qui l'avait fondée, l'usur-

pateur avait si vigoureusement lancé le char de sa fortune, qu'on eût dit que cette autorité nouvelle avait déjà besoin d'être bercée, comme une vieille monarchie par les hochets de l'étiquette; et que, dans la conquête du monde, il restait du tems, à un grand homme pour la résurrection de toutes les puérilités féodales. Le sang de la maison de Napoléon paraissait déjà si légitime et si pur, que, dans les alliances qui avaient précédé son élévation, il ne devait point être confondu avec celui des étrangers, unis d'abord à elle sur le pied d'une égalité dix ans avant trop flatteuse. Ainsi les gendres de la bonne madame Lætitia n'avaient pu monter au rang d'altesses impériales avec leurs épouses. Ils n'avaient obtenu qu'une moitié de l'avancement et que la première de ces distinctions monarchiques. Jeux étranges de la destinée! Un soldat élevé d'hier sur les pavois, sorti par la seule force du génie des rangs secondaires de la société, ressentait déjà jusque dans ses relations domestiques un orgueil de race, une délicatesse de famille égale au moins aux répugnances de Vienne ou aux susceptibilités de Versailles. Il y avait déjà pour les siens des mésalliances, et l'on en agissait avec elles à la manière des anciennes dynasties qui pesaient avec tant de restriction, le rang des heureux privilégiés, que certaines faiblesses

condamnaient de royales personnes à prendre pour époux. Les sœurs de Napoléon avaient été mariées comme des bourgeoises; et, par l'effet d'une métamorphose à peine remarquable, au milieu de tant de merveilles, que l'on ne conçoit pas que le tems ait pu accumuler en un si étroit espace, ces nobles sœurs se trouvaient avoir dérogé, et leurs maris n'être plus que des inférieurs, et vis-à-vis d'elles que des parvenus.

Le prince Félix Bacciochi devait au hasard une de ces positions singulières. D'une bonne et honorable famille, d'un courage qui lui avait ouvert avec distinction la carrière des armes, d'un noble et généreux caractère, il avait compris avec sagacité et accepté avec bon sens les dons et les exigeances d'une si haute fortune. Il s'était prêté de fort bonne grâce à toutes les volontés de l'empereur, et s'était fait avec une raisonnable résignation le simple sujet de sa femme. Elisa gouvernait en son propre et privé nom; elle était grande-duchesse, le prince n'était que son mari, et non point son égal. Cet échange, ce passage du pouvoir d'un sexe à l'autre, cette domination que le fait établit et justifie souvent dans l'histoire, formait là un principe, une doctrine, un droit de par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire.

Ainsi le vrai titre du prince, ses fonctions

publiques se réduisaient au titre de grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et de général de division commandant la 29e division militaire. Quant à l'administration et au gouvernement, tout cela rentrait légalement dans les attributions de sa souveraine. Félix n'en prenait nul souci, jouissait avec délices de toute absence de cette responsabilité qui vend si cher ce qu'on croit qu'elle donne à la grandeur, et ne retenait de sa position que le privilége plus doux de s'interposer quelquefois comme ami, comme conseil dans l'aplanissement des difficultés, dans la réconciliation des haines, dans l'adoucissement des rigueurs et la distribution des bienfaits. Aussi l'affection des Toscans allait-elle plus volontiers du côté de ce caractère modeste, et d'ailleurs national, que vers les vertus plus énergiques et plus capricieuses d'une femme et d'une étrangère. Dans Elisa on voyait un maître :

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français ;

aveu naïf et profond de celui qu'on a si *bonnement* appelé le bon La Fontaine. Bacciochi, au contraire, apparaissait aux préventions populaires comme un ami et un protecteur.

Du reste, doué d'une noble figure, d'un esprit suffisant à un fort bel homme, Bacciochi avait

mari que dans l'acception conjugale du mot. L'union des deux époux se bornait à un échange d'égards et d'attentions réciproques. D'un côté, quoique sa bravoure fût éclatante, quoique la gloire des armes lui fût chère, ses talens à la guerre n'étaient pas assez supérieurs pour qu'il y parût dans un haut commandement, et d'une autre part, son rang dans la famille impériale ne lui permettant pas une place trop secondaire, il se trouvait dans une de ces positions équivoques qui condamnent un homme à l'inaction par dignité, et qui, faute d'aliment, le jettent dans les plaisirs comme dans une sphère indispensable d'activité.

On pense bien que le prince Félix n'habitait pas avec sa souveraine. Il occupait, rue de la Pergola, un hôtel délicieux qu'on appelait sa cour, laquelle se composait particulièrement de militaires. J'y ai fait de rares apparitions, mais elles m'ont suffi pour apercevoir qu'il y régnait encore plus de liberté qu'à la cour officielle de la grande-duchesse; un mélange du ton militaire de l'empire et de la galanterie facile d'une autre époque, l'humeur guerrière et joviale du camp, y faisaient excuser un peu les licences et les souvenirs du *Parc aux Cerfs.* Grand, généreux sous le rapport des maîtresses, Félix remplissait avec une grande élégance d'imitation son rôle de prince.

Elisa savait tout cela; elle m'en parlait quelquefois ainsi que d'une chose convenue, d'un traité agréable aux deux partis, d'ailleurs pleins d'estime, d'égards et d'affection l'un pour l'autre. Elisa connaissait le monde, le respectait, et montrait beaucoup de tact et un sentiment parfait du savoir-vivre, en payant à la société et à l'opinion le tribut de ces convenances tutélaires qui ne sont encore, dans leurs apparentes concessions aux autres, qu'une utile dignité pour nous-mêmes. Modèle des maris et des femmes, tels que les veulent l'usage et la morale, c'était un plaisir de voir ce couple, si délicatement séparé, se rapprocher au spectacle avec une cordiale intimité; le prince plein de déférence, la princesse affectueuse et digne, tous deux sans distraction et sans contrainte, leur enfant placé entre eux comme un gage de souvenir et d'union, et en face de la morale de leurs sujets italiens, pouvant presque, pendant deux heures, passer pour des patriarches. La représentation tombait avec la toile! le prince reconduisait la princesse jusqu'à sa voiture, et chacun rentrait ensuite dans son palais... et dans sa liberté. Il en était de même dans toutes les villes du gouvernement; à Florence, à Lucques, à Livourne, à Pise, à Sienne, leur loge était commune. Les jours de réception solennelle, Félix se retrouvait encore auprès

d'Elisa, l'aidait dans les soins et dans les plaisirs du rang suprême, et quand la pièce était jouée, chacun de ces acteurs rentrait encore chez soi comme après le spectacle. Sans le sacrement qui avait uni, l'adjudant Bacciochi à la sœur de Napoléon Ier, on l'eût pris infailliblement pour son chevalier d'honneur.

Cet enfant dont je viens de parler était une petite fille charmante, dont la figure rappelait les beaux traits de son père et la finesse d'Elisa. Une pétulance, une vivacité inconcevable animaient tous ses mouvemens. Un petit orgueil fort original lui faisait quelquefois crier, dans l'expression de sa colère ou de sa joie: »Je suis »la petite Napoléon;» mais il y avait dans son dire enfantin mieux que vanité; c'était comme un bonheur précoce de porter le nom et de rappeler les traits de celui que ses père et mère adoraient comme un dieu. Les plus heureuses qualités de l'ame semblaient devoir embellir dans ce délicieux enfant les plus heureux dons de la nature. Je me rappelle l'avoir vue un jour courir vers une petite fille qui demandait l'aumône, et que le suisse chassait assez durement de l'avenue du Poggio impérial. Elle se mit à pleurer à la vue de la misère de la jeune mendiante, la prit par-dessous le bras pour forcer la consigne; exigea, avec un ton impérieux qui était char-

mant, qu'on lui donnât à manger, de l'argent, surtout des bas et des souliers, car sa protégée, disait-elle, devait bien souffrir des cailloux. La sous-gouvernante avait beau représenter que c'était trop, que S. A. s'occupât elle-même de ces détails, qu'elle était mille fois trop excellente, la petite altesse répondait avec une mine à croquer : « Mais puisque je suis la *petite Na-* »*poléon je dois être meilleure que les autres en-* »*fans.* » J'étais présente à cette scène, et je puis dire qu'à cet élan du cœur, à cette saillie de sensibilité vraie et gentille, je maudis de toute mon ame l'étiquette qui défend d'embrasser les enfans des princes, car un baiser donné à cette aimable et bonne petite Napoléon m'eût fait du bien.

Elisa adorait sa fille; mais toute sa tendresse pour elle ne lui faisait pas oublier la douleur qu'elle avait éprouvée de la perte d'un autre enfant. Celui-là était un garçon, et l'idée de l'hérédité tourmentant alors toute la famille impériale, on concevra aisément toutes les douleurs réunies d'une mère et d'une souveraine. Plusieurs fois je l'ai vue, au milieu des fêtes et de toutes les distractions de la grandeur, s'échapper furtivement du palais pour aller à genoux jeter des fleurs et des larmes sur le tombeau de son enfant. Regrets cachés, hommages se-

crets, à des mânes chéries, il a fallu vous surprendre pour vous connaître, et votre sincérité n'en est que plus pure et plus touchante, dégagée de ce faste des cours, de ce luxe des douleurs royales, dont la magnificence altère et gâte le sentiment.

La malignité n'épargnait pas Elisa. Le baron de Cerami, très bel homme, était très assidu auprès de la grande-duchesse; on les rencontrait souvent à cheval, galopant au milieu des parcs; mais, comme ses fonctions l'attachaient à la cour, pourquoi voir une faiblesse dans ce qui n'était que l'obligation d'un courtisan ou d'un écuyer, de suivre et d'accompagner sa souveraine? Si les princes de la dynastie de Napoléon avaient eu à s'occuper de la succession de leurs trônes, ces bruits de la malignité contemporaine eussent pu être relevé par l'histoire; ce serait aujourd'hui une indiscrétion inutile que d'en soulever le voile. Tout ce que je sais, c'est qu'Elisa ne parlait pas de ces personnes comme on parle de ses serviteurs.

CHAPITRE XCVII.

Mort d'Oudet. — Sociétés secrètes de l'armée. — Quelques souvenirs de notre liaison.

J'ai souvent entrepris un voyage de quelques centaines de lieues sans m'inquiéter le moins du monde de mes bagages, parce que je suis pénétrée de la conviction qu'une bourse bien garnie est un bagage cosmopolite qui suffit partout pour être immédiatement pourvu de l'utile et de l'agréable. Mais ce que je surveille avec une sorte de superstition, ce que j'emporterais avant l'argent, c'est un petit nécessaire anglais consacré à mes papiers, à mes lettres, trésor de souvenirs également chers à mon cœur par leur joie et par leur amertume. Le soir, quand je suis seule, surtout quand ma journée a été terne et monotone, je prends d'abord machinalement la

et du lord Byron dans ce Catilina d'état-major. De la grâce, de l'imagination et de la profondeur, avec cela on monte au Capitole ou l'on est précipité du haut de la roche Tarpéienne. Hélas! le génie ne serait-il qu'une fatalité?

Moreau, républicain tranquille et modéré, qui ne concevait que le bon sens, la raison, et la surface des caractères et des choses, appelait Oudet un rêveur ou un conspirateur royaliste. Mais une femme, même quand elle n'entend rien à la politique, ne se méprend jamais ni sur les caractères ni sur les opinions, et je surpris assez le sens des paroles toujours singulières d'Oudet, pour croire et pour assurer que les idées républicaines fermentaient seules sous un pareil volcan. Est-ce éloge ou satire? Les femmes, qui n'étaient pour lui qu'un moyen d'action politique ou un objet de gageures audacieuses, passaient pour ne lui avoir jamais résisté plus de vingt-quatre heures; et chose étonnante, la brusquerie, les reproches, l'outrage même étaient ses premières déclarations. Il se faisait ainsi remarquer de force, afin que toutes ses séductions devinssent en quelque sorte irrésistibles par le contraste. Avec moi il avait procédé de même, ou à peu près, ainsi qu'on a pu le voir; mes devoirs envers un grand homme, toutes les défiances possibles me défendaient; une terreur

plus salutaire, car elle était plus puissante, m'aidait encore à repousser ses attaques infernales, mais je ne dus peut-être mon salut qu'à mes précautions; je ne succombai point dans la lutte, parce que je sus l'éviter. Quelques mots suffisaient non pas pour ébranler mon cœur, mais pour le bouleverser. Un regard me transportait loin de toutes mes résolutions, de toutes mes pensées. Oudet, lui disais-je alors, éloignez-vous! et je fuyais. Vous changez mon être; avec vous je n'existe pas, je tremble, je ne suis plus moi-même, et quand j'avais pu me soustraire à la magie du pouvoir de ce génie si terrible et si entraînant, je croyais sortir d'un rêve pénible, je me regardais, je me touchais pour bien m'assurer que j'étais restée moi; et ce rêve pénible demeurait dans mon cœur avec plus de force et de vie qu'une réalité, et cet homme qui ne m'était rien, qui ne compte dans mon existence que comme le passage d'une figure, comme une ombre presque aussitôt enfuie, cet homme vraiment extraordinaire me persécutait par son image, souvent si éloignée et qui néanmoins semblait toujours être présente. Je refermai bien vite le nécessaire qui contenait mes papiers, et je mis à part, dans la case la plus profonde, les deux ou trois billets d'Oudet, dont l'aspect et la lecture m'avaient troublée comme sa présence même; je me cou-

chai fort tard, et le sommeil vint au jour s'emparer de mes sens agités, et encore pour me faire retrouver en songe ce personnage, cette espèce de démon si singulièrement attaché à ma destinée. Je me crus en voyage avec lui, suspendue au charme de ses récits, à la douceur de ses paroles éloquentes; son regard et son geste traduisaient aussi son ame; il me semblait l'entendre passionner toute une assemblée par la vigueur et l'éclat de ses passions; enfin l'illusion du songe fut si vive et si complète, que je me crus transportée de nouveau sous la terreur magique que naguère m'avaient inspirée ses plus simples démarches. . . . .

Réveillée, levée, marchant à grands pas le matin, je le rêvais encore, je ne pouvais chasser cette image d'enfer; elle pesait sur mon cœur comme un poids impossible à supporter; j'avais beau le soulever, il y retombait toujours. Le soir je me rendis au spectacle dans ma loge, espérant plus des distractions de la scène que des efforts de ma raison. J'y étais à peine installée, que du milieu d'un groupe d'officiers appuyés en dehors, sort une voix, un murmure qui nomme Oudet. Un frisson mortel me saisit, mes genoux fléchissent sous moi, et je n'ai que la force, pour éviter de donner à toute une salle le spectacle de mon inexplicable émotion, de me

rejeter dans le fond de ma loge, où vint me poursuivre un bourdonnement plus confus qui laissait le nom d'Oudet s'échapper seul par intervalles. Cette loge obscure, cette retraite, cette scène plus dramatique que la scène elle-même, ce tumulte d'une sensation nouvelle, réveillant un souvenir réel et semblable, tout venait m'assiéger pour m'anéantir. Dans mon trouble, j'entendis distinctement ces paroles plus énergiques et plus terriblement claires: »Oui, il est mort; »Oudet est mort à Wagram, mais assassiné. Son »corps était arrangé près d'un buisson, et frap»pé au dos de plusieurs blessures. Moi qui l'ai »connu, qui l'ai vu vingt fois vis-à-vis de l'ennemi, »je puis hardiment déclarer que la mort des ba»tailles; il l'aurait reçue en face; il venait pour»tant d'être nommé général de brigade quelques »jours avant. Il n'avait que des admirateurs et »point d'envieux parmi ses camarades. Cette »mort est un épouvantable mystère que le deuil »de l'armée n'a pas craint d'accuser. Et ce qui »ajoute encore à la singularité de l'évènement, et »à l'éloge de l'homme, c'est que deux jeunes offi»ciers des plus renommés, fanatisés par la seule »mémoire de leur ami, de leur frère, se sont »fait sauter la cervelle près du cadavre d'Oudet.

» — Oh! m'écriai-je, l'homme qui excite des »attachemens si superstitieux et si fidèles, était

» donc pour tous ceux qui en approchaient
» comme un dieu infernal aussi puissant sur les
» hommes les plus fermes que sur la femme la
» plus faible...... Oudet mort ainsi...... Ah! mon
» ami, vous le disiez quelquefois, je travaille à
» mourir assassiné. Oh! moi qui ne vous fus
» liée par aucun nœud, qui ai repoussé vos con-
» fidences, qui durant votre vie vous ai craint
» plus qu'un danger, que votre ombre ne me
» poursuive pas; votre nom seul éloignerait le
» repos, car le souvenir de vous avoir si peu
» connu est déjà pesant comme un remords. »

Je sortis de ma loge et voulus quitter le spectacle pour n'être point remarquée; mon émotion, ma pâleur étaient trop visibles. Je ne trouvai point mon domestique sous le vestibule, à cause de l'heure peu avancée. J'allais partir lorsqu'un capitaine d'un régiment qui arrivait de la Calabre s'avança pour m'offrir le bras, jugeant à l'altération de mes traits que j'étais incommodée; j'étais plus que cela, car je me sentais mourir: je refusai avec politesse. Quelques instans après, cet officier revint sur mes pas, comme quelqu'un à qui l'on avait dit mon nom, car il m'interpelle, quoique avec respect, et m'annonce qu'il a pour moi une lettre, qu'il la tient d'un de ses amis chargé de me la remettre:

et qu'elle est d'une personne qui doit m'être bien chère.

» Elle est d'Oudet! » m'écriai-je, sans m'inquiéter des suppositions ni des conjectures. » Une lettre de lui! ah! par pitié, faites que je » l'aie ce soir même. »

» — Je ne vous demande, Madame, qu'une » grâce, l'honneur et le plaisir de vous la porter » moi-même. »

— » Vous ou un autre, n'importe, pourvu que » je l'aie, que je la lise ce soir. »

Cet officier me quitta en me décochant une plate fadeur sur sa félicité. Mon cœur souffrait toutes les tortures de l'inquiétude et de l'attente. Que les hommes sont quelquefois dupes, avec leur jugemens sur les femmes! Ils prennent souvent pour leur compte les sentimens qui leur sont les plus étrangers. Ils ne manquent jamais de traduire une de nos émotions au profit de leur vanité; il semble que nous ne puissions être sensibles que pour le compte de celui-ci que le moment, le hasard rapprochent de nous.

L'officier ne tarda point à paraître, il y avait quinze mois que cette lettre m'était adressée, et je la recevais un mois après la mort de celui qui me l'avait écrite au milieu de toutes les illusions de la gloire, de tous les projets aven-

tureux de la politique, qui lui avaient sans doute valu la mort. Je ne transcrirai point cette lettre quoiqu'elle se soit gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables ; je craindrais de n'avoir ménagé qu'un puéril triomphe à mon amour-propre, car les expressions exagérées de l'éloge pour ma personne s'y trouvaient absorbées par les confidences sur des vues politiques auxquelles je devais servir d'intrument. La lettre finissait par cette assurance : »à toujours et à »bientôt ! » Cette promesse si simple me devint, par la fatale combinaison du retard de la lettre et de la mort de la victime, un sujet de craintes superstitieuses. L'officier avait paru s'attendre à une confidence, mais son espoir fut trompé, et cette réserve, jointe à un autre désappointement de sa vanité, m'en fit un ennemi implacable.

Les bavardages de son mécontentement m'exposèrent à de fort ennuyeuses enquêtes. Il paraît qu'Oudet était signalé à toutes les polices impériales ; il était en activité à cause de ses talens, et en surveillance à cause de ses principes. Être en correspondance avec une pareille notabilité, avec un homme qui était toujours en état de conspiration permanente, ne voilà-t-il pas un crime suffisant, un attentat digne de tous les regards et de toutes les investigations ? Avoir

de l'affection pour un suspect, donner des larmes à sa mort, n'était-ce pas mettre l'Etat en danger? Cependant, ma position me sauva de tout rapport avec la police, et ce fut une plus haute puissance qui se chargea de connaître mes relations avec Oudet, et de creuser mes complots avec lui. Après beaucoup d'insidieuses questions, cette haute puissance, qui faisait l'office d'inquisiteur volontaire, me dit: »Mais Ou»det était fort bel homme; avouez qu'il était »votre amant, et que vous en étiez éprise?

»— Pas plus que de vous, M. le comte;» boutade qui mit fin aux plaisanteries, mais non pas aux questions de l'interrogatif personnage.

»Mais comment l'avez-vous connu?

»— A Paris, dans le monde, comme on en »connaît tant d'autres.

»— Mais on ne correspond pas de si loin »avec de simples connaissances, et surtout leurs »lettres ne causent pas une impression si pro»fonde, ne bouleversent pas si violement les »idées.

»— Je suis charmée, M. le comte, de vous »voir si au fait de mes amis et de mes simples »connaissances; mais je dois rectifier une er»reur, *una svistu;* ce n'est pas la lettre en ques-

» tion qui m'a si vivement agitée, mais cette fa-
» talité de la mort de celui qui me l'adressait;
» dont la nouvelle avait précédé le signe de son
» souvenir. J'ignorais qu'Oudet m'eût écrit,
» parce que notre liaison d'un moment n'avait
» eu ni suite ni intimité, et qu'elle n'appelait
» pas le besoin d'une correspondance; cependant
» cette lettre m'est aujourd'hui chère et précieuse
» comme un legs de l'amitié.

» — Je le conçois: Oudet passait pour être
» fort aimable, prodigieusement spirituel; son
» style devait vous plaire, car vous aimez les
» gens d'esprit. »

Ici je fus tentée de renouveler *al signor Conte* la mordante déclaration dont je l'avais déjà pétrifié une première fois; mais je me contins, et je me contentai d'ajouter » que je n'avais plus
» rien à lui répondre, et que je saurais me
» plaindre à la grande-duchesse de l'affront de
» cet interrogatoire sur des relations complète-
» ment innocentes, et qui d'ailleurs ne regar-
» daient que moi. » Etourdi un peu de mon ton, le comte essaya de rattraper sa dignité; mais je l'écrasai par la vivacité d'une de ces impertinences qu'inspire quelquefois à la cour la certitude de plaire aux princes; car la faveur avouée ou secrète dispose singulièrement à une espèce de courage de vanité que je n'eus jamais que pour

de bonnes actions; car cette fumée si contagieuse du palais a laissé, j'espère, mon cœur intact et pur. M. le comte, après quelques momens de repos et quelques pauses nécessaires après son échec, reprit avec l'accent solennel d'un juge, bien peu convenable aux fonctions de la clef d'or : « C'est de la part même de S. A. I. » et R. Madame la grande-duchesse que je vous » interroge, et vos réponses doivent être soumi» ses et envoyées à S. M. l'Empereur, son auguste frère.

» — Cela est faux, répliquai-je; la princesse » connaît comme moi mon aventure avec l'hom» me aimable et malheureux qu'on vient d'assas» siner; moi-même je vais lui rendre compte » d'un ridicule et insolent interrogatoire. L'Em» pereur me connaît aussi et il sait bien que » *fama volat* ne conspirera jamais contre lui. » Quant à l'officier qui fait un métier si honorable, » je me charge de lui en faire mes complimens. » Le ton, la voix, tout ajoutait à l'éclat de ma sortie, et je quittai le pauvre comte, fort étonné de ces manières qui lui révélaient le crédit et la faveur d'une femme qu'il n'avait point jusque-là remarquée, et qu'il avait traitée en conséquence. Ces méprises font ordinairement le désespoir des courtisans; peu leur importe qui ait l'oreille du maître, pourvu qu'ils le sachent, et qu'ils ne soient

pas exposés à se tromper dans ces alternatives de flatterie ou d'insolence, ricochets des palais impériaux ou royaux. Ce que veut le courtisan, c'est d'être à jour en rampant, c'est de voir le vent et de le suivre pour éviter ces naufrages si puérils et pourtant si mortels pour des gens qu'un salut enivre, que le silence fait maigrir, et que la disgrâce achève.

CHAPITRE XCVIII.

Le dernier des Médicis. — Comédie de société.

Mon aventure avec le chambellan au sujet d'Oudet en resta là. Il n'avait pas reçu sans doute des instructions fort pressantes; il avait compris tout le danger qu'il y aurait peut-être à lutter contre une femme: la princesse elle-même ne m'ouvrit pas la bouche à ce sujet, enfin, j'aurais perdu jusqu'au souvenir de cette scène sans les profondes impressions que le nom seul d'Oudet suffisait pour réveiller en moi.

Afin de me distraire un peu, je profitai du séjour de la cour à Pise pour y passer quelques jours. Il ne me reste plus de descriptions à faire de cette ville, pas plus que de Florence; mais si j'ai fini avec les lieux, j'ai encore longuement à faire avec les événemens et avec les choses. Le grave et le frivole, le sacré et le profane, l'observation morale et l'intérêt historique se

confondent sous ma plume. Pourquoi les livres ne seraient-ils pas l'image de la réalité? Il serait plaisant, qu'infidèle à son caractère, la Contemporaine ne mît de régularité que dans ses Mémoires.

La manie des spectacles de société, des comédies bourgeoises, existe en Italie comme en France, et il est très curieux de voir la bonne compagnie, encore si entichée de préjugés contre les artistes dramatiques, réfuter elle-même ses preventions par son exemple, les hommes du bel air préférer de se faire eux-mêmes mauvais comédiens que d'admettre les bons dans leurs cercles. La troupe de Pise, je veux parler de la troupe volontaire des salons, était une comédie un peu plus bourgeoise que les autres, c'est-à-dire un peu plus mauvaise, parce qu'elle se composait de gens un peu plus distingués. Pas la moindre mésalliance même pour les rôles de valets et de soubrettes, il n'était pas jusqu'aux utilités qui ne fussent des marchésines et des contessines. Il n'y avait du talent que dans les costumes. Sous ce rapport ces dames ne laissaient rien à désirer; leur fortune leur permettait la perfection. La flatterie n'a jamais, que je sache, formé les talens, et ces dames, outre leurs tristes dispositions, n'étaient encore dirigées que par les flagorneries des cavaliers servans;

et de leurs parasites adorateurs. Toutefois, comme de jolies figures font tout passer dans le monde, leurs charmes produisaient une heureuse diversion d'intérêt, et elles étaient applaudies *con amore*. Malgré la présomption naturelle à des actrices qui n'en font pas leur état, je fus invitée à me rendre chez la comtesse Binelli pour lui donner des conseils sur son rôle, mais au fond seulement sur le costume. J'étais alors si bien revenue de mes illusions dramatiques, et je me considérais comme une si humble servante de Melpomène, que je pris l'invitation pour une méprise, et je ne répondis que pour indiquer Mme Bochof, notre premier rôle, femme d'un talent réel et avéré.

On revint à la charge: c'était bien moi qu'on désirait, parce que je parlais italien, et qu'on m'avait vue dans les tragédies d'Alfiéri. Je me décidai donc à mon rôle de professeur, et je fus m'informer des services précis qu'on réclamait de moi. Jolie, mais d'une gentillesse de soubrette, minaudière comme la parisienne la plus exercée, la comtesse Binelli avait jeté les yeux sur Mahomet, et en voulait au rôle de Palmyre. Son esprit, que je pourrais bien appeler un *concetti* perpétuel, n'avait pas la moindre idée de la sévérité tragique. Gestes, démarche, organe, tout était d'un contre-sens à faire hausser les épaules.

Séide était un peu moins mauvais. Il était brun, déclamait assez bien quand il était étendu sur une ottomane, mais il ne pouvait rester debout sans que ses forces et sa verve ne l'abandonnassent aussitôt. La troupe avait amené son public dans une petite pièce pour prendre part à la leçon. La petite Marchésina était impatiente d'avoir mon avis: elle me dit que j'avais un livre des costumes du Théâtre-Français, que je l'envoyasse chercher; et, sans l'attendre, elle me suppliait de la draper de son cachemire, et de la coiffer de son turban provisoirement, et sans tirer à conséquence. Cette pauvre petite femme mit tant de gracieuse coquetterie à tourmenter ma complaisance qu'elle l'obtint; je remontai en voiture je fus chercher mon recueil, et je passai la soirée à couper le costume de Palmyre et la tunique de Séide, puis à faire répéter, à siffler quelques intonnations un peu justes à ce perroquet un peu rebelle. Parmi les personnes qui assistaient à cette scène, plus amusante que la véritable représentation, il n'y eut qu'une seule personne assez sensée pour s'apercevoir de tout ce que cela avait de ridicule. Il osa dire à la jolie marquise qu'elle était charmante dans la société, mais qu'il lui conseillait de renoncer au théâtre; qu'elle était trop bien placée dans l'une pour briller ailleurs, et qu'enfin l'intérêt de sa

beauté exigeait qu'elle en bornât l'empire. Les dons qui nous manquent sont par malheur ceux que nous croyons posséder, et qui excitent les inutiles poursuites de notre amour-propre; aussi l'Alceste imprudent fut-il boudé par la marquise, qui, grâces à ses yeux, obtint contre lui le renfort de toute la compagnie. Mais cette honorable franchise ne fit qu'appeler plus vivement mon attention sur le Toscan, assez noble pour n'être pas platement flatteur.

C'était un Médicis qui rendait à la dame et à sa nation, et à lui-même cet hommage qui, d'un mot, dessinait son caractère au milieu de ces figures sans couleur. On a beaucoup loué Denis-le-Tyran d'avoir su être maître d'école à Syracuse; moi, je savais bon gré au dernier des Médicis de n'avoir pas voulu se faire ridicule comédien de société à Pise. A cet auguste nom d'une race de princes bienfaiteurs, j'oubliai tout ce qui nous entourait pour laisser voir tout ce qui se passait dans mon esprit à l'éveil soudain des beaux souvenirs de Florence. »*E un Medici lei*, lui demandai-je.

»— *Per servirla, non il Cosimo.* (Un Médicis »pour vous servir, mais non pas Cosme.»)

Aussitôt la conversation fut engagée. C'était un homme de haute stature, d'un regard assuré, d'une attitude ferme, qui parlait français comme

un descendant de ces illustres protecteurs des lettres, qui avaient fait de leur trône une espèce de capitole des arts. Néanmoins, par un bien délicat souvenir, il aimait mieux parler la langue de sa patrie. Je lui fis entendre tout de suite que je comprenais cette religion nationale, en employant l'idiome des Médicis. Revenant à l'objet de la réunion qui nous avait rapprochés, il m'engagea à détourner la marquise de son projet.

»Je m'en garderai bien, lui répondis-je; j'ai » pour principe de ne pas me brouiller avec les » vanités innocentes, et de respecter les amours-» propres inoffensifs. «

Malgré tout le désir que j'avais eu de plaire à un Médicis, je continuai à voir la marquise, sans tentative pour la faire renoncer à son caprice aussi bien que sans espérance de l'y faire réussir. Le jour de la représentation arriva sans que le talent fût venu. Décors, costumes, auditoire étaient on ne peut plus brillans; mais la scène et les acteurs, on ne peut plus ridicules. Un incident fit même baisser la toile avant que les dernières paroles du farouche patron des deux amans ne fussent prononcées. Séide, étendu sur les planches, avait lorgné d'un œil ouvert le charmant minois de Palmyre. Il reçut le corps de celle-ci, lorsque, se frappant gauchement,

elle se laisse tomber de toute sa hauteur sur le corps gisant de Séide, qui ne reçoit pas ce fardeau en homme mort ni en frère. Le public, qui était au courant du répertoire de la marquise, demanda la toile, moitié par désapprobation dramatique, moitié par précaution morale. Je sortis avec Médicis en riant aux éclats, et trouvant fort drôle ce nouveau dénouement d'une tragédie.

Reprenant les choses au sérieux, il me disait: »Quelle manie que celle du théâtre pour une »femme du monde!« Je ne savais que répondre; et quoique je fusse loin de rougir d'avoir eu cette manie, j'étais retenue dans mes velléités de plaider cette cause par le souvenir de ma disgrâce, et la mémoire me donnait de la timidité. Quant à la marquise, Médicis eut la satisfaction de la voir renoncer au théâtre. Un peu de coquetterie l'y avait fait monter; un peu plus de coquetterie l'en fit descendre pour toujours. Sa maison me resta ouverte, avec une politesse bienveillante et sincère qui sut vaincre mon aversion pour les visites; ce qui indique assez qu'elles m'étaient aussi agréables que flatteuses. Je vis plus assidûment encore Médicis. Il vivait dans un éloignement complet des affaires publiques, au milieu d'un palais, rendez-vous des arts, qu'il appréciait avec goût, et des plaisirs, qu'il aimait avec délicatesse. Malgré son indiffé-

rence en matière politique, s'il parlait de la nouvelle cour, ce n'était guère que pour la railler un peu. Du reste il n'en parlait pas souvent, et seulement quand il était provoqué : ce qui arrivait quelquefois avec moi. Les bontés d'Elisa, sa protection utile, son intimité plus précieuse encore, devaient, malgré moi, amener souvent son éloge sur mes lèvres. La reconnaissance n'est pas, Dieu merci, un sentiment auquel il me soit donné de résister. Mais comme Médicis n'était pas sous l'influence du même sentiment, il ne m'entendait pas parler d'Elisa sans quelque impatience, et sans faire quelques observations un peu aigres.

Il y avait une allée au jardin Pitti, réservée au public, et qu'affectionnait le beau monde ; car le beau monde nulle part ne s'amuse, ne se promène que par convention. Je rencontrai un jour dans cette allée Médicis, qui laissa sa société pour venir causer avec moi. En sortant du jardin, nous passâmes sous les balcons de la grande-duchesse ; elle y était avec la comtesse Dragomanni, la baronne Torrigiani, et la comtesse Cheradeschi. Je crus que personne ne nous avait aperçus, tandis qu'au contraire nous avions été l'objet de l'attention et de la vive critique de ces dames. Les grandes dames portent en secret, je ne sais pourquoi, une singulière envie

aux actrices, peut-être parce que les actrices attirent volontiers les hommages des hommes distingués. J'étais bien insolente d'usurper ainsi le bras de Médicis; d'un homme illustre et brillant, qui faisait fi des beautés du palais. Médicis était moins auprès de moi qu'il n'eût été auprès de ces dames s'il eût voulu s'en occuper; mais leur malice, admettant toujours les apparences pour des réalités, me déclarait bien leste et d'un air fort résolu. Médicis avait de l'instruction, de l'esprit; il voulait bien m'en reconnaître: n'était-ce pas une raison pour que nous nous rapprochions sans que la morale eût à en souffrir? Mais la cour, qui n'y regarde pas en fait de calomnies, avait bâti sur cette liaison, purement amicale, un texte de suppositions si large, que la princesse crut devoir m'en faire de solennelles réprimandes; et je subis à ce sujet un interrogatoire moitié galant et politique.

Je crus devoir, dans cette occasion, faire un mensonge fort innocent, et par lequel j'espérais me sauver de l'ennui des explications. Je représentai à la duchesse Médicis comme l'homme le plus attaché au parti français, enthousiaste de l'Empereur, admirateur de sa sœur bien-aimée. Médicis était loin des idées de conspiration, mais il n'était pas plus près des idées de dévouement. Alors l'empire était craint et partout respecté:

la manie des complots ne pouvait guère être à la mode; tout le monde, et surtout les classes élevées qui ont fait bruit de leurs tentatives légitimes, supportaient le joug avec une résignation, en Italie comme en France, fort bien payée, et le reste se dédommageait de l'obéissance forcée, tout au plus par quelques épigrammes clandestines, et jamais l'opposition ne dépassait l'enceinte inoffensive du comité secret. J'ignore si la grande-duchesse savait positivement à quoi s'en tenir sur les sentimens réels de Médicis à l'égard du gouvernement; mais, sans m'écouter beaucoup, le jour quelle me parla de ma conduite, elle me gronda un peu plus vertement que de coutume sur les trop grandes libertés de mon indépendance. Les princes qui se donnent la peine de nous réprimander eux-mêmes ne sont pas long-tems en colère, et une prompte et honorable gratification vint m'apprendre que je n'avais rien perdu auprès de ma bienfaitrice.

CHAPITRE XCIX.

Lecture d'un bulletin de la grande armée. — Mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. — Trait de vertu.

J'ai déjà dit qu'Elisa avait dans l'esprit assez de grandeur pour comprendre son frère, et qu'elle était plus fière encore de sa gloire, qu'heureuse du haut rang où cette gloire avait placé chacun des membres de sa famille. Dès qu'une campagne s'ouvrait, et que l'aigle impériale reprenait son vol impétueux, la sœur du grand Napoléon assistait en quelque sorte à la marche de nos phalanges victorieuses. On sentait en elle je ne sais quel regret d'être femme; mais elle s'en dédommageait en s'identifiant avec tout ce qu'il y a de plus noble dans les privilèges de l'autre sexe. Alors, des cartes, des plans, des lavis de terrain étaient toujours étalés sous ses yeux; et c'était un curieux contraste que la toi-

lette d'une princesse, composée des parures de la mode et des travaux de la topographie. Elle recevait directement les dépêches de l'armée; elle attendait les bulletins avec l'impatience que nous semblons réserver aux billets doux: on avait ordre de les lui apporter à toute heure du jour et de la nuit, et il lui est arrivé plus d'une fois de les recevoir au milieu d'un bal, et de les lire à haute voix entre l'anglaise et la monférine, et de profiter ainsi de l'ivresse des violons pour contraindre ses sujets à l'enthousiasme de nos victoires.

La campagne de 1809 avait particulièrement excité l'intérêt fraternel et guerrier d'Elisa. Doublement attentive à des résultats dont la sûreté de ses Etats et la gloire de sa famille dépendaient, tous les soirs on parlait des nouvelles de la veille et des espérances du lendemain. On a vu que jusque dans ses courses solitaires elle employait le tems du tête-à-tête qu'on eût pu croire le plus intime à cette préoccupation solennelle et religieuse. Mais quand les précieux bulletins venaient la surprendre un peu tard et entourée d'un petit cercle de familiers, c'est alors qu'elle se laissait emporter à toutes les effusions de sa joie et de sa tendresse admirative. On eût dit alors qu'elle regrettait non seulement de n'être pas Achille combattant avec le roi des rois, mais

encore de n'être pas Tyrtée chantant ses triomphes. Les heures s'envolaient au milieu d'une conversation intarissable; et chacun, soit par flatterie, soit par sincérité, se plaisait à joindre son tribut d'anecdotes militaires au grand objet de la journée. J'étais auprès d'elle avec seulement trois personnes quand le bulletin de la bataille de Wagram lui parvint. Elle fut elle-même alors la lectrice, quoique je fusse présente. Hélas! à côté des récits ordinaires de la journée s'y trouvaient les détails d'une douleur qui était venue frapper Napoléon jusque dans les bras de la Victoire. Le héros avait battu les Autrichiens, mais l'homme avait perdu un ami: Lannes avait payé de son sang notre cruel triomphe, Lannes avec Ney, avec Murat, le modèle d'un héroïsme presque fabuleux! Le nom de cet illustre capitaine disputa presque l'intérêt avec le grand Napoléon lui-même. On faisait mieux que de l'admirer, on le pleurait. Chacun était heureux de pouvoir rappeler quelques-uns des exploits de ce Parménion du nouvel Alexandre. Mais un adjudant-commandant qui se trouvait là étant venu chercher des nouvelles de la part du prince Félix, eut les honneurs de la soirée, par l'intérêt des précieux détails qu'il donna sur les premières campagnes du héros de Montebello.

» C'est peu, ajouta cet officier, que le courage

de Lannes pour qui a vu, comme moi, ses vertus. Je ne l'ai pas quitté dans ses campagnes d'Italie; mon grade, ma croix, mon honneur me viennent de lui. A Lodi, j'étais à ses côtés. Mais, non, son intrépidité n'est pas ce qu'il a montré de plus héroïque dans ces contrées. Il y combattit comme Bayard, et l'égala ailleurs que sur le champ de bataille. Cette ame brusque, emportée, s'élevait au milieu des saillies de son caractère et de ses passions jusqu'au stoïcisme. Pavie avait été pris d'assaut. Le général était à peine descendu de cheval, qu'une dame âgée se présente à lui avec sa fille d'une rare beauté: »Français généreux! s'écria une »voix divine, je viens vous demander une sau»ve-garde pour la maison de ma mère. On nous »calomniera, on dira que ma mère tient au »parti de l'Autriche; elle n'y tient, général, que »par les liens qui m'unissaient à un objet sacré »de tendresse, qui a été frappé à Lodi d'une »balle française. Oh! pardonnez-nous de ne pas »vous aimer, mais ne croyez pas que nous puis»sions trahir ceux même que nous n'aimons »pas.« Cet élan de franchise, cette naïveté d'aveux touchèrent d'autant plus Lannes qu'il crut et devina aussitôt que l'objet pleuré par Lydia était justement un porte-étendard autrichien qu'il avait lui-même renversé de cheval, et fait pri-

sonnier. Examinant alors en détail les traits de la belle Italienne, il ne douta plus qu'elle ne fût le modèle d'une miniature délicieuse trouvée dans le porte-manteau du jeune Léopold avec des lettres tendres, pleines de passion, et des tresses de cheveux d'un noir d'ébène, pareil aux cheveux de la suppliante. Mon trouble alors, disait quelquefois Lannes, à un long espace de tems de l'évènement, mon trouble était extrême, car la jeune fille était charmante, et j'eus la force de l'oublier. La sauve-garde fut accordée à l'instant, et pour la rendre plus inviolable encore, le général alla établir son quartier dans la maison même de la mère de Lydia. Lannes fit davantage. Sans rien confier à la jeune fille, il fit en secret des démarches pour connaître ce qu'était devenu le jeune officier autrichien. Plusieurs de ses compatriotes avaient été recueillis avec nos blessés dans l'hôpital d'Alexandrie. Chaque jour devenait un danger pour Lydia, et un nouvel effort pour son loyal protecteur. Mais loin d'abuser de sa reconnaissance, il s'en servit au contraire dans l'intérêt de la passion légitime et violente dont il découvrit qu'elle était pénétrée. Dans l'héroïsme de sa vertu, il alla même jusqu'à vouloir lui rendre l'objet d'un premier amour. Le cœur plein des charmes de la jeune fille, il lui demandait pourtant l'âge, les traits,

enfin le signalement d'un étranger. Cette haute protection fit de lâches ennemis aux pauvres femmes; tout fut mis en œuvre pour les rendre suspectes; mais en vain. Lorsque l'armée marcha à de nouveaux succès, Lannes laissa à ses hôtesses d'inviolables gages de tranquillité. Ce fut, disait-il, lorsqu'il racontait ce touchant épisode de sa vie glorieuse, ce fut une épreuve terrible que le moment des adieux. Lydia se réfugiait, se pressait sur mon cœur. »Emmenez-»nous, s'écriait-elle: livrées ici à la haine, votre »absence va nous perdre;« et en me parlant, elle ajoutait à l'éloquence de la prière celle d'un regard qui faillit me faire tourner la tête. Je la serrai dans mes bras: l'innocente fille se méprit, et croyant voir un consentement à ses vœux, elle posa sa jolie tête sur mon sein. Oh! qu'elle fit bien d'ajouter: »Je savais bien que vous me »respecteriez, et que vous me sauveriez tou-»jours.« Ce mot me rendit à moi-même, mais »je n'osai plus voir la jeune fille que sous les yeux de sa mère.

»Imola et Mantoue subirent le joug, et, dans cette dernière ville, un bien singulier hasard fit découvrir au général Lannes l'amant de Lydia, resté par suite de ses blessures dans l'hôpital avec nos blessés et avec les mêmes soins. Lannes visitait cet hôpital: en s'approchant d'un

jeune brigadier français, il aperçut à côté un jeune Autrichien pâle, souffrant, d'une figure intéressante: « Mon général, dit le brigadier » français oubliant ses propres blessures, voilà » un pauvre diable d'Autrichien dont vous prîtes » le cheval, l'étendard et les billets doux, en lui » expédiant son brevet pour l'autre monde, qui » ne l'a encore conduit qu'à l'hôpital, première » étape. Il ne parle pas trop du cheval ni de » l'étendard, ce qui prouve qu'il n'est pas Fran- » çais; mais si vous ne lui faites rendre ses chiffons » amoureux et le portrait de sa bonne amie, il » va *ad patres*, aussi sûr, mon général, qu'il est » sûr que nous taperons encore les mangeurs de » patates à la première occasion. »

Lannes interrogea Léopold, et expédia aussitôt une lettre à Lydia et un ordre pour la faire venir près de lui. La mère et la fille arrivèrent sans être instruites de rien: le général, en la préparant doucement à son bonheur, lui laissa seulement ignorer que c'était lui qui avait de sa main blessé Léopold. Né dans le Tyrol, ce jeune homme renonça sans effort au service de l'Autriche pour adopter la patrie d'une amante adorée qui lui fut donnée pour épouse pure et chaste, par le vainqueur le plus généreux. Dans nos tems de gloire et de conquêtes, les affaires dont les Français se mêlaient allaient grand train.

Le mariage se fit donc sans délai : la mère de Lydia avait réalisé quelques fonds ; elle avait un frère établi à Stradella, et désira s'y aller fixer avec les jeunes époux. Tous partirent en comblant de bénédictions leur généreux protecteur.

» Lorsque, nommé pour commander la garde consulaire, le général Lannes accompagna Napoléon en Italie, il apprit la mort précoce de la jeune et belle Lydia, dont l'inconsolable époux habitait avec la malheureuse mère de Lydia et deux petites filles belles comme elle l'avait été elle-même. La maison de la famille infortunée touchait au cimetière de Stradella, où reposait l'objet de tant d'amour et de regrets. Cette présence inattendue de l'homme généreux qui avait uni la constance à la beauté renouvela la blessure profonde de ces cœurs déchirés. » Venez, ô Français grand et magnanime, venez » bénir sur sa tombe les enfans que m'a laissés » celle qui a béni votre nom jusqu'à son dernier » soupir ! » La bonne mère se mit à genoux et s'écria : » Vous avez respecté l'innocence de ma » fille, noble Français, elle élève là-haut ses » vœux pour votre bonheur. Oh ! oui, que les » orphelins soient bénis à leur tour par celui qui » sauva leur mère ! » Le général céda à cette touchante prière. » Ah ! ce fut pour moi un » bonheur pareil à celui de ma première vic-

» toire, » disait souvent le général, que cette scène de souvenirs attendrissait. Il avait les larmes aux yeux en racontant cette bénédiction du brave donnée près d'un tombeau sur les têtes innocentes qui lui rappelaient une femme dont le bonheur avait été son ouvrage, et le salut un effort difficile mais bien cher de sa vertu. »

Nous étions tous suspendus au récit du brave officier confident d'une si noble vie, ami du généreux et intrépide duc de Montebello. Quelle éloquence approche de celle du soldat français racontant les exploits et les vertus de ses capitaines? Elisa, dont le cœur avait de la mémoire, donna depuis ce jour à l'officier des marques nombreuses de son estime et de sa protection; elle avait eu même l'idée de faire reproduire sur la toile ce trait de Lannes, supérieur aux actions si vantées des Bayard et des Scipion. Malheureusement le pinceau italien auquel elle avait confié sa noble intention était habile, mais paresseux; le tableau ne s'acheva point. L'artiste, plus Italien que Français, a fait pis qu'une inexactitude; sa toile s'est transformée, depuis la chute du pouvoir qui l'avait comblé de bienfaits, en une fade adulation: au véritable héros de la scène il a subistitué un personnage imaginaire: c'est un général autrichien qui a pris la place de

Lannes, et c'est sur un oppresseur de sa patrie que l'artiste infidèle a fait porter l'intérêt et le mérite de cette grande action, afin sans doute qu'en recevant un salaire il le gagnât tout à la fois par une ingratitude et un mensonge. Eh bien! moi aussi je suis peintre; je le suis au moins par mon culte pour la gloire française, et l'enthousiasme de mes pensées et de mes souvenirs. La plume d'une femme ne vaut pas le pinceau d'un artiste, mais ces Mémoires sont au moins des archives où de véritables peintres pourront puiser l'idée d'une réparation. Cette idée me console et m'enivre; il est un laurier que j'aurai sauvé du naufrage!

CHAPITRE C.

Continuation de mon genre de vie. — Un bal masqué à la Pergola. — La comtesse Barbarini.

Le carnaval est à Florence, comme dans toute l'Italie, une grande affaire. Les femmes les plus sévèrement enchaînées aux devoirs et aux convenances sociales prennent alors très légitimement plus de liberté: c'est en quelque sorte une suspension d'armes accordée par les maris. Le genre de vie que je menais à Florence et la liberté de ma position ne me rendaient nullement cette circonstance nécessaire. Mon Dieu! malgré tout ce qui se débitait sur mon compte, je puis assurer que, suivant la remarque de la princesse Élisa, une femme vaut toujours mieux que sa réputation. J'avais tous les airs du désordre sans en avoir mérité les remords. Arrivée même, je puis le dire, avec la volonté de modérer dans mon cœur une passion dont le mariage de Ney m'avait

montré les dangers, son image, que je voulais chasser, demeurait sans cesse présente à mes yeux, comme un garant de ma vertu. Je cherchais les distractions, mais non pas de celles que le cœur n'est pas là pour justifier et pour embellir. C'est ainsi que les passions nobles et délicates sont meilleures que ne le dit une morale trop rigide, elles préservent les femmes des faiblesses vulgaires et multipliées, sans dignité comme sans excuses. Vivant au milieu des hommes les plus brillans de la cour, au milieu des séductions plus puissantes encore de la gloire et de l'amabilité en uniforme, mon cœur restait intact et inaccessible à tant d'hommages. La vivacité de nos Français, toujours si prompts à espérer sur un accueil et à oser sur une parole, si disposés à prendre la familiarité et le laisser-aller de nos propos pour des concessions de notre faiblesse et des provocations de notre coquetterie, m'exposa à bien des méprises, à bien des résistances, sans me déterminer à une seule chute. Pour que je succombe, il faut pour ainsi dire que plus puissant que moi remue ma destinée par des prestiges qui n'aient rien de léger ni de terrestre. Je puis donc dire hardiment que je soutins l'assaut des amabilités italiennes et françaises de la cour, de la ville et de la garnison, sans avoir à leur reprocher un repentir. Je me

compromettais sans jamais me perdre, et par un étrange contraste, j'étais tout à la fois très mal avec l'opinion publique et très bien avec ma conscience. Je courais les campagnes à cheval, en calèche, souvent en homme, escortée par des fous comme moi, dînant, déjeûnant où me portait le hasard ou le caprice. La duchesse, qui me faisait souvent des reproches sur mon mépris pour le *qu'en dira-t-on*, y mêla des observations plus sévères que de coutume, me parla de bruits plus étranges les uns que les autres qui circulaient sur mon compte. Elle me cita un des hommes les moins faits pour plaire comme l'objet particulièrement signalé de mes erreurs, que son immense fortune m'avait fait accepter; » Oui, on vous le donne pour amant. «

» Et pour amant généreux, sans doute! m'écriai-» je. Je suis capable de beaucoup de folies, mais » jamais d'une bassesse. Vous me rendrez, j'es-» père, la justice de croire que je ne descendrai » jamais à ces arrangemens à l'enchère, à ces » mariages à la bougie éteinte, où le dernier qui » a parlé est le premier qu'on accueille. «

Comme j'étais voisine du palais du prince, l'idée me vint que le personnage riche dont me parlait la princesse, pouvait bien, dans son opinion, être son mari. Une ou deux apparitions avaient, m'a-t-on dit, accrédité cette calomnie

cité, me parlant fort haut et comme à une ancienne connaissance, puis m'entraîne vers la porte de sortie. Je ne pouvais douter d'une méprise, mais la curiosité, le goût du bizarre et de l'extraordinaire l'emportèrent, et je suivis mon joli guide au lieu de le tirer d'erreur. Il serrait mon bras, auquel il atteignait à peine. La pauvre petite femme tremblait de peur ou d'impatience. Quelqu'un la salua, en tâchant de parvenir jusqu'à nous; mais elle esquiva une plus longue reconnaissance, en me disant: »Ne parle pas, je »te dirai *mia amica.*« Oh! pensai-je en moi-même, elle me prend pour un homme, et elle veut que l'on me prenne pour une femme, voilà du piquant. Nous étions à peine dégagées, qu'un domestique parait et nous conduit à l'équipage appelé de Mme. la comtesse Barbarini, et les chevaux d'être poussés au galop par l'intelligent cocher. J'avais peine à m'empêcher de rire tout en ôtant mon masque. La petite comtesse, piquée du peu de chaleur de son cavalier, me poussa vivement d'un air boudeur et avec ce reproche: »Voilà donc tout ce que vous me dites, »M. Édouard!«

Mon visage, très rose et très féminin, vint détromper bien cruellement la pétulante italienne. Sans trop se déconcerter, la petite comtesse qui, quoique fort jeune, avait beaucoup d'usage,

m'avoua qu'elle m'avait prise pour un Français quelle aimait à *la fureur;* qu'il était convenu qu'ils se trouveraient en *bayata* au bal, et que ma taille élevée avait causé son erreur. »Mais, »ajouta-t-elle bien vite, cela est réparable: il »faut retourner à la Pergola, il faut chercher, »il faut trouver Édouard; puis nous reviendrons »ensemble, vous *le* verrez, vous *lui* parlerez, »et nous irons tous trois souper au Cacine; je »sais qui vous êtes maintenant, on vous dit »bonne et spirituelle; Édouard l'est aussi, vous »aurez le plaisir de causer avec un compatriote.» Moi je pensais qu'Édouard aurait eu très mauvais goût de préférer ma conversation à celle d'une Italienne si fraîche et si piquante; mon Dieu, que ma tête était loin d'imaginer la scène nouvelle dont j'allais être témoin!

Le bal était dans tout son feu, et nous eûmes grand'peine à percer la foule. Placée devant la petite comtesse, je lui servais d'égide, et je m'acquittais assez bien de mon rôle de Minerve. De cette façon, nous pénétrâmes jusqu'au foyer, où l'on ne dansait pas, et qui servait plutôt de point de rendez-vous à ceux qui préféraient les douceurs du tête-à-tête au tumulte de la salle. Au bout du foyer, de forme oblongue, se trouve une salle plus petite qui y aboutit par une porte vitrée; à peine y étions-nous entrées, qu'un

taille, et masqué aussi, en sort
donnant le bras à une fort jolie
juée, qui parlait italien, et avec
rire d'un assez mauvais ton; le
iait fort, et ma petite comtesse
st Edouard, disait-elle; il ne peut
à ce point, il voit bien que cette
est pas moi; cela est sans excuse:
, je veux *la tuer!*«
ıtraîner sa colère du côté opposé
ınemi avait pris; la pauvre petite
ait, mais sans beaucoup m'atten-
ouleur n'étant que vanité blessée,
était bien près d'être plaisante.
ue de la Pergola, près du théâ-
ı cette époque un célèbre restau-
on en voyait la porte du théâtre;
: allait y entrer avec sa bergère
le domestique de la comtesse fai-
n équipage. Une balustrade en
sert là de garantie aux piétons
ıres: aussitôt que mon Italienne
ıfidèle, elle quitte brusquement
baisse, et passant comme un en-
s la barre, s'élance au milieu des
it la bergère par sa robe fleurie,
et de la main gauche lui appli-
louzaine de soufflets, avant que

le *bayata*, pétrifié de surprise, ait pensé à secourir sa conquête, peu champêtre, qui, éveillée, allait se venger de la comtesse, si je ne me fusse placée devant, et si mon domestique n'eût adressé à la bergère deux mots énergiques qui la rendirent souple et soumise à faire pitié. Mais pendant cette rapide scène, le vrai coupable, le coupable Édouard, s'était esquivé. « Donnez » deux sequins à cette femme, dit la petite com- » tesse, un peu plus calme, à son domestique, et reconduisez-la chez elle.

» — *Eccellenza à troppa bontà*, répondit la » victime toute consolée. »

Exemple curieux de la différence des mœurs et des nuances qui les distinguent dans les diverses nations! Certes, une bergère française de la même classe, traitée de la même façon, eût répondu par une vigoureuse défense à une princesse qui se fût oubliée au point où s'oublia la petite comtesse: celle-ci appela un autre de ses gens, et nous remontâmes en voiture. Ce fut alors le tour des larmes et du désespoir; tantôt Édouard fut invoqué comme un dieu, tantôt maudit comme un diable, comme le dernier des hommes... Arrivées au palais Barbarini, sa petite comtesse me força, pour la consoler, de souper avec elle; elle pleurait tant, que je consentis, non sans quelque crainte, à rester

seule avec elle. » Peut-être, me dit-elle, préviendrez-vous un malheur : car si Édouard allait » pousser l'insolence jusqu'à revenir ici, je ne » répondrais de rien. Restez, je vous en prie, » cela me calmera ; ma voiture vous reconduira, » et me voilà votre amie pour toujours. Ce n'é» tait pas l'amie que j'aurai choisie ; mais il y » avait tant de grâce dans un caractère si mutin » adouci jusqu'à la prière, que je me laissai » prendre.

Le palais Barbarini est un des plus beaux de la place du Dôme. Nous en traversâmes les vastes galeries et les sombres salons jusqu'à l'appartement de la comtesse, qui était d'un goût plus moderne, et où un très brillant ambigu nous attendait. J'eus lieu d'observer encore combien la jalousie *classique* des Italiennes a perdu de son ancienne violence. Elle pleurait déjà un peu moins, mais parlait encore de se venger, et s'applaudissait de pouvoir le tenter en plus grande sûreté de conscience avec un autre Français, dont elle déclarait qu'elle était folle.

« Comment ! m'écriai-je, vous n'aimez donc » pas Édouard ? — Si fait ; mais ne puis-je pas » aussi en aimer un autre, répondit l'ingénue un » peu imprudente. — En aimer un des deux me » paraît bien assez, dis-je en riant : » et la petite comtesse se mit à rire plus fort que moi.

Voyant tant de douleur si bien consolée, je voulus partir ; mais impossible. Mon amie improvisée avait à me montrer les billets du volage Edouard, à me raconter les dégoûts d'un hymen disproportionné, les triples torts d'un mari laid, jaloux et avare. La petite comtesse eut la colère bien bavarde sur ce chapitre ; enfin nous causâmes si long-tems, que le jour nous surprit entourées de la correspondance trompeuse d'un ingrat, d'un perfide et, malgré les scènes du bal masqué d'un indifférent. Quant aux récits terribles de la jalousie de son vieil époux, je la consolai de mon mieux, et je lui dis qu'elle devait avoir de la patience, et même une patience assez facile, d'après les aveux qu'elle m'avait faits ; et je l'engageai à ne pas se tromper au point de faire dépendre sa considération dans le monde de l'inconstant caprice d'un amour de quarante-huit heures, terme de sa passion pour Edouard. La petite promit trop pour que je m'en allasse convaincue de sa résignation. Je faisais bien de n'y pas compter : car, le surlendemain, je sus que la belle malheureuse venait d'entreprendre une tournée dans la Lombardie avec un des officiers attachés au général Miollis. La petite comtesse Barbarini avait vingt-un ans, un beau nom, une vivacité piquante et spirituelle...... J'ai appris qu'elle est

morte du chagrin de s'être vue, au milieu des fleurs de la jeunesse, atteinte par la petite vérole. Il est impossible d'avoir de plus beaux cheveux noirs. J'ai appris encore que cette femme, naguère si jolie, dans toutes les angoisses de la douleur et de la mort, ne pensait qu'à ses cheveux, si beaux, qui tombaient pour toujours, à ses lèvres délicates, gonflées et flétries. »Ah! mon Dieu, disait-elle, quelle horreur! »quel spectacle! perdre ce que mes amans ai»maient tant!» Je frissonnais à ce récit d'une vanité qui, devant la mort, étalait de si puérils regrets, et qui n'avait pas de pensées plus sérieuses pour comparaître devant l'Eternel.

J'ai rencontré, après ces tristes nouvelles et à deux ans de leur connaissance, un homme pour qui la voix publique avait publié les faiblesses et les bienfaits de la comtesse: elle lui laissa en mourant des diamans pour plus de 50,000 francs. Il était déjà marié avec une marchande de modes, qui dissipait tout ce patrimoine de si mauvaise origine avec un sergent de la garnison. Je ne pus m'empêcher de dire à cet homme, qui, me reconnaissant, avait entrepris de me faire l'histoire de ses douleurs conjugales: »Que voulez-vous! il y a une justice distributive; vous savez le proverbe.»

CHAPITRE CI.

Course en Espagne. — Le maréchal Ney. — Souvenirs du général Lasalle.

Nous ignorions dans notre heureuse Italie, surtout après les sécurités de la bataille de Wagram, tout ce qu'une autre guerre avait de grave et de mortel pour l'empire; je veux parler de l'occupation de la Péninsule par les Français, qui d'abord escamotée par la diplomatie, s'était presqu'aussitôt repentie que livrée, et où des juntes de moines offraient plus de résistance et de forces que tous les rois de l'Europe ensemble dans leurs conseils. Napoléon, qui s'attachait à cette guerre, à cause de sa durée, bien plus comme à une gageure qu'à un intérêt, avait voulu que tous ses généraux s'essayassent à cette conquête, peut-être pour apprendre au monde la distance qui séparait ces grands mérites du mérite toujours vainqueur de leur maître. Je n'avais point

reçu depuis mon départ de Paris de nouvèlles de Ney. Son nom, toujours le premier inscrit sur les bulletins, n'avait brillé dans aucun de ceux qui avaient consacré les efforts héroïques de la campagne de 1809 en Allemagne. L'Empereur, qui savait apprécier la gloire et les travaux de ses lieutenans, mais qui n'en voulait pas la concurrence, n'avait que très rarement accordé les honneurs du *Moniteur*, espèce de Capitole des grands triomphes militaires, aux généraux chargés de la soumission de l'Espagne, pendant du moins qu'acteur principal, il occupait la scène lui-même au cœur de l'Autriche. J'avais su à peine, par les nombreux officiers avec lesquels j'étais en relation à Florence, que le maréchal n'était point oisif, et que s'il ne figurait point à la suite du héros, vainqueur une troisième fois de l'Autriche, Ney avait en quelque sorte reçu une procuration de gloire moins bruyamment divulguée, mais non moins dignement remplie. Tous les bruits qui circulaient sur la nature particulière de cette guerre d'Espagne excitèrent bien vite mon imagination, en me représentant Ney comme exposé à des dangers nouveaux pour lui. Avec la foi qu'on me connaît en son courage, ce n'étaient pas les boulets que je craignais pour cette tête si chère encore, malgré l'indifférence, l'éloignement et les distractions,

mais une mort qui n'eût pas été digne de lui, mais l'escopette clandestine des guérillas ou le stylet fanatique du moine. Ce craintif intérêt ne faisait que me déguiser un sentiment plus secret et plus puissant que je trouvais encore trop d'orgueil à ressentir, pour n'en pas écouter la voix et n'en pas accepter les nouveaux dangers.

Ma tête une fois remontée, mon cœur une fois inquiet, je sus bientôt les évènemens de la Péninsule beaucoup mieux que ceux qui venaient de se passer en Autriche. Ney commandait en Espagne le sixième corps de la grande armée, ayant en face les Anglais et le général Wilson, auxquels il avait fait connaître déjà suffisamment sa présence par son activité et son intrépidité miraculeuse.

Mais je n'étais plus alors aussi libre qu'à l'époque de la campagne d'Eylau; je n'avais plus cette indépendance qui dans ma vie précédente s'était toujours faite l'esclave de mon amour. J'avais été contrainte de renoncer à mon existence aventureuse, et (le dirai-je?) à courir, sans en être priée, après celui qu'un lien légitime semblait éloigner de moi. Toutes les raisons d'orgueil, de convenances, de raison, combattirent quelque tems, arrêtèrent vingt-quatre heures ma pensée; mais enfin, toute autre considération céda au doux souvenir d'une amitié de

frère, jurée à mon départ et dans une séparation qui avait été encore si tendre. La conscience est si accommodante quand elle entend un cri de bonheur, que, tout en prenant le parti de rompre mon ban, je me faisais à moi-même l'illusion de croire qu'il me serait possible d'obéir à l'impulsion de mon cœur, en restant en même tems fidèle à la réserve commandée par la position nouvelle du maréchal : hélas! il était dans ma destinée de manquer à bien des devoirs, par religion pour des sentimens plus forts qu'eux.

J'obtins de la grande-duchesse un congé de deux mois; elle me dit, en me l'accordant: « Allez, puisque courir en chevalière errante est » un de vos besoins; mais que ce voyage soit » une simple course et point un campagne. Si » vous n'êtes pas de retour, si vous n'êtes pas » ici dans deux mois, vous trouverez en arrivant » votre passe-port pour Paris sur votre toilette. » Je promis, et, ce qu'il y a de plus curieux pour une femme comme moi, je tins parole.

Le jour même de mon audience de congé, j'étais partie en poste, et je me rendis de Florence à Perpignan, comme s'il se fût seulement agi d'un voyage de Paris à Versailles. Pour retrouver dans son atmosphère de gloire l'objet de mon délirant enthousiasme, cinq cents lieues, douze cents lieues ne me paraissaient qu'une en-

jambée. L'amour est comme les dieux d'Homère, en deux sauts il toucherait au bout du monde. J'avais beaucoup d'or et encore plus de résolution: avec cela l'on va vite et l'on arrive bientôt. Je fus donc promptement au milieu de l'Espagne, sous l'influence de cette température brûlante comme les grandes passions. Ney, qui ne reposait guère non plus, venait soumettre la Galice. Je rejoignis son corps d'armée à Banos, quarante-huit heures avant qu'il ne fût en présence de l'armée anglaise, que le maréchal battit complètement. Déjà l'aspect de la guerre, la rencontre des bataillons français, ce parfum de gloire, plus doux à respirer dans ce pays que celui des orangers qui l'embaument; cette vie active, animée tout entière d'émotion et de spectacle, ravivait mon imagination fatiguée des vides plaisirs des cours et de la voluptueuse Italie. Je me sentais là dans mon élément: j'approchais de Ney, j'approchais du cœur qui, seul, pouvait faire battre le mien. J'étais heureuse, rien que de le savoir si près de moi, et de lui apprendre qu'une lieue nous séparait à peine. Voici le billet que je reçus en réponse au mien:

» Puisque c'est votre goût d'avoir un bras ou » une jambe de moins, à cheval.., et venez. «

En lisant encore cette courte et militaire invitation, je saute en selle et me voilà en avant. J'avais à peine fait un quart de lieue que je le rencontrai, et je lus sur sa physionomie rayonnante tout ce que son billet ne m'avait pas dit, cette joie de me revoir, qui était la récompense de mon voyage et le bonheur même. J'ai oublié le nom des endroits où nous passâmes; mais jamais il ne me semblait avoir vu de lieux plus enchanteurs, de ciel plus beau, d'aurore plus douce. Quelque chose de sauvage et de fier relevait cette nature riche et pittoresque. La route était bordée de rochers comme d'une couronne. » Voilà un magnifique abri de précipices, (me » dit Ney, dont les revers boisés assurent la fraî» cheur, arrêtons-nous ici; vous devez avoir be» soin de repos; nous avons tous deux besoin » d'épanchement et de causerie; » et nous voilà, les brides de nos chevaux passées au bras, écartant d'une main vigoureuse les broussailles odorantes, et cherchant une retraite qui pût entendre nos confidences: elle était facile à trouver dans les ravins de la Galice; et, à quelques centaines de pas de la route, nous pûmes nous croire entièrement seuls au monde. Nos chevaux furent promptement attachés, et la solitude, choisie un peu plus loin encore, compléta la sécurité de cette entrevue si soudaine et si peu espérée.

Nous étions assis depuis quelques minutes quand Ney heurta du pied le tronc d'un vieux cèdre, et me dit: »Ici, Ida, ici est un appui pour nos »pieds, qui pourra nous préserver au moins »d'une chute;« et, confians en cet appui si bien rencontré, nous ne craignons plus de fouler la mousse embaumée qui nous sert de divan sauvage. Je le regardais comme une de ces figures d'un long rêve, que le jour montre et éclaire soudain, et qu'on reconnaît avec toute l'anxiété et tous les troubles du songe. C'est lui, cependant; c'est bien lui, me disais-je; je le sens à la gloire qui brille sur son front, aux pressions de sa main puissante et reconnaissable autant que sa gloire. Songeant plus au héros qu'à l'amour, au capitaine nécessaire à son armée qu'à l'homme nécessaire à mon cœur, il me prend un frisson craintif à l'idée de cet isolement dans un pays si plein de dangers, où un halte du guerrier peut inopinément être surprise par le poignard ou la balle des partisans; dans un pays où la haine du nom français retentit et veille de montagnes en montagnes. Je me sentais coupable d'exposer à ces périls, au-dessous d'un grand homme, cette vie si chère et si belle, que des assassins avertis pouvaient trancher. Ce ne fut là qu'une rapide pensée, mais une pensée vive et saisissante, qui, troublant mes idées, me fit

me serrer avec force contre Ney, et en laissant échapper ce murmure étouffé: »Ney, mon ami, »ne restons point là; éloignons-nous. — Non, »non pas, me répondit-il en me retenant; où »serions-nous aussi bien, sans témoins d'un bon»heur que je retrouve, et qui a besoin de soli»tude et d'effusion mystérieuse.....« Je le regardai avec surprise à ces paroles, mais avec délices, car j'étais aussi heureuse qu'étonnée de lui être restée si chère. Ses pensées répondaient aux miennes; il y avait eu communauté de souvenirs, il y avait sympathie de joie; jamais la physionomie de Ney ne m'avait paru plus expressive, jamais ses regards plus éloquens, jamais sa parole plus enivrante. Je repris, à l'aspect de cette sécurité empreinte dans les traits du guerrier, une sécurité pareille; il est de ces momens où tout ce que l'on éprouve cède au contre-coup de tout ce qu'on inspire. Oh! que ce bonheur donné par un grand homme fut plein d'inexprimables délices! Nos cœurs, séparés par un si long terme et de si longues distances, paraissaient ne s'être jamais quittés, et goûtaient le plaisir d'une conviction pareille, et d'une égale communauté d'émotions. Une frayeur nouvelle vint suspendre l'enchantement, et lui donner en quelque sorte tout le prix d'une victoire. Le revers du ravin qui nous avait reçus descendait

en pente très rapide; le tronc de l'arbre qui supportait l'effort de nos pieds, appui solide et pourtant impuissant, céda et rompit tout à coup au moment même où, plongés tous deux dans le ravissement d'une causerie intime, nous avions oublié jusqu'à la possibilité d'un pareil péril, dont la présence d'esprit et la force prodigieuse de Ney nous sauvèrent seules; d'une main il saisit les branches du buisson qui nous avait abrités; de l'autre il me presse et me serre violemment contre lui, et, grâces à cette lutte, nous pouvons reprendre haleine, échapper au précipice, et nous parvînmes à regagner nos chevaux. Ney n'avait pas seulement sourcillé devant ce singulier et épouvantable danger; mais il y avait dans sa joie de notre salut un je ne sais quoi de tendre et d'aimable, et pour ainsi dire comme un sourire du courage heureux, une flamme semblable à l'étincelle électrique qui m'avait ranimée mourante et blessée après la bataille d'Eylau.

Ma tête, plongée dans les touffes d'un buisson pendant la frayeur et la scène à laquelle nous venions d'échapper, avait retenu, sans que je m'en aperçusse, des feuilles singulièrement mêlées à mes cheveux blonds, dont mes trente-deux ans, alors bien sonnés, n'avaient point altéré les boucles ondoyantes et dorées. Leur nouvel-

pour lequel j'aurais donné l'Espagne, l'Italie, la France même, avec autant de facilité que je les parcourais. Exténuée de fatigue, je m'arrêtai deux jours à Barcelone, qui ressemblait bien plus à un arsenal qu'à une ville, et à un camp qu'à une place de commerce. Sachant à quel point Ney portait l'amitié pour ses compagnons de gloire, je ne l'avais point attristé par les tristes nouvelles de la mort du maréchal Lannes et du général Lasalle, moissonnés en Allemagne, et dont la mort avait mérité les pleurs de la Victoire elle-même. Ney, d'ailleurs, avait sans doute appris ces grandes douleurs; son cœur si intrépide, si dédaigneux du trépas, n'entendait jamais sans émotion le récit des pertes qu'entraîne la guerre : je le savais trop pour en renouveler chez lui le pénible sentiment. D'ailleurs, ce n'est point comme femme, que j'avais pris la route d'Espagne.

Jusqu'à Mont-de-Marsan, où je n'avais quitté la chaise de poste que pour un tête-à-tête de trois heures, mon voyage ne m'offrit rien de remarquable. Je passai encore deux jours dans cette dernière ville, logée à la maison des bains. Je rencontrai plusieurs personnes de connaissance dont la société, dans une autre situation d'esprit, eût pu m'être agréable. J'avais là, pour voisine d'appartement, une Espagnole qui m'inspira une

vive curiosité, sentiment que notre première entrevue changea en intérêt sincère : elle était veuve d'un brigadier attaché au général Lasalle, mort à Wagram ; et elle me donna sur le général des détails pleins d'intérêt, dont elle embellissait encore le récit de tout le feu d'une imagination castillane.

Caroline Amaldi appartient à une famille noble de Valladolid, mais qui ne l'est pas en Espagne. On était sûr au moins de la pureté de sa race par sa beauté. Jeune, belle et tendre, comme toutes les filles de l'Hespérie, Caroline traînait d'assez tristes jours auprès d'une vieille tante qui n'interrompait sa prière que pour la gronder, et ne quittait son chapelet que pour surveiller d'un œil inquiet sa pupille. Après la victoire de Torquemada, où le général Lasalle venait d'ajouter un éclat nouveau à sa renommée déjà si belle, la retraite de Caroline fut envahie, et par une de ces crises inséparables de la guerre, elle se vit séparée de sa famille et à la merci des vainqueurs. Un maréchal-des-logis du 10e régiment la sauva du déshonneur. Le brave avait reçu une blessure fort grave, et on fut contraint de lui faire l'amputation du bras. Caroline devint sa garde vigilante et dévouée. Né dans la même ville que son chef, ce brave en parlait avec tout l'enthousiasme d'un vieil atta-

chement et d'une admiration de chaque jour. Il aimait à raconter comme tous les malades, et la bonne Caroline l'écoutait avec un vif plaisir, car cela lui faisait tant de bien d'être écouté! Il se plaisait sourtout à lui expliquer la destinée tout héroïque de son général. » On ne se figure » pas ce qu'était Lasalle, répétait-il. Il était lieu» tenant avant la revolution, mais comme on » l'était alors, par protection. Eh bien, il a jeté » de côté cette épaulette qu'il n'avait pas gagnée, » et puis il est allé s'enrôler comme simple sol» dat dans le régiment, et puis il a passé fourier » à l'armée du Nord, et puis lieutenant bientôt. » Il a battu Auguste de Prusse et Schwerin, com» me devait le faire un descendant de Fabert. » Je suis de son sang, disait-il, et je le prouve» rai. Qu'est-ce que la noblesse sans bravoure, » et qu'est-ce que la bravoure sans preuves? « Enfin, des qualités morales, le maréchal-des-logis, panégyriste minutieux et exact, comme tous les panégyristes du monde, passait à l'éloge des avantages physiques de son jeune chef. Les récits disposent singulièrement au bon effet des rencontres. Le pauvre blessé ne sentait que le charme et ne voyait pas le danger de ces éloges. Ils excitèrent vivement l'imagination de celle que le militaire, peu fort sur le chapitre du cœur humain, ne voulait pas cependant passionner pour

un autre, tactique d'autant plus malheureuse que le maréchal-des-logis n'avait pas pour lui ce prestige de jeunesse et de beauté qui peut braver les concurrences. Il aurait pu être le père de Caroline, mais celle-ci ne supposait pas qu'avec cet âge, peut-être aussi qu'avec si peu de naissance, le blessé pût concevoir la moindre intention de tendresse; elle continuait de lui prodiguer les soins dont le pauvre homme interprétait l'assiduité dans un sens beaucoup plus étendu et plus personnel. Malgré, ou peut-être à cause de cette erreur, Caroline chercha à voir le général Lasalle; »et, m'avoua-t-elle, je le vis trop pour mon repos.« Lasalle, intrépide et brave, aimait les femmes autant que la gloire, et la gloire comme une femme. Frappé de l'éclatante beauté de la jeune Espagnole, il chercha toutes les occasions de plaire à celle auprès de qui l'amour était si avancé, que déjà elle aimait en secret.

Le terrible combat de *Medina de rio del Secco* venait d'être livré. Burgos était au pouvoir des Français. On dirigea les blessés sur un autre point. Caroline vit donc s'éloigner celui à qui elle devait la vie et l'honneur, et qui aspirait à obtenir plus tard sa main pour récompense. Caroline me dit avec une naïveté charmante: »J'ignore comment cela se fit, mais devant me rendre »auprès de ma tante, je pris une direction tout

» opposée, et je me trouvai, moitié volonté in» décise, moitié hasard inévitable, auprès du » général Lasalle et sous sa protection, qui de» puis ne m'a plus manqué qu'à cette heure, hé» las! où tout manque à Caroline... tout ce qui » donne le bonheur, car il n'est plus! «

Après quelques momens de silence, Caroline continua : » Un jour, à Medina, le général Lasal» le entre chez moi, et me montre une lettre » que venait de lui écrire son digne maréchal» des-logis. Tenez, la voici : lisez-là vous-même, » elle a décidé de ma vie. «

» Mon Général,

» La jeune et belle Espagnole que vous avez » près de vous a été sauvée par moi. J'en suis » amoureux fou, en tout bien, tout honneur, mon » général, car j'en voulais faire ma femme. On » me dit qu'elle est presque la vôtre. Je ne veux » pas le penser; vous ne pouvez l'épouser tout» à fait; envoyez-là moi; car, je vous l'avoue, » perdre Caroline me ferait maudire mon état, » et même ma croix, à laquelle je suis, vous le » savez, si attaché. «

Caroline crut voir que son consentement ferait plaisir au général, et, soit dépit d'amour-propre, soit mouvement de générosité, elle lui dit : » Puis-

» que je ne puis rien attendre de l'amour, je » me dévoue à la reconnaissance, et j'accepte un » mariage de raison. » Le mariage eut lieu en effet à Mont-de-Marsan. Préférant la France à sa patrie, Caroline y vivait heureuse; mais son mari ne lui parlait que de son général, et même après l'hymen, cet excès d'admiration militaire, et le nom incessamment répété par son époux, tourmentait la vertu conjugale de la belle Espagnole. » Mon mari cependant, disait-elle, n'ap» précie tant le courage de son chef, que parce » qu'il est lui-même d'une valeur à gagner le » bâton de maréchal. »

Je sautai au cou de Caroline, pour l'expression de ces sentimens tout français. » Il m'avait pro» mis, ajouta Caroline, que je le suivrais partout; » que je ferais avec lui toutes les campagnes. » Hélas! un commencement de grossesse m'a rete» nue à Paris. J'ai vu partir l'homme loyal et » bon auquel m'unissait la reconnaissance, et » l'homme adoré que mon cœur, sans être infidèle, » et que mon imagination, sans être ingrate, de» vaient ne jamais oublier, quand cela n'eût été » que pour plaire à mon mari. Ah! devais-je si» tôt tout perdre dans la vie, et voir accabler » mon cœur d'une double mort? car ces deux » sentimens se confondaient. Mon mari et son » général ont été frappés dans la même bataille,

» de ce pénible voyage, comment vous a-t-il
» reçue? »

» — Très bien!.... militairement. Il m'a gron-
» dée, il m'a serré la main; et, au bout de trois
» heures de conversation, il m'a congédiée.

» — C'est égal, malgré la célérité de la route,
» les seules fatigues du voyage l'élèvent au rang
» d'une campagne: cela doit vous être compté
» double.

» — Mais j'espère bien que ce ne sera point
» là mon dernier chevron.

» — Curieuse femme! j'aurais beau faire fouil-
» ler dans ma bibliothèque, je n'y trouverais
» jamais un roman qui pût soutenir le parallèle
» avec votre vie singulière... Mais, d'ailleurs,
» quelles nouvelles politiques?

» — Je serais fort embarrassée de vous en
» donner; je n'ai rien vu, rien entendu que ce
» que j'allais entendre et voir. Mais vous pou-
» vez être tranquille, les soldats du grand Na-
» poléon sont là; n'est-ce pas comme si d'avance
» vous lisiez dix numéros du *Moniteur*?

» — Très bien, très bien! de l'enthousiasme
» militaire, de la confiance en nos armes, du dé-
» vouement à ma famille! il y a chez vous de
» la place pour tous les nobles sentimens, et
» je vous en sais gré. Quand il m'arrivera des
» bulletins de l'armée d'Espagne je vous ferai

» appeler, et, comme récompense, vous me les » lirez. En attendant, vous passerez chez M. » Rielle; il a, de ma part, quelque chose à vous » dire. Comme un officier de la grande armée, » vous méritez de recevoir le *mois Napoléon.* * »

Je quittai la princesse, avec une vive émotion de tant de bontés, et je repris mon genre de vie habituelle à Florence, sûre que désormais il était à l'abri de la calomnie et de la disgrâce. Mon service devint plus fréquent que jamais; et quoique rarement officiel, il m'attira un peu plus que par le passé les cajoleries des plus grands officiers, qui n'ignoraient plus mon intimité auprès de la souveraine.

Il y eut cependant un de ces premiers dignitaires de la cour de Toscane, dont j'obtins l'attention autrement que par le sentiment de ba-

---

* Napoléon, qui n'ignorait pas que l'argent est le nerf de la guerre, qui avait d'ailleurs cet ordre qui sait à propos être prodigue, et cette économie qui peut toujours être généreuse, accordait tous les ans, sur sa cassette prévoyante ou sur son commode trésor du domaine extraordinaire, sous la forme d'une gratification, la valeur d'un treizième mois d'appointemens et de solde à la garde impériale. Voilà ce que les soldats, dans leur ingénieuse reconnaissance, avaient appelé le *mois Napoléon.*

nale courtoisie, qui fait que l'on cause par politesse craintive, et que l'on sourit par habitude servile; tout cela pour obéir à la maxime des cours : qu'il faut être bien avec tout le monde. Ce personnage, d'une bienveillance différente, n'était rien moins que le grand-aumônier. Monseigneur Zondadari jouissait auprès de la princesse d'une juste estime, et à Florence d'une popularité méritée. Jeune encore pour un cardinal, on eût facilement reconnu son état à sa charité, et son âge à ses manières caressantes. La bonne grâce, la facilité mondaine de ce prélat, complétaient l'illusion d'une vieille cour, en jetant le manteau, l'esprit, et les manières d'un brillant coadjuteur ou d'un petit abbé de Versailles, au milieu des pompes militaires d'un palais illégitime. De la dévotion, on ne pouvait guère en attendre d'une princesse spirituelle et quelque peu philosophe; et, quand le maître n'en donne point l'exemple, bien à tort on tenterait les chances d'un prosélytisme religieux, n'ayant pas la faveur pour auxiliaire. L'éloquence du père Bridaine elle-même se serait perdue au milieu de cet enivrement de l'empire, dans ces atmosphères de gloire, qui ne comprenait guère que les *Te Deum*.

Facile comme un Italien, léger comme un

Français, adroit comme un diplomate, mais vertueux comme un apôtre, le premier aumônier d'Elisa n'exposait point son ministère, par les provocations d'un zèle outré et qui eût été inutile, au ridicule du discrédit et au scandale de l'impuissance. Sa tolérance aimable n'était pas non plus un abandon de ses devoirs, une autre sorte d'hypocrisie voluptueuse substituée à l'hypocrisie fervente et s'associant aux faiblesses qu'elle n'ose pas foudroyer : il y avait de l'indulgence d'inclination, du bon goût naturel dans les concessions aimables, mais non complaisantes, du digne vicaire de notre chapelle; et, en effet, sa présence, qui n'eût pas réprimé, tempérait heureusement les libertés de l'époque et du lieu, obtenait déjà beaucoup cette décence extérieure, ce respect public, ce décorum religieux qui, de la personne de l'aumônier, se reportaient non sans profit sur le culte dont il était l'habile représentant.

Quoique je fusse là bien obscure, il me semble que M. l'aumônier m'avait remarquée. J'avais pris pour une attention particulière ce qui n'était que l'effet d'une bienveillance générale. M. Zondadari souriait en masse, si j'osais m'exprimer ainsi, jetait sur tout le monde des yeux bienveillans et pleins d'onction, et, dans mon ignorance des regards d'un prêtre indulgent et chari-

table; je me surprenais un certain orgueil de ce que je croyais une préférence; et voilà dans ma tête fort peu orthodoxe comment j'interprétais le sourire apostolique de monseigneur. Je me disais: tout homme est curieux: notre bon aumônier, qui vit ici dans un monde étranger, qui ne reçoit, hélas! les confessions de personne, qui ignore jusqu'à ces petites aventures d'intérieur nécessaires pour l'intelligence des discours où tout est réticences et allusions, voudrait, par mon intermédiaire, se mettre au courant de la langue du pays, et savoir de la seconde main, ne le pouvant de la première, à cause de son état, les anecdotes et les peccadilles de nos dames. Je me trompais dans les interprétations comme dans les faits, car M. Zondadari, malgré tant d'intentions supposées, ne chercha nulle occasion de m'adresser la parole, à mon grand regret; car j'avais découvert qu'au milieu des beaux esprits de garnison et d'antichambre qui m'entouraient, son esprit, plus délicat et plus cultivé, m'eût été d'une précieuse et agréable ressource.

Pour lier connaissance avec ce bon et spirituel ecclésiastique, il fallut que j'allasse le chercher, non pas au tribunal de la Pénitence; ma religion ne le commande pas; mais au sein de ses travaux, dans le sanctuaire de ses bienfaits.

Quand le malheur frappe à ma porte, je ne le renvoie pas à d'autres pour être secouru; mais comme il est des momens où il frapperait en vain, j'aime encore mieux être importune que sourde à une prière, et dans ce cas seulement je sais me faire solliciteuse. Il s'agissait d'une bonne action: je n'hésitai pas à me présenter chez l'aumônier de la princesse, pour demander les secours de la charité en faveur d'une pauvre famille accablée de misère. J'en reçus l'accueil le plus flatteur, je vais mieux dire, le plus généreux: il me donna une petite somme en argent, et me promit d'aller voir les malades de cette pauvre famille, de leur porter les consolations de la religion et les alimens du besoin. « Nous nous concerterons ensemble, ajouta-t-il, » afin de donner de la permanence et de la suite » à cette bonne œuvre. » Oh! si j'étais catholique, c'est un directeur pareil qu'il me faudrait; je ne répondrais pas, si je le rencontrais, de ne point faire mon salut. Bon, aimable, laissant les plus petits s'approcher de lui, heureux de venir à qui l'appelait, content d'entendre des paroles et des dispositions pieuses, mais n'ayant point la rage de provoquer les cœurs, et de recruter des conversions comme des triomphes.

Une amitié qui date d'un bienfait, est ce me semble assez honorable, pour qu'elle soit chère

à qui l'inspire et à qui l'éprouve, et je ne compte pas au nombre des moindres attachemens dont il me soit permis de me glorifier, ma liaison avec un prélat révéré, qui faisait certes preuve de tolérance en ne refusant pas l'intimité d'une femme douée de quelques qualités, d'un bon cœur, mais de mœurs peu religieuses, d'un âge encore suspect, et que devait bien plus que tout cela éloigner de lui le malheur de n'être point catholique romaine, et de ne point penser de même en matière de dogme. Cette dernière circonstance, M. Zondadari l'ignorait, car je ne songe guère à en faire part à mes amis. Ce fut bien indirectement qu'il apprit que j'étais protestante, comme on va le voir.

J'allai un jour chez le bon aumônier pour mes pauvres; car j'en avais rencontré d'autres que les premiers, et je savais n'être jamais repoussée d'une bourse où il restait toujours quelque chose pour l'infortune. Ma visite se faisait en carême, et je le savais, attendu qu'en Italie il n'y a pas moyen d'ignorer cette époque très observée de mortification et de pénitence. M. Zondadari était à table; malgré l'époque, le coup d'œil n'avait rien d'effrayant pour une profane, et si je remarquai que tous les plats étaient maigres, je m'aperçus aussi qu'ils étaient d'un maigre à contenter l'appétit le plus délicat et le

plus difficile. Je souris : une gracieuse invitation répondit à mon sourire : « Vous pouvez en » toute sûreté de conscience accepter mon dé» jeûner ; ici tout est maigre.

» — Je le vois, M. l'aumônier ; mais il en se» rait autrement que je le pourrais encore......
» D'ailleurs, je m'arrête dans mes aveux, je
» craindrais trop qu'ils ne me fissent perdre votre
» précieuse amitié.

» — Comment ! est-ce que le carême vous ef» fraie ? est-ce que votre santé ne peut le sup» porter, ou que votre négligence refuse d'en
» suivre les commandemens ? Vivriez-vous en
» hostilité avec l'Église ? » Puis, s'approchant de moi avec intérêt : « Je m'en doutais, ajouta mon» seigneur ; je vous ai vue assister à la messe,
» et..... » Il eut beau suspendre la phrase, je ne répondis pas, et j'avoue que mon silence et mon embarras étaient un peu calculés.....

» — Tenez, reprit l'indulgent prélat, je devine,
» vous n'êtes pas catholique ; j'en ai déjà eu le
» soupçon, car je vous ai plusieurs fois observée
» à la chapelle, et j'en étais presque sûr à la
» manière dont vous faites le signe de la croix.

» — Mais..

» — Il n'y a point de mais...... Convenez que
» j'ai raison.

table; je me surprenais un certain orgueil de ce que je croyais une préférence; et voilà dans ma tête fort peu orthodoxe comment j'interprétais le sourire apostolique de monseigneur. Je me disais: tout homme est curieux: notre bon aumônier, qui vit ici dans un monde étranger, qui ne reçoit, hélas! les confessions de personne, qui ignore jusqu'à ces petites aventures d'intérieur nécessaires pour l'intelligence des discours où tout est réticences et allusions, voudrait, par mon intermédiaire, se mettre au courant de la langue du pays, c'est savoir de la seconde main, ne le pouvant de la première, à cause de son état, les anecdotes et les peccadilles de nos dames. Je me trompais dans les interprétations comme dans les faits, car M. Zondadari, malgré mes intentions supposées, ne chercha nulle occasion de m'adresser la parole, à mon grand regret; car j'avais découvert qu'au milieu des beaux esprits de garnison et d'antichambre qui m'entouraient, son esprit, plus délicat et plus cultivé, m'eût été d'une précieuse et agréable ressource.

Pour lier connaissance avec ce bon et spirituel ecclésiastique, il fallut que j'allasse le chercher, non pas au tribunal de la Pénitence; ma religion ne le commande pas; mais au sein de ses travaux, dans le sanctuaire de ses bienfaits.

Quand le malheur frappe à ma porte, je ne le renvoie pas à d'autres pour être secouru; mais comme il est des momens où il frapperait en vain, j'aime encore mieux être importune que sourde à une prière, et dans ce cas seulement je sais me faire solliciteuse. Il s'agissait d'une bonne action: je n'hésitai pas à me présenter chez l'aumônier de la princesse, pour demander les secours de la charité en faveur d'une pauvre famille accablée de misère. J'en reçus l'accueil le plus flatteur, je vais mieux dire, le plus généreux: il me donna une petite somme en argent, et me promit d'aller voir les malades de cette pauvre famille, de leur porter les consolations de la religion et les alimens du besoin. « Nous nous concerterons ensemble, ajouta-t-il, » afin de donner de la permanence et de la suite » à cette bonne œuvre. » Oh! si j'étais catholique, c'est un directeur pareil qu'il me faudrait; je ne répondrais pas, si je le rencontrais, de ne point faire mon salut. Bon, aimable, laissant les plus petits s'approcher de lui, heureux de venir à qui l'appelait, content d'entendre des paroles et des dispositions pieuses, mais n'ayant point la rage de provoquer les cœurs, et de recruter des conversions comme des triomphes.

Une amitié qui date d'un bienfait, est ce me semble assez honorable, pour qu'elle soit chère

» — J'en conviens, je ne suis point née dans » la religion catholique, apostolique et romaine.

» — Je vous plains, car je suis forcé de vous » avertir que hors de notre Église il n'est point » de salut; mais ce n'est point votre faute, c'est » le malheur de votre naissance beaucoup plus » que le tort de votre esprit. On a tant de » peine à trouver mauvaise la religion dans la» quelle nous a bénis notre mère! Mais ne vous » effrayez point: ni mon intérêt, ni mon amitié » ne se refroidiront à cause de la différence de » nos principes..... Mais pourquoi assistez-vous » à la messe.

» — Parce que, n'importe où l'on prie Dieu, » un chrétien est à sa place, et je suis chrétienne.

» — Vous dites bien; vous faites bien; j'au» rai grande joie de vous voir assister à la messe, » puisque votre religion le tolère. »

Je lui demandai en quoi je me trompais sur la manière de faire le signe de la croix. M. Zondadari daigna me l'apprendre; il me prit le bras avec bonté, guida ma main ignorante, mais bien disposée; et je dois à cette bienveillante et estimable répétition de me signer aussi bien que si j'eusse été élevée dans un couvent. Oh! c'était un excellent homme que M. Zondadari! plein d'instruction, pouvant prêcher dans

surplus, elle eut peu le tems des confidences. Tout allait vite avec Napoléon ; elle reçut bientôt l'invitation de se rendre à Paris, ainsi que tous les autres membres de la famille qui faisait une si haute alliance. L'Empereur put se donner le plaisir de se présenter à sa jeune épouse avec son cortège d'une douzaine de rois, que tous il avait faits ou qu'il avait tolérés, ce qui était bien à-peu près la même chose.

Pendant que les grandes machines de l'empire jouaient toutes à Paris, il y avait relâche au petit théâtre monarchique de Florence. Le voyage de la grande-duchesse devait même être de quelque durée ; mais loin de s'affliger des vacances, tout le monde en général en était content ; car ce qu'il y aurait peut-être de plus doux serait du loisir avec appointemens ; situation sociale appelée depuis sinécure. Ce qu'une lectrice en disponibilité avait de mieux à faire était de parcourir cette belle Italie, où chaque ville est un musée, où chaque village est un souvenir, où l'instruction peut s'acquérir au milieu des plaisirs et des fêtes. Je n'avais pas attendu ma position à Florence pour avoir le goût des arts, et surtout la passion des courses ; mais déjà familiarisée avec les beaux sites, ou les admirables chefs-d'œuvre dont est si pleine la terre classique, je choisis ou plutôt je me laissai entraîner

vers ce qu'on a nommé le Paris de cette contrée : Milan, capitale du royaume, dont Bonaparte avait joint la couronne à son empire d'Italie, comme par reconnaissance de ses premières victoires, qui le lui avaient mis dans la main. D'ailleurs cette ville m'était chère : mais une secrète et orgueilleuse coquetterie me poussait de préférence vers des lieux dont le grand événement qui occupait l'Europe réveillait pour moi l'envieux souvenir. Je trouvai plaisant de visiter la chambre témoin d'une préférence du grand Napoléon, au moment même où la fille des rois allait recevoir son amour.

C'est le premier voyage que la vanité m'ait fait faire, si l'on peut appeler vanité une glorieuse réminiscence dont un grand homme était l'objet. Milan n'a jamais eu de plus beaux jours que ceux que j'y passai vers cette époque célèbre du mariage, qui fut alors en Italie aussi bien qu'en France un tems de réjouissances publiques et d'enthousiasme. J'allai m'installer là où j'avais été installée à une époque encore peu éloignée. Le prince Eugène, vice-roi de ces contrées, était absent au moment de mon arrivée. Mais, si mon séjour à Milan fut bien long, le voyage du fils de Joséphine à Paris fut bien court ; car, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne tarda pas à revenir, comme pour se consoler auprès de son

peuple de ces grandes scènes de famille qui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

J'avais conservé à Milan quelques connaissances; je les ai bientôt épuisées; mais ce qu'il y a de charmant dans ce pays, c'est que la politesse n'y est point, comme en France, un héroïsme de l'amour-propre qui fait supporter les contrariétés; [illegible] les hommes, et les choses [illegible] complet [illegible] à Milan, on fait ce qu'on veut, et comme on le veut; on ne se gêne pas [illegible] on se quitte quand on s'importune; on y use de tout à son gré, [illegible] avec ses [illegible] franches; tout est donné à l'esprit, au plaisir, aux aises surtout; et cet apparent égoïsme de la mollesse, étant général, cesse presque d'être un vice, parce que personne ne donne plus qu'il ne reçoit, et que là où il n'y a point de dupes, il n'y a point non plus de fripons.

Même quand on n'aime pas la musique, ce qu'il y a encore de mieux à faire à Milan, c'est d'aller passer la soirée à la Scala, le plus beau théâtre du monde, attendu qu'il est le plus grand et le plus commode. Ces bons Italiens, si célèbres pour leurs adorations musicales, traitent cependant encore l'art qui les charme le plus à

la manière dont ils traitent tout ; c'est pour eux qu'un ami dont ils choisissent les bons momens, qu'ils quittent à propos. On pourrait dire que l'on fait de tout à la Scala, on y cause, on y joue, on y mange, on y entend même de la musique. Quand, à moi, ce que m'offrit de plus agréable ce bazar de voluptés fut la rencontre de deux personnes que j'avais beaucoup connues, et qui, à des titres différens, méritent bien un souvenir dans le récit de ce voyage ; je veux parler du poète Monti, et d'un ami d'Oudet que je ne nommerai pas, parce que les amis d'Oudet se trouvent encore aujourd'hui suspects, et qu'il est inutile de donner leur signalement aux gracieuses polices de l'Europe. La connaissance de ces deux personnages fut renouvelée dans ma loge ; elle n'en resta point là, et pendant tout mon séjour à Milan, je ne cessai de les voir intimement, surtout le second.

Le bon Monti, qui réunissait à toute l'imagination d'un poète toute la candeur d'un enfant, qui avait déjà, et de bonne foi, passé par plusieurs opinions différentes, jouissait depuis quelques années de l'estime particulière du vice-roi. C'est une remarque qui m'a frappé au milieu de cette foule d'hommes distingués dans tous les genres, qui ont, à tant d'époques contraires et sous des traits si divers, défilé sous mes yeux

que la fixité des principes, la constance des opinions, la fidélité aux maximes politiques, sont rarement le privilége des hommes supérieurs. On dirait que l'esprit est girouette de sa nature. Une tête un peu vaste a plusieurs cases; à mesure que l'une se vide, l'autre s'emplit. Il n'y a que la médiocrité qui soit douée en quelque sorte de l'immobilité de ses idées par leur indigence; comme elle n'a pas beaucoup, elle garde ce qu'elle a, elle s'y attache, elle s'y cramponne; et le monde doit quelquefois à ces natures plus stériles de grandes vertus, des caractères que leur médiocrité élève quelquefois jusqu'au sublime.

Les hommes à imagination se conduisent par excès: admirables quelquefois dans chacune de ces saillies de conduite, s'y portant avec toute l'énergie des vues promptes et passionnées; mais changeants de marche et d'allure; mais aussi puissants dans un mouvement contraire que dans les résolutions primitives. L'heureuse faculté de tout sentir, de tout comprendre, devient ainsi quelquefois l'inconstance et la versatilité.

Monti avait donc pu, avec la même bonne foi et le même enthousiasme, embrasser la république et l'empire, concevoir la grandeur de l'un et la gloire de l'autre; car, dans les deux, se trouvaient toutes les illusions les plus capa-

pouvait, l'amour du travail, le besoin de la gloire et les nécessités d'un poème. Monti était entré en guerre avec l'Autriche comme son héros; mais son héros allait si vite, qu'il se trouva encore, à la fin de la campagne de 1809, avoir fait du sublime inutile contre Vienne, soudoyée par Londres. « Ma foi, me dit Monti, voici en-
» core un événement qui me désole: tandis que
» tout l'Empire est en fête pour le mariage de
» Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, je
» suis en deuil des plus belles inspirations de
» mon poème; la postérité arrivera sans me trou-
» ver en mesure avec elle. » Je consolais de mon mieux cette plaisante infortune du génie, en disant à l'illustre écrivain qui en parlait même en riant, qu'heureusement il avait autre chose à lui laisser, et qu'il pouvait être tranquille.

Pendant tout mon séjour à Milan, je reçus du bon et spirituel Monti des attentions qui me touchèrent d'autant plus que je savais qu'il n'en était pas prodigue.

Ma plus grande occupation dans cette capitale de la riche Lombardie fut cependant plutôt une vie extérieure que les plaisirs de la société. Le matin, j'allais faire quelque promenade pittoresque ou quelque visite curieuse; le soir, j'allais à la Scala, causer et mettre en commun, avec quelques bienveillans interlocuteurs, mes obser-

vations. Ma manie de tout voir et de tout entendre me valut le spectacle d'une scène piquante que je vais retracer avec d'autant plus de plaisir qu'elle révèlera en même tems un trait honorable du prince Eugène Beauharnais, et prouvera que, guerrier intrépide, le fils de Joséphine possédait aussi les vertus du roi et le cœur généreux de sa mère.

La place du Dôme à Milan, dans les tems de réjouissances publiques, offre à peu près un coup d'œil pareil à celui du boulevard du Temple, à Paris. Ce sont de tous côtés cafés, jeux, spectacles, parades pour le peuple, dont la bonne compagnie se donne aussi le plaisir. Un jour que j'avais pris mon chocolat à la glace au Grand-Café, je vis la foule courir vers le portail du Dôme; je me laissai aller au mouvement et je n'étais pas la moins leste et la moins avide du groupe empressé. Là je découvris l'objet de tant de curiosités en émoi: une chaude discussion s'était établie entre un capucin et un agent de police. Le premier, l'œil en feu, la figure haletante, gesticulait et criait; l'autre, véritable Ulysse de carrefour, employait toutes les formes de l'art oratoire, appuyé de l'autorité, pour faire comprendre au révérend Père que le moment était mal choisi pour prêcher dans la rue; que le peuple, appelé à la joie par les évène-

mens, était en humeur naturelle de s'y livrer; et que risquer la parole de Dieu au milieu d'une saturnale permise, c'était la compromettre et l'exposer au scandale. Adossé au pied de l'église et sous un Christ énorme qui se trouvait sous le portail, le capucin s'électrise par la résistance, et s'emporte par les observations. Il se tourne en face de l'honnête agent de police et, l'apostrophant, ainsi que la foule qui redouble, moitié en français, moitié en italien: » Oh!
» je vois bien, s'écrie-t-il, je vois bien où vous
» voulez en venir; vous ne voulez pas de nous!
» *son i Francesi che vi bisognano*, et vous allez
» me parler d'un des nôtres qui, aussi courageux
» que moi, foudroya les plaisirs profanes en ap-
» pelant le peuple égaré au pied de Notre-Sei-
» gneur. Eh bien, oui, il eut raison; et au
» lieu d'être là à bâiller et à écouter les lassi et
» les polichinels, je vous dirai, oui, venez ici,
» *venite, venite quà, ecco, ecco, è questo il vero*
» *pulcinella che salvarvi dee, anime dannate.** « L'invocation du révérend père capucin était accompagnée d'une gesticulation furibonde, et d'un signe plus expressif encore, qui ne craignait pas

* » Venez ici c'est là, c'est là le véritable polichinel qui peut seul vous sauver, ames damnées!«

d'indiquer le Christ à la foule indignée. Alors l'agent de police changea de façons, et se contenta, sans phrases, de faire arrêter et de conduire en lieu sûr l'apôtre imprudent dont le zèle mal placé causait un scandale bien plus grave que celui contre lequel tonnaient ses discours.

Près de moi se trouvait une personne des plus respectables, tenant une jolie petite fille de huit à neuf ans; sa bonne mine, ses paroles, ses cheveux blancs, laurier du vieillard, m'inspirèrent un de ces désirs de lier conversation auxquels je n'ai jamais su résister. Je le lui témoignai, et il y répondit avec cet empressement affable qui permet facilement les questions. » Vous parlez, lui dis-je, du vice roi en termes qui me » flattent comme Française. C'est un bonheur » pour moi que la justice rendue à mes compatriotes. « En ce moment la petite fille posa sa tête charmante contre la main de son grand-père, et lui dit d'une voix caressante: »*Carissimo mio,* »*dica pure a questa signora gli affanni della sfor-* »*tunatissima Geraldina.*« Tout en entrant dans le jardin *del Corso Orientale*, le bon vieillard nous raconta ce trait touchant du fils adoptif de Napoléon:

» Depuis plus de deux cents ans, de père en fils, une honorable famille de Milan occupait un

bel emploi au palais des princes gouverneurs de la Lombardie; celui de Gerolonni, qui occupait cette place à l'entrée des Français, s'était livré à une franchise d'opinion qu'on eût dû respecter, puisque cette fidélité à des maîtres proscrits devenait seulement une *sublime imprudence*. Dans tous les pays, sous tous les règnes, la dénonciation se pratique parce qu'elle rapporte. Gerolonni fut dénoncé, dépouillé de ses emplois, jeté dans un cachot, sans communication avec sa famille; Gerolonni avait un fils, jeune homme d'une grande élévation de sentimens, qui était sur le point d'épouser Marietta Bunelli, une des plus belles personnes de son tems. La crainte d'être enveloppé dans la persécution de toute une famille fit suspendre le mariage; on l'ajourna à des tems plus heureux. Mais tandis que le jeune Gerolonni courait chaque jour assiéger le pouvoir avec d'irrécusables preuves de l'innocence de son père, la fidèle fiancée venait à la prison, et obtenait des geoliers ces adoucissemens si précieux à la captivité, que les femmes arrachent par la fermeté d'une persévérance et la persuastion d'une douceur qui ne s'altère jamais. Chaque soir les amans se voyaient; le jeune homme attristait le cœur de son amie par le récit de ses démarches infructueuses; la jeune fille le con-

solait au contraire par la révélation de quelques allégemens à la situation du malheureux père.

» Bientôt les parens de Marietta, cruels par peur (la peur l'est plus que la barbarie), se détachèrent de toute compassion, de tout intérêt pour un suspect. Le fils de Gerolonni venait pourtant d'obtenir que le grand-juge Luozi s'occupât de l'affaire; un témoignage courageux, une offre de caution eussent suffi pour déterminer un élargissement provisoire. Le jeune Gerolonni et sa fidèle amie coururent se jeter aux pieds du vieux Bunelli, mais en vain; » J'ai un fils *à* » *placer* « fut toute sa réponse; l'ambition étouffa la générosité. Le vieillard, qui avait résisté aux cachots, ne résista point à l'ingratitude et à la dureté d'un ami de soixante années. Le malheureux père, avant de mourir, recommanda à son fils de pardonner au père de Marietta, mais de conserver intacte la haine des oppresseurs, et de refuser jusqu'aux tardifs bienfaits qui pourraient tenter sa fidélité. Les démarches de la jeune fille avaient été épiées: on vint l'arracher au milieu de la scène si touchante des adieux d'un père. » Mon cher Gerolonni, s'écriait elle, » ne te désespère pas; ta vie est mon bonheur; » je ne conserve la mienne que pour te la con- » sacrer. «

» On les sépara; Gerolonni étouffa le triste

de la prudence. Plus délicat encore que généreux, le vice-roi conçut l'ingénieuse pensée de déguiser ses bienfaits et de secourir l'orpheline sans qu'elle vît la main d'un bienfaiteur, qu'eût repoussée la mémoire d'un père. Dès qu'il fut libre des soins de la représentation, Eugène sort, vêtu d'une simple capote, accompagné d'un fidèle domestique qui avait découvert la retraite de l'orpheline Une jeune femme était près de là; Eugène s'informe de Geraldina; on lui répond: „Si elle „n'est pas sur la paille, c'est qu'elle passera la „nuit au cimetière. — Grand Dieu!“ s'écria Eugène en redoublant le pas. Arrivé au Campo-Santo, il vit la jeune fille priant près de la croix élevée sur le corps de ses parens. Le vice-roi approche seul, et adresse en italien la parole à l'orpheline; son cœur ému s'ouvrit à la voix d'une pitié si imprévue et si douce. Eugène avait dans le caractère toute la bonté de sa mère et dans les manières quelque chose de sa grace; leur charme agit sur l'innocent objet de sa pitié. Geraldina ose croire à une protection; elle se jette aux pieds du vice-roi dont elle ignorait le rang, et lui demande un asile, un travail moins dur, moins humiliant que celui par lequel il lui fallait acheter chaque jour une avare nourriture.

Le soir même, Geraldina était confiée à une femme sûre. Le jour où le vice-roi retourna à

Milan, Geraldina y vint, sous la garde de cette même personne, occuper le logement qu'avaient fait préparer les ordres de son noble protecteur. L'orpheline entrait dans sa neuvième année; on cultiva son heureux naturel, et, pendant les soins de cette précieuse éducation, le prince veillait lui-même à ce que Geraldina pût reparaître avec honneur dans cette ville, où son grand-père avait péri sous le poids d'une accusation criminelle et fausse. Le prince voyait souvent sa jeune protégée, mais toujours sous le voile du plus strict incognito; les progrès de l'orpheline étaient la douce récompense de tant de bienfaits. L'innocence de Gerolanni fut reconnue et publiquement proclamée, et Geraldina rentra en possession de tout le modeste héritage de ses pères.

» Jugez, madame, ajouta le vieillard, si nous aimons et bénissons le jeune héros, le prince qui sut deviner une grande infortune dans la réponse d'un enfant sous les livrées de la misère. Oui madame, nous aimons, nous bénissons le règne du prince Eugène. Si mon récit vous a intéressée, venez en voir l'héroïne, venez entendre d'elle-même des détails naïfs qui vous prouveront encore mieux la juste et haute admiration que nous avons pour notre jeune souverain; vous verrez encore que l'orpheline de Vérone méritait l'illustre protection que le Ciel réservait à ses douleurs. »

Je quittai le digne vieillard et sa jolie petite fille, après qu'ils m'eurent demandé de les aller revoir le lendemain; ils vinrent eux-mêmes me prendre, et nous allâmes chez Geraldina. On eût pu être plus belle, quoiqu'elle le fût beaucoup, mais on n'eût pu être plus intéressante; elle m'appelait Eugène que *quel uomo di cuor divino*, et ses expressions, pleines d'un reconnaissant enthousiasme, me prouvèrent en même tems à quel point l'orpheline méritait le bienfait qui était venu chercher son enfance, à quel point aussi le prince Eugène méritait le rang suprême auquel il était monté pour y porter les vertus modestes de la famille, jointes au courage du guerrier et à toutes les grandes vertus du trône.

CHAPITRE CIV.

L'ami d'Oudet. — Le prince Eugène. — Lettres de l'Empereur à Joséphine.

Je trouvai encore à Milan un extrême plaisir dans la société d'un colonel français chargé d'organiser un régiment italien, et qui, atteint de trois balles à Wagram, se rétablissait de ses blessures dans la capitale, où le dépôt de son régiment était établi. Cet officier m'était connu depuis long-tems; je l'avais vu à Paris; c'était un ami d'Oudet. Nos premières paroles à la Scala, où je le rencontrai, furent en quelque sorte un cri de douleur commune sur la mort de notre ami. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le colonel avait été, sous le charme comme tant d'autres, et qu'il entrait dans son culte de souvenir et d'amitié beaucoup de ce fanatisme politique dont Oudet était le chef. Brave, plein d'instruction et de capacité militaire, le colonel

jouissait d'une grande considération auprès du prince Eugène. Je voyais presque tous les jours l'ami d'Oudet, et quoique ses qualités fussent toutes de celles qui conviennent plus aux affaires qu'au monde, je me sentais une estime involontaire pour le sérieux plein de noblesse, la gravité naturelle et un peu mélancolique qui régnait sur la figure comme dans les idées de cette espèce d'Alceste militaire, ne louant jamais, blâmant toujours, donnant à sa pensée un tour de satire et d'indignation qui tenait plutôt aux systèmes de son esprit qu'à la sécheresse de son cœur.

« Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous » surprendra beaucoup, me dit-il un jour, en » entrant chez moi, de fort bonne heure. Tan» dis que tous les souverains de la fabrique de Na» poléon s'amusent à jouer à la royauté, pour » faire fête à une archiduchesse d'Autriche, pen» dant que tous les prisonniers de la galère im» périale tâchent, au milieu des libertés de ce » bon Paris, d'oublier leur esclavage doré, le » prince Eugène vient d'arriver subitement pour » reposer ici sa noble tête des fatigues d'un mé» tier auquel il a fallu ajouter bien d'autres cor» vées. Eugène est arrivé cette nuit auprès de » sa femme et de ses enfans. Portant, jusque dans » les relations privées, la sévérité de la discipline

» militaire, esclave des devoirs d'une position
» qu'il ne s'est point choisie, et qu'il ne saurait
» pas davantage quitter et modifier, Eugène, le
» modèle des fils, a été contraint d'immoler à
» l'orgueil du maître ses sentimens les plus chers.
» Il a rempli sa tâche, il les remplirait toutes.
» Enthousiaste de soumission comme d'autres le
» seraient de liberté, Eugène a été chargé de
» porter au sénat l'acte même qui fait descendre
» sa mère du titre d'épouse.

» — Mais les sentimens d'Eugène sont si con-
» nus, qu'il faut au contraire, selon moi, tirer
» de sa conduite la preuve du bon accord qui a
» dirigé ce grand acte politique du divorce de
» Napoléon et d'un second mariage.

» — Hélas oui, la conduite de Beauharnais
» doit être toujours de l'héroïsme, et moi qui
» lui suis attaché, non pas comme à un souverain,
» mais comme à un ami, comme à un frère, j'ad-
» mire cette abnégation de dévouement qui lui
» a fait accepter la mission d'officier de l'état ci-
» vil dans un acte qui répudiait sa mère. Cet
» homme, plein de vertu, ce soldat intrépide,
» cet enfant de la Victoire, n'a rien du tems où
» il est né. On dirait un petit-fils de Louis XIV,
» en adoration devant son père, élevé dans le
» génie de l'obéissance autant peut être que dans
» celui du commandement, attendant pour per-

„sirent pour agir la pensée d'un maître, lui „dont les pensées seraient si simples et si natu„rellement grandes!

„— Mais il me semble qu'il y a là plus de „modestie que d'insuffisance. L'Empereur est „bien un assez sublime modèle, pour que l'imi„tation et la soumission soient déjà un haut „mérite et presque de la gloire.

„— Oui, l'Empereur est un grand homme, „mais qui prend déjà les petitesses de la royau„té; c'est bien la peine d'avoir tant de génie, „pour n'être qu'un plagiaire des monarchies „décrépites! Je conçois jusqu'à un certain point „qu'il ait saisi l'empire; mais homme nouveau, „il devait en faire une chose nouvelle. C'est „cette espérance qui l'a mis sur le pavois; c'est „cette fidélité à son origine qui pouvait seule „l'y soutenir. Tant mieux du reste qu'il se trom„pe; avec une monarchie plébéienne, il eût à „jamais éloigné la république dont il eût retenu „quelques-unes des formes et des bienfaits; avec „sa monarchie aristocratique, il rend inévitable „la réaction de la liberté contre un gouverne„ment qui n'aura plus rien de commun avec „elle. Il nous avait ravi toutes les chances par „sa gloire; il nous les rend par son second ma„riage et ses puérilités royales. Il ne fait pas „aujourd'hui divorce seulement avec Joséphine,

„ mais avec les conditions de son existence. Ce
„ n'est pas seulement un mari qui répudie sa
„ femme, c'est un enfant qui renie sa mère. Fils
„ de la révolution, le voilà qui demande des
„ lettres de noblesse à l'Autriche, comme les
„ gens d'autrefois, qui avaient fait fortune, ache-
„ taient des titres qui déguisassent leur naissance!
„ Il est plaisant de voir le vainqueur de l'Europe
„ acheter une savonnette à vilain.

„ — Mais, mon ami, je n'entends rien à la
„ politique, et vous me traitez comme un tribun.
„ Je suis mieux que cela, ce me semble... Je
„ suis une femme, et une femme, je vous le dis
„ avec franchise, qui aime l'Empereur et qui
„ l'admire. Sans être bien forte, je conçois la
„ pensée de l'acte que vous blâmez tant. La ré-
„ publique est un beau rêve, c'est l'idéal en fait
„ de gouvernemens. Mais j'ai entendu dire que
„ les peuples avaient aussi besoin de positif, et
„ que la monarchie était propre à le leur donner.
„ Napoléon a été élevé à l'empire; point d'empi-
„ re sans hérédité; je suis donc sûre qu'en se
„ séparant de Joséphine, il n'a cru obéir qu'à
„ un grand besoin public.

„ — Eh bien! qu'il y obéisse; mais que la for-
„ tune change, et vous verrez s'il a bien fait de
„ changer de famille: les peuples sont de meil-
„ leurs cousins que les rois! il le sentira au pre-

„miers revers. Ce qu'il eût dû faire, puisqu'il
„voulait des héritiers, c'était d'épouser la fille
„d'un bourgeois de Paris.

„— Son génie saura enchaîner la fortune et
„se jouer des résistances.

„— Phrase de bulletin; il n'y a pas de posi-
„tions au-dessus de la foudre; le génie de la li-
„berté seul est immortel, mais heureusement le
„génie du despotisme n'est que précaire et via-
„ger. On nous a un moment enivrés avec de
„la gloire, mais la raison nous reviendra. Cette
„gloire même est-elle la propriété de celui qui
„s'en sert pour nous asservir? La révolution
„n'a-t-elle pas aussi ses quatorze armées, ses
„quarante capitaines et sa moisson de lauriers?
„Et la révolution est traitée comme une vaincue.
„O mon ami! ô trop cher Oudet! ta mort sera
„vengée; ou plutôt la liberté, qui veut mieux
„qu'une vengeance, obtiendra tôt ou tard un
„triomphe.

„— Mais c'est folie, ce me semble, que de
„nourrir encore des idées républicaines.

„— C'est une folie qui ne passera jamais,
„Dieu merci. On peut bouleverser la terre, la
„remuer dans tous les sens; mais il est quel-
„que chose qu'on ne change pas, c'est le cœur
„humain, et le cœur humain contient l'instinct
„de la liberté.

„— Mais combien y a-t-il de gens qui le con-
„servent?

„— Plus que l'on ne croit. Si la tête qui „porte à elle seule le monde monarchique actuel „venait à être frappée, vous verriez toute cette „fantasmagorie féodale disparaître. Trois hom-„mes * suffiront peut-être pour révéler à l'uni-„vers le secret de ce pouvoir qui paraît gigan-„tesque, qui l'est en effet, mais qui ne l'est que „comme un homme.

„— Mon ami, vous me faites trembler avec „vos idées sombres: quelle manie que de se faire „ainsi le réformateur de l'espèce humaine! Qui „vous a donné sa procuration?

„— En pareil cas, c'est le succès qui la donne.

„— Mais regardez autour de vous: il n'y a „point d'échos qui répondraient à votre voix.

„— Erreur, erreur grave: il y a toujours des „échos pour les pensées libérales et généreuses. „L'armée est à l'Empereur comme à un chef, „mais non pas comme à un maître. Nous som-„mes six mille engagés par le serment; nous „nous battons, parce que le soldat français ne „connaît que son drapeau, mais nous ne nous

* Lorsque j'appris, dans le tems, la conspiration de de Mallet, Guidal et Lahorie, je me rappelai avec effroi la prédiction du colonel.

„battons pas pour des fers. L'Italie, l'Allemagne „sont autant de fourmilières de sociétés secrètes. „On en aura des nouvelles: tous les hommes „sont frères par la liberté.

„— Comment arrangez-vous tout cela avec „votre attachement pour le prince Eugène?

„— Je n'arrange rien; je le sers en ami, point „en esclave. Oh! quel dommage qu'il ne puisse „jouer le rôle de libérateur! Je l'ai tâté dans „tous les sens: il n'a l'étoffe que des vertus pri- „vées; c'est un grand capitaine qui n'entend „rien aux affaires. La guerre est son élément; „l'Empereur son idole, sa religion. Il n'a pas „été élevé comme Napoléon au sein du peuple. „Mais lui, cet Empereur, qu'il était beau sous „les faisceaux consulaires! sa capote grise lui „allait mieux que son manteau semé d'abeilles. „Alors toutes les passions du jeune homme „étaient dans son cœur; qu'il a vieilli! puisqu'il „lui faut aujourd'hui les hochets des vieilles „cours. Arcole, Lodi, Marengo, rappelez-le un „moment en Italie, que je le revoie dans l'éclat „et la pureté de son premier caractère. Mais „adieu, mon amie, je sens que l'émotion rou- „vre mes blessures. Il me reste encore du sang „pour la patrie; il me tarde de retourner sur „un champ de bataille. Là seulement je m'oublie, „et la victoire me fait pardonner à la servitude.“

Ce discours m'avait étourdie: ce n'était pas la séduction d'Oudet, et c'étaient ses rêves effrayans. Mais comme par un secret souvenir de lui, par le prestige de ses idées reproduites, cette conversation s'est gravée dans ma mémoire, et il me semble l'entendre encore. Mon cœur avait besoin de distraction, car la politique me chagrine sans me convaincre, et me trouble par son fantôme que je ne peux saisir. J'allai me promener en dehors de la ville: j'avais à peine fait quelques pas, que je rencontrai le vice-roi. Il était sans suite, sans cortège, donnant le bras à la princesse son épouse, ressemblant à un honnête citoyen, oubliant en quelque sorte la gloire pour goûter le bonheur domestique. Sa figure était empreinte d'une mélancolie douce que sa digne compagne semblait partager; on eût dit que ce grand capitaine sentait le besoin d'être protégé par un cœur de femme. C'était quelque chose de touchant que ce couple, élevé si haut par la fortune et par l'amour d'un peuple dont il était adoré, se réfugiant dans les douces affections de la famille, qui ne manquent jamais, et qui sont les seuls remèdes contre les grandes douleurs. Involontairement je pensai à Joséphine, à cette femme qui était la bonté même, et dont je croyais lire les chagrins sur les traits de son noble fils. Par un tout autre sentiment

que l'officier, qui avait vu dans le mariage de l'Empereur un divorce politique, moi j'y voyais seulement une sorte de désenchantement de sa destinée. Il y a de la fatalité dans la vie, et en voyant s'éloigner Joséphine des côtés du grand homme, il me semblait le voir abandonné de son bon ange, du génie secret qui avait protégé sa fortune.

Singulier rapprochement de souvenirs et d'émotions ! Au moment où j'écris ce chapitre de mes Mémoires, on me remet des lettres de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à Joséphine; leur lecture me rappelle des pressentimens autrefois éprouvés; elles sout pleines du plus curieux intérêt; elles jettent une douce lumière sur le cœur d'un homme que l'ambition plus tard occupa seule. En les lisant, je suis presque tentée, ainsi que l'ami d'Oudet, de préférer le consul à l'empereur. Cette gloire désintéressée des premières campagnes d'Italie laissant tomber des rayons si purs, cette insouciance des grandeurs, ce presque mépris de la victoire, le monde entier disparaissant pour un jeune homme devant l'image d'une femme qu'il adore, voilà qui vaut mieux que de la politique, que de l'histoire peut-être, si tout ce qui regarde un homme extraordinaire comme Napoléon pouvait être autre chose que de l'histoire. Je suis

heureuse qu'on m'offre de joindre ces pages si originales du cœur humain à mes Mémoires. On les lira, ainsi que moi, avec intérêt et avec passion: elles sont des hommages à deux personnes que j'ai connues, que j'ai aimées, que j'ai admirées; elle me replacent en quelque sorte dans le monde où j'ai vécu, où je suis restée du moins par la reconnaissance.

Ces lettres sont curieuses par leur date, par leur protocole même: le général en chef de l'armée d'Italie à Joséphine, à sa douce amie! il m'est impossible de ne pas les transcrire dans toute l'originalité du hasard qui les a fait découvrir.

Sept heures du matin.

Je me réveille plein de toi..... Ton portrait et le souvenir de l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur!... Vous fâchez-vous? vous vois-je triste? êtes-vous inquiète? mon ame est brisée de douleur, et il n'est point de repos pour votre ami....... Mais en est-il donc davantage pour moi, lorsque, me livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur, une flamme qui me brûle.

Ah! cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est pas vous, et...... Tu pars à midi; je te verrai dans trois heures: en attendant *mio dolce amore*, reçois un million de baisers, mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang.

A la Citoyenne BONAPARTE,
à Paris.

Port Maurice, le 14 germinal.

J'AI reçu toutes tes lettres; mais aucune n'a fait sur moi l'impression de la dernière. Y penses-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroitre mes regrets et bouleverser mon ame. Quel style! quels sentimens que ceux que tu peins! ils sont de feu; ils brûlent mon pauvre cœur! Mon unique Joséphine, loin de toi le monde est un désert où je reste isolé, et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon ame; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si leurs vains titres et les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon

cœur : ton portrait y bat ; je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu à tout instant, hormis le tems que je me crois oublié de mon amie. Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés? Concentrer en toi mon existence morale, ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi ; vivre pour Joséphine, voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi ; je me meus pour t'approcher. Insensé! je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne..... . .

Que de pays..... que de contrées nous séparent!.... Que de tems avant que tu lises ces caractères, faible expression d'une ame émue où tu règnes. Ah! mon adorable femme, je ne sais pas quel sort m'attend ; mais s'il m'éloigne plus long-tems de toi, il me sera insupportable. Mon courage n'ira pas jusque-là. . . . .

Il fut un tems où je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois en jetant les yeux sur tout le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je faisais..... . . . .

Mais aujourd'hui l'idée que ma Joséphine pourrait être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade ; et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon ame, arrête mon sang, me rend triste, abattu, et ne

me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir.

Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent nuire à celui qui meurt sans regret ; mais aujourd'hui, mourir sans être aimé de toi ! mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et funeste de l'anéantissement absolu : il me semble que je me sens électrisé.

Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature aride sera pour moi sans chaleur et sans végétation.

Je m'arrête, ma douce amie, mon ame est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est étourdi. Les honneurs m'ennuient ; je devrais bien les détester, ils m'éloignent de mon cœur.

Je finis *Port-Maurice* par Oncille ; demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent ; nous cherchons à nous tromper, au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu ; il manœuvre assez bien, il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai, j'espère, de la belle manière. Sois sans inquiétude, aime-moi comme......

Douce amie, pardonne-moi, je délire ; la nature

est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu animes.

B.

A Barras, Tallien, Mme Tallien, amitiés sincères; à Mme Château-Renaud, civilités d'usage; à Eugène et Hortense, amour vrai.

Adieu, adieu, je me couche sans toi; je dors mieux sans toi. Je t'en prie, laisse-moi dormir: voilà plusieurs fois que je te serre dans mes bras..; mais, ce n'est pas toi.

A la Citoyenne Bonaparte, chez
la Citoyenne Beauharnais, rue
Chantereine, No. 6,
à Paris.

Albenga, le 16 germinal.

Il est une heure après minuit: on m'apporte une lettre; elle est triste; mon ame en est affectée: c'est la mort de Chauvet. Il était ordonnateur en chef de l'armée; tu l'as vu chez Barras quelquefois, mon amie. Je sens le besoin d'être consolé: c'est entièrement en toi seule,

dont la pensée peut tant influer sur le faible moule de mes idées, qu'il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? qu'est-ce que le passé? qu'est-ce que nous? quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux: est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions? Chauvet est mort; il me fut attaché, il eût rendu à la patrie des services essentiels; son dernier mot a été qu'il partait pour me joindre...... Oui, je vois son ombre, elle me tend les bras; son ame est dans les nuages; elle veillera à mon destin. Mais, insensé, je verse des larmes sur l'amitié, et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'inépuisables? Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers; je ne saurais vivre autrement. Je suis ici très occupé: Baulieu remue son armée; nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué; je suis tous les jours à cheval. Adieu, adieu, adieu. Je vais dormir, le sommeil me console; il te place à mes côtés; je te vois dans mes bras. Mais au réveil, hélas! je me trouve seul et loin de toi.

Bien des choses à Barras, à Tallien et à sa femme.

A la Citoyenne Bonaparte, chez
la Citoyenne Beauharnais, rue
Chantereine, N°. 6, chaussée
d'Antin. à Paris.

Albenga, le 18 germinal.

Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne, et après cela tu te donnes le ton d'être jalouse de moi, qui suis ici accablé d'affaires et de fatigues. Ah! ma bonne amie...... Il est vrai que j'ai tort; dans le printems la campagne est belle, et puis l'amant de dix-neuf ans s'y trouvait sans doute. Le moyen de perdre un instant de plus à écrire à celui qui, éloigné de toi, ne pense, ne vit, ne jouit, n'existe que par ton souvenir. Je lis tes lettres comme on dévore après six heures de chasse un mets que l'on aime. Je ne suis pas content; ta dernière lettre est froide comme l'amitié; je n'y ai pas trouvé ce feu qu'offrent tes regards et que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est cette bizarrerie? J'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon ame.

La révolution qu'elles y produisent offusque mon esprit et asservit mes idées. Je désire des lettres plus froides.

La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la.... Mais je me forge des peines; il en est tant de réelles; faut-il encore s'en fabriquer!!! Tu ne peux pas m'avoir inspiré un amour semblabe sans le partager, et avec ton ame, tes pensées, ta raison, l'on ne peut pas en retour de l'abandon donner en échange le coup de mort.

J'ai reçu la lettre de Mme Château-Renaud. J'ai écrit au ministre...... J'écrirai de même à la première, à qui tu feras les complimens d'usage. Amitié vraie à Mme Tallien et à Barras.

Tu ne me parles pas de ton vilain estomac; oh, je le déteste! Adieu jusqu'à demain, *o mio dolce amor;* un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits; un souvenir unique, en tout digne de celui qui pense à toi tous les instans.

Mon frère est ici. Il a appris mon mariage avec plaisir. Il brûle de l'envie de te connaître. Je cherche à le décider à venir à Paris. Sa femme est accouchée elle a fait une fille et t'envoie pour présent une boîte de bonbons de Gênes. Tu recevras des oranges et des parfums que je t'envoie.

A onze heures du soir.

Je suis au lit; je pars dans une heure pour Verseille. Murat doit être ce soir à Padoue. L'ennemi est fort dérouté, il ne tardera pas à évacuer. J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine, qui est toujours bien bonne, quand elle ne pleure pas et ne fait pas la *civetta*. Ton fils est arrivé ce soir, je l'ai fait visiter, il se porte bien. Mille choses tendres. J'ai reçu la lettre de M........ Je lui enverrai par le prochain courrier mes livres. Souviens-toi de m'écrire deux mots sur Paris.

Tout à toi.

A la Citoyenne BONAPARTE.

Au quartier général, le 5 floréal, an 4e de la République.

LE GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE

A SA DOUCE AMIE.

Mon frère te remettra cette lettre. J'ai pour lui la plus vive amitié. Il obtiendra, j'espère, la tienne. La nature l'a doué d'un caractère

doux et inaltérablement bon. Il est tout plein de bonnes qualités. J'écris à Barras pour qu'il le nomme consul dans quelque port d'Italie. Il désire vivre éloigné, avec sa petite femme, du grand tourbillon et des grandes affaires. Je te le recommande.

J'ai reçu tes lettres du 16 et du 21. Tu as été bien des jours sans m'écrire: que fais-du donc? Oui, ma bonne amie, je ne suis pas jaloux, mais quelquefois inquiet. Viens vite; je te préviens: si tu tardes, tu me trouveras malade: les fatigues et ton absence, c'est tout à-la-fois.

Tes lettres font le plaisir de mes journées, et nos journées heureuses ne sont pas fréquentes. Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux; tu dois revenir avec lui. Songe à mes peines continues, si j'avais le malheur de le voir revenir seul. Adorable amie, il te verra, il respirera dans ton temple, peut-être même lui accorderas-tu la faveur unique et inappréciable de baiser ta joue, et moi je serai seul ici, et bien loin! Mais tu vas revenir, n'est-ce pas? Tu vas être ici à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras, sur ma bouche. Plus de retard; viens, viens, mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser et prendre mal; si la fatigue..... Va doucement,

mon adorable amie, mais sois souvent en rapport avec moi par la pensée.

J'ai reçu une lettre d'Hortense; elle est tout-à fait aimable. Je vais lui écrire; je l'aime bien et je lui enverrai bientôt les parfums qu'elle désire avoir.

Lis à mon intention le chant de :

Loin de ton bon ami pensant à lui.

Je ne sais pas si tu as besoin d'argent, car tu ne m'as jamais parlé de tes affaires. S'il t'en faut, tu en demanderas à mon frère qui a deux cents louis à moi. Si tu as quelqu'un à placer, tu peux l'envoyer, je le placerai.

A la Citoyenne Bonaparte,
rue Chanterëine, n° 6,
à Paris.

Au quartier général de Tortone, midi, le 27 floréal, an 4e de la République, une et indivisible.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE,

A JOSÉPHINE.

Ma vie est un cauchemar perpétuel; un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne

vis plus, j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos; je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier; il ne restera que quatre heures à Paris, et me rapportera ta réponse. Écris-moi dix pages, cela seul peut me consoler un peu... Tu es malade, tu m'aimes; je t'ai affligée, tu es grosse et je ne te verrai pas!... Cette idée me confond. J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'ai accusée de rester à Paris, et tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne amie! L'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison: je ne la retrouverai jamais, si tu ne guéris pas de ce mal-là. Mes pressentimens sont si funestes que je me bornerais à te voir, te presser deux heures contre mon cœur et mourir ensemble!...

Qui est-ce qui a soin de toi? J'imagine que tu as fait appeler Hortense; j'aime mille fois mieux cette aimable enfant, depuis que je pense qu'elle peut te consoler un peu. Quant à moi, point de consolations, pointde repos, point d'espoir, jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie. Je n'ai pas une ligne qui m'explique ce que c'est que ta maladie, et jusqu'à quel point elle doit être longue; si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour Paris; mon arrivée vaincra la maladie; j'ai été toujours heureux; jamais mon sort ne résiste à ma volonté, et aujourd'hui je suis

frappé dans ce qui me touche uniquement. Joséphine, comment peux-tu rester tant de tems sans m'écrire? Ta dernière lettre est du 3 du mois; elle est affligeante pour moi; je l'ai cependant dans ma poche. Ton portrait et tes lettres sont sans cesse devant mes yeux.

Je ne suis rien sans toi, je conçois à peine comment j'ai pu exister sans te connaître. Ah! Joséphine, si tu eusses eu mon ame, serais-tu restée depuis le 29 au 16 pour partir? Aurais-tu prêté l'oreille à des amours perfides qui voulaient peut-être te tenir éloignée de moi? J'abhorre tout le monde, j'en veux à tout ce qui t'entoure; je te calcule partie depuis le 5, et le 15 arrivée à Milan.

Joséphine, si tu m'aimes, si tu crois que tout dépend de ta conservation, ménage-toi; je n'ose pas te dire de ne pas entreprendre un voyage aussi long et dans les chaleurs. Au moins, si tu n'es dans le cas de faire de la route, va à petites journées; écris-moi à toutes les couchées; expédie-moi d'avance tes lettres. Toutes mes pensées sont concentrées dans ton alcove, dans ton lit, sur ton cœur. Ta maladie, voilà ce qui m'occupe la nuit et le jour; sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie. Le monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur,

parce que tu y tiens; à la victoire, parce que cela te fait plaisir; sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

Quelquefois je me dis: Je m'alarme sans raison; déjà elle est guérie, elle part, elle est partie, elle est peut-être déjà à Lyon: vaine imagination! Tu es dans ton lit, souffrante, plus belle, plus intéressante, plus adorable: tu es pâle... Mais quand seras-tu guérie? Si l'un de nous deux devait être malade, ne devait-ce pas être moi? Plus robuste et plus vigoureux, j'eusse supporté la maladie plus facilement. La destinée est cruelle; elle me frappe dans toi; ce qui me console quelquefois, c'est de penser qu'il dépend du sort de te rendre malade, mais qu'il ne dépend de personne de m'obliger à te survivre!

Dans ta lettre, ma bonne amie, il faut me dire que tu es certaine que je t'aime au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer; que tu es persuadée que tous mes instans te sont consacrés; que jamais il ne se passe une heure sans penser à toi; que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme; qu'elles sont toutes à mes yeux sans grâce, sans beauté, sans esprit; que tu vis tout entière, telle que je t'ai vue, telle que tu es pour me plaire et absorber toutes les facultés de mon ame; que tu en as

touché toute l'étendue; que mon cœur n'a point de replis intérieurs, point de pensées, qui ne te soient abandonnés; que mes forces, mon bras, mon esprit sont tout à toi; que mon ame est dans ton corps, et que le jour où tu aurais changé, où tu cesserais de vivre, serait celui de ma mort. . . . .

. . . .

Si tu n'étais pas tout cela; si ton ame n'en est pas pénétrée, tu m'affliges; tu ne m'aimes pas. Il est un fluide magnétique entre les personnes qui s'aiment.... Tu sais bien que jamais je ne pourrais te voir un amant, encore moins t'en offrir un. Lui déchirer le cœur et le voir serait pour moi la même chose; et après, si je portais peut-être la main sur ta personne sacrée,.... non, je ne l'oserais jamais, mais je sortirais d'une vie où ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé.

Mais je suis sûr et fier de ton amour; ces malheurs sont des épreuves qui nous décèlent mutuellement toute la force de notre passion. . . . .

. . . .

Mille baisers sur tes yeux, sur tes lèvres....... Adorable femme, quel est ton ascendant! Je suis bien malade de ta maladie: j'ai encore une fièvre brûlante. . . . . Ne garde pas

plus de six heures le courrier, et qu'il retourne de suite m'apporter la lettre chérie de ma souveraine.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Au quartier général de Pistoa en Toscane, le 13 messidor, an 4e de la République.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE,

A JOSÉPHINE.

DEPUIS un mois je n'ai reçu de ma bonne amie que deux lettres de trois lignes chacune. A-t-elle des affaires? Celle d'écrire à son bon ami n'est donc plus un besoin pour elle? Vivre sans penser à Joséphine, ce serait pour son ami être mort, ne plus exister. Ton image embellit ma pensée, et égaie le tableau sinistre et noir de la mélancolie et de la douleur. Un jour peut-être viendra où je te verrai, car je ne doute pas que tu ne sois encore à Paris; eh bien! ce jour-là je te rapporterai mes poches pleines de lettres que je ne t'ai pas envoyées, parce qu'elles étaient trop courtes, bien courtes en un mot. Bon Dieu,

dis-moi; toi qui sais si bien faire aimer les autres sans aimer, sais-tu comment on guérit de l'amour? Je paierais ce remède bien cher. Tu devais partir le 5 prairial: bon que j'étais! je t'attendais le 13, comme si une petite femme pouvait abandonner ses habitudes, ses amis, sa Mme Tallien, un dîner chez Barras et une représentation d'une pièce nouvelle, et fortuné, oui fortuné! tu aimes tout plus que ton mari; tu n'as pour lui qu'un peu d'estime et une portion de cette bienveillance dont ton cœur abonde. Tous les jours me récapitulent tes torts, tes fautes, et je me bats le flanc pour ne plus en voir, car voilà-t-il pas que je t'aime davantage? Enfin, mon incomparable petite mère je vais te dire mon secret.

Eh bien! je t'en aimerai enfin davantage. Si ce n'est pas là folie, fureur, délire!!! Et je ne guérirais pas de cela?... Oh! si, pardieu, j'en guérirai. Mais ne vas pas me dire que tu es malade; n'entreprends pas de te justifier; bon Dieu, tu ne peux douter que je t'aime à la folie, et jamais mon pauvre cœur ne cessera d'adorer son amie. Si tu ne m'aimais pas, mon sort serait bizarre.

Après ta maladie et puis ce petit enfant qui se remuait si fort qu'il te faisait mal? Mais tu as passé Suze; tu seras le 10 à Turin et le 12 à Milan, où tu m'attendras. Tu seras en Italie et

congé, ce n'était parmi eux que lamentations sur l'ennui de vivre dans un pays dont la langue, les usages, les rejetaient si loin des douceurs de Paris; ceux qui s'étaient le plus répandus en murmures furent ceux pourtant qui montrèrent le plus de craintes de perdre les avantages qu'ils ne sentaient pas assez, la veille, des devoirs peu fatigans, des appointemens fort beaux et surtout fort exacts. J'aimais la France beaucoup plus peut-être que nos comiques Jérémies, pleurant sur leur séjour à l'étranger, mais je n'aimais pas à les entendre dénigrer cette bonne Toscane qui les nourrissait si généreusement, et j'avoue que j'écoutais avec un malin plaisir leurs regrets nouveaux, et leur terreur de s'entendre dire bientôt: »Vous êtes libres de quitter les tristes rives »de l'Arno pour les bords préférés de la Seine.«

La princesse eut la bonté de me rassurer contre les suites de ce licenciement du théâtre français, s'il avait lieu. »Je ne suis point encore »décidée, me dit-elle; ma caisse me commande »peut-être ce sacrifice, pour lequel mes sujets »sont d'ailleurs peu disposés à la reconnaissance; »mais j'aime à le supporter comme un hommage »à ma patrie. Au surplus, je vous le répète, »votre sort ici est indépendant des destinées de »l'art dramatique; vous êtes toujours sûr de »mon intérêt, de ma protection. Je ne veux

» parle pas de votre traitement ; il n'y sera changé
» quelque chose que pour l'améliorer. Votre dé-
» vouement m'est si connu et si précieux, que
» je veux le mettre à une épreuve nouvelle. Vous
» aimez les distractions, les courses, les prome-
» nades ; arrangez-vous pour partir d'ici à quel-
» ques jours. Rendez-vous à Naples, par la route
» que vous voudrez ; vous recevrez dans cette
» ville mes instructions ; elles seront claires, pré-
» cises et courtes ; j'espère surtout qu'elles seront
» secrètes... C'est là une mission extraordinaire,
» tout-à-fait en dehors de vos fonctions, et qui
» sera l'objet d'un traitement spécial. »

Je ne me le fis pas dire deux fois ; mon amour-propre était flatté de la confiance qui m'était témoignée ; mon humeur ne s'arrangeait pas moins de la liberté qu'on lui laissait. J'étais toute fière, après tant de courses militaires, de m'élever jusqu'au voyage diplomatique... Je partis donc de Pise avec une personne dont j'avais fait connaissance dans cette ville, et qui retournait à Rome ; c'était un riche négociant, d'un caractère éminemment sociable, avec lequel le voyage ne pouvait être que plus agréable et plus commode. Quoique j'eusse plusieurs fois passé par Sienne, je ne pus en approcher sans me rappeler cette citation tant répétée de la paysanne siennoise au

voyageur qui demandait s'il était près de cette ville :

Salite il monte, scendete al piano, ecco vi Siena;

style presque poétique, et pourtant populaire dans le bel idiome de ces belles contrées.

Ce jour-là même nous rencontrâmes, sans doute pour le plaisir du contraste, un individu qui, bien qu'Italien, nous fit, par son dialecte barbare, oublier la poésie du langage toscan. Il était assis sur un bord de ravin; son air d'accablement et de douleur me touchèrent. Mon généreux compagnon s'en aperçut, devina ma pensée, et nous nous approchâmes. Nous interrogions un Italien, et pendant un quart d'heure nous ne fîmes presque que jouer une scène de la tour de Babel. Cettini, mon compagnon de voyage, allait s'impatienter, si la pitié ne lui eût rendu de l'indulgence. « Mon ami, lui dis-je, la misère » qu'on peut secourir n'est-elle pas par elle-même » assez éloquente? La bienfaisance est une lan» gue universelle; peu la parlent, mais tout le » monde la comprend; » et nous voilà aussitôt restaurant, de quelques unes des provisions de notre voiture bien garnie, l'estomac trop à jeun du pauvre homme. La reconnaissance lui délia un peu la langue, et voici ce que nous apprîmes : c'était un marin qui revenait de l'hôpital

de Naples par terre, dans l'espoir de trouver à Rome un parent devenu riche; le parent était mort, mais la justice et l'Eglise avaient préalablement saisi la petite fortune. Notre pauvre diable s'était présenté, mais sans aucun des actes qui pouvaient le faire reconnaître par la loi. Arrivé avec l'espoir de s'enrichir, il n'obtint pas même de ceux qui l'avaient dépouillé quelques secours dans son dénuement; il fut chassé de Rome comme un imposteur et un vagabond. Touchés de tant de malheurs, nous fîmes monter le pauvre homme sur le siége de la calèche. On a le cœur plus content quand on a fait un peu de bien; notre bienfaisance se ressentait de nos caractères; elle n'avait rien de grave ni d'imposant. Cettini me disait que, ne fût-ce que par coquetterie, les femmes devraient toutes être sensibles, assurant qu'il ne m'avait jamais trouvée si belle que dans ce moment. C'était un très aimable et très galant homme que Cettini, et après tant d'années je me plais à rendre cet hommage à son cœur. A la première poste, nous interrogeâmes de nouveau notre voyageur: assurés de tout l'intérêt qu'il méritait, Cettini lui assura son retour jusqu'à Livourne, avec une lettre de passage sur une felouque pour Gênes, et une autre pour un des meilleurs patrons de barque de ce port, tout cela accompagné d'un

peu d'argent. Il n'y a rien de flatteur comme les aubergistes; ils sont capables même d'être sensibles pour plaire aux bons voyageurs, c'est-à-dire à ceux qui ont de l'argent. Ils avaient bien excellente opinion de nous, car ils accablèrent aussi de petites générosités notre protégé. Habillé des pieds jusqu'à la tête par mes soins, Lorenzo parut devant nous dans un état d'élégance grossière et de propreté rustique qui nous charma.

C'est à neuf heures du matin que nous étions arrivés à la poste. Nous résolûmes d'attendre la fin de la journée pour nous mettre en route, moment délicieux dans ces belles contrées. Les postes en Italie sont fort mal servies: leur réputation égale celle des hôtelleries d'Espagne; les postillons, naturellement paresseux, l'étaient encore davantage et pour cause: Cettini les payait double pour qu'ils allassent plus lentement. Nous avions bien fait un mille au pas, lorsque nous vîmes au loin, malgré la nuit tombante, un homme qui agitait un mouchoir: ordre immédiat d'arrêter. Nous voyons accourir haletant notre pauvre Lorenzo. Il n'avait pas dit un mot, que tout bas je me disais: il y va pour nous d'un grand danger; Lorenzo vient nous avertir: un bienfait n'est jamais perdu. Je regarde alors notre postillon; sa conscience était

sur sa figure, et sa figure était affreuse. Lorenzo nous dit : » Six hommes vous ont devancé dans » une cariole, je suis surpris qu'ils ne vous aient » pas encore rencontrés, je crois le postillon » d'intelligence avec eux: mais il faut marcher; je » vais me mettre sur le siège.« Lorenzo avait une carabine, Cettini en avait une aussi et deux pistolets. Je m'en charge, m'écriai-je. Mais grace à la présence d'esprit de notre reconnaissant protégé, une lieue plus loin, près des ruines d'un vieux château, nous aperçûmes trois hommes regardant de notre côté, et notre postillon de ralentir ses chevaux. Alors Lorenzo lui ordonne d'une voix foudroyante de prendre le galop, appuyant son ordre de la menace de lui casser les reins d'un coup de carabine. Il obéit, et la peur sembla se communiquer aux pauvres bêtes. Nous dépassâmes avec la rapidité de l'éclair les trois brigands, qui, se voyant découverts, ne firent aucune tentative. A la première poste, le postillon disparut; Cettini fit sa déclaration. Nous prîmes un autre guide; mais nous crûmes, par prudence, devoir faire changer Lorenzo d'itinéraire, et Cettini l'adressa directement à Venise.

Je n'avais pas eu peur pendant le danger; mais après, en me rappelant les horribles figures que

nous avions rencontrées, il me prit des tressaillemens qui, pendant plusieurs jours, me revinrent pendant mon sommeil. Nous restâmes quelques jours à Sienne. Toutes les curiosités qu'elle renferme disparurent devant une autre curiosité plus terrible: le lendemain de notre arrivée, il y eut deux violentes secousses de tremblement de terre. Comment peindre cet effrayant mystère de la nature et tout ce qu'il me fit éprouver!... Il était près de deux heures après midi: une chaleur lourde, un jour triste chargeaient l'atmosphère. Je reposais sur un canapé, dans un salon, au premier étage, ayant vis-à-vis de moi un énorme trumeau de Venise. J'allais céder à mon accablement, je me soulevais pour poser sur un fauteuil un livre que je tenais encore; tout à coup un bruit épouvantable éclate au-dessus du plafond qu'il ébranle; semblable au craquement des roues d'une voiture qui se brise, la glace s'échappe des crochets dorés qui la soutenaient, et reste suspendue en se balançant; les deux battans de porte s'ouvrent. Seule, glacée, immobile, je regarde avec un stupide effroi les effets dont la terrible cause cessa si vite que, sans le désordre qui ne l'attestait que trop, j'aurais récusé le témoignage de mes sens. Des cris, des lamentations se font entendre: Cettini s'élance en ce moment vers moi et tombe à mes

genoux. A l'instant de la secousse qui causa d'énormes dommages, Cettini se trouvait à l'hôtel-de-ville, sur la place, où la population tout entière s'était précipitée. Occupé de moi seule, il était accouru. Une partie *della Grande Locunda* est tombée. Il me dit ensuite qu'il avait cru à l'aspect de cette scène devenir fou; il faut des secours. Ah Dieu! je vous ai trouvée ici, s'écria-t-il, en m'enlaçant dans ses bras et en me portant jusqu'à son appartement. Tout était tellement confusion dans l'hôtel, qu'on trouva tout naturel qu'il m'enlevât ainsi: les Italiens ont une vivacité d'action qui flatte toujours la vanité d'une femme; je fus ainsi transportée, et malgré ma récente terreur, je ne sentis que le dévouement passionné dont j'étais l'objet. Notre nouveau logement nous rapprochait de la campagne; le lendemain, au jour, nous montâmes à cheval pour aller juger pas nous-mêmes des désastres de la veille. Dans ce moment, on nous parla d'un miracle; je désirai beaucoup le vérifier. On nous montra à côté de trois pouces de murs écroulés, un pilier qui, quoiqu'un peu brisé, laissa voir une vierge en plâtre. La tradition du pays était que cette vierge, au moment de la secousse, avait fait un signe, et aussitôt cette secousse avait cessé, tous les murs s'étaient en quelque sorte redressés. J'eus l'air d'être con-

vertie à la foi et à la crédulité, et je donnai à pleines mains des aumônes. Cettini parlait avec émotion, avec enthousiasme, avec d'éloquentes citations d'auteurs; mais il me dit bientôt qu'il avait été élevé chez les Jésuites, et finit par me faire rire aux larmes, en me faisant part de sa haine contre cet ordre célèbre, et pour l'état de prêtre, auquel on l'avait destiné. » A douze, » ans, me dit-il, j'étais déjà amoureux de la fille » de notre jardinier; il y eut une amourette éventée, une scène d'éclat, un des élèves renvoyé. » On nous sermona en masse, on me sermona » surtout en particulier. Un insinuant Mentor » m'arracha facilement mon secret: alors, me fai» sant une horrible peinture des plus doux sen» timens. A l'aspect des privations, des chaînes » et des sermons du séminaire, je pris le cou» rage d'une audacieuse résolution; possédant » deux sequins, je me crus riche, j'enlevai Gia» nettina, et je voulus courir avec ma maîtresse » chercher une vie d'amour dans les forêts du » nouveau monde, ayant pour lit nuptial les » fleurs du printems et la nature seule pour con» fidente. Mais Giannettina ne comprenait pas » autant que moi cette société de la nature; je » perdis deux jours sans la persuader, et le len» demain je fus repris par ma famille et envoyé » pour mes péchés chez un vieux curé de Téra-

»cine.« Au bout de six mois, je parvins encore »à m'échapper, et cette fois la chose fut plus »sérieuse. Je rencontrai à Livourne un ami de »famille; moins qu'elle ami de la contrainte, il »m'aida à entrer dans une riche maison de com- »merce. Je captivai l'intérêt de mon patron, et »ce fut l'origine de ma fortune. Me sentant »tout à fait indigne d'entrer dans les ordres, et »respectant assez la religion dans laquelle je suis »né pour ne pas la compromettre et l'exposer »au scandale, j'ai quitté toute idée de vie con- »templative; l'industrie m'a payé de mes labeurs, »et une fortune solide, honorablement acquise, »en a été la récompense. Depuis trente-deux »ans établi à Rome, je suis content, bon citoyen »et bon vivant; n'est-il pas vrai, mon aimable »amie, que cela vaut mieux que la perspective »d'un couvent?«

Nous avions quitté Sienne avec tant de précipitation que ce que nous avions le plus complètement oublié, c'était notre aventure avec le postillon. C'est ici le cas de dire que la justice ne perd jamais ses droits, car nous reçûmes une citation pour déposer devant le magistrat, ce qui nous obligea d'arrêter et de faire de fort ennuyeuses démarches. Cellini était heureusement connu dans le pays, et un de ses

correspondans se chargea de les suivre. Cettini, aussi complaisant qu'aimable, consentit à ne plus voyager de nuit pour éviter les brigands, et autant que cela peut être les procédures auxquelles ils vous exposent.

CHAPITRE CVI.

Rome. — Lucien Bonaparte. — Les statues des princes Borghèse. — La bulle du pape Pie VII.

Partie avec toute la sécurité de mon heureuse insouciance, comptant d'ailleurs sur Elisa comme sur une Providence terrestre, j'arrivai à Rome sans me tourmenter beaucoup de la mission qui était l'objet de mon voyage. Le bon et honnête général Miollis avait alors le haut commandement des Etats romains, et certes ce n'est pas un médiocre éloge pour lui d'avoir mérité l'estime et presque la reconnaissance publique d'une ville où il avait eu à exécuter de si sévères mesures.

J'aurais eu grande envie de voir Lucien Bonaparte, qui alors s'était fait à Rome une sorte d'exil volontaire; mais la princesse Elisa m'avait positivement interdit, dans mon audience

de congé, d'avoir à Rome le moindre rapport avec son frère, et même de me présenter chez lui. Etai-tce désapprobation des opinions que Lucien n'avaient pas craint de conserver? était-ce un simple mouvement de cette jalousie des princes qui ne veulent pas que le dévouement qu'on leur porte soit partagé, et que les personnes auxquelles elles font l'honneur d'une certaine confiance, soient exposées par de trop nombreuses relations à laisser pénétrer des confidences?

J'eus beau, à l'aide de quelques mots, provoquer Elisa sur la singulière défense qu'elle m'imposait, je ne pus rien pénétrer, si ce n'est qu'à cet égard la volonté de la duchesse était ferme et très sérieuse.

Je ne crus pas être infidèle à mes instructions en me contenant de voir quelques personnages de l'intimite de Lucien, et en visitant sa belle *villa* bâtie sur les ruines de Tusculum. J'aurais aimé à recevoir du cœur d'un ancien ami quelques révélations sur l'espèce de divorce par lequel il avait cru devoir se séparer de toute sa famille. C'était, du reste, une position piquante que cet aîné d'une famille de rois, resté simple citoyen sous le despotisme fraternel, pouvant dire au maître du monde: » A Saint-Cloud, j'ai

» fait des souverains, et n'ai pas voulu l'être ; » ayant été consoler ses regrets républicains à Rome, et, sous les abris de ce Tusculum où Cicéron, avant lui, avait soustrait la liberté de ses paroles à la tyrannie d'Octave. Le titre de sénateur, dénomination encore républicaine, était le seul que Lucien avait voulu accepter et porter. L'estime publique l'entourait à Rome ; il y faisait beaucoup de bien, encourageait les artistes de tout genre, et ne semblait trouver plaisir au luxe dont il décorait ses jardins, que parce qu'ils devenaient ainsi l'occasion de beaucoup de travail et de bien-être pour les autres. Lucien, qui ne m'avait jamais plu à Paris, gagnait dans mon affection par tout ce qu'on entendait dire, et redoublait mes regrets de la cruelle instruction qu'on m'avait donnée. » Tandis que son » frère, me disait un de ses amis, met Charle» magne en action, Lucien le met en poëme ; il » allie le goût des vers à la passion de l'indépen» dance ; il est resté tribun et académicien, et je » suis sûr que la seule privation qu'il sente ici, » c'est de ne pouvoir assister aux séances de » l'Institut ; je ne suis pas grand connaisseur » dans ces sortes de matières, mais je soutiens » que, dans une situation si bizarre, les vers du » frère de Napoléon sont estimables par le seul » fait de leur contraste avec les occupations du

» reste de sa famille. Qui refuse la couronne » de roi, mérite bien la palme de poète.

» — Mais êtes-vous bien sûr que le désintéres» sement de Lucien soit sincère?

» — Est-ce qu'on est sûr de quelque chose » avec le cœur humain; mais je sais au moins » que Lucien lit fort peu le *Moniteur*, et lit beau» coup le *Mercure de France*. Et moi, voyez» vous, je juge les hommes sur leurs lectures, » comme d'autres sur les physionomies. Dis-moi » ce que tu lis, et je te dirai ce que tu penses; » voilà mon système d'observation morale, et il » en vaut bien un autre.

» — L'idée est originale, mais est-elle bien » juste? Avec de l'esprit, ne peut-on pas don» ner le change sur ses intentions par l'arrange» ment de certaines habitudes? Devrais-je ap» prendre ce secret de quelques ambitions à un » homme d'esprit, qui habite non loin du palais » que sut habiter si long-tems Sixte-Quint?

» — Vous direz tout ce que vous voudrez, » ma belle dame: quiconque dans ce tems-ci lit » ou fait des vers ne peut être réputé ambitieux.

» — Je ne vous dis pas que Lucien soit am» bitieux; je le connais, je lui sais l'ame assez » haute pour n'avoir point, dans tous les cas, » une ambition vulgaire.

» — Vous avez raison; car plusieurs de ses

» autres intimes prétendent qu'on lui a offert le » trône de Portugal, mais qu'il l'a refusé, parce » que ce trône eût été trop voisin de celui d'Es» pagne dont la grandeur eût éclipsé le sien. Mais » ce qui l'empêchera d'être roi, autant que des ré» pugnances que je crois réelles et des opinions » qui devant moi, ont toujours été positives, » c'est qu'il n'a point dans le caractère cette sou» plesse et cette docilité exigées par Napoléon. Il » ne ferait pas de la couronne une commission » militaire, une lieutenance commode et facile; » il arrangerait la royauté à sa manière, suivant » ses idées. Son frère est trop habile pour » avoir songé, comme on le dit, à le faire roi » de l'Espagne et des Indes. Son ambassade à » Madrid avait donné sa mesure de soumission, » et il y aurait eu meilleur marché de continuer » à avoir à faire avec les souverainetés anciennes.

» — Quoi qu'il en soit, refuser un trône sera » toujours une chose peu commune, un or» gueil plus original que de l'accepter. Fierté » à vouloir, fierté à refuser; l'alternative est tou» jours honorable pour Lucien.

» — Comment vit donc ici ce contempteur des » dignités de la terre?

» — Comme un simple particulier qui a des » amis, le goût des arts et de l'argent. L'embel» lissement de son Tusculum et l'éducation de

» ses enfants, voilà les soins ambitieux du Caton » de la famille impériale. Pour compléter cette » antique simplicité de mœurs, on ne lui connaît » pas d'autre maîtresse que sa femme, que vous » avez dû connaître à Paris, sous le nom de » Mlle Jouberton. Au surplus, venez avec moi » voir sa villa. »

Je fus en effet visiter cet admirable séjour. Mon cicérone bienveillant me fit remarquer l'étrange vicissitude de Tusculum, que Cicéron avait tant aimé, qui avait passé ensuite par les Jésuites, et qu'avait rendu à la pureté de ses souvenirs un solitaire qui faisait moins contraste avec eux que les révérends pères.

Rome ne m'était point inconnue : Saint-Pierre et Saint-Paul, et les autres monarchs de la ville éternelle, m'étaient familiers ; mais j'étais un peu moins au courant des curieux sites qui l'entourent et des villes magnifiques dont les environs sont peuplés. Après celle de Lucien, j'eus un grand désir de parcourir les plus célèbres ; pouvais-je oublier la villa Borghèse ? Ce serait le paradis sur la terre qu'une semblable habitation, embellie par tous les arts, qu'abrite une végétation toujours florissante, que colore l'azur d'un si beau ciel. Le dernier prince de la noble famille, propriétaire de ce domaine, en quelque sorte, la maison de plaisance de tous

les voyageurs, auxquels une inscription gravée aux portes de son parc disait en gros caractères : « Qui que tu sois, étranger, ne crains ici ni lois, ni défenses, ni reproches ; promène-toi où tu voudras, cueille ce que tu voudras, et retire-toi quand tu voudras. » Le prince Borghèse actuel, le beau-frère de Napoléon n'avait point dérogé à la noble hospitalité de son digne père, de cette hospitalité admirable dans les palais de l'Italie, où l'on semble fier de vous faire partager les délices d'une terre privilégiée et la propriété des chefs-d'œuvre qui la chargent.

Ce qu'il y avait de plus beau et de plus antique dans la villa Borghèse avait été enlevé pour le Muséum de Paris. En même tems que l'Empereur enchaînait quelque nouveau peuple, et faisait quelque nouvelle invasion, conquérant de statues et de tableaux autant que de provinces, il enrichissait la patrie de tout ce qu'offraient de plus précieux et de plus rare les capitales étrangères. Alors on pouvait dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute à Paris.

Les propriétés particulières étaient ordinairement soustraites à ces réquisitions scientifiques. Les établissemens et les propriétés publiques étaient ordinairement chargés de composer ce noble butin de la Victoire ; mais la villa Bor-

ghèse, plus riche que bien des capitales, renfermait trop de choses antiques pour ne pas tenter l'avidité de Napoléon. Voici comme on m'expliqua, sur les lieux, la manière qu'avait employée ce dernier pour enrichir notre Musée, du *Gladiateur*, de l'*Hermaphrodite*, et d'autres pièces uniques dans leur genre. Satisfait de la conduite du prince Borghèse, dans la campagne de 1806, où il s'était distingué avec le 2e régiment de cuirassiers, l'Empereur le chargea d'une mission importante pour Paris, et lui signa, à titre de gratification, un bon d'un million sur son trésor privé. Quand ces grands personnages se revirent, l'Empereur dit à Borghèse: » Je » t'achètes tes statues, à combien peux-tu et veux-tu me les passer?

» — Mais, sire, je comptais les garder.

» — Je ne te demande pas si tu as l'intention » de les vendre, je te dis que je veux les acheter. «

Le prince Borghèse fit un prix fort élevé de plusieurs millions; l'Empereur rabattit, marchanda, et enfin convint de 18 millions; mais, retirant le don qu'il avait fait quelque tems avant, il dit à son beau-frère: » Tu as déjà reçu un million, cela ne fait plus que dix-sept. « On ajouta à cette curieuse anecdote une foule d'autres circonstances, non moins piquantes, sur le désespoir du prince et sur la lenteur même que le maître

suprême apporta dans une liquidation déjà si onéreuse.

Malgré le dépouillement amiable que la villa Borghèse avait subi, je la trouvai encore la plus belle chose du monde, et j'y passai une journée entière avec Cettini qui, en sa qualité de romain, mettait beaucoup d'amour-propre à exciter les élans de mon admiration. A notre retour, malgré les anciennes répugnances de mon aimable ami contre l'Église, nous dinâmes avec plusieurs abbés et même avec un cardinal. La compagnie ne nuisit point à la gaieté des propos. L'Eglise pleurait alors les malheurs de Sion; nos convives pleuraient aussi, malgré les fréquentes libations dans lesquelles ils cherchaient à noyer leur chagrin; leur antique caractère était altéré par les malheurs dont le pape était accablé. J'eus beau protester de mon ignorance en droit canon, et de mon admiration pour celui qu'on osait comparer à Attila, je ne pouvais empêcher nos convives de me prendre à partie, moi chétive, sur l'ingratitude de notre Empereur envers Pie VII, qui oubliait que ce vertueux successeur de saint Pierre avait presque été le premier souverain qui l'eût reconnu.

A Rome il existe une telle liberté dans les mœurs ecclésiastiques, que je tombai dans une

méprise fort plaisante par suite de mes légères opinions à ce sujet. Un des champions de la dispute qui avait occupé le dîner avait bien voumêler quelques fadeurs pour mon compte à ses philippiques contre mon souverain. Galant en même tems que théologien, il avait parlé avec une singulière facilité d'improvisation sur ma chevelure et sur mes yeux; il m'avait dit, je crois, que mon regard était doux comme un air de Cimarosa. Au moment où ce docteur, moitié poétique, moitié musical, nous quitta, je sentis qu'il me glissait quelque chose. Qu'on juge de ma présomption! je ne doutai pas que ce ne fût un billet doux et quelques vers de la composition d'un prédicateur. J'étais impatiente d'être seule pour juger d'un style galant de si singulière fabrique. Quel fut mon étonnement de trouver, au lieu d'un madrigal, un acte d'excommunication! C'était, hélas! le foudre impuissant que le pauvre Pie VII avait lancé contre Napoléon. Cette pièce faisait grand bruit dans Rome, elle avait réveillé l'intérêt d'une haute infortune, et le clergé cherchait à la répandre comme un effort ou au moins comme un hommage. La police cependant s'opposait à ce qu'elle se répandît, et la peur nuisait beaucoup à la piété. Je crus donc devoir garder cette copie d'une pièce curieuse, et je la transcris ici en entier.

» PIE VII, PAPE, A L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

» Par l'autorité du Dieu tout-puissant, des
» saints apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre,
» nous déclarons que vous et tous vos coopéra-
» teurs, d'après l'attentat que vous venez de com-
» mettre, vous avez encouru l'excommunication
» dans laquelle (selon la forme de nos bulles
» apostoliques qui, dans des occasions sembla-
» bles, s'affichent dans les lieux accoutumés de
» cette ville) nous déclarons être tombés tous
» ceux qui, depuis la dernière invasion violente
» de cette ville, qui eut lieu le 22 février de l'an-
» née dernière, ont commis, soit dans Rome, soit
» dans l'Etat ecclésiastique, les attentats contre
» lesquels nous avons réclamé, non seulement
» dans le grand nombre de protestations faites
» par nos secrétaires d'état, qui ont été successi-
» vement remplacés, mais encore dans nos allo-
» cutions consistoriales des 14 mars et 11 juillet
» 1808. Nous déclarons également excommuniés
» tous ceux qui ont été les mandataires, les fau-
» teurs, les conseillers, et quiconque aurait coo-
» péré à l'exécution de ces attentats, ou les aurait
» commis lui-même. »

J'avais déjà vu beaucoup de choses et beaucoup de monde à Rome, je n'avais oublié qu'une personne dans mes visites, celle qu'on m'avait recommandée de voir. Je veux parler de M.

de Norvins, qui était à cette époque commissaire général de police, ayant sous sa direction tous les Etats romains. M. de Norvins s'y était fait une haute réputation par sa capacité et les services nombreux rendus à la tranquillité publique. Sous son administration, les grandes routes de ces contrées, si fameuses dans les fastes du brigandage, avaient été purgées, et l'on y voyageait avec une sécurité presque française. Le commissaire général de police avait plus fait sous ce rapport que tous les confesseurs de la capitale du monde chrétien. J'avais ordre de la princesse Elisa de me présenter chez M. de Norvins, et de lui montrer une lettre adressée par celle-ci à sa sœur Caroline, reine de Naples. Je me décidai à la visite, et je me rendis en conséquence place de Venise, au palais accupé par le jeune et célèbre magistrat. Mais je fus réduite à admirer la noble architecture de cette demeure délicieuse, sans pouvoir aborder M. de Norvins. On me dit qu'il était absent. J'ignore si ce n'était pas une consigne contre les importuns, mais je ne crus pas devoir insister et mettre en avant le nom de l'auguste personnage qui eut, sans doute, fait ouvrir toutes les portes. Je renouvelai mes visites plusieurs fois, toujours aussi inutilement, et avec la même opiniâtreté de discrétion. M. de Norvins était donc réellement

absent, puisqu'il était si invisible. Je rencontrai dans une soirée une jolie petite dame qui parlait à tout propos de cet aimable Français. Je lui demandai, puisqu'elle était si instruite, si l'invisibilité de son admiration était excusable; » Tout » est vrai, tout est excusable; il est si occupé, » si absorbé de devoirs, que moi je lui pardonne » l'absence. « Cette petite Italienne, de la famille de Bentivoglio de Bologne, aimait tant les Français, que la conversation fut longue et aimable entre nous. Rien n'était plaisant comme les plaidoyers de cette nièce d'un cardinal en faveur de notre nation: » Je ne comprends pas, disait-elle, » nos gens à vieilles idées, qui regrettent les » mendians et les chanteurs de chapelle; de quoi » se plaignent-ils? on leur a laissé les confréries. » Leurs monsignori répétaient que Napoléon » voulait faire mettre Saint-Pierre sur des rou» lettes pour orner son Paris de ce beau monu» ment de la grandeur romaine. Eh bien! il n'en » a rien été, et cependant à lui rien n'est impos» sible. « Je félicitais en moi-même M. de Norvins d'une si agréable connaissance, et je regrettai d'autant plus de n'avoir pas fait la sienne, qu'à mon retour à Florence la grande-duchesse me reprocha vivement de n'avoir pas assez insisté, de n'avoir pas écrit à M. de Norvins pour le prévenir de l'intérêt qu'elle attachait à cet entretien.

Tous les voyageurs qui passent par Rome écriront leurs impressions, qu'il resterait toujours quelque chose à dire d'une ville qui réunit tant de chefs-d'œuvre et tant de misères, les souvenirs de la république et les pratiques de l'Eglise, tous les contrastes de tems, d'opinions et d'hommes, parmi lesquels le plus remarquable est cette tolérance morale d'une ville de religion si sévère. La plus mélancolique pensée qui vint m'assaillir au milieu de mes courses souvent nocturnes, fut l'aspect de ce forum désert devenu le marché aux bestiaux, le Poissy des Italiens de Rome, comme on a si bien appelé les Romains d'aujourd'hui. Je me rappelai enfin que je n'étais point venue faire un cours d'antiquités dans la ville des Césars, et je me remis promptement en route pour ma destination diplomatique.

CHAPITRE CVII.

Naples. — Machine infernale. — Salicetti. — Sa famille.

La vue de Naples tirerait de sa rêverie l'allemand le plus mélancolique, l'anglais le plus malade. Je n'avais pas besoin de toutes ces merveilles pour être heureuse en approchant de ces beaux lieux; le roulement d'une voiture agit sur moi d'une manière toute puissante, la distraction semble le remède infaillible de toutes mes douleurs. Qu'on juge de l'ivresse qu'elle me cause, quand mon ame tranquille ne porte point avec elle de ces blessures du cœur qui luttent à tout instant contre la magie des beaux spectacles de la nature! Pour la première fois de ma vie, je faisais un voyage qui n'avait pas une grande passion pour mobile. Comme Elisa m'avait donné entière latitude pour ma mission, je restai à Naples, ainsi qu'à Rome, pour voir et pour

observer avant de me mettre en mesure d'exécuter mes instructions. Je me rendis néanmoins immédiatement chez le prince Pignatelli, pour lequel j'avais une lettre: j'étais trop bien recommandée pour ne pas recevoir un gracieux accueil. Le général me demanda si je comptais faire un long séjour, qu'il serait heureux de me faciliter tous les moyens de distraction et de plaisir que Naples peut offrir. Sa charge à la cour le rendait en effet l'homme du monde le plus propre à seconder la curiosité d'une voyageuse. Je lui répondis que pour le moment je n'avais rien de mieux à faire qu'à m'amuser; mais que probablement je recevrais de Florence des ordres pour causer plus sérieusement avec lui. Elisa lui avait sans doute écrit secrètement sur mon compte, car ma réception n'eut rien de froid, de glacial et de réservé. Nous causâmes quelque temps, nous échangeâmes quelques renseignemens mutuels sur les cours de Naples et de Florence. Je savais que j'aurais à comparaître devant leurs majestés, et j'étais bien-aise de me mettre un peu au courant de la langue du pays, j'entends de la langue de cour, qui demande toujours un peu de truchement.

Pendant que j'étais chez le général Pignatelli, je ne fus pas peu surprise de voir entrer chez lui le baron d'Odeleben, saxon d'origine, colo-

nel au service de Napoléon, que j'avais rencontré à Rome quelques jours avant. Me voyant en si bonne maison, il me fit bien plus de politesse qu'à notre première rencontre; c'était un de ces hommes qui n'ont dans la tête qu'une idée fixe, celle de la fortune; qui n'estiment les gens qu'autant qu'ils en attendent quelque chose, et qui font en quelque sorte l'addition de vos qualités, de vos défauts, la revue de vos connaissances et l'examen de votre position dans le monde, avant de vous saluer et de vous accueillir: espèces de négocians de salon qui réduisent l'amitié à une règle d'arithmétique, chez lesquels on est à la hausse ou à la baisse suivant l'habit, la fonction ou les emplois qui nous distinguent. Il m'avait déplu à Rome; mais n'ayant pas encore pénétré tout le laid côté de ce caractère, je reçus avec beaucoup de grâce ses politesses plus empressées, que j'avais le bon esprit de n'attribuer qu'au salon de M. de Pignatelli, qui les obtenait bien plus que moi-même. J'acceptai la main du colonel pour descendre, et tout-à-fait revenu de mes préventions et de ma rancune, je ne refusai pas davantage les offres qu'il me fit de m'accompagner dans mes courses.

Nous voilà donc faisant, comme des amis de vingt ans, le plan du reste de notre journée. Nous avons ici une vie tout à part de la popu-

» lation, me dit mon cavalier : les Français man-
» gent entr'eux, car la cuisine napolitaine est
» détestable, et nullement à la hauteur de la ré-
» génération politique qu'on leur a fait subir;
» mais soyez tranquille, nous allons de ce pas
» aller contempler le beau spectacle de la mer,
» et puis nous irons ce soir jouir du beau spec-
» tacle de Saint-Charles; ce qu'il y a de mieux
» enfin dans la nature et dans les arts. « Ah! si
j'avais le talent de décrire, je me donnerais en
ce moment la volupté du plus magnifique tableau
qui se retrace à mon imagination: je me plonge-
rais dans cette mer, devant laquelle je restai
deux heures suspendue, semblable dans mon ex-
tase à la barque caressée par une rame indo-
lente et nullement impatiente d'arriver au port.
Heureusement qu'un baron saxon sait toujours
l'heure de son dîner; car, sans son bienveillant
avertissement, je serais restée à respirer le bon-
heur d'une belle soirée sur les rivages enchan-
teurs où il avait eu l'imprudence de me conduire.
Rentrée, grâce à lui, dans des idées plus maté-
rielles, je le suivis à une table fort élégante que
tenait la femme d'un employé français, et qu'ho-
norait la présence de tous les gastronomes de
la haute administration. Je fus encore là bientôt
en pays de connaissance, car il y avait des offi-
ciers français. Malgré la tentation de mes con-

venirs militaires, je ne me laissai point aller à l'élan de mes admirations belliqueuses, et je me contentai d'être gaie tout juste autant qu'un diplomate; ce que les Français font le plus volontiers après de la galanterie, c'est de la satire: aussi, après les belles princesses de Naples, car à Naples les femmes un peu jolies sont princesses, comme les hommes un peu riches excellences; après, dis-je, les confessions de la vanterie française sur les grandes dames de Naples, venaient les épigrammes sur les grands seigneurs orgueilleux et pauvres qui mangeaient des pois chiches toute l'année, afin de donner une seule fois, dans les trois cent soixante-cinq jours dont elle se compose, une fête dont le mauvais goût encore ne valait pas tant de dépenses.

Le baron d'Odeleben et trois autres personnes de la société, nous nous rendîmes au théâtre de Saint-Charles; j'espérais y apercevoir le roi et la reine, et faire encore du spectacle une étude préparatoire pour mes prochaines entrevues; mais il ne parut dans la loge de leurs majestés que les aides de camp de Murat, parmi lesquels je distinguai le général Excelmans et le beau comte de La Vauguyon, dont toute la salle citait les succès, le faste brillant, et dont Murat payait l'amabilité, la bravoure et la noblesse historique avec la magnificence de Louis XIV.

D'ailleurs rien de remarquable ne s'offrit à moi dans cette soirée que l'admirable talent de la *prima donna*, qui obtenait tous les bravos. Les Napolitains, qui, sensibles à la beauté de leur pays, ne voyagent pas, sont cependant de tous les Italiens ceux qui, dans leur fidèle enthousiasme national, cèdent avec le moins de répugnance à quelque admiration pour les talens étrangers. Aussi ne fus-je pas médiocrement surprise, quand je demandai le nom de la cantatrice qui enlevait tous les suffrages de Saint-Charles, d'apprendre que c'était une Française, Mlle Colbran, épouse depuis d'un génie européen,* qui a fait dans la musique une révolution à peu près semblable à celle que Napoléon a opérée dans l'art de la guerre.

Mon baron saxon me voyant entourée de deux ou trois des cavaliers du dîner, me dit qu'il laissait à l'un de ces messieurs le soin de me reconduire, où à tous probablement; que, s'il m'était nécessaire, il était disposé à me sacrifier un devoir dont cependant il lui serait agréable de pouvoir s'acquitter. Je fus enchantée de la liberté qu'il sollicitait, car ses complaisances ne m'avaient que médiocrement réconciliée avec lui. Le reste de la soirée se passa à voir des poli-

* M. Rossini.

chinelles; car on sait que Naples en est la vraie patrie, et à prendre dans la rue de Tolède des glaces et des sorbets, objets de la convoitise et du culte des lazzaroni aussi bien que des princes. Je rentrai chez moi assez tard; mais j'avais eu l'esprit si remué par tous les spectacles de cette première journée, qu'au lieu de m'endormir, je passai encore plusieurs heures à causer avec une personne qui se trouvait là par hasard, et qui parlait de l'évènement arrivé au ministre Salicetti.

Les circonstances en étaient si extraordinaires que je les ai écrites, et je vais les retracer.

Depuis deux ans les Français occupaient le royaume de Naples; Ferdinand, Caroline, la famille royale, quelques officiers de terre et de mer, plusieurs seigneurs et un certain nombre d'hommes obscurs, réfugiés en Sicile, voyaient s'éloigner davantage chaque jour le moment de rentrer dans leur chère Parthenope.

Plusieurs tentatives pour armer les provinces, et soulever la capitale, avaient échoué, grâce à le vigilance éclairée d'un homme qui dirigeait alors trois ministères; Salicetti était à la fois ministre de la guerre, de la marine et de la police du royaume.

L'ancienne cour avait conservé des intelligences avec Naples. Une correspondance entre la

reine Calorine et le marquis Palmieri ayant été saisie, ce serviteur dévoué fut accusé, jugé et mis à mort comme coupable de conspiration contre le gouvernement nouveau.

L'exécution de Palmieri, un moment suspendue par les efforts qui furent faits pour le sauver sur le *largo del Castello*, excita un vif ressentiment à Palerme, et la perte de Salicetti fut jurée; car il était considéré comme l'auteur de toutes les mesures que prenait le gouvernement du roi Joseph. Mais qui imagina le moyen atroce auquel on eut recours pour anéantir du même coup le ministre, sa famille et ses serviteurs? Il serait téméraire de le dire et surtout de l'affirmer. Les interrogatoires et les procès des misérables qui se chargèrent d'exécuter un si noir attentat, ne donnent pas sur la personne qui le conçut, des lumières assez vives pour la signaler d'une manière certaine, et la maxime que celui-là doit être considéré comme l'auteur du crime à qui le crime est utile, n'est pas applicable dans une telle circonstance et lorsqu'il faut porter une si grave accusation.

Mais s'il n'existe que des soupçons sur l'inventeur de cette machination infernale, à l'instant même où le complot fut mis à exécution, le nom des agens fut révélé. Ce nom, dans les évènemens de 1798, avait acquis une célébrité odieuse.

La voix publique accusait l'apothicaire Viscardi d'avoir si non conçu, du moins offert de mettre à exécution le projet d'empoisonner le pain de munition fabriqué pour les troupes françaises qui se trouvaient dans le royaume de Naples, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr. La pharmacie de Viscardi occupait, au rez-de chaussée, une des ailes de l'hôtel que Salicetti vint habiter. Il avait choisi cet hôtel, parce qu'il n'était séparé du couvent de Saint-Joseph, où les bureaux de la guerre étaient établis, que par une ruelle, appelée *Vico-Carminiello*; et que, au moyen d'un pont en bois jeté sur le Vico, à la hauteur du premier étage, les communications entre l'habitation du ministre et ses bureaux devenaient promptes et faciles.

La mauvaise réputation de Viscardi, plus encore que les convenances, ne permettait pas de laisser sa boutique ouverte; il reçut ordre d'aller s'établir ailleurs: mais il sollicita, il obtint de longs délais pour son déménagement! on oublia de lui redemander les clefs. Cet oubli devint fatal au ministre: pour s'excuser de cette négligence, Salicetti disait: *J'étais chargé de veiller sur la vie du roi; je ne m'occupais pas de la mienne.*

Les fils de Viscardi résidaient en Sicile, où plus d'une fois ils s'étaient chargés d'affreuses

missions; ces méchans hommes correspondaient avec leur coupable père; on dit même que, montés sur des barques palermitaines, ils abordaient fréquemment la plage de Chiaja, quartier de Naples, où se trouvait l'hôtel de Salicetti. C'est là qu'ils apportèrent dix-huit à vingt livres de poudre anglaise, bien renfermée et bien ficelée dans un réseau de cordes. Cette poudre, au lieu d'être enfouie dans une cave, fut suspendue à une des voûtes de la partie de l'hôtel qu'avait occupé Viscardi; c'est ce qui sauva non seulement une des ailes de cet hôtel, mais les maisons voisines; car resserrée et placée dans les fondemens, cette quantité de poudre suffisait pour les renverser et les ruiner de fond en comble.

Salicetti passait presque toutes les soirées chez le marquis del Gallo, dont l'hôtel, peu éloigné du sien, n'était également séparé du rivage que par la promenade publique des Tuileries, appelée *Villa-Reala*. Le tems nécessaire pour faire ce court trajet et monter l'escalier fut calculé; un des fils de Viscardi, caché dans un égoût, d'où il pouvait voir sortir la voiture du ministre et être aperçu de ceux qui, dans le *Vico Cannemiello*, devaient mettre le feu à la mèche, donna le signal; mais, ainsi qu'au 3 nivôse, l'évènement

trompa ces cruels calculs et mit en défaut une si criminelle prudence.

M. ***, témoin et acteur dans les scènes de cette terrible nuit, les racontait à peu près en ces termes:

« L'appartement que j'habite n'est élevé que d'environ quatre pieds au-dessus du sol; le factionnaire placé à la porte des bureaux du ministère de la guerre, se trouvant sous la fenêtre de ma chambre à coucher, je lui demandai si ce que je venais d'entendre et d'éprouver n'était pas l'effet d'un tremblement de terre » Je crois » plutôt, me dit-il, que c'est l'explosion d'une » bombe tirée de la mer. » J'envoyai un domestique chez le portier prendre des informations; puis je revins à ma fenêtre; mais déjà la fumée et la poussière des décombres remplissaient la place. » Voilà de bien mauvaise poudre, » s'écria le factionnaire. Vous savez qu'en effet, lorsque la poudre fait explosion dans les mines, elle acquiert une odeur fétide; celle-là était suffocante à tel point que je fus obligé de fermer ma fenêtre. Cette odeur me révéla le crime qui venait d'être commis. Je m'habillai à la hâte et dans l'obscurité. Je sortais, quand Montozon, le secrétaire du ministre, est entré chez moi en chemise et pieds nus: les fenêtres de sa chambre,

situées vis-à-vis le lieu de l'explosion, avaient été jetées en dedans et deux portes renversées. Il avait voulu passer dans l'hôtel de Salicetti; mais les débris, les ruines l'avaient arrêté; revenu sur ses pas, il avait erré pendant quelques momens dans les bureaux sans savoir où aller, sans trouver d'issue; enfin un domestique avait ouvert les portes; il venait pâle, épouvanté, me demander des habits et une chaussure. « J'ai entendu des cris » de femme; j'ai vu du feu, des ruines; j'ai débarrassé ce domestique des toiles d'un plafond dans » lesquelles il était engagé. Je ne sais ce que c'est, » ce que cela signifie. Est-ce un hasard? Est-ce un » crime. Il sera arrivé un affreux malheur à M. Salicetti. » Pendant qu'il me tenait ces discours interrompus par un tremblement convulsif, il revêtait à la hâte une capote; nous sortons, nous volons au secours du ministre; la première personne que nous rencontrons, c'est lui, lui que nous croyions mort; jugez de notre joie: elle fut de courte durée. « Mes amis, » nous dit Salicetti, ma fille et mon gendre sont sous ces ruines. » Nous entrons dans la cour; il n'y avait point de lumière; presque aussitôt cependant nous voyons paraître le majordome Cipriani, brave et dévoué serviteur, précédé d'un petit aide de cuisine, enfant de treize ans, qui tenait une chandelle allumée,

mais qui refusait de nous éclairer, parce que, moins hardi ou plus prudent que nous, il craignait que le reste de l'édifice ne s'écroulât sur notre tête. »Tu as peur de mourir? lui dit Cipriani; eh bien! je te tue à l'instant si tu ne »nous éclaires.« Cipriani monte sur les ruines; il appele à grands cris: *Caroline! Caroline! Caroline!* (c'est le nom de Mme Lavello); un cri sourd et prolongé se fait entendre. *Elle est là! elle est là!* dit-il; *elle est là! elle est là!* répétons-nous au ministre, qui était au pied des ruines. Nous nous mettons aussitôt à l'ouvrage. Nous étions à peu près à dix pieds au-dessus du sol environ à la moitié de la hauteur des décombres, adossés contre un mur de séparation, resté en partie debout; Montozon, le domestique qu'il avait débarrassé des toiles, Cipriani *, un soldat de je ne sais quel corps et moi. Nous commençâmes à rouler en bas les plus grosses pierres et quelques masses de maçonnerie; j'aurais voulu déblayer ainsi tout ce qui était au-dessus; je craignais de ne pouvoir contenir ces masses, car nous manquions de moyens; mais ce travail exigeait deux heures au moins, et, pendant ce tems, Mme de Lavello pouvait

* Cipriani Franceschi, né en Corse, suivit Napoléon à Saint-Hélène; il y est mort.

être suffoquée. Nous l'appelions de moment en moment; elle répondait toujours. Nous lui disions, nous répondions au ministre qui nous interrogeait, des choses qui n'avaient pas trop de sens, mais que nous croyions propres à les encourager. Le soldat, qui voulait nous aider, tirait les morceaux de bois qui se trouvaient engagés dans les décombres, ce qui causait des éboulemens. Je lui en fis deux fois l'observation, il ne m'entendait pas; je le poussai en bas d'un coup de pied: quoique nous ne fussions que cinq travailleurs, il fallut se passer de cet auxiliaire mal-adroit. De quelques pièces de lambris, de chaises, de traverses, nous formâmes une espèce d'étai contre lequel nous nous appuyâmes de toutes nos forces pour contenir les débris au-dessous desquels nous creusions. Pendant ce tems, Cipriani, qui lui-même avait la poitrine appuyée contre notre frêle rempart de planches, avait déjà trouvé les jambes de Mme Lavello. Il redoubla d'activité et nous de précautions; mais elles ne purent empêcher qu'au moment où la duchesse sortait de ce tombeau, elle ne fût meurtrie par la chute des pierres. Échevelée, couverte de sang et d'une poussière livide qui la rendait semblable à un cadavre, la bouche pleine de boue et la langue noire, ne pouvant articuler que deux mots: *Mon enfant!* telle était

Mme Lavello quand Cipriani la remit entre les bras de son père, et que, portée par tous deux dans la loge du portier, elle fut déposée sur une misérable paillasse, sans draps, sans couverture. Elle éprouvait des douleurs si vives que, malgré elle, ses cris déchirans ajoutaient aux inquiétudes et aux souffrances de son père. Nous étions tous consternés, moi plus que les autres; ces mots: *mon enfant!* retentissaient sans cesse au fond de mon cœur. Je croyais son fils, âgé de sept mois, écrasé sous les murs; par bonheur, s'étant endormi chez sa grand'mère, la princesse de la Torella, il y était resté. En proférant ces tristes mots, Mme Lavello pensait à l'enfant qu'elle portait; elle était alors enceinte de quatre mois. Ses douleurs étaient si aiguës, ses cris si perçans que je crus qu'elle allait expirer, ou au moins faire une fausse couche. Au milieu des plus grands désastres une femme est femme. » Monsieur, m'a-t-elle dit, je serai estropiée; j'ai » la jambe cassée. — Madame, c'est un malheur, » mais il y a remède; une jambe se raccommode; » il pouvait vous arriver pis. » Cependant le ministre me regardait avec inquiétude; j'ai deviné sa pensée: il avait retrouvé sa fille, mais son gendre lui manquait. On nous avait dit qu'il était sauvé, qu'un homme de la maison l'avait emporté dans ses bras; mais personne ne l'avait

vu. Je suis sorti; je l'ai trouvé enveloppé dans une mauvaise converture de soldat, se traînant vers l'hôtel, où il croyait encore sa femme ensevelie. Le moment de leur réunion a été déchirant: tous trois, appuyés sur un méchant grabat, tous trois presque nus, tous trois blessés et confondant dans de tristes embrassemens leur sang qui coulait en abondance. *Je vais mourir*, criait Mme Lavello — *Je veux mourir si elle meurt*, disait son mari. — *Famille infortunée! crime affreux!* répétait le ministre. Je me suis presque fâché: »Votre femme ne mourra point, ai-je dit »au duc, et vous vivrez pour elle: mais il faut »sortir d'ici. — Eh! comment la transporter? »nous n'avons rien.« Il fallait du linge pour bander les plaies, et arrêter le sang qui coulait de tant de blessures. La partie du palais occupée par le ministre était restée debout: on a dit à la femme de chambre de la duchesse d'y monter pour prendre le linge nécessaire. Elle n'osait: je lui ai donné le bras; nous montons, nous prenons tout ce qu'il faut; mais, en sortant de la chambre, la mal-adroite éteint son flambeau, et nous voilà plongés dans les ténèbres, perdus dans des appartemens que je ne connaissais pas, sur les ruines d'une maison à moitié écroulée. En tâtonnant et cherchant à voir, j'aperçois de la lumière dans une pièce reculée; je me dirige

de ce côté; mais au moment où j'allais y mettre le pied, je m'aperçois que cette pièce est défoncée: c'était la chambre de Mme de Lavello, dont une petite partie du pavé, restée entière contre le mur, soutenait la veilleuse. Je recule promptement, et, après un quart d'heure de recherches, je retrouve enfin l'escalier; mais tout le monde était parti. Le ministre était dans mon lit; son gendre et sa fille avaient été transportés chez la princesse de Latorella. On avait envoyé de tous côtés chercher des médecins et des chirurgiens; ils arrivèrent: de temps en temps on venait dire au ministre que sa fille allait mieux; je n'en croyais rien. Je fus m'en assurer par moi-même aussitôt que les blessures de M. Salicetti furent pansées: «Ne »me cachez rien, me dit-il à mon retour; j'ai »peu d'espérance; je ne pourrais être insensible »à un si grand malheur; mais je me sens assez »de force pour le supporter. Nous sommes seuls: »ma fille est-elle en danger? est-elle morte?» Je le rassurai; en effet je venais de trouver Mme Lavello dans un état de repos, de calme, et même de force que je n'aurais jamais osé espérer. Vous allez en juger par tout ce que je vais vous raconter, et qu'elle m'a dit dans ces premiers momens; mais comme le récit de la duchesse est plus touchant que celui du duc, je

commence par lui. » Ma foi, monsieur, je n'ai » qu'une idée bien confuse de tout cela. J'étais » couché avec ma femme, au bord du lit, du » côté où le mur a sauté; il paraît que l'explo- » sion m'a fait sauter aussi, du moins je suis » venu pêle-mêle avec les chevrons, les pierres, » les plâtras; j'étais dessus, quoique un peu en- » gagé dans tout ce tintamare. Lancé comme un » caillou, blessé et à moitié enterré, je dormais, » ou peu s'en faut. Un soldat entre pour don- » ner du secours; il voit une figure humaine en » chemise, se démenant et probablement gro- » gnant; il m'a pris dans ses bras et m'a déposé » dans la cour : je m'y suis évanoui. Alors il » m'a porté près de la promenade publique, vis- » à-vis l'hôtel, à environ cinquante pas de la porte. » J'ignore combien de tems j'y suis resté; enfin » je reviens un peu, sans cependant que mes » idées soient très nettes. Je me trouve assis » sur une mauvaise chaise, une vieille couverture » sur les épaules, du reste nu-pieds, nu-col, tête » nue. Diable! diable! qu'est-ce donc que cela » signifie? comment suis-je ici? pourquoi y suis-je » venu? — Votre palais est écroulé. — Et ma » femme, où est-elle? — On ne sait. — On ne » sait! J'ai voulu courir à son secours, alors je » me suis aperçu que j'étais blessé; j'essaie de » marcher, ma jambe droite ne peut me porter;

» je retombe sur ma chaise, je m'y évanouis, ou » peu s'en faut, une seconde fois. Cependant, » ayant repris assez promptement mes sens, j'ai » prié, j'ai conjuré les soldats qui m'entouraient » de courir au secours de ma Caroline; ils m'ont » quitté. Resté seul, dévoré d'impatience, d'in- » quiétude, j'ai vaincu la faiblesse, la douleur; » je me suis traîné vers le lieu où je croyais ma » femme ensevelie; je voulais y recourir aussi; » dans ce moment vous m'avez rencontré, et vous » savez le reste. Diable! diable! voilà une terri- » ble nuit. «

» Il y avait à peu près une heure que Mme Lavello était dans son lit; le premier appareil venait d'être posé sur les blessures; elle ne pouvait faire le moindre mouvement; mais ses nerfs, engourdis encore par la violente commotion qu'elle avait éprouvée, la laissaient dans une espèce d'état de tranquillité. Les douleurs assoupies ne s'étaient point encore réveillées; sa figure, calme et tout-à fait remise, n'était rembrunie que par une légère teinte d'inquiétude à peine perceptible et comme fondue dans l'expression générale de résignation qui semblait reposer sur tous ses traits. Elle m'a dit en m'apercevant, du ton les plus touchant et le plus doux:

» O monsieur! que je plains ceux qui n'ont » pas de religion! qui ne croient point à une

» autre vie! Cette religion consolante m'a soutenue quand l'espérance de revoir la lumière » était éteinte dans mon cœur. Il m'arrive souvent de faire des songes pénibles: tombée avec » mon lit, qui m'a portée et garantie, je croyais » rêver; le bruit que j'avais entendu, la secousse » que je venais d'éprouver, tout m'a paru l'effet » d'une imagination mélancolique, et j'ai essayé » de continuer à dormir. Cependant, quelques » parcelles de décombres m'étant tombées sur le » visage, j'y ai porté la main, et, sans être bien » certaine d'être éveillée, j'ai appelé mon mari; » j'ai cherché à le toucher, il ne m'a pas répondu. J'ai étendu le bras, ma main n'a rencontré » qu'un corps froid et lisse qui m'enveloppait » de toutes parts comme le couvercle d'un tombeau: c'était le pavé de ma chambre. J'ai alors » reconnu la vérité et mon malheur, que j'ai attribué, non aux hommes, mais à un tremblement » de terre; ma mémoire m'a offert aussitôt la » tragique histoire de la princesse Gérace, morte » en Calabre, sous les ruines de son palais; je » finis comme elle, me suis-je dit; sans doute » mon père, mon mari, mon enfant, ont le même » sort; c'est un naufrage général; et j'ai trouvé » quelque consolation à mourir avec les miens. » Je me suis rappelé, avec une véritable joie, » qu'avant de me mettre au lit j'avais fait ma

» prière; je l'ai renouvelée pour moi, pour mon » père, pour mon mari, avec toute la ferveur » d'une ame religieuse devant qui toutes les illu- » sions de la vie viennent de s'évanouir, et qui » se croit au moment de paraître devant Dieu. » Alors je me suis abandonnée à sa justice, et » j'ai attendu ma dernière heure. J'étais depuis » quelques instans dans cette situation calme et » résignée, quand la voix de mon père est par- » venue jusqu'à moi; j'ai cherché aussitôt à me » faire entendre; j'ai appelé; puis je me suis tue » pour écouter. J'ai entendu très distinctement » mon père prononcer le nom de *Ciprfani*, for- » tement et à plusieurs reprises. Je n'ai pu dis- » tinguer si sa voix partait de dessus les décom- » bres; je l'ai cru dans la même situation que » moi, et pour ne pas détourner l'attention de » ceux qui auraient pu le secourir ou partager » leurs efforts, j'ai cessé d'appeler; j'ai répondu » seulement quand j'ai distingué mon nom, et » que j'ai reconnu que c'était de moi dont on » s'occupait: vous savez tout ce qui est arrivé » ensuite. »

» Mme. Lavello a peut-être mis dans son dis- cours un peu plus de désordre; mais je vous en rends le sens, et à peu près toutes les paro- les, car elles m'ont frappé; malheureusement je

ne puis vous rendre le ton touchant dont tout cela a été dit ; j'en étais pénétré.

» Il y avait près de dix minutes que le ministre était rentré chez lui quand la machine infernale a fait explosion. Il était seul dans sa chambre, et à moitié déshabillé : croyant, comme nous tous, que c'était l'effet d'un tremblement de terre, il a couru ouvrir les portes des appartemens qui donnent sur le jardin, afin qu'on pût se sauver ; puis il est rentré pour avertir sa fille et son gendre. En traversant un corridor étroit pour arriver à l'escalier qui de ses appartemens conduisait à ceux occupés par Mme. Lavello, il a trouvé ce corridor rempli de fumée de poudre, et cette fumée lui a comme à moi révélé le crime : il a monté rapidement, et d'abord a rencontré un valet par qui il s'est fait éclairer ; mais à peine tous deux sont entrés dans la pièce qui précède la chambre de Mme. Lavello, que leur poids fait écrouler le pavé ; ils tombent perpendiculairement du second étage au-dessus de l'entresol. Le valet a eu une jambe cassée ; le ministre, la joue et une jambe déchirées. Cipriani est venu l'aider à se dégager des décombres. Il est remonté aussitôt de l'autre côté, pour s'assurer si sa fille était rentrée ; il espérait qu'elle serait encore avec sa grand'mère, chez laquelle elle restait quelquefois plus tard ; mais

il a appris de ses femmes que depuis une demi-heure la duchesse et son mari étaient couchés. Alors le ministre est redescendu dans l'état que vous pouvez imaginer. Je viens de vous dire tout ce qui s'est passé après cette chûte; et jusqu'au moment où nous avons tous abandonné ce lieu de désolation. Deux domestiques attendaient dans la première antichambre le retour du ministre, quelques secondes après son passage dans cette pièce, l'un d'eux en est sorti pour boire un verre d'eau sucrée dans celle sous laquelle la machine infernale était placée: il a été tué; l'autre en a été quitte pour la peur. Le second devait se sauver; le premier devait mourir, diront les fatalistes; c'est le seul homme qui ait péri dans cette catastrophe.

» La duchesse Lavelle a boité tout le tems de sa grossesse; elle est accouchée d'une petite fille bien constituée, mais dont les traits doux et agréables sont empreints d'une mélancolie profonde. Saliçetti n'a pas survécu deux ans à cette nuit fatale…

CHAPITRE CVIII.

Séjour à Naples. — Romilda, anecdote napolitaine.

J'AI toujours eu le goût de ces courses libres et solitaires où, sans projet arrêté, le hasard seul est chargé de l'intérêt de la journée ; il m'a presque toujours bien servie, et mon imagination est singulièrement propre à profiter de ces rencontres. Mais la découverte qu'il me fit faire à Naples, et que je vais rapporter, peut s'appeler une bonne fortune du sort, puisqu'elle se rattache au souvenir d'un homme cher à la France et à mon cœur, à la mémoire du général Championnet. Les ruines et les antiquités sont rares dans l'intérieur de Naples, quoique cette ville soit plns ancienne que Rome. Cependant il y a beaucoup de choses à admirer. Les bords de la mer, couronnés de collines délicieuses,

m'attiraient de préférence. Un jour que, pour jouir mieux du coup d'œil, je m'étais avancée jusqu'au pied du rocher taillé dans le roc, assise sur l'un des bancs pratiqués dans le large chemin circulaire, je vis non loin de moi une femme à genoux, priant avec ferveur, par intervalle regardant une des fenêtres du fort qui donnait sur la mer, et à chaque regard, essuyant une larme et étouffant un soupir. Son attitude ne me surprit point, dans un pays où le peuple s'agenouille devant les images des saints, au coin des rues, comme en France on s'incline sur les marches des autels. Mais elle pleurait, et par là elle devenait intéressante. » Qui pleure aime, me disais-je; peut-être cette jeune femme est-elle tournée vers un ami, un époux, un frère, que cachent les cruelles murailles du fort Saint-Elme. » Rapide pensée qui lui valut toute ma compassion et mon ardent désir de la consoler. J'approche avec discrétion, adressant à l'inconnue la parole en italien. Aussitôt la confiance s'établit, d'autant plus que cette femme, jeune, belle encore, n'appartenait pas à la classe dégradée du peuple napolitain, mais à une famille de Sienne. » Quel est l'objet de votre tendresse, » privé de sa liberté? Pour qui répandez-vous » des pleurs? — *Non son per me queste lagrime*

» *piango io per ben passate venture!* * » Ce fut toujours pour moi un ravissement d'entendre les sons purs de la belle langue que mon père prononçait et m'apprit à accentuer comme le Tasse. Cette douce surprise influa tellement sur ma prévention pour cette femme, que son récit touchant semble encore retentir près de mon cœur. Le tems n'a pu l'affaiblir. Bien souvent je répands encore des larmes au souvenir des malheurs de Romilda et d'Albert. Antonia (nom de la Siennoise) me dit : « Vous voyez cette » triste fenêtre, Madame ; en m'indiquant le fort, » eh bien ! c'est là que s'adressent mes larmes, » à deux amans qui y comptèrent les heures d'une » réclusion, d'une affreuse agonie. Albert, beau » de jeunesse, beau de noble dévouement et d'a» mour, y trouva la mort, et Romilda, sa digne » amie, y vécut dans les larmes, y serait morte » comme son fiancé, si la victoire n'y eût conduit » un héros généreux, un Français, pour briser » d'odieuses chaînes. Si vous voulez verser des » pleurs, écoutez-moi alors, *se lei vuol lagrime, » m'ascolta!* » et elle commença de la manière suivante son touchant récit :

---

* » Ce n'est pas pour moi que je verse des » larmes, je pleure pour des infortunes de» puis long-tems passées. »

» A l'époque où des cris de liberté s'étendirent des bords de la Seine jusqu'au pied du Vésuve, la noble famille Durazzo fut accusée, sous l'ancien gouvernement, d'intelligence avec les Français. Le père, les deux frères de Romilda subirent les rigueurs d'un jugement militaire. Au jour heureux où l'opulence étendait son voile d'or sur l'heureuse enfance de Romilda, elle regarda comme un troisième frère le jeune Albert, orphelin et héritier du duc del Strati. Dès l'âge de douze ans, se joignit à l'amitié fraternelle un sentiment plus vif; à dix-sept, Romilda fut solennellement fiancée au noble orphelin dont son père était le tuteur. L'affreuse catastrophe qui frappa cette famille eût, par une lâche frayeur, éloigné un homme ordinaire; elle devint un nouveau lien pour Albert, et les larmes du désespoir devinrent un nouveau gage d'amour. Devenir l'appui de la veuve et de l'orpheline, dont il avait défendu l'époux et les frères avec une énergie que ne lui pardonna point un gouvernement faible et par conséquent persécuteur, telle fut la conduite du généreux Albert. Mais bientôt un ami vient l'avertir que sa liberté et peut-être ses jours étaient menacés. A cet avis cruel, la mère de Romilda, déjà accablée de désespoir, s'abandonna à toute sa douleur, et le soir même on la trouva sans vie au

lieu où avaient péri son époux et ses deux fils. Romilda privée de tous les siens, se vit encore ravir son amant. Albert fut conduit au fort Saint-Elme, pour y subir une détention perpétuelle. Romidla, restée seule, fut bientôt frappée de cet abandon qui s'attache surtout aux victimes de la politique. Elle passait les longues heures du délaissement à verser des larmes qui, hélas! n'attiraient même pas les regards de la pitié, et à s'occuper des moyens de communiquer avec Albert. Chez les femmes, la douleur est ingénieuse, surtout lorsqu'il s'agit d'adoucir les maux de ce qu'on aime. Romilda, de tout ce qui faisait le charme de ses jours heureux, n'avait conservé que deux pigeons apprivoisés, don de son plus jeune frère; ces charmans emblèmes de la tendresse fidèle lui devinrent plus chers encore, du moment qu'elle conçut l'espérance d'en faire les interprètes de sa douleur et les messagers consolateurs de sa séparation. Les dépouilles mortelles des parens de l'infortunée avaient été déposées loin du *Campo-santo*, vers les bords de la mer. Une des tours du fort Saint-Elme avait une fenêtre de ce côté. Une nuit que Romilda, assise au milieu des quatre croix qui marquaient la sépulture des siens, élevait au ciel des regards qui demandaient vengeance et pitié, qu'elle étendait ses

bras affaiblis vers cette tour qui renfermait, comme dans une cinquième tombe, le seul objet qui la retenait sur la terre, elle vit distinctement quelque chose de blanc s'agiter aux barreaux. Aussitôt elle détache le mantzara qui l'enveloppe, et le signal répond au signal. C'est lui ! ô ciel, tu nous prends en pitié! C'est lui, c'est mon Albert! s'écria l'infortunée. Il fallait les yeux du cœur, d'un cœur tendre et passionné, pour reconnaître à cette distance et le signal et la main qui le dónnait. Aussi Romilda ne se trompait pas. Sûre d'être vue d'Albert, elle ne venait plus que par l'espoir d'adoucir la pénible captivité de son ami. Chaque jour le soleil en dorant de ses feux le cap Minerve, trouvait la jeune orpheline sur la route du champ du repos, pressant doucement sur son sein les deux blanches colombes, souvenir d'amitié fraternelle, seules confidentes de l'amour malheureux, dans les longues heures de ces jours qu'il lui fallut passer à dresser ses messagers ailés; quelquefois à la vue de cette jeune et belle personne paraissant s'incliner vers la tombe où dormaient tous les siens, des passans attendris lui dirent: »Pauvre Romilda! comment pouvez-»vous résister à cette vie toute de douleur et »de regrets? — Parceque je suis nécessaire »encore au bonheur d'un être plus malheureux

» que moi, répondait la jeune fille, et qu'il faut
» savoir porter son fardeau. »

» Tant de malheurs furent adoucis. La première lettre, qui fut suivie d'une réponse, créa pour les deux amans une existence nouvelle. Ils se voyaient, et l'avenir, qui avait semblé fermé pour eux, commençait à se rouvrir..... L'espoir de briser les fers d'Albert ranimait les forces de sa jeune amie..... Oh! comme elle aimait ses colombes fidèles! Quel soin elle prodiguait à ses oiseaux chéris! De quel regard d'amour elle suivait leur vol rapide, lorsque sa main caressante avait placé sous l'aile discrète les confidences de son cœur! Alors à genoux sur la tombe de son jeune frère, embrassant d'un coup d'œil toutes ses pertes, l'infortunée Romilda s'écriait en pressant son sein contre le signe rédempteur : » Ames des miens, ames bienheureu-
» ses de ceux que j'ai tant chéris, veillez sur
» ceux que vous avez bénis à vos derniers ins-
» tans. » Un jour une des colombes revint plutôt que de coutume; déjà la main de Romilda avait détaché le papier, déjà elle dévorait en idée le billet qu'elle croyait une réponse de son amant; c'était son billet à elle. La fenêtre hospitalière ne s'était pas ouverte. — Albert, qui avait caché ses souffrances à son amie, venait d'y

succomber. Munie des titres qui attestaient tout ce qu'elle avait à regretter, Romilda osa se présenter au chef du conseil qui avait condamné son père et ses deux frères à la mort et son amant à une prison devenue son tombeau. » Je » suis, lui dit-elle, la fille, et tout ce qui reste » de la noble famille Durazzo, la fiancée et la » veuve du duc de Strati. J'espérais le délivrer, » et fuir avec lui nos communs tyrans, mais il » est dans ma destinée de pleurer tous ceux qui » me furent chers. Vous qui avez causé tous » mes maux, exaucez le seul vœu que la mal» heureuse Romilda peut former encore. Que » je puisse pleurer et mourir dans le lieu où » mourut mon Albert........ J'avais besoin d'être » libre tant que j'ai conservé l'espoir de l'ar» racher à la tyrannie; il n'est plus, laissez-moi le » remplacer. Après m'avoir tout ôté, je croirai » que vous m'avez tout rendu, si vous exaucez » ce vœu d'une bouche mourante..... » Le barbare fit un signe et la prison d'Albert devint celle de Romilda. C'est là qu'à quinze ans ses jours s'éteignirent dans les larmes, assise à cette fenêtre où elle avait reçu son amant et d'où elle ne voyait plus que les tombeaux de sa famille. Lorsque les Français vinrent planter la bannière tricolore sur les murs de Parthenope, le nouveau gouvernement prit Romilda sous son égide; il

voulut lui rendre tous ses biens, et y joindre tous ceux d'Albert dont on lui donna le nom. Elle refusa la fortune. »Ils sont là, disait la »noble affligée, en montrant les fosses: ce gazon, »où mes pleurs arrosent les fleurs du deuil, me »séparé moins de ces restes chéris, que le mar»bre dont on les couvrait.» Romilda n'accepta de ses protecteurs qu'un asile moins lugubre. Elle s'y éteignit, peu avant que le général Championnet fût rappelé et partît pour Paris. C'est lui qui fut son zélé protecteur et son ami. L'avant-veille de la mort de l'infortunée Napolitaine, un orage terrible éclata sur son humble demeure, dévasta ses fleurs, sa volière, et frappa une de ses colombes chéries. »Vous le »voyez, disait-elle au général Championnet, »la foudre me cherche partout où je me réfugie. »Ah! pour moi le repos n'existera que dans la »tombe.»

»Romilda y reposa au milieu des siens. Le tems a détruit les croix, la mer a envahi les tombes, mais les malheurs de Romilda et d'Albert ne sont pas oubliés, me dit celle qui m'avait fait ce touchant récit. Elle ajouta, avec cette superstition du cœur que donnent aux femmes les sentimens tendres et les douleurs ameres: Aux jours anniversaires de tant de morts reunis, on voit de blanches colombes raser de

leurs ailes argentées la fenêtre du fort Saint-Elme et les vagues qui couvrent le lieu de la sépulture ; on entend comme un gémissement dans leurs tristes ondulations ; un cri de plaintes, un écho de douleurs répète alors les noms d'Albert et de Romilda. »

CHAPITRE CIX.

Voyage à Caserte. — Audience de la reine. — Détails intérieurs.

Depuis plus d'une semaine je respirais le doux air de Naples; mes jours étaient transportés dans des promenades et des rêveries charmantes; heureuse, sans soucis d'affaires, sans inquiétude de cœur, sans aucune de ces pensées vulgaires qui avec le sommeil dévorent les trois quarts de l'existence, je me laissais vivre, état délicieux de l'ame qui se compose tout à la fois de paresse et de méditation, de souvenir et d'oubli, d'impressions terrestres et de pensées divines. Un paquet, qui me fut remis par le prince Pignatelli, me rappela au but de mon voyage, et à toute la gravité de ma mission.

La grande-duchesse m'envoyait une lettre de sa main pour Caroline, une pour Joachim, me recommandant de me présenter à part chez sa sœur et chez son beau-frère, d'attendre l'effet de leur bienveillance et de leur accueil avant de

m'ouvrir et de me laisser aller à la séduction de causerie qu'elle voulait bien me reconnaître. „Voyez Pignatelli, voyez Roselli; dites un quart „de vérité au second, et au premier la vérité „presque entière; qu'il soit, au besoin, le con„seiller de vos démarches, l'auxiliaire de tous „les moyens que vous aurez à employer. Rien „ne presse; mettez le tems à vos affaires, dé„pensez de l'argent, ayez l'air d'être bien insou„ciante, bien distraite, bien inoccupée; soyez „bien vous-même: pour la première fois, votre „caractère ne sera point un obstacle à vos suc„cès.“

Pignatelli me pressa de faire usage de la protection que la princesse Elisa m'accordait. „Quant „au Roi, me dit-il, je me charge de vous pré„senter à S. M., et de vous y conduire moi même „avant le conseil. Mettez-vous à ce bureau, fai„tes à la reine la demande d'une audience par„ticulière; elle lui sera remise aujourd'hui, et „je ferai tenir à votre hôtel la réponse proba„blement avant ce soir.“ Dès le soir, en effet, je trouvai chez moi un mot du secrétaire des commandemens, et je remarquai avec plaisir cette exactitude et cette attention dont les subalternes devraient toujours donner le mérite à leurs souverains, car elles leur sont comptées, par la bienveillance publique, comme des vertus.

Le colonel Odeleben me donnait le bras quand je rentrai; et, comme je trouvais plaisir à voir son épine dorsale se courber devant les apparences de la faveur et les prestiges du pouvoir, je ne manquais jamais à ses yeux de me donner de l'importance par le récit de mes relations et l'étalage de mes amitiés politiques, toujours cependant sans lui rien dire de positif, le désespérant par des paroles qui avaient l'air de vouloir être des aveux, et qui s'arrêtaient justement à la réticence. On m'annonça qu'un valet de pied avait apporté une lettre du château: là-dessus, je pris ma dignité, et je jetai ces mots à la tête de mon adorateur par ambition: „Je sais... „C'est la reine qui m'écrit.“ Odeleben mourait d'envie de rester pour en savoir plus; mais, „vous voyez, colonel, ceci ne se remet ni ne se „communique: à demain donc,“ me valut le salut le plus humblement respectueux qu'ait jamais fait un solliciteur ministériel. Je le laissai aller rêver toute la nuit à ce grave intérêt, qui était tout naïvement une simple réponse. Je sentis alors, en réfléchissant, que la connaissance du colonel était une infraction à mes promesses, et que je devais la restreindre. Mon audience était indiquée pour le lendemain, à la royale maison de plaisance de Caserte.

J'avais vu Caserte en revenant de Rome. On y

arrive par des routes ornées de myrtes, d'orangers et de mille objets plus délicieux les uns que les autres. Avant de me mettre en route, je procédai à ma toilette avec un désir bien ambitieux de plaire à la reine. Elisa m'avait dit quelquefois que rien ne m'allait aussi bien que le noir: j'espérais sous le même costume obtenir la même bienveillance auprès de Caroline. Je le pris, et m'acheminai fièrement vers Caserte. En arrivant, on me proposa de faire un tour dans les délicieux jardins de la résidence royale, en attendant que la reine eût fini sa toilette; ce que j'acceptai avec d'autant plus de plaisir, que je n'étais pas fâchée de méditer un peu les louanges ou les réflexions que ce grave entretien pourrait m'obliger à improviser.

Je comparus enfin au lever de Caroline, non pas à un lever de grande cérémonie, car je la trouvai seule. M. Baudus, gouverneur des enfans, sortait de chez elle avec le prince Achille, héritier présomptif de la couronne. La reine, tout en reconduisant son fils, était entrée dans le salon où j'attendais mon introduction, et où mon introduction se fit par un mot de la souveraine elle-même, qui me dit: „Venez, Madame, avec nous faire un tour de promenade; „vous êtes ici comme à Florence, de l'intimité." Rien n'égalait un sourire de Caroline. Le matin

est la véritable épreuve d'une femme, même quand elle est reine. La reine Caroline me parut délicieuse, malgré l'heure. Moins parfaitement belle que sa sœur Pauline, elle avait dans la physionomie une grâce, une mobilité, une expression, qui donnaient à sa jolie tête cet air de gaze des élégantes et vaporeuses miniatures d'Isabey. Sous sa petite mine délicieuse et mignonne, sur cette jolie figure de camée respirait avec la grâce une fierté qui la rendait plus piquante; un sourire malin et presque profond accompagnait ses paroles. Tout en elle semblait pétri par les Grâces et animé par l'esprit. Elle possédait toutes les hautes qualités de sa haute destinée: elle l'a remplie comme reine, comme sœur et comme épouse, aux jours de l'adversité, et de manière à mériter l'estime de ceux mêmes dont elle n'avait pas conquis l'amour.

J'avais fait un pas respectueux à l'apparition de la souveraine. Elle me regarda en souriant, et avec un ton de femme à femme, que toutes les sœurs de Napoléon savaient prendre à propos; elle me dit: „Vous avez un peu attendu, „mais aussi convenez que vous étiez debout de- „vant le beau spectacle de la mer de Naples „réfléchissant les feux du Vésuve, et dès neuf „heures vous avez fait le voyage de Caserte. On „n'a point tort de vous confier des expéditions

„importantes : se lever de bonne heure est presque qu'une vertu.“ Je restai stupéfaite de voir la reine si bien instruite de ma vie, de mes démarches et de mes allures. Elle sourit encore à mon embarras, non point avec la malice qui veut intimider, mais avec la finesse qui devine et la grâce qui approuve.

„— V. M. sait que j'ai peu dormi, mais elle ne „peut en être surprise : il s'agissait d'être bientôt „en présence de la sœur chérie de Napoléon. Je suis „donc ici l'objet d'une observation bien prompte!

„— Comme toute personne qui arrive. On „croit surtout servir les princes par l'excès des „investigations; car la connaissance de tous ces „faits n'a été provoquée par aucun ordre, et est „en quelque sorte un acte de surveillance gra„tuite et de bonne volonté. Je vous avoue même „qu'à la nouvelle de toutes ces révélations, j'ai „craint que votre tête, que je sais un peu singu„lière, ne prît fort mal ces attentions, et ne vous fît „reprendre la route de Toscane sans m'avoir vue.“

Pendant ce petit discours, j'avais repris toute ma liberté d'esprit, et je répondis à la reine que la confiance et la faveur d'une honorable familiarité m'étaient trop précieuses pour que je me privasse du bonheur dont je jouissais dans le moment. Regarder Caroline eût suffi pour donner de la vérité à l'expression de ces sentimens,

tant Caroline, élevée loin du trône, avait naturellement les qualités qui l'honorent!

„La grande duchesse, reprit la reine, notre „Elisa, est aimée en Toscane.

„ — Comme elle mérite de l'être.

„ — Et s'amuse-t-on à sa cour? est-elle brillante, riche en nobles et beaux courtisans? „quelques-uns sont-ils préférés? Des haines, „des propos, n'est-ce pas?

„ — La cour de Toscane est comme toutes les „cours.

„ — Et vous ne cachez rien à Elisa? Vous „lui dites tout ce qu'il lui importe de savoir?

„ — Oui, ce qui intéresse sa personne seulement, ce qui dans ses habitudes fait jaser.

„ — Ce qui fait jaser? Et quels sont les objets de ces conversations malignes?

„ — Tout ce qu'il y a de plus simple: une „course, un mot dit dans un bal, la moindre „bienveillance accordée par la princesse à une „personne que le hasard ou l'amabilité rapproche „d'elle. Ne faut-il pas que les grands de la terre „paient contribution aux oisifs? Elisa fournissait outre mesure à cet impôt des grandes villes, en sortant seule en phaéton avec le beau „comte Cereni.

„ — Et vous avez eu le courage de l'avertir?

„ — Sans doute, et en mettant les points et

„les virgules à mes avertissemens, parce qu'à „Florence l'on est ou méchant ou bête, et que „rien ne se propage avec autant de facilité que „les suppositions de la méchanceté haineuse et „de la bêtise malveillante."

„— Vous avez bien raison: en fait d'épigram„mes et de calomnies, jamais la crédulité publi„que n'hésite; pour elle l'apparence devient „toujours une certitude." Puis, avec un air „de distraction, Caroline ajouta: „Et il est „fort bien ce comte Cereni."

„— Si bien, qu'il m'a fallu voir le roi Joa„chim pour ne pas proclamer le comte le plus „bel homme de l'Europe."

„— La flatterie est ingénieuse, délicate..., „et ne me rend que plus claire la nature des „observations que vous avez l'occasion d'adres„ser à ma soeur."

Ici nous fûmes interrompues par l'entrée subite d'une dame pour accompagner, dont l'intimité devait être bien grande, puisqu'elle ne craignait pas d'interrompre. Il est vrai que le motif était grave: elle venait de recevoir une caisse de modes arrivée de Paris par courrier extraordinaire, en même tems que des instructions nouvelles et plus sévères sur le blocus continental. Voici la reine qui, sans contrainte, sans grimaces de grandeur et me traitant comme une

amie „ comme une femme, étale elle-même les robes, les chapeaux, les garnitures qui embelliront encore sa beauté." „ Et ma sœur, me di„ sait-elle, quelle couleur lui sied le mieux main„ tenant? Vous voyez bien ce négligé, c'est une „ attention de mon frère: entre deux victoires il „ pense encore à ces gracieusetés-là. N'est-ce „ pas qu'on peut être un très grand homme avec „ des qualités privées?" Et moi de répondre: „ La famille de Napoléon nous a habitués à ren„ contrer en elle toutes les choses les plus oppo„ sées, le génie du grand et le goût du simple, „ des contrastes qui sont admirables." Puis, entremêlant très adroitement le sérieux au frivole, la reine ajoutait: „ Il faut frapper le peu„ ple, éblouir la foule. Les souverains auraient „ tort de négliger la parure: on leur en sait gré „ comme d'une marque de respect pour les spec„ tateurs. Et Cereni se met-il bien?

— Comme un homme qui aurait besoin de „ ce secours, et qui, sans beaucoup d'esprit, se „ rend compte de toutes les illusions que la toi„ lette peut produire.

— Il est ici, car je sais tout, moi; et avant „ les envois de ma marchande de modes, j'avais „ lu mon rapport ou mes rapports de la jour„ née. On peut tout vous montrer à vous, Ma„ dame, confesseur d'une souveraine; lisez.

„ Si S. M. a entretenu le roi de mon dernier „ rapport, j'espère qu'elle lui aura caché la „ source de ses connaissances. Il faut que le roi „ sache les choses, mais il ne faut pas qu'il sache „ les noms. La discrétion est sacrée de haut en „ bas, mais il est nécessaire au service de S. M. „ que le secret se garde aussi de bas en haut. „ Le roi serait jaloux des renseignemens qu'on „ nous communique au lieu de les lui apporter; „ cela est surtout bien important en ce qui con„ cerne les relations avec l'ambassadeur de France. „ On a dit hier, au cercle de M. le baron Du„ rand, que l'Empereur et Roi avait écrit une „ lettre à cheval au roi Joachim; que S. M. pa„ raissait depuis quelques jours fort mécontente. „ On a remarqué, par suite de ces bruits, que „ le roi et la reine n'avaient point été ensemble „ au grand théâtre.

„ — On voit beaucoup dans les promenades „ une dame de Florence; elle a de fréquentes „ relations avec le Colonel d'Odeleben. On ne „ sait pas trop ce que ce dernier fait à Naples; „ vient-il grossir le nombre pourtant déjà bien „ assez considérable des agens français? Les „ officiers le voient d'un mauvais œil.

„ — La dame de Florence travaille très avant „ dans la nuit; on prétend à son hôtel qu'elle „ n'a pas quitté la terrasse de la soirée.

„ — On a encore arrêté sur les côtes deux
„ barques montées par des matelots français; ils
„ venaient de jeter sur le rivage une énorme
„ quantité de denrées coloniales. Le capitaine a
„ montré une licence revêtue d'un paraphe du
„ gouvernement français. On a relâché immédia-
„ tement les délinquans sur le port, où beaucoup
„ de peuple était assemblé: cette scène a occa-
„ sionné force murmures. Puisqu'on force notre
„ bon roi Joachim, s'écriaient des voix robustes,
„ à rendre son peuple malheureux par la ruine
„ du commerce et par le maudit blocus continen-
„ tal, on devrait au moins respecter les lois qu'on
„ lui impose. Chiens de Français! ils veulent
„ non seulement nous empêcher de gagner notre
„ vie, mais ils viennent faire la contrebande avec
„ privilège: elle ne leur coûte pas même, comme
„ à nous, un coup de fusil. La colère, la rage
„ du peuple était à son comble; le tumulte a
„ fini, ainsi qu'il finit d'ordinaire, par la présence
„ de la force armée; mais l'habitude de se frot-
„ ter aux baïonnettes pourrait bien, à la lon-
„ gue, donner à nos *lazzaroni* le courage de les
„ braver.

„ — La princesse dont Sa Majesté a remarqué
„ l'absence au cercle d'hier, a été rencontrée à Ba-
„ hia avec le beau comte ***, dont le roi s'est éga-
„ lement plaint ce matin pour cause d'inexactitude.

„— Monseigneur l'archevêque reçoit beaucoup
„depuis quelques jours un marchand de Palermo,
„qui lui a remis une boîte de la part de Ferdi-
„nand. On ne fait pas de cadeaux à ceux qui ne
„nous rendent pas de services.

„— Le baron *** a encore perdu hier une
„somme considérable au Pharaon.

„— Il circule depuis quelques jours une cari-
„cature que je n'ai pu me procurer; ce que je
„sais, c'est que c'est une grossière insulte à toute
„la famille impériale. Les marionnettes de la
„rue de Tolède sont depuis quelques jours l'ob-
„jet d'une fureur plus active. Les allusions pour-
„tant ne m'ont pas frappé; ce qu'il y a de cer-
„tain, c'est que le vieux polichinel pense fort
„mal. Il était très lié avec le feu roi, c'est-à-dire
„avec le roi qui réside en face, et qui lui faisait
„donner de bonnes gratifications quand il l'avait
„amusé.

„— On répand le bruit qu'il arrive ici des
„troupes françaises. Les passe-ports sont visités
„avec une incroyable surveillance sur les fron-
„tières. Il y a méfiance et désaccord entre les
„cours de Naples et de Paris: le peuple du
„moins le croit et le répète.

„— La dernière revue du Roi a fait un bien
„extrême, et les secours que Votre Majesté a
„distribués pour les femmes indigentes ont accru

„encore les bénédictions, qui ne demandent qu'à „monter vers le trône, qu'occupent la beauté „et la vertu.

„— Voici ma dernière et ma meilleure nou- „velle: la glace a baissé de près de trois „liards.“

Cette pièce me parut si curieuse, que je l'écri- vis de mémoire en quittant Caserte. „J'espère, „me dit la reine, qui, tout en chiffonnant ses „envois de Paris, n'avait pas perdu un seul des „signes de mon étonnement, j'espère que vous „ne direz qas que je ne suis pas aussi bien ins- „truite que ma sœur Elisa.

„— Dans l'heureuse famille d'un grand hom- „me, les femmes mêmes ne veulent pas mériter „l'épitète que l'histoire de France a donnée aux „rois de la première race. Mais ce que j'admire „plus peut-être que les précautions de la politi- „que, ce sont les élans de la bienfaisance: vous „cachez vos bienfaits et vos affaires, deux cho- „ses habiles et honorables. Permettez cette „éloge à ma franchise.

„— Comment êtes-vous venue à Caserte? me „demanda la reine avec bonté. Je vais vous „faire reconduire; la matinée est chaude, je „veux que vous fassiez le voyage commodément, „pour que vous preniez goût à revenir. Je ne

„laisserai point ignorer à ma sœur combien j'ai été contente de vous.“

Le colonel d'Odeleben m'attendait quand je rentrai à Naples. La vue d'une voiture aux armes des Deux-Siciles, et aux livrées de la reine, produisit sur lui leur effet magique: il me salua, je me trompe, il salua l'équipage avec toute la béatitude d'un bourgmestre. La royale entrevue ne m'avait pas rendue plus fière, mais elle m'avait fait sentir sinon la morgue, du moins les obligations de la diplomatie, et le besoin de cacher des démarches dont l'honneur et le succès dépendaient de ma discrétion. Je me contentai de saluer le colonel, et de lui dire que j'étais très fatiguée de la route, et que j'allais me mettre au régime napolitain du sommeil pendant le reste de la journée. Ce que je fis en effet, avec plus de conscience que je ne voulais le promettre par mes paroles.

CHAPITRE CX.

Nouvelle course à Caserte. — Rencontre et nuit passée chez Deborah.

Caserte m'était devenu cher, depuis que j'y avais vu une reine, mieux qu'une reine, une femme charmante. De grands embellissemens avaient été faits par Murat à cette résidence, et elle était un point de promenade pour les oisifs, très nombreux de Naples. Je voulus la voir dans un appareil plus simple que celui de ma visite cérémonieuse. En parcourant ces beaux lieux, je m'aperçus cependant que, malgré la royale protection qui semblait y attirer la foule, elle ne s'y portait pas de préférence; j'y passai néanmoins des heures délicieuses, mais dont le charme tenait plus peut-être aux souvenirs qu'aux spectacles. Mon retour de cette course capricieuse fut marqué par plus d'incidens que le séjour lui-même. Mon conducteur me demanda, quand je le repris, si je ne voulais pas voir les ruines de l'ancienne Capoue. Craignant de trouver l'ennui

où les citoyens romains s'amusaient tant autrefois, et où leur plus cruel ennemi, Annibal, s'était amusé trop, je préférai reprendre la route que j'avais parcourue avec délices; car j'ai de la reconnaissance pour les lieux qui m'ont procuré d'agréables impressions. Où peut-on en trouver de plus enivrantes que dans cette campagne, jardin embaumé? Mon *vetturino* (cocher), voulut me faire dîner à Cerersá, petite ville assez vilaine, qui sert de contraste à tant de beautés; mais je refusai, et nous nous arrêtâmes à cinquante pas plus loin, près d'une bicoque fort jolie, dont le toit n'arrivait pas au haut du cabriolet, qui n'avait ni portes ni fenêtres, mais qui était tellement entourée de lauriers, de grenadiers et de jasmins, qu'elle paraissait comme assise dans une corbeille de fleurs. Derrière la cabane était un bosquet de hauts peupliers, où grimpait en festons le pampre des vignes. Une paysanne vieille et pauvre vint nous offrir des œufs, des fruits et du sorbet. Dans un coin on voyait une espèce de caisse couverte de feuilles fraîches, sans draps ni couverture; c'était le lit de la vieille. Un bénitier, un crucifix, une madona della Seggiola formaient tout l'ameublement. Un énorme chat, et une cage pleine d'oiseaux, voilà toute la société. Je regardais cette femme, son asile, tout ce qui l'entourait, et à ma curiosité se mê-

lait une sorte de terreur soupçonneuse. En général, les paysannes, même jeunes, sont peu jolies dans les environs de Naples, et Deborah n'avait rien moins que soixante-treize ans. Sous cette hideuse enveloppe battait encore un cœur noble et généreux.

Mon *vetturino* ne me parût nullement content de me voir descendre à la cabane de Deborah, et il me pressa fort de retourner promptement à Naples. Je cédai à son empressement; car, par un mouvement rétrogarde, je me mis à supposer que cette délicieuse cabane pouvait être l'honnête maison de plaisance de quelques bandits. Je m'arrêtai tellement à cette idée, qu'au lieu de suivre ma générosité naturelle, je payai fort mesquinement la dépense, et remontant lestement en voiture, je dis au cocher de presser le retour; la recommandation était inutile: il faisait si bien voler son char, que sur la route la plus unie, il eut la mal-adresse de rencontrer une pierre qui culbuta le phaéton et les gens, à pouvoir casser les roues et nos jambes. „*Maladetta la stregha che ci val questo* *." Pendant que le voiturier criait cette aimable malédiction, j'étais déjà sur pieds. „N'est-ce pas, dis-je à „l'Hippolite en colère, que c'est une sorcière

* „Maudite la sorcière qui nous vaut cela!"

»cette Deborah?« espérant par cette approbation provoquer le récit d'un de ces vieux contes auxquels j'ai toujours trouvé un plaisir extrême, je ne m'attendais guère que cette laide et pauvre vieille allait me faire éprouver un sentiment différent pour son malheur et la plus vive admiration pour sa constante fidélité à un touchant souvenir. Changeant d'idées dans mon embarras, je résolus de passer la nuit à la cabane de Deborah, et dis en conséquence au conducteur de tâcher de gagner jusque-là, et de revenir m'y chercher le lendemain à l'aurore. »*Santissimo!* s'écria le superstitieux imbécille, »je ne vous trouverai plus. — Eh bien! vous »ne perdrez pas la course, lui dis-je en la lui »payant amplement«, et je le laissai, avec deux paysans, arranger sa voiture, et m'en retournai à pied à la cabane.

Deborah était assise sur le seuil, dans l'attitude de la plus triste méditation. Je lui contai mon accident et mon intention de passer la nuit sous son humble toit, si elle voulait bien me recevoir. »*Madona mia*, dit-elle en se signant, vous deman»dez l'hospitalité à Deborah; vous ne la croyez »donc ni sorcière, ni maudite? Que votre entrée »chez moi soit bénie, vous qui ne traitez pas »le malheur comme un crime.« Son langage me frappa par sa pureté; les termes dont elle

se servait ajoutèrent à ma surprise. » Deborah, » lui dis-je, vous n'êtes pas Napolitaine? — Je » suis Florentine, me répondit-elle, et depuis des » siècles les miens furent toujours attachés à la » noble maison des Strozzi; cette famille s'éclip- » sa sous le poids du malheur, et il y a soixan- » te-deux ans qu'ici de vils brigands massacrèrent » le dernier rejeton de cette race de héros, et » sa jeune sœur, celle qui avait sucé avec moi » le lait de ma mère. J'avais alors vingt ans; les » riches amis, les parens de la fiancée, tous ont » oublié, après quelques larmes données, et l'hé- » ritier illustre, et la jeune et belle épouse; le » cœur de la pauvre Deborah a eu plus de mé- » moire. Mais, ajouta la vieille, vous ne pouvez, » Madame, passer la nuit ici; un lit de feuilles » et un peu de paille de maïs est tout ce que je » possède. — C'est excellent, bonne Deborah; » je dors partout, et très bien; et je suis sûre » que vous aussi vous dormez bien, paisible et » contente, sur votre lit de feuillage. — Oui, » grâce au ciel! le repos me reste après les lar- » mes. — Et dans cette cabane, de quoi vivez- » vous? — Depuis que le gouvernement du roi » Joachim a fait cesser toutes les persécutions, » en bannissant les superstitions nuisibles, je res- » pire et ne manque de rien; depuis que la haine » et les préjugés n'osent plus dévaster mon petit

» domaine, que les lois françaises protègent ma » cabane comme le palais du riche, la pauvre Deborah a du pain; ma vie, usée dans les regrets » et les larmes, finira moins malheureuse. Mais » puisque vous êtes venue seule près de moi; » puisque vous voulez honnorer ma cabane et » mes cheveux blancs par une preuve de con» fiance si courageuse, venez voir mon domaine; » la promenade et la nuit sont ici délicieuses. »

Me voilà, avec une femme que je connaissais depuis deux heures et par de sinistres rapports, parcourant la nuit un bosquet nu de toute habitation, dans un pays où l'on pourrait dire que le mélodrame croît en pleine terre pour fournir des sujets à la muse de nos boulevards. Deborah me devançait de quelques pas, et je faisais *in petto* ces réflexions, mais toutefois en les repoussant. Je tombai, en tournant près d'un bosquet de myrtes, sur un banc de marbre noir. » Reposons ici, dit Deborah, vous n'êtes point » une femme ordinaire, vous n'avez point peur. » Je fis bonne contenance, quoique les pulsations de mon cœur fussent devenues plus fréquentes. » *Ils n'y reposent point*, ajoutait Debora, mais » c'est ici qu'ils furent cruellement immolés; ici, » à cette place, où depuis plus de soixante ans » la pauvre Deborah pleure leur mort comme au » jour de leur perte.» Je pressai la main de De-

borah contre mon cœur. Je ne redoutais plus rien, mais j'étais aussi vivement agitée; le lieu, l'heure, le genre de la confidence, tout ajoutait à mon émotion. Deborah devait la porter à son comble, en m'apprenant qu'elle était d'origine française. »Quoi! m'écriai-je, de parens »étrangers, et née à Florence!» Voilà mon imagination lancée dans tous les rapprochemens d'une effrayante conformité.

Il faudrait me connaître pour se faire une idée de l'effet de la solitude sur l'accumulation de mes souvenirs. Deborah me rassura un peu en continuant d'un ton humble et monotone: »Il »y a bien des *siècles* qu'une de mes aïeules, née »à Lyon, se donna la mort pour ne pas sur»vivre à une maîtresse adorée; mais pour que »vous compreniez, signora, cet attachement si »dévoué, il faut vous faire connaître son objet, »qui n'est, hélas! plus qu'une cendre; mais le »récit des vertus d'Isaure, son amour et ses »malheurs, l'héroïsme de l'homme qu'elle avait »choisi: voilà ce qui s'est perpétué de génération »en génération dans notre famille; voilà les »nobles souvenirs qui m'inspirèrent un attache»ment si religieux pour les descendans de l'il»lustre maison des Strozzi. Ce papier (et elle »me donna un manuscrit) je vous le donne; »vous êtes digne de le conserver; mais vous

» n'en parlerez pas à la pauvre vieille Deborah;
» vous me la rendrez. » J'ai ajouté de ma main
» tremblante le peu de lignes qui vous appren-
» dront la fin terrible de mes maîtres assassinés
» si jeunes. »

Deborah se leva; je la suivis en silence. En rentrant dans sa cabane, elle me regarda. J'ôtai mon chapeau. Deborah resta devant moi, et debout, d'un air inspiré, touchant de sa main décharnée mes cheveux, elle me débita une espèce d'improvisation. Elle comparait ma taille, mes traits et mes cheveux avec ceux de la maîtresse dont cette pauvre femme pleurait la mort depuis soixante ans. Si je dois vieillir autant, je ne perdrai pas non plus la mémoire de cet exemple de piété domestique, de cette scène singulière, de toute une nuit passée dans une cabane que, peu d'heures avant, les apparences auraient dû plutôt me faire fuir que chercher.

Deborah, après son récit, avait levé un grand rideau de laine, et je fus fort surprise à la vue d'un petit lit fort propre. « *Ci dormiva*, * » me dit-elle, et elle resta immobile devant le lit. Une terrible pensée vint de nouveau effrayer mon esprit. » Deborah; pourquoi n'y plus dormir? » votre maîtresse y serait-elle morte? — è *un*

* » J'y dormais. »

» *voto!* * » Quand, en Italie, on vous dit cela, il n'y a plus ni raisonnemens à faire ni avis à donner. » Voulez-vous, bonne Deborah, que je lise » ici le manuscrit que vous m'avez confié? Cou» chez-vous, je veillerai sur votre sommeil. — » Ah! combien vous êtes bonne? *Compassione» vole.* Elle était comme cela, *mia dolce pa» drona.*, ** » et la pauvre Deborah tomba à genoux, les mains jointes sur la poitrine.

J'entendais ses lèvres murmurer des prières. Je pensais à ce vœu d'une si longue douleur, si religieusement observé. Je tenais toujours le manuscrit; il me semblait le sentir légèrement s'agiter; je n'osais interrompre la prière de la pauvre Deborah. Je ne résistai plus à toutes les émotions de ma bizarre situation, et, pour m'en distraire, je jetai les yeux sur la première page où je trouvai une émotion nouvelle en y lisant ce qui suit: » En 1742, l'arrière-petit-neveu » de Philippe Strozzi, et la jeune et belle Paula » Alborgati, se rendant à Caserte pour les visites » de leurs noces, célébrées à Naples, la chaleur » du jour leur ayant fait chercher un abri et » s'éloigner de leur suite, des brigands, attirés

* » C'est un vœu. »

** » Elle était compatissante comme vous, ma » chère maîtresse. »

» par les richesses des habits des deux jeunes
» époux, leur donnèrent la mort, irrités par la
» défense de Strozzi. C'est à la place où les corps
» furent retrouvés, dans le bois, que j'ai élevé
» une pierre qui porte le nom des victimes et le
» jour de leur mort funeste, en jurant, si Dieu
» me fait survivre à cette terrible catastrophe, de
» ne vivre dans les mêmes lieux que de la vie
» des cénobites, de n'avoir de nourriture que les
» produits des champs, de couche que la dé-
» pouille des arbres, et de prier pour mes maî-
» tres bien-aimés jusqu'au dernier soupir. »

Je m'arrêtai, je regardai Deborah; elle venait de s'étendre sur son lit de feuillage. Toute cette laideur de la décrépitude qui m'avait tant frappée venait de disparaître, je ne voyais plus sur ces traits flétris que la belle ame qui les animait, et assise au pied de cette humble couche, ayant sous les yeux le modèle d'une si longue résignation, je lus avec un vif intérêt le fragment de la vie de l'illustre Philippe Strozzi.

CHAPITRE CXI.

Ma présentation au roi de Naples. — Lecture de l'acteur Philippe. — Les ministres du roi.

MA présentation au roi Joachim se fit d'une manière moins cérémonieuse que ma présentation à la reine, puisque le prince Pignatelli se contenta de m'amener au château, et de me faire attendre que S. M. sortît de son cabinet pour présider le conseil des ministres. Le premier des appartemens était occupé par les chambellans, puis venait une autre salle où se tenaient les aides de camp, des officiers supérieurs des régimens de service; une espèce de camp et d'état-major, toujours prêts à servir le prince. Les uniformes de ces officiers étaient éblouissans de richesse. Tout le caractère de Murat respirait dans cette magnificence militaire qui tenait de la . erie. Ce coup d'œil parlait encore plus à mon imagination et à mes goûts que les beaux spectacles de la nature qui venaient de m'enchanter par leurs merveilles. C'est bien là, me disais-je,

le palais, d'un souverain devenu roi par son épée, toujours prêt à monter à cheval pour défendre sa couronne, faisant de la gloire des armes la distraction de ses loisirs, ne se sentant roi enfin qu'au milieu des images de la guerre qui l'avait élevé.

J'avais déjà vu isolément la plupart de ces brillans chevaliers d'un autre Roland; car c'était le spectacle de Naples que leur présence, et ils ne se montraient pas incognito aux spectacles, aux promenades, dans les salons, leur grâce, leur bonne mine et leur jeunesse les faisant nommer à chaque pas. Ils causaient assez bruyamment, parlaient chevaux, femmes et bataille, du même ton et avec la même facilité de paroles. Pignatelli me donna la main, je traversai cet élégant bivouac sans beaucoup de frayeur, et je me reposai dans la salle voisine qui attenait au cabinet même du roi; là, Pignatelli me dit de l'attendre, une dépêche qui lui fut remise à l'instant exigeant qu'il passât chez l'ambassadeur de France avant le conseil. Pendant ce tems, la discussion allait toujours dans le salon militaire que je venais de parcourir; j'entendais les mots de ganses, de doliman, de liserés, et je ne comprenais pas trop que des termes aussi techniques et aussi simples occasionnassent les disputes d'une colère aussi vive que celle dont les éclats arri-

valent jusqu'à moi. On se serait cru volontiers dans les ateliers de Berchu, beaucoup plus que dans les salons d'un souverain. Mais qu'on juge de ma surprise, malgré une grande habitude des uniformes, quand je vis entrer et s'élancer vers moi l'état-major en querelle, et l'un de ces Messieurs, portant la parole, me montrer des dessins envoyés de Paris, et destinés à servir de modèles au costume d'un nouveau régiment de chevau-légers, et me demander mon avis, ma préférence sur chacun des dessins qui se partageaient les suffrages. Malgré ma connaissance de la galanterie française, qui pouvait bien inventer ce prétexte par curiosité, et comme une occasion d'adresser la parole à une inconnue et de papillonner autour d'elle, je savais aussi que l'étude des couleurs et des liserés était une grande affaire dans une cour toute belliqueuse, où l'émulation de *la tenue* militaire se trouvait excitée par les faveurs et les félicitations du maître. Je répondis avec beaucoup d'aplomb et une sagacité spéciale à la singulière consultation qu'on réclamait de moi, et il fut déclaré par l'aimable troupe que mon jugement deviendrait l'avis universel, lorsqu'il serait question de la chose devant le Roi. »Entre deux uniformes, dis-je à »ces Messieurs, également riches, également »beaux, il me semble que le plus riche et le

le palais d'un souverain devenu roi par son épée, toujours prêt à monter à cheval pour défendre sa couronne, faisant de la gloire des armes la distraction de ses loisirs, ne se sentant roi enfin qu'au milieu des images de la guerre qui l'avait élevé.

J'avais déjà vu isolément la plupart de ces brillans chevaliers d'un autre Roland; car c'était le spectacle de Naples que leur présence, et ils ne se montraient pas incognito aux spectacles, aux promenades, dans les salons, leur grâce, leur bonne mine et leur jeunesse les faisant nommer à chaque pas. Ils causaient assez bruyamment, parlaient chevaux, femmes et bataille, du même ton et avec la même facilité de paroles. Pignatelli me donna la main, je traversai cet élégant bivouac sans beaucoup de frayeur, et je me reposai dans la salle voisine qui attenait au cabinet même du roi; là, Pignatelli me dit de l'attendre, une dépêche qui lui fut remise à l'instant exigeant qu'il passât chez l'ambassadeur de France avant le conseil. Pendant ce tems, la discussion allait toujours dans le salon militaire que je venais de parcourir; j'entendais les mots de ganses, de doliman, de liserés, et je ne comprenais pas trop que des termes aussi techniques et aussi simples occasionnassent les disputes d'une colère aussi vive que celle dont les éclats arri-

noncer par le chambellan, qui se tenait dans une petite embrasure très rapprochée de la porte, on annonça M. l'ambassadeur de S. M. l'Empereur et Roi, et Pignatelli, qui avait entendu le bruit d'importance occasionné par l'arrivée du grave personnage, se précipita au devant de lui, en lui exprimant le vif regret de l'avoir manqué de cinq minutes; qu'il sortait de chez lui, qu'il avait à l'entretenir de la part du Roi. Les deux personnages se retirèrent, tout en ayant l'air de marcher négligemment, jusqu'au fond du salon, et là ils s'assirent, et parurent causer avec une très visible inquiétude de part et d'autre. Je reconnus sous le masque noble et superbe de M. l'ambassadeur de France une figure que j'avais rencontrée souvent dans les corridors du ministre des affaires étrangères. C'était en effet M. le baron Durand, qui avait fait un savant apprentissage diplomatique à la grande école de Paris, je veux dire dans le cabinet de M. de Talleyrand. Pignatelli était un homme d'esprit, et bien certainement capable de soutenir la lutte; mais quoique je n'entendisse pas un mot de la conversation, facilement néanmoins j'apercevais sur le jeu des figures quelque chose de ce grand colloque. On voyait que le diplomate de Paris se dispensait d'être fin, qu'il sentait sa force, sa supériorité, parlant au nom

d'un maître qui faisait la diplomatie bien plus sans doute avec des ordres qu'avec des notes. Je ne crois pas que, sous l'empire, nos ambassadeurs aient eu le loisir de déployer cette science profonde que la crédulité publique veut bien encore juger très nécessaire à leurs fonctions; mais je me rappelle un mot fort juste de lui, et qui peint bien le règne de Napoléon sous ce rapport. On lui avait parlé de je ne sais trop quelle mission dont il pourrait bien être chargé. »Bah! dit l'ambassadeur, je ne connais en fait »de bons ambassadeurs que les boulets de ca»non.«

Pendant que j'observais avec ma curiosité de femme les deux figures si différentes du prince de Pignatelli et du baron Durand, j'entendis comme un murmure sourd et plaintif venant du côté du cabinet de Murat. Mon sang se glace dans mes veines, et ma tête, toujours prompte à rêver des catastrophes et des scènes extraordinaires, croit déjà voir un noble guerrier frappé dans sa carrière de gloire par quelque poignard italien. J'écoute avec plus d'attention, sachant combien j'avais à me défier de mes impressions fantasmagoriques, mais impossible de ne pas me rendre à la supposition de quelque attentat, car le bruit et le murmure semblaient devenir plus effrayans et plus réels. On eût dit de quel-

que lutte, accompagnée de menaces et de résistance. Cependant le chambellan de service, qui était encore bien plus près que moi du lieu de la scène, ne fronçait pas même le sourcil et semblait démentir toute crainte par son immobilité. J'osai m'approcher, bien moins par curiosité que par intérêt pour la vie précieuse d'un guerrier digne de trouver la mort sur un champ de bataille et non sous le fer d'un assassin. Le chambellan, qui avait deviné le motif de mon émotion, s'empressa de me dire: „Vous paraissez surprise de mon sang froid, si près d'un „appartement où vous croyez peut-être qu'il se „passe quelque chose d'extraordinaire; rassurez-„vous, le Roi est fort aimé à Naples; il est „gardé par l'amour de son peuple et par son „courage, dont il n'a pas donné des preuves à „la guerre seulement. La scène qui vous *intri-„gue* tant, est tout ce qu'on peut imaginer de „plus simple et de plus naturel. Le Roi se plaît „à trouver au théâtre la représentation des sen-„timens chevaleresques qu'il porte dans le cœur, „il chérit la tragédie qui élève l'ame; la pompe „des beaux vers le séduit autant que l'éclat des „diamans et des plumes. Aussi, une ou deux „fois par semaine, S. M. reçoit un acteur dis-„tingué qui joue ici les rôles de Talma, lui fait „réciter les plus belles tirades des poëtes fran-

„çais, et s'électrisant par le sublime de vos „grands modèles, rectifie quelquefois avec bon„heur les intonations de l'artiste, et lui étale en „quelque sorte dans toute leur vérité historique „les grandes figures d'Orosmane ou de Tan„crède. C'était aujourd'hui, sans doute, une „étude du fameux monologue d'Hamlet; car je „conviens que la scène a été plus agitée qu'à „l'ordinaire, et tout-à-fait capable d'effrayer „ceux qui, comme vous, ne seraient pas au cou„rant du mystère très peu inquiétant du cabinet „royal. Le Roi ne prend que pour se distraire „ce délassement de quelques heures, et encore „une ou deux fois par semaine. Il a beau y „trouver plaisir, il n'aura pas besoin qu'on lui „rappelle l'heure du conseil; c'est l'œil fixé sur „la pendule qu'il prend cette distraction délicate „et qui n'est point d'un homme vulgaire. Dans „cinq minutes, vous allez voir sortir un Hamlet „de fort bonne mine, sur la figure duquel vous „lirez le contentement, et point du tout les „mauvaises intentions d'un conspirateur.... „Mais pardon, voici la sonnette qui m'avertit; „Philippe va sortir, et vous verrez qu'il a la „physionomie aussi honnête que cela peut-être „permis à un héros tragique."

La porte s'ouvrit, et je vis en effet le Roscius de la cour de Naples, qui jouissait auprès de

de Joachim d'autant d'estime que l'éloquent consul de Rome en prodiguait à l'interprête de la muse latine, ou que le grand Empereur des Français voulait bien en accorder au vrai, au poétique, à l'admirable Talma. Ce Philippe est le même acteur que le défaut d'encouragement a relégué depuis sur un théâtre secondaire, et qui à réveillé nos petites maîtresses sous le masque fantastique et terrible du Vampire.

Les deux diplomates que j'avais laissés dans leur coin, et qui, en gens expérimentés, n'avaient pas éprouvé la moindre distraction de ce qui avait si fort troublé une étrangère, entendirent comme par une simple sympathie la sonnette qui annonçait les audiences du gracieux souverain. Pignatelli se détacha avec vivacité, sans oublier toutefois son porte-feuille, et entra chez le Roi sans être annoncé, ce qui me parut un degré bien intime de faveur et de confiance. Je m'expliquai alors le tact et la finesse d'Elisa dans le choix de son correspondant. Le ministre ne resta que quelques minutes dans le cabinet, reparut presque aussitôt, me prit par la main, et m'introduisit auprès du Roi.

Murat m'apparut alors, et vraiment il fallait avoir lu les bulletins de la grande armée avec l'exactitude de mon admiration, pour que je me crusse devant un des grands capitaines du dix-

neuvième siècle. Qu'on se représente François Ier, jeune et beau, paré de tout le luxe riant des soieries, la tête surmontée d'un panache flottant; un air de galanterie répandu sur toute sa personne, prêt en quelque sorte à paraître dans un bal devant la belle Féronière, ressemblant à un héros de roman plutôt qu'à un roi de l'Europe moderne: la plus magnifique tête sur un corps des plus élégans et sveltes proportions, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, sous un costume qui l'était déjà tant, j'admirai le naturel de ses manières, le bon goût d'habitude et d'expérience, la grâce et la facilité de mouvemens qui soutenaient ce que j'oserais presque appeler une étude du quinzième siècle et la copie d'un paladin. Je l'avais déjà vu à cheval, j'avais aperçu ce nouveau Bayard courant à la tête d'un état-major radieux dans les rues de Naples. A tant de séductions, j'ajoutai encore en ce moment les lauriers de vingt victoires, et j'étais vraiment éblouie. Murat parut sensible à l'effet qu'il produisait et à l'applaudissement flatteur de mon silence et de ma surprise. Joachim s'approcha alors de moi avec un sentiment que je n'ai peut-être jamais vu à aucun autre homme. Il ne ressemblait en rien peut-être à ses rivaux de gloire et de bravoure: c'était une physionomie originale et singulière parmi tant de grandes figures de

guerriers que ma mémoire et mon cœur me rappelaient. Son courage à la guerre, m'avait-on dit, avait quelque chose de chevaleresque et de fabuleux, comme son accoutrement et son armure. Il s'avança donc vers moi avec une nuance de galanterie et de politesse qui tenaient peut-être autant au culte pour lui même que pour les femmes qu'il abordait. Vu de très près, je trouvai une certaine coquetterie moderne avec ce costume antique, un je ne sais quoi de satisfait et d'heureux, enfin un de nos élégans de Paris très bien déguisés sous l'armure de Tancrède. Mais il était si beau, mais il était si bon, que l'illusion et les reflets de son héroïsme ne permettaient pas à la critique de se glisser derrière l'admiration pour rapetisser un si grand capitaine jusqu'au ridicule.

La lettre de la princesse Elisa que je lui présentai, il la lut à haute voix, en se promenant, appuyant avec une bienveillance sonore sur les éloges qu'on avait bien voulu me donner. « Je » suis enchanté, Madame, que ma belle sœur ait » pensé à vous recommander à moi. Ma cour » est le rendez-vous des talens; j'aime les arts » de la paix comme si je n'avais jamais fait la » guerre. Si vous vous déplaisiez jamais à Flo» rence, venez ici; j'entends si votre santé exi-

» geait un autre climat, car avec Elisa il n'y a
» point à craindre d'autre cause de déplacement
» — Votre Majesté est mille fois trop bonne.
» On voit bien que dans la famille du grand Na-
» poléon les bienfaits sont solidaires; n'importe
» sur quel point de l'Europe un Français voya-
» ge, il est sûr de rencontrer un protecteur
» dans quelqu'un de votre noble famille.

» — Vous êtes depuis peu dans ce pays, Ma-
» dame; vous ne vous en irez pas, j'espère, sans
» voir une grande revue; je doute que vous
» ayez pu à Florence être témoin d'un aussi beau
» spectacle. On dit cependant que la garde d'hon-
» neur de la grande-duchesse est magnifique.

» — Oui, mais ce n'est qu'un escadron, et
» cela ne peut soutenir le parallèle avec vos deux
» régimens de chevau-légers.

» — Je compte bien en avoir dans six mois en-
» core six autres, répondit Joachim, avec un
» sourire satisfait de mon attention militaire. S'il
» plaît à Dieu on ne reconnaîtra plus les Napo-
» litains. «

Je crus devoir quitter Murat sur ce mouve-
ment de noble ambition, car mes instructions
portaient de ne lui faire aucune confidence sur
l'objet réel de mon voyage, et ne contenaient
la recommandation de le voir que pour qu'il
connût ma figure et ne s'étonnât point de me

rencontrer à la cour. Il me reconduisit avec une exquise politesse qui paraissait naturelle en lui, et qui était fortifiée par un heureux instinct de la royauté qui lui faisait sentir que l'affabilité des manières était un des devoirs de la puissance, parce qu'elle en est un des intérêts. En traversant le salon où j'avais attendu, j'aperçus la plupart des ministres qui causaient avait l'ambassadeur de France, et qui paraissaient attendre que le roi les fît appeler pour tenir le conseil. C'étaient le prince Pignatelli, mon aimable introducteur, ministre secrétaire d'Etat, le marquis de Gallo, ministre des affaires étrangères; M. Daure, ministre de la guerre, qui riait aux éclats et qui avait presque l'air de mystifier ses collègues; M. Agor, ministre des finances, ami de cœur de Murat, apportant près du trône un dévouement et des talens qui le faisaient appeler le Sully de la cour de Naples; deux ou trois autres encore, dont les noms et les figures ne m'étaient pas connus.

Je rentrai chez moi dans le ravissement de ma réception, heureuse d'avoir pu de près contempler l'homme qui, avec Napoléon et avec Ney, était cité par nos braves comme le plus brave, le roi intrépide qui chargeait l'ennemi une cravache à la main, qui trouvait un secret plaisir à faire cribler de balles ses panaches et ses

soieries, qui ne semblait fier de sa beauté, de sa parure et de son rang, que parce qu'il pouvait chaque jour agrandir et légitimer la renommée et la grandeur sur le champ de bataille.

CHAPITRE CVI.

Rencontre du comte Cereni Albizzi. — Succès de ma mission. — Sir Hudson-Lowe.

Au milieu de tant de distractions par lesquelles je cherchais à masquer à la curiosité publique l'objet de mon voyage, je commençais à le poursuivre avec assiduité. Le bel Albizzi, sur le compte duquel je devais rendre un témoignage exact et minutieux, n'était pas venu seul à Naples, et c'est ce qui avait donné à sa fuite de Florence une couleur plus répréhensible. Un caprice fort peu digne de cette préférence l'avait mis en route; mais, inconstant dans son infidélité, on le voyait fort peu à Naples avec la personne qui lui avait fait faire le voyage. J'avais eu quelque peine à découvrir l'hospitalité qu'il avait choisie, mais dès que je l'eus surprise, sans me confier à qui que ce fût, je me mis bientôt au courant de toutes ses démarches. Je sus ainsi qu'il ne restait déjà plus à Naples pour le motif qui l'y avait conduit, car la so-

ciété était rompue entre les deux fugitifs de Florence. Un hasard, car le hasard est encore la plupart du tems le dénonciateur le plus instructif, m'en apprit plus que les recherches positives auxquelles je m'étais livrée, et me rapprocha plus directement de celui que je devais ramener. Il y avait eu à la cour je ne sais quel gala extraordinaire. Le roi avait dans la matinée passé une revue éblouissante. Le peuple napolitain, si amoureux de tous les spectacles, y avait battu des mains, à l'aspect de ce roi chevalier, courant à cheval au milieu de ses troupes qu'il électrisait de son ardeur. Les femmes s'étaient précipitées sur son passage et avaient accompagné de *vivat* passionnés et bruyans la course guerrière du monarque. Jamais roi ne fut plus populaire par des qualités qui, ailleurs, eussent été peut-être des défauts. Le soir de ce beau jour, Leurs Majestés vinrent ensemble au théâtre de Saint-Charles. On ne saurait se faire d'idée de l'enthousiasme que fit éclater leur présence. La toilette radieuse des deux époux, l'éclat des diamans se mêlant à l'éclat de leur beauté, les sourires gracieux de la reine, les saluts affables du roi, toute cette pompe si bien assortie aux mœurs, toute cette population empressée, formaient une action et une réaction des sentimens

de la foule et de ceux de la puissance; on eût dit vraiment que c'était une fête de famille.

Je m'étais assurée d'une loge pour cette représentation brillante, et je m'y étais fait accompagner par le colonel Odeleben, que cet acte de bienveillance avait charmé. Je me donnais à peine depuis quelques minutes le plaisir d'étaler ma toilette qui n'était pas au-dessous de la circonstance, quand je vois s'ouvrir une loge près du parquet faisant face à la loge royale, et le bel objet de ma mission, le superbe Cereni Albizzi s'installer bruyamment sur le devant de la loge. Cereni était un de ces hommes sans caractère, sur lesquels peuvent s'exercer à coup sûr toutes les volontés; esprit ordinaire et frivole, plongé pour ainsi dire dans la méditation et dans la rêverie de sa beauté; mais cette beauté était si réelle et si imposante, qu'elle empêchait de trop voir ses ridicules, de trouver trop choquante ce soir-là surtout, l'affectation de Cereni à se mettre en évidence, à lorgner, autant qu'il l'osait, la belle souveraine. Tout cela me parut bien niaisement fat. Au même moment, je priai Odeleben de me faire venir des sorbets, le prévenant que j'avais deux mots à dire à quelqu'un hors de ma loge.

En effet, je vais droit du côté de Cereni. Jamais on ne vit expression plus vive et plus plai

sante de surprise que celle de Cereni à mon aspect. Après les premiers mots de reconnaissance, je me contentai de lui donner mon adresse, lui disant que je l'attendrais le lendemain. De retour dans ma loge, j'observai de nouveau la figure que je venais de tant étonner. Entièrement remis de cette surprise, il parut suivre son plan de fatuité, et je n'eus pas de peine à lire sur sa physionomie la conviction que ses attentions impertinentes étaient remarquées et agréées de l'auguste personne qui en était l'objet bien involontaire. Les fumées de cette vanité prétentieuse n'ôtèrent pourtant pas la mémoire au beau Léandre, et ne l'empêchèrent point de me venir voir le lendemain. Je ne manquai pas de lui faire part de mes observations de la veille; il me répondit de manière à mériter un soufflet. La noblesse de sa figure servait si heureusement de correctif à l'inconvenance de ses paroles, que ses joues furent sauvées d'un affront dont elle étaient dignes.

»Que faites-vous ici?» dis-je au volage, avec cet empire qu'une femme sait prendre dans ses interrogations, quand elle sait le faible des gens. »Qu'est devenue l'aimable fugitive qui vous a »fait accourir à Naples?

»— Elle est entrée au théâtre et suffisamment »éclairé, j'ai cessé de la voir.

» — Vous proposez-vous de revenir bientôt à
» Florence ?

» — Jamais ! »

Ce jamais-là ne cadrait pas avec mes instructions, et je dus m'attacher à le combattre. Avec un peu d'expérience de la vie, je commençais à comprendre que les *jamais* ou les *toujours* des hommes ne sont pas choses éternelles ou invincibles. Cereni n'avait pas une tête aussi forte qu'elle était belle, et au bout de quelques jours et de quelques visites, j'eus bon marché de ses sermens et de ses résistances. J'avais fait habilement de la peur la complice de mes insinuations, en persuadant au crédule personnage que sa course, entreprise pour une cause très peu flatteuse, l'exposerait aux soupçons de la politique; qu'avec son immense fortune et sa haute position, il ne fallait point jouer avec la défiance active et toute-puissante des polices; que la cour de Toscane, où il tenait un rang élevé que les bontés de la grande-duchesse relevaient encore, valait mieux que de gratuites tracasseries. Aux premiers traits de ce tableau, Cereni ne répondit que par des exclamations passionnées sur la délicieuse figure de la reine de Naples, et les soupirs d'une ambition aussi inconvenante qu'inutile. » Sans compter les difficultés d'un
» retour de tendresse que je ne crois pas la reine

» capable d'agréer, songez aussi, mon ami, » qu'après sa réserve à vaincre, il y aurait encore » la jalousie de Murat à tromper et à braver. » Les maris ne sont trahis que quand ils méri- » tent de l'être : les femmes ordinaires ne sont » vulnérables que par les légèretés de leurs volages » époux. Si par leur abandon, ils ne préparaient » et n'autorisaient nos fautes, il y en aurait bien » peu de commises. Le cas est bien plus grave » avec une reine, que la dignité de son rang re- » tiendrait encore, lors même que le cœur con- » jugal la délaisserait. Mais Caroline n'en est » point là avec Joachim. Joachim l'idolâtre, ap- » précie ses qualités, s'attache à ses pas, et res- » sent pour sa royale compagne toute la jalousie » frénétique qu'on éprouve pour une maîtresse. » Je ne vous conseille pas de vous mesurer avec » les Othello. »

Tant de considérations réunies et insidieusement présentées produisirent enfin leur effet, et Cereni, persuadé, daigna avouer que son retour à Florence était ce qu'il avait de mieux à faire. J'ajoutai au tableau de son intérêt celui d'autres espérances, qui furent encore assez puissantes pour déterminer l'exactitude de son départ, au jour que devant moi je lui avais fait fixer. Le mien était moins pressant, et contente d'avoir réussi, j'imaginai que l'objet du voyage serait

encore pour la grande-duchesse le plus agréable messager de son succès. Je restai donc à Naples quelques jours encore. Mon baron saxon tournait toujours autour de moi pour pénétrer le secret de mes allures, qu'il imaginait de la nature la plus grave et la plus politique, et qui se réduisaient à une mission en faveur de l'impatience contre l'ingratitude. Du reste, si je lui ai continuellement échappé, je n'ai pas pu m'expliquer sa position plus clairement qu'il ne s'expliquait la mienne. Il voyait beaucoup la grande société, l'ancienne noblesse napolitaine, et il fut fait général de brigade à la suite de ce voyage, entrepris sous un prétexte de santé, qui n'était pas trop justifié pas sa mine et son appétit tudesque.

Il faut que je me fasse un compliment. Avant et après le succès de ma mission, et malgré ma facilité bien connue à me laisser entraîner vers les liaisons commodes et amusantes avec les artistes, j'évitai, autant que naguère et dans d'autres circonstances je l'eusse cherché, ce genre de société. J'établis une espèce de cordon sanitaire entre moi et le théâtre, et cette précaution m'avait paru indispensable, attendu que j'en connaissais le directeur, M. Armand Verteuil, et quelques autres personnes de la troupe royale, et qu'au milieu de tout ce monde, j'eusse

été provoquée par de continuelles interrogations sur les motifs d'un voyage si dispendieux et si peu explicable. Quand on est en relation avec des reines véritables, il ne faut pas se commettre avec des reines pour rire; toute chose a besoin de conserver ses illusions.

La conscience tranquille sur ma conduite, et le cœur satisfait de mes démarches, pour ne pas dire de mon triomphe, je retournai à Caserte, où la reine Caroline m'avait dit, avec une bonté dont j'avais été ravie, que je pouvais me présenter désormais sans convocation officielle. L'accueil fut encore plus gracieux qu'à la première entrevue, la reine plus aimable et plus carressante; il semblait que ce fût un besoin de son cœur d'être bonne et affable autant qu'elle était jolie. Elle me reparla de Cereni, et quand je lui annonçai qu'il avait quitté Naples, un peu chassé par la peur, elle rit aux éclats de la promptitude et de la simplicité de sa résignation. S. M., avec cette finesse qui laisse deviner qu'on n'ignore rien, et cette grâce délicate qui annonce en même tems qu'on sait tout cacher, se contenta de me dire: »J'espère bien »que c'est la route de Florence qu'a prise ce »beau cavalier. Allons, Madame, on sera con»tent de vous là-bas autant que personnelle»ment j'en ai été contente ici. J'écrirai à Elisa,

» et je ne lui cacherai point l'envie que je porte au » bonheur qu'elle doit ressentir de voir auprès d'el» le un zèle aussi éclairé et un dévouement aussi dis» cret. » Je sortis enchantée de cette dernière entrevue, et vraiment il entrait dans ma joie quelque chose de plus que de la vanité. Satisfaite, j'étais heureuse de trouver tant de qualités et de vertus dans toutes les personnes de la famille à laquelle j'avais voué le culte de mes opinions et de mon dévouement. Rien ne serait pénible, ce me semble, comme d'aimer des princes qui par leur esprit ne justifieraient pas le choix que l'on aurait fait de leur cause, et qu'on serait embarrassé de défendre vis-à-vis de leurs ennemis. Je ne revis pas le roi Joachim, mais je recueillis avec un extrême intérêt tout ce que j'entendais dire de sa bonté et de son courage. Malgré cet air de galanterie que lui donnait un costume chevaleresque, malgré la brillante élégance de ses manières avec les femmes, Murat ne prêtait pas même à l'envie le prétexte du moindre tort conjugal. L'aventure de Camilla, que j'ai racontée, une autre du même genre, dont les détails seraient trop longs et que j'appris à Naples, méritent de faire comparer, sous les rapports même d'une vertu fort rare pour un Français, l'intrépide Murat à l'intrépide Bayard. Il était un peu enclin à la colère, à cette brusquerie des camps

qu'on appelle en termes militaires une mauvaise tête; mais il justifiait bien le proverbe des mauvaises têtes et des bons cœurs.

Quand un homme monte si haut, il est bien rare que la malignité ne se venge pas de sa fortune par la calomnie. C'est ainsi qu'on a dit, qu'on a imprimé, que, dans nos troubles, Murat avait changé une lettre de son nom, pour lui donner une affreuse ressemblance avec celui de l'homme sanguinaire que frappa l'héroïque Charlotte Corday, cette femme dont on a si bien dit qu'elle donna la mort comme Brutus et qu'elle la reçut comme Socrate; mais je puis certifier avoir entendu à ce sujet, et de la bouche de M. le marquis de Saluces * qui en avait été témoin, une explication positive. Dans une réunion brillante où se trouvait Murat, par malice ou par hasard la conversation était tombée sur la révolution et le déplorable acteur de ce drame dont Murat aurait ambitionné d'être l'homonyme; le roi Joachim, se livrant à son opinion et à ses souvenirs, avait dit: » *Quant à celui-là, il ne pouvait y avoir rien d'humain sous une si abominable écorce.* «

Qu'on me pardonne cette expression; Murat

* Parent de celui dont j'ai déjà parlé, et qui était gouverneur du palais de Turin.

avait fort bien pris à Naples. Bien plus propre au commandement que Joseph, auquel il avait succédé, il eut à peine mis le pied sur les marches d'un trône qu'il en comprit les devoirs. Il n'eut pas besoin des lieutenans de Napoléon pour réduire ses sujets et assurer la tranquillité publique. Quoique malade à son arrivée, il avait fait son entrée à cheval, présentant hardiment sa poitrine aux mécontentemens populaires, et ainsi appelant à lui les cœurs toujours si prêts d'admirer même le courage qui les écrase. On citait encore à Naples tous les jours ses premières paroles quand, arrivé à son palais, il avait aperçu d'une fenêtre l'île de Caprée, qu'occupaient les Anglais. »Il faut d'abord, s'était-il »écrié, par une vigoureuse canonnade assurer »son pavillon.« Étrange privilége de l'histoire, qui se plaît à mettre en face certains noms pour réveiller souvent de doubles souvenirs! L'homme qui commandait alors l'île de Caprée, qui habitait les lieux déjà célèbres par la prédilection de Tibère, était ce même sir Hudson Lowe, que le commandement d'une autre île a rendu plus fameux. Les rochers ne sont pas favorables à la réputation de ce héros britannique; car le point militaire de Caprée, qui, défendu par l'habileté réunie au courage, eût été imprenable, fut contraint par Murat à une assez humiliante

capitulation, après deux jours d'attaque, telle que Murat savait les brusquer.

Je me plais à citer ces détails, je me plais à rendre hommage aux grandeurs tombées; car, après les ingratitudes que j'ai vues, je ne puis me défendre d'un profond sentiment de pitié pour les infortunes de Murat. Il me semble que l'histoire ne doit point abandonner ceux qui furent trahis par la fortune, ni les amis si rares du malheur. Voici à ce sujet un trait qui mérite d'être conservé. Un des hommes que Murat avait le plus comblés de bienfaits (et combien n'en avait-il pas répandu!), Raphaël Scolforo ne craignit pas de devenir le juge de son ancien maître, lors de la dernière et fatale expédition de celui-ci en Calabre. En apprenant la sentence, une sœur de ce Scolforo, mariée à Pistoye, se rappelant le bienfaiteur de sa famille, changea de nom, comme pour protester contre la responsabilité de l'ingratitude. Cette dame s'est établie depuis à Milan. Je crois qu'elle y existe encore: puisse mon livre arriver jusqu'à elle! puissent tous les traits de loyauté et de fidélité au malheur être connus et publiés, afin que l'estime publique récompense des vertus qui sont si rares dans tous les partis.

Je continuais de mener à Naples une vie si agréable et si douce, que j'avais peine à m'éloi-

gner de ses beaux lieux; c'était la première fois qu'une vie composée d'impressions seulement extérieures, sans aucun sentiment vif, parut me suffire. Le dirai-je? Mon imagination semblait attendre avec quelque complaisance le spectacle terrible et nouveau d'une éruption du Vésuve. Une circonstance bien plus effrayante pour moi vint précipiter mon départ, que chaque jour retardaient les plaisirs du repos, de l'indépendance et de la curiosité. Vers cette époque, la politique paraissait amener d'assez sérieuses mésintelligences entre Napoléon et le beau-frère, qui voulait bien avoir de la reconnaissance, mais qui voulait aussi exercer le pouvoir. Joachim se retira quelques jours à Capo-di-Monte. La reine Caroline se mêlait singulièrement des affaires; beaucoup d'intrigues se nouèrent et se croisèrent alors. Je ne pouvais, ne devais, ni ne voulais les suivre. Toutes ces tracasseries n'allaient pas à Murat, qui était loin d'être dans le cabinet ce qu'il était sur le champ de bataille; le diplomate en lui se trouvait au-dessous du guerrier. Mais ces vagues rumeurs arrivaient bien indifférentes à mon cœur, et n'eurent point de part à ma résolution de repartir enfin pour Florence. La fatalité, qui me fit rencontrer dans les derniers jours cet affreux D. L*** qui a joué un si grand rôle dans mes Mémoires, devint la raison la plus

déterminante de mon départ, et presque de ma fuite. Je l'avais depuis long tems perdu de vue, et ce n'était pas pour moi qu'il était à Naples. Marchant toujours dans les voies ténébreuses de l'intrigue, poursuivant la fortune sur toutes les routes, résolu de l'atteindre à tout prix, mon odieux ex-conseiller devait se retrouver comme un génie infernal dans toutes les situations de ma vie.

D. L*** avait eu de l'avancement dans son métier d'intrigant. Il était arrivé à Naples pour entourer le roi lui-même d'un espionnage qu'on croyait nécessaire dans les circonstances. D. L***, qui avait quelquefois la franchise de sa honte, et une espèce d'orgueil d'état, me fit grand étalage des fonctions élevées et lucratives qu'il venait remplir. Il fut mêlé depuis, en effet, à toutes les intrigues dont la mésintelligence de deux cours, faites pour être plus unies, devint la cause. Je le laissai sur le théâtre de ses nouveaux exploits, et dès la seconde entrevue je lui renouvelai toutes les expressions de dégoût et de mépris que je ne lui avais jamais dissimulées. Certes, je serais allée au bout du monde pour me soustraire à ses visites. Elles n'avaient plus alors pour but de m'exploiter; ses affaires s'étaient améliorées assez pour qu'il eût cessé d'avoir toujours les yeux dirigés sur ma bourse;

mais je ne sais quelle galanterie basse, quel simulacre ou quelle réalité d'admiration l'avait saisi pour ma personne, qu'il voulait bien ne pas trouver changée; un je ne sais quoi de passionné, lu dans des yeux qui n'avaient pas encore exprimé ou feint de sentimens pareils, me fit craindre encore davantage le contact de cet être qui me semblait comme pestiféré. Sans rien lui faire dire, sans faire aucun adieu aux personnes avec lesquelles j'avais été en relation, je me jetai dans une chaise de poste, deux heures après la seconde visite de D. L***, et cette fois je fis la route, non plus en voyageuse qui désire se donner des distractions, mais en femme qui veut éviter un grand malheur.

CHAPITRE CXII.

Retour à Florence. — Nouvelles bontés de la grande-duchesse. — Campagne de Russie.

Mon retour à Florence fut une véritable fête. La grande-duchesse n'était point inquiète de moi, car elle avait reçu de mes nouvelles, et les plus agréables qu'elle pût recevoir. Les princes, qui aiment surtout qu'on se dévoue à leur service, aiment qu'on réussisse. J'avais eu le mérite du zèle, et le bonheur encore plus apprécié du succès. Ma réception se ressentit de cet heureux auxiliaire de la bienveillance. Attentive et délicate comme une inférieure, Elisa n'attendit point que je me présentasse. Instruite de mon arrivée, elle daigna envoyer savoir de mes nouvelles, en me faisant prier de passer au palais, aussitôt après que j'aurais un peu reposé. Moi qui ne repose guère et que l'habitude des fatigues militaires avait de longue main préparée à ne compter ni les lieux ni les nuits, je me rendis immédiatement au palais. Je trouvai la

la princesse encore au lit; elle était un peu souffrante.

„Soyez la bien venue, me dit-elle; j'ai un peu „de mélancolie dans l'ame; vous ne pouviez ar„river plus à propos: mais aujourd'hui, au lieu „de lire, nous allons causer. J'ai été contente „de vous.

„ — Votre altesse attache trop de prix à mes „modestes services.

„ — Franchement, vous méritez de sincères „complimens, et ce n'est pas mon intérêt seul „qui vous les accorde. Votre mission n'a pas „seulement été remplie avec intelligence, mais „votre conduite personnelle a été exemplaire. „Je ne sais pas tout ce que vous avez fait; mais „je sais que vous avez vécu à Naples comme je „voudrais vous voir vivre à Florence. Voilà le „secret du monde, mon amie: suivre ses goûts „et les cacher, vivre pour soi, et ne pas mettre „le public dans la confidence.

„ — Je sentais trop le bonheur d'une mission „confiée par ma souveraine pour n'en pas être „digne. Je n'avais plus seulement à penser à „moi, mais à l'auguste personne dont j'eusse pu „compromettre la protection.

„ — Mais ce voyage a fait beaucoup de bien „à votre tête. Vous avez presque autant de rai„son que d'esprit. Caroline m'a écrit sur vous

„des choses très flatteuses. Elle est bien jolie, „Caroline, n'est-ce pas?

„ — Elle est tout à-fait de sa famille.

„ — Vous savez flatter sans bassesse, et servir sans vanterie; cela n'est pas commun dans „les cours... Et votre mission, dont vous vous „êtes si bien acquittée, vous a-t-elle donné beau-„coup de mal?"

A cet égard je racontai les choses à la grande-duchesse avec une grande réserve d'expression, mais sans aucune altération de la vérité. J'avais à ménager cet amour-propre de femme, que le trône rend encore plus susceptible. J'arrangeai tout cela si bien, qu'au lieu de s'offenser de certains aveux sur certaines premières résistances, elle se mit à en rire, et elle eut raison; car, par le fait, si ces aveux indiquaient un tort, ils prouvaient une réparation qui avait mis le remède à côté du mal. Quand les passions tournent au plaisant, elles cessent d'être bien dangereuses; je crus m'apercevoir, en effet, que l'objet d'une si longue course avait beaucoup perdu de son prix depuis, ou peut-être seulement parce qu'il était retrouvé. Mes devoirs étaient remplis, et mes fonctions diplomatiques, dès lors expirées, m'interdisaient à cet égard toute question. Avec les princes il faut avoir grand soin de ne pas trop désirer la confiance; on en doit faire naître le

esoin sans en provoquer les épanchemens : c'est n très sûr moyen de l'obtenir que de ne pas op la chercher.

Dans tout le cours de cette audience, je dois ieux dire, de cette causerie, Elisa me prodiua toutes les preuves d'une bonté déjà tant de is éprouvée. La reine Caroline, avant mon épart de Naples, m'avait déjà envoyé un fort eau et fort riche cadeau. J'en parlai à la grane-duchesse, qui fut très sensible à une générotté qui lui témoignait le sincère attachement 'une sœur. Elisa ne me donna point ce jour-là peine de passer chez M. Riclle ; sa délicatesse 'était précautionnée, afin de mieux reconnaître mienne. Le bienfait que je reçus d'elle dans cette occasion, pouvait abondamment suffire aux épenses que mon voyage m'avait coûtées, me rocurer les moyens de reprendre à Florence ıon genre de vie, pourtant très dispendieux, ouvait même suffire à des économies ; mais des conomies ! voilà un talent que je n'ai jamais su e donner, et une vertu dont je ne me suis putée que lorsqu'il a été trop tard pour l'acuérir.

Ma position devint à Florence plus intime et us douce de jour en jour. Je puis me rendre justice de croire que j'étais une très bonne nnaissance pour Elisa. Les souverains ont

ont rarement auprès d'eux des serviteurs qui les aiment pour eux-mêmes, qui n'abusent pas de l'intimité pour se glisser dans la politique, et qui ne profitent point des confidences pour se créer une certaine et fâcheuse influence dans les affaires. Sous ce rapport, mon voyage diplomatique ne m'avait point gâtée, et j'avais rapporté, par ce désintéressement, des honneurs et des ambitions de la terre, que tant d'occasions avaient inutilement tenté. Mon cœur pourtant laissait alors toute liberté à mon esprit, et je me trouvais dans une de ces dispositions qui ne sont pas si favorables aux femmes qu'on le suppose, et qui, à défaut de ces intérêts passionnés de l'ame, les jettent d'ordinaire dans les intrigues et une vie de mouvement qui n'a plus rien de noble ni de délicat pour excuse. Ce veuvage du cœur, si je puis ainsi parler, ne me pesait pas assez pour me corrompre: je m'y plaisais, au contraire, comme à un hommage à celui qui était loin d'y croire et de m'en tenir compte. Je mettais un secret orgueil à embellir, à ennoblir le passé par tous ces sacrifices du présent que l'âge rend quelquefois difficiles à l'amour-propre; car, à l'approche des années qui nous avertissent que la beauté s'en va, il faut être bien peu femme pour se garantir des faiblesses qui peuvent nous assurer que le fatal moment

est encore loin, et qui sont en faveur de nos charmes des protestations si flatteuses.

Oui, Ney seul, Ney absent, engagé dans des liens qui m'éloignaient de lui pour toujours, occupait cependant ce coin intime de l'ame, qu'aucune distraction ne peut jamais envahir. Ce n'était plus le feu dévorant de l'impatience, mais c'était le culte du souvenir et la préoccupation des promenades, des rêves et de la solitude; les idées de gloire surtout me ramenaient délicieusement aux rêves d'un amour dont la victoire avait été la complice. Souvent, au milieu des lectures que me demandait la princesse, j'interrompais les frivoles distractions de ses soirées et de ses loisirs par des questions sur le mouvement des armées françaises. Elisa, pour qui la gloire était aussi une idole, et qui assistait de cœur et de pensée à toutes les conquêtes de son noble frère, ne se fâchait point de mes interrogations, et y trouvait au contraire un extrême plaisir; de la sorte, j'étais toujours au courant de ces grandes entreprises par lesquelles Napoléon, ne laissant pas reprendre haleine à la victoire, occupait l'attention du monde courbé sous son sceptre, et par lesquelles, plus habile que ces empereurs qui amusaient la vieillesse de Rome par les jeux du Cirque, il donnait l'Eu-

rope entière pour théâtre à son peuple, parcifiant ainsi l'empire à force de guerres.

Tout, même dans notre coin de Florence, annonçait les préparatifs d'une nouvelle et gigantesque campagne de Napoléon. L'Italie était traversée dans tous les sens par des troupes qui passaient en Allemagne. Des points les plus éloignés, des munitions, des conscrits, de l'argent, étaient dirigés vers le Nord. La trop fameuse guerre de Russie allait s'ouvrir. Si tout ce qu'on a déjà lu de ma vie aventureuse n'eût préparé le lecteur à toutes les velléités d'une imagination inépuisable, j'hésiterais à avouer qu'au moment de la campagne de 1812, ma résolution d'en courir les hasards fut l'affaire de quelques heures. Riche des dons d'Elisa, j'avais dans ma bourse de quoi satisfaire toutes les fantaisies de ma tête. La grande-duchesse, qui ne me refusait plus rien, m'accorda un congé, dont cette fois ma santé fut le prétexte. Personne ne fut donc mis dans la confidence de mon cœur, pas même l'objet qui, à son insu, m'entraînait dans des climats nouveaux. Je n'écrivis point à Ney; il m'eût arrêtée par une formelle défense; et je partis, sans presque espérer que tant de périls nouveaux, bravés pour lui, méritassent même son approbation.

Mille fois en route, et avant de toucher les

terres de la Pologne, j'avais failli revenir sur mes pas. L'hésitation était parfois plus forte que l'amour; mais je marchais toujours au milieu des périls du plus imprudent voyage que femme pût oser. J'avais des lettres pour plusieurs généraux. Cette précaution était même la seule que j'eusse prise. Ney avait le commandement du troisième corps. Je le savais, et on m'en donna l'assurance, avec quelques autres précieux détails, à mon arrivée dans l'un des plus misérables villages de la Lithuanie, près de Newtoki, au moment où Napoléon jetait le grand mot de liberté à la nation polonaise, opprimée par les Russes. Ces cris d'indépendance retentirent et se répétèrent avec une noble crédulité dans ces contrées auxquelles, hélas! on ne demandait que du courage. Au milieu de l'enthousiasme de la guerre, j'arrivai à Wilna, où venait d'être établi le quartier général. Là je pus contempler la réunion d'une de ces armées gigantesques, qui semblaient comme un empire armé, composé de vingt peuples qui criaient *vive Napoléon!* en trois langues différentes.

J'avais parmi mes lettres une puissante recommandation pour le général Montbrun, digne successeur du général Lasalle, et qui mourut, ainsi que son émule, à la tête de ses braves.

C'était un beau spectacle qu'une armée qui,

des sables de l'Egypte et des feux de l'Espagne, venait refouler les enfans du Nord jusque dans leur dernière retraite. Il y avait beaucoup de femmes à la suite de l'armée. J'eus le bonheur de trouver une amie dans une jeune Lithuanienne que son enthousiasme pour les Français avait élevée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait donné au prince Eugène un avis très important sur la marche de Platow, qui avait valu à cette Jeanne d'Arc modeste la reconnaissance du chef et l'admiration des soldats. Nidia cependant, dans ses transports guerriers, cédait à une passion plus intime et plus secrète. Hélas! elle eut la douleur de perdre dans cette terrible campagne celui qui lui inspirait tant de courage. Un jour que je lui demandais qui la poussait au milieu de tant de dangers, elle me répondit: »Les »éloges du prince Eugène! En cédant à la voix »de mon cœur, je croyais obéir à une inspira»tion religieuse. J'étouffai les remords d'avoir »quitté ma famille, par l'idée que mon père »aussi s'était livré à nos libérateurs et au héros »qui venait de promettre une Pologne aux Po»lonais. A ces pensées de gloire et de liberté ve»nait se joindre un sentiment plus puissant, le »cri d'un premier amour; mon imagination s'é»tait à ce point exaltée, que j'aurais été heu»reuse de saisir l'aigle et de la porter comme

»une banniere de victoire au milieu de la mi-
»traille.«

J'eus le bonheur d'être souvent utile à la courageuse Nidia, qui me paya de mes services par la plus douce amitié. Lorsque les troupes furent dirigées sur Wadniloi, nous en suivîmes les mouvemens. Je ne raconterai point les détails de tout ce que nous eûmes à souffrir, de tout ce que nous vîmes de courage et de persévérance, dans cette campagne, contre les obstacles. Nous voyagions en ce moment quatre femmes ensemble, parmi lesquelles il n'y avait qu'une française; tour à tour en calèche, en traîneau, plus tard à pied, à cheval, et toujours avec des fatigues que l'amour et l'enthousiasme de la gloire peuvent seuls faire supporter. Nos deux pauvres compagnes succombèrent. Nidia et moi, plus aguerries nous résistâmes. Après une lutte de trente lieues dans des marais presque impraticables, on nous fit faire halte dans un assez beau château. Nidia n'apprit pas dans le moment la mort du général Montbrun, tombé dans cette immortelle journée de la Moskowa, qui valut à Ney un nouveau titre, moins éclatant encore que la valeur qui le lui mérita. Hélas! la pauvre Nidia n'apprit la mort de celui qui était pour elle le bonheur, que lorsque déjà ses restes étaient couverts d'un peu de terre glacée. En entrant dans Moskou, occupé enfin par nos trou-

pés, cette ville immense nous apparut comme un vaste tombeau; ses rues vides, ses édifices déserts, cette solennité de la destruction, serraient le cœur. Malgré les pompes de la victoire, je me sentais atteinte de je ne sais quelle mélancolie nouvelle à son aspect; les drapeaux me paraissaient tristes et presque entourés de crêpes funèbres et de noirs pressentimens. Nous étions logées rue Saint-Pétersbourg, près le palais Miomonoff, qui fut bientôt occupé par le prince Eugène. La vue de ce jeune héros, les acclamations des soldats, dont il était adoré, nous rendirent toutes les illusions de la victoire. Nous nous étions endormies, bercées par de doux songes: hélas! nous fûmes réveillées aux lueurs de l'incendie, aux cris du pillage et de toutes les horreurs: les portes de notre appartement sont bientôt enfoncées par une troupe de soldats du quatrième corps. A notre aspect, ils nous engagent à quitter promptement le palais, que déjà envahissait l'incendie.

Comment décrire la scène d'épouvante qui s'ouvrit devant nous! Sans guides, sans protection, nous parcourûmes cette vaste cité encombrée de ruines et de cadavres, poussées par des flots de soldats, par des troupeaux de malheureux fuyant la mort, par des hordes de scélérats portant la flamme de tous côtés pour prix de l'infâme liberté que leur avait à dessein laissée

le gouverneur Rostopchin. Nidia et moi nous étions munies de pistolets bien chargés. Naturellement fortes et courageuses, enhardies d'ailleurs par le sentiment de la nécessité, nous marchions au milieu de ces périls. Au détour d'une rue, nous aperçûmes trois misérables dépouillant un militaire blessé et sans défense; l'éclair est moins prompt, le vol de l'oiseau moins rapide que l'action de Nidia saisissant un de ses pistolets et le lâchant sur un des bandits, qui tombe sous le coup; lâches comme le crime et la peur, ses deux complices s'enfuirent devant deux femmes. Nous conduisîmes le blessé dans une église, où nous nous arrêtâmes mêlées à la foule des enfans et des vieillards qui, sur la foi des vieilles croyances, regardant la ville sainte comme imprenable, se laissaient emporter à un désespoir sans borne à la vue des vainqueurs; vainqueurs, hélas! bientôt plus à plaindre que les vaincus. On n'avait mis des sentinelles qu'au grand magasin des vivres. Le nombre des soldats croissait de moment en moment; leur foule obstrua bientôt tous les passages de l'église: la plupart étaient chargés d'étoffes et de fardeaux précieux. J'en vis deux qui entraînaient une russe jeune et belle. „Il faut la sauver, dis-je à Nidia, „qui aussitôt me presse la main et arme son „pistolet. — Non, non, Nidia, m'écriai-je, pas

„comme cela! Parlons à ces soldats, ils sont „Français; nommons *les braves que nous ai-„mons*, ils céderont à nos prières.“ Ces soldats ne maltraitaient point la jeune femme, mais ils faisaient de grotesques efforts pour lui persuader qu'elle n'était pas à plaindre, puisqu'elle avait affaire aux deux *plus jolis grenadiers de l'armée.* Les noms de Ney et de Montbrun furent à peine prononcés par des bouches françaises, que nous vîmes changer les libres manières de ces chevaliers un peu vains; les noms que nous avions prononcés, et que nous répétions, agissaient comme des talismans sur les cœurs des soldats. „Allons, allons, dirent nos deux braves, rame-„nés d'un seul mot à l'honneur, il s'agit d'ac-„complir une bonne œuvre, à la considération „de la *particulière* d'un brave mort pour la France „sur le champ de bataille. De jolies femmes ne „doivent jamais prier en vain;“ et la jeune russe, aussitôt libre, nous baisait les mains de reconnaissance.

Il était difficile que Nidia ne remportât point une pareille victoire; c'était bien la beauté la plus militaire qu'on pût voir. Qu'on se représente un œil doux et fier, un front ouvert, une bouche qui laissait compter des dents éblouissantes, un teint coloré par la force et le soleil, un nez un peu tartare; une cicatrice à la tempe

gauche, une taille de cinq pieds deux pouces, des formes sveltes et délicates. Avec un croissant et une tunique on l'eût prise pour le modèle de la Diane chasseresse. Le plus grand des attraits de Nidia était de les ignorer, de ne compter que sur son ame brûlante, afin de mériter amour pour amour. Nous avions fait asseoir la jeune russe, et avions reconforté sa frayeur par quelques gouttes du vin de nos gourdes. Elle parlait fort bien français; elle nous pria de la reconduire à une maison plus éloignée, où nous trouverions nous-mêmes un abri. En nous acheminant, elle nous avoua qu'elle n'était tombée entre les mains des grenadiers que parce qu'elle s'était enfuie de chez ses parens pour rejoindre un aide de camp du général Nagel. Nous la quittâmes après l'avoir remise entre les mains de sa vieille et heureuse gouvernante.

Nidia fut reçue par le prince Eugène avec cette bienveillance qui sait tout promettre, et qui tient plus encore qu'elle ne promet. On nous logea presque mourant de fatigues dans un des pavillons du château. L'état-major campait autour. Je fus tentée de faire une pétition à l'Empereur pour appeler son intérêt sur notre position. Je n'en fis rien par la persuasion anticipée de la réponse, qui eût bien certainement porté en marge l'ordre d'envoyer la Renommée débiter ses tira-

des ailleurs qu'à la suite des ambulances. Napoléon était aussi empereur à huit cents lieues de Paris qu'au palais des Tuileries. C'était chose bizarre que ce camp qui regorgeait d'objets de luxe, et d'où le nécessaire seul était absent. On mangeait ce qu'on pouvait rencontrer, au milieu des chevaux installés dans des jardins magnifiques. Excepté Napoléon, dont le front soucieux ne se dérida qu'une fois dans cette campagne, hors le chef suprême qui veillait sur tant de misères, chacun trouvait encore l'occasion de rire avec les privations. La gaieté et la galanterie étaient en quelque sorte les dernières vertus de cette guerre. Nous fûmes traitées avec égards par tous ceux qui nous approchèrent. Le nom du prince Eugène nous couvrait, grâce à Nidia, de son égide. Cette admirable amie se serait fait tuer pour me défendre. Au milieu de nos courses périlleuses, elle me disait: „Racontez-moi „votre amour pour le héros de la Moskowa; „racontez-le moi encore, car vous semblez alors „une fée, un génie qui prédit gloire et bonheur, „même dans ces affreux climats.“ Le jour que cette pauvre Nidia apprit la mort du général Montbrun, elle avait entouré son bras d'un crêpe, et quand, dans les libertés de notre vie militaire, elle entendait quelque provocation inconvenante, elle se retournait avec fierté en disant

aux soldats; „Camarades, respectez le deuil du „brave Montbrun!“

On a peint admirablement cette guerre fabuleuse, les épisodes de cette retraite si pleine d'émotions terribles et nouvelles pour des Français; mais le pinceau énergique et pittoresque de M. de Ségur n'a pu en épuiser l'intérêt et en reproduire toutes les couleurs. J'ai vu de malheureuses femmes payer par de tristes et humiliantes complaisances la faveur d'approcher des feux d'un bivouac, ou l'avare nourriture d'un jour; je les ai vues, abandonnées, périr sur la route et sous les pas de ceux qui ne reconnaissaient plus dans les misères du lendemain les victimes qui, la veille, avaient passagèrement excité la pitié de leurs désirs. Nidia allait souvent accompagner au loin les soldats pour chercher de rares et difficiles alimens; elle servait de guide et d'appui aux blessés. Jamais nous n'avons été insultées, et nous avons souvent obtenu des secours pour lesquels il fallait, la plupart du tems, risquer sa vie. Ah! je sens le besoin de le répéter pour l'honneur du soldat français, il suffit, dans les plus rudes circonstances, de prononcer le nom du héros que je pleure, pour échapper à toute espèce d'outrage. Notre projet était de regagner la Lithuanie et d'attendre le retour de l'armée. Nidia connaissait parfaitement le pays; il ne s'a-

gissait que d'une ferme résolution, et elle ne nous manqua point.

Nous quittâmes Pétersbrea, le 19 septembre, et nous nous dirigeâmes vers Wilna. Sur la route de Borowski, nous rencontrâmes la 13e division et la cavalerie du général Ornano. Quelques officiers de notre connaissance nous montraient toutes les difficultés de notre entreprise; Nidia s'écriait alors, généreuse Cassandre de bivouac: „Pressons-nous tous maintenant, dans „un mois il sera trop tard; nous aurons les „frimats à combattre et ils seront les plus forts.“ On riait encore; mais nous nous sommes revus au fatal Boristhène, et ceux qui avaient échappé répétaient alors à Nidia: „Eh! pourquoi „votre prophétie n'est-elle pas allée jusqu'au „cœur de Napoléon!“ Jusque-là les Cosaques n'avaient point encore inquiété nos équipages; mais ils parurent pour la première fois, avec l'insolence de leur *houra*, derrière les chariots sans escorte. Je n'avais pas l'énergie guerrière de Nidia, mais à l'approche du tigre je sentis le besoin de le tuer. C'est dans leurs déserts qu'il faut les avoir vus tombant sur nos soldats, non pour les combattre mais pour les piller, et les laisser nus comme des bêtes fauves sur les neiges. Dans cette première et subite alerte, Nidia tira huit coups de pistolet, dont cinq

portèrent juste. J'essayai de ne pas être au-dessous d'elle. Un soldat, qui ajustait l'ennemi par-dessus mon épaule, me dit: „Votre main „tremble; auriez-vous pitié de cette canaille?“ Je lâchai le coup, et tout en mâchant une autre cartouche, le soldat me fit frissonner par l'énergie de cette approbation militaire: „Cest bien „cela.“ Nidia, électrisée, s'était saisie d'une carabine, et allait se jeter encore plus dans la mêlée, quand le bruit de la cavallerie vint faire, ainsi qu'à l'ordinaire, lâcher prise aux Cosaques. Il y eut tant d'éloges pour Nidia, que j'aurais rougi de démentir notre amitié par mon peu de courage. L'occasion se renouvela souvent d'en donner des preuves dans ces innombrables attaques de bagages, triomphe ordinaire des soldats de Platow; voir en face les sales héros du Don eût suffi pour inspirer la force de les braver.

Près de Viazma, Nidia, qui s'était un moment éloignée, nous sauva tous encore par son appel et son énergie; là elle eut à lutter corps à corps contre un cosaque qui, l'ayant reconnue pour femme, devenait presque intrépide par convoitise. La fortune nous amena heureusement le renfort de la division commandée par le général Nagel, et, toute la nuit, le nom de Nidia fut répété par les acclamations des braves, de bivouacs en bivouacs. Tant que nous avons eu quelques

provisions, nous les avons partagées avec les plus faibles. Quel noble prix nous en reçûmes! Les plus nécessiteux et les plus souffrans nous offrirent souvent le partage de leur chétive nourriture; le cheval devenait le seul luxe de tant de misérables repas. Une répugnance invincible m'empêchait d'y toucher. Un peu de farine restait, et un ordre sévère fixait le nombre de cuillerées pour chaque officier. Un jeune sous-lieutenant, exténué, et qui éprouvait le même dégoût, eut cependant la générosité immense alors de nous forcer à prendre sa part de bouillie, et quelques autres l'imitèrent. C'est là qu'il fallait étudier le cœur humain à nu, aux prises avec toutes les plus épouvantables épreuves; les relations de cette campagne en ont négligé ce côté si tristement curieux. Que de dévouemens, que de beaux traits n'eussent pas dû rester oubliés! Il ne peut m'appartenir de m'élever jusqu'à la hauteur des considérations morales, ou à l'autorité des vues militaires: mais il est de ces choses qui m'ont trop saisi l'ame pour que je les passe sous un silence impardonnable, telle cette fière et admirable réponse du général Guyon au parlementaire de Milondorf, qui lui répétait: „Napo„léon et la garde impériale sont en notre pou„voir; le vice-roi est cerné par vingt mille hom„mes: s'il veut se rendre, on lui offre des con-

» ces que j'emporte là pour une fille de seize » ans. Il m'a répondu : Cela ne fait pas de tort » auprès des femmes ; nous y joindrons une lieu- » tenance et la croix. — Et votre parole, maré- » chal, d'être parrain de notre premier enfant. » — Oui, camarade, je le promets. Après de » ces mots-là, voyez-vous, Madame, il n'y a rien » d'impossible au soldat français ; car ce ne sont » pas les Russes qui nous ont vaincus, c'est leur » climat d'ours. »

Nous pressâmes la main du brave, et nous lui prodiguâmes tous les soins de la plus tendre fraternité. Il revint avec nous jusqu'à Marienwerder, d'où le prince Eugène faisait partir les troupes des différens corps qui arrivaient de tous côtés. Nidia lui demanda de rester ; je tentai vainement de tempérer son ardeur belliqueuse, car mon héroïsme était d'admiration et non d'action. Nous nous séparâmes, pour obéir chacune à notre destinée. Je quittai avec des larmes de reconnaissance cette admirable et courageuse fille, qui trouva la mort plus tard, hélas! au passage de l'Elbe, à Torgau. Nouvelle affreuse, que je n'appris que trois ans après ; car de toutes les personnes qu'on a chéries, il n'en est point peut-être qu'on voie disparaître avec plus de regrets que celles qui ont été de moitié avec nous dans quelques grandes épreuves de la vie.

Je viens de retracer mes fatigues, mes traverses, mes périls, dans une guerre surhumaine, par les faces nouvelles qu'elle sembla donner à la mort. Un sentiment bien puissant m'avait fait tout entreprendre et me faisait tout supporter. Pourquoi allais-je affronter les hasards d'une campagne? pourquoi allais-je exposer la faiblesse d'une femme aux rigueurs d'un climat d'airain? pour obtenir encore un regard de celui dont un sourire m'avait toujours payée de mes courses militaires. Ce regard était toujours comme un monde offert à mes espérances; le rêve seul de cette récompense m'avait rendu possibles toutes les impossibilités de tems, de distance, de sexe, de fortune. Ma vie s'immolait ainsi à quelque heures, incertaines encore. Je donnais tout pour un moment dans l'espace. Hélas! cette fois, que j'allais regretter ce moment dont la conquête m'avait tant coûté! Je venais de jouer mon existence pour un éclair de bonheur, et cet éclair, le plus rapide de ma vie, en devint le plus cruel.

Avant de quitter ma petite lithuanienne, nous avions rejoint ensemble les derrières de la division Gudin, qui s'était réunie au troisième corps, commandé par le maréchal Ney. Il y avait encore des jours de triomphe dans cette fatale déroute, et pour ainsi dire, quelques remords de

la victoire. L'excès d'une misère commune à tous, et que les officiers généraux subissaient aussi dure que les derniers soldats de l'armée, n'avait point enlevé à l'or sa toute-puissance, et je me servis de mes dernières ressources et de son reste de prestiges pour acheter les moyens de faire connaître enfin au héros de cette guerre et de mon cœur, que moi aussi j'étais de ceux qui pourraient dire un jour: J'ai vu Moskou, j'étais au passage de la Bérézina!

Il y a des choses qui, telle abnégation de vanité qu'on ait faite, tel désintéressement d'amour-propre qu'on y ait mis, coûtent singulièrement à avouer pour l'orgueil féminin. On ne sera donc pas étonné que j'aie autant retardé la confession des dernières vicissitudes de cette campagne. J'eus à passer trois mortelles heures dans une misérable cahute aux environs de Volutina. Ma toilette était si horrible, qu'elle était un véritable déguisement. Dans une personne ainsi accoutrée, on pouvait à peine soupçonner une femme. Ney cependant n'eut qu'à jeter les yeux de mon côté pour me reconnaître. Avoir été apperçue avait suffi pour être devinée. J'allais m'élancer au-devant de ce premier bonheur; j'allais témoigner à l'ame de ma vie combien j'étais fière de cette perspicacité de souvenir, lorsque des termes d'une énergie qui était

loin d'être celle du sentiment dont j'étais possédée, m'intimèrent l'ordre du renvoi le plus positif: » Que faites-vous ici? que voulez-vous? » Eloignez-vous vite. Avec cette apostrophe, quelques courtes et brusques réprimandes sur ma rage d'imprudence, sur ma fureur de le suivre partout, je n'eus que la force de lui répondre ces mots: » C'est une rage, en effet, mais ce » n'est pas du moins celle des plaisirs ni de la » vanité, » en désignant mes vêtemens grossiers, mon visage brûlé par le soleil et fané par les fatigues. Il ne tint compte ni de la harangue, ni du costume. Il était lancé. Son mécontentement de me voir là était si grand, il en laissait échapper les expressions avec tant de vivacité, que je crus qu'il allait dans sa colère me repousser au bord opposé du Dnieper. Etourdie de la réception, frappée de la foudre, je restai plus d'une heure immobile, les yeux fixés, croyant le voir; il avait disparu sans davantage s'occuper et s'inquiéter de moi.

En 1813, quand je rappelai au maréchal Ney cette scène d'une fureur si violente, suivie d'un silence et d'un abandon si cruel, il me dit qu'il avait été si mortellement effrayé de l'extravagance qui m'avait pousée au milieu de tant de périls et des licences d'une armée, qu'il avait même été tenté de me battre. La vérité exige que j'avoue que

la tentation avait été si vive, qu'il y avait, je crois, cédé un peu; c'était à son insu, car les grandes passions ne savent ni tout ce qu'elles veulent, ni tout ce qu'elles font. La colère est donc encore de l'amour, puisqu'elle est aveugle comme lui.

Au passage du Dniéper à Serokodia, j'aurais encore pu lui parler. Un nouveau laurier venait de cacher ses torts et de cicatriser ma blessure. Je pouvais, je voulais lui dire: Vous venez ici d'ajouter encore à votre gloire immortelle, vous seul venez de sauver des Français perdus dans les déserts de glace; j'aurais voulu lui exprimer ce qu'aujourd'hui tous les partis répètent, ce que la postérité proclamera sur les cendres du brave...... Mais je m'en tins au bonheur d'entendre les acclamations lointaines: Il entrait alors un peu de crainte dans mon délire pour lui, et j'ai presque l'idée que je l'idolâtrais encore plus en le craignant de cette façon-là......... Oui, le reproche même lui était compté par mon cœur, et me semblait encore un intérêt tendre. Je trouvais je ne sais quel plaisir à m'entendre plus tard gronder sur mon association avec Nidia, mes marches et contre-marches avec les troupes du vice-roi. J'avais beau dire au maréchal que toute la protection d'Eugène s'était exclusivement portée sur la

jeune lithuanienne, que j'avais glissé, inaperçue, dans cette bienveillance, il avait en tête de ne rien croire de ces sincères protestations. Le faire revenir d'une idée aussi fortement conçue eût été m'exposer à voir renouveler la consigne et la correction militaire du Dnieper. Je n'eus garde de tenter deux fois la chance du même plaisir. Enfin il se rendit à l'évidence de mon attachement, et il eut la générosité de me prouver cette tardive mais forte conviction, d'une manière que je ne peux passer sous silence.

» Pauvre Ida, me disait alors cet illustre » guerrier, comme vous étiez affublée, ce vilain » jour-là.

» — Laide à faire fuir un cosaque, peut-être.

» — Laide....., oui, mais d'une laideur divine, » toute de passion, belle encore d'énergie, de » sensibilité, de désintéressement.

» — Vous vous trompez. L'idée de faire quel» que chose qui vous plaise, compose pour moi » une somme énorme de félicité. Ah! l'égoïsme » le plus habile ne trouverait pas mieux que » ce que je me donne de bonheur, lorsque je » me livre à un mouvement de cœur qui peut » me rapprocher de votre ame. Oh! non, l'in» génieux égoïsme avec son *primo mihi* n'inven» terait pas une plus douce volupté personnelle.

» — Comment, du latin, mon cher frère d'ar-
» mes! . . .

» — Comme s'il en pleuvait, M. le maréchal. »
Ces scènes, d'une gaieté militaire qui allait souvent jusqu'à l'extravagance, commencées par le sentiment, la raison les achevait presque toujours. Ney, alors inspiré par la conscience d'un attachement vrai, m'adressait des remontrances amicales sur ma conduite, des conseils sur ma position, des offres de services positifs. A tout cela, je répondais par la protestation sincère que je n'y pouvais rien, par l'énumération des ressources pécuniaires qui permettaient tout et ne demandaient pas autre chose.

Je puis me rendre le témoignage que j'employai autant de petites adresses et d'innocens mensonges pour convaincre le maréchal de la pureté d'un attachement qui n'avait nul besoin de ses dons, que d'autres femmes en eussent employé à provoquer ses générosités. Dans une vie si pleines d'égaremens, c'est bien quelque chose, ce me semble, que ce noble sujet de paix avec ma conscience.

J'avais éprouvé tant de contrariétés et de fatigues, supporté tant de privations dans cette campagne de Russie, si follement entreprise, si lestement exécutée, qu'en franchissant les frontières de France pour y rentrer à la fin de nos

traverses, il me sembla que rien au monde ne pourrait plus me décider à courir de nouveau les hasards de la guerre. Mais, hélas! ce cœur, que l'approche de tant de grandes ames avait rendu français, devait plus tard être provoqué par de si puissans appels, que ce me deviendrait un devoir d'assister à de nouveaux combats et de m'associer à des gloires douloureuses. La raison, quelques froids retours sur le monde, sur les devoirs plus simples qu'exige mon sexe, quelques intermittences de calme dans ma tête volcanique, m'avaient, comme à l'ordinaire, inspiré mille projets de repos, mille résolutions de sagesse. Mais, comme à mon ordinaire encore, je les abandonnai à la première occasion. Je ne fis, pour ainsi dire, que toucher barre à Paris, et je ne sais pas pourquoi, en vérité. Cette ville avait-elle des illusions et des consolations à m'offrir?

Cette campagne même, que je venais d'achever si péniblement, qui m'avait si peu récompensée de mes espérances et de mes sacrifices, m'avait cependant encore laissé des impressions si puissantes, des souvenirs de Ney si irrésistibles, que mon imagination comptait toutes ces fatigues, toutes ces peines passées comme des délices; la guerre, les privations et les dangers, comme autant de rapprochemens avec Ney. J'avais ad-

core d'incroyables sallies d'enthousiasme ; la froideur de cet accueil peu galant que j'avais reçu dans la retraite de Moskou ne me glaçait qu'à de longs intervalles, et si je ne retrouvai pas dans le moment même l'exaltation nécessaire pour suivre immédiatement le héros de mon cœur, elle ne m'en faisait pas moins vouloir et chercher des distractions moins frivoles que celles de Paris, des distractions images de la guerre, des impressions fortes et des courses encore périlleuses.

En traversant ce Paris veuf de tout ce qui m'était cher, j'eus presque une joie d'enfant de trouver un prétexte outre toutes les raisons de devoir, de le quitter aussitôt et de me remettre en route pour l'Italie ; c'était un paquet de papiers que j'avais oubliés à Naples, dont plusieurs se rattachaient à mes rapports avec Florence, et auxquels cependant la précipitation de mon départ et l'incertitude de mon domicile avaient fait faire ce circuit et ce détour que le hasard s'était ainsi chargé néanmoins d'abréger. Le souvenir d'Elisa me rappelait également par la reconnaissance. Quoique cette fois mon congé fût illimité, les convenances et la délicatesse me commandaient de l'abréger. Me voilà donc ne profitant de mon séjour dans la capitale que pour y rassembler toutes mes ressources, tous

mes débris d'argent, afin de m'embarquer comme ce philosophe de l'antiquité qui portait tout avec lui, et qui ne portait pas grand'chose. J'avais quelqu'un à voir à Nice, M. Tampier, directeur de la poste, homme aimable, d'un ton parfait, avec lequel j'avais quelques affaires, et dont j'aurai plus tard à citer les services obligeans.

Prendre une résolution, l'exécuter, lever les petits obstacles, me débarrasser des difficultés minutieuses, tout cela est toujours pour moi la même chose. Rien de remarquable ne m'arriva jusqu'à Nice, où je ne restai que deux jours. Je m'embarquai dans cette dernière ville sur une felouque pour Gênes. Moi qui aime tant les voyages, je n'aime pas les voyages par mer; ils ne m'incommodent ni ne m'effraient; mais l'idée de la captivité, l'aspect de cette prison mouvante et qui semble pourtant immobile, l'impossibilité des distractions en face de ces scènes monotones et effrayantes des abîmes et des cieux, ce spectacle m'attriste et me plonge dans une mélancolie maladive. Il me semble que je ne puis échapper à la délirante activité de mon imagination qu'en la fatiguant, qu'en l'épuisant par la faculté de courir et de me mouvoir. Heureusement que cette ennuyeuse corvée maritime ne fut pas de longue durée. Elle devint presque

imperceptible par le bonheur que j'avais eu de m'embarquer le soir. Le trajet se fit dans la nuit; ce fut l'affaire d'un songe. On vint nous réveiller avec l'invitation de débarquer. Je ne m'arrêtai à Gênes que pour déjeûner; mais, habile à profiter des heures, je sus me les rendre douces en choisissant le lieu de ce repas si court sur le port, vis-à-vis de ce spectacle merveilleux qui tant de fois m'avait retenue et captivée. Je partis immédiatement pour Lucques, et par terre; de là je me rendis immédiatement à Pise, où j'appris que se trouvait en ce moment la grande-duchesse.

Je craindrais vraiment d'être taxée de vanité, si je disais tout ce que l'accueil que me fit la princesse eut d'intime et d'aimable. Il y avait dans sa surprise de me voir plus qu'une gracieuse bienveillance; c'était quelque chose d'abondant, d'affectueux, de fraternel, comme l'amitié. J'étais ravie, j'étais confuse de tant de bontés. Les affaires, tristes alors, et qui étaient de nature à charger de soucis les têtes sur lesquelles commençaient à chanceler les couronnes, ne rembrunissaient pas le noble front d'Elisa. Confiante, facile, abandonnée, il semblait qu'en ce moment ma présence fût le seul grand intérêt de sa vie. Elisa avait compté le temps de mon absence par chaque mois dont elle s'était composée.

„Eh, mon Dieu! ma pauvre lectrice, qu'avez
„vous fait, qu'êtes-vous devenue pendant un si
„long congé?

„ — J'ai été en Russie, j'ai fait la campagne
„de Moskou, j'ai passé la Bérézina.

„ — Et vous avez échappé! N'est-ce pas, que
„les Français n'ont point été vaincus?

„ — Oh non, Napoléon, Ney étaient là. Mais
„il y a eu quelque chose de plus puissant que
„le génie, de plus fort que la valeur française:
„les glaces, les frimats, la fatalité. Quelle ar-
„mée! quelles troupes! Le feu de vingt batail-
„les avait vieilli toutes les moustaches. Ces ba-
„taillons innombrables, rassemblés des quatre
„vents, où se parlaient toutes les langues de
„l'Europe, étaient plus nombreux que la popu-
„lation de quelques-uns de ces royaumes. J'ai
„vu une division de cuirrassiers qui, à elle seule,
„était une armée de fer et d'acier. Des batte-
„ries qui vomissaient le feu et la mort étaient
„chargées avec autant de sang froid que s'il se
„fût agi de murailles désertes. J'ai vu Murat,
„j'ai vu le prince Eugène, j'ai vu l'Empereur,
„se battre comme des soldats, s'élancer comme
„des géants, marcher plus tard comme des mal-
„heureux. Il a fallu la coalition de la nature
„entière, la révolte de tous les élémens, pour
„dissiper cette armée, qui, dans son abattement,

„était encore la France par les vertus du malheur et de l'adversité. Que faire, comment résister, quand souvent les mains de nos grenadiers se glaçaient durant le court intervalle „d'une cartouche déchirée, que leur bouche seule „pouvait rejeter? Tant qu'on a pu combattre, „les Russes ont été battus. La Victoire nous „refusait les bras, plutôt en quelque sorte que „ses faveurs. Vous pouvez m'en croire, je n'ai „jamais vu nos soldats en retraite; mais une retraite pareille a montré encore des courages, „et prédit une vengeance digne du génie de Napoléon et de la fortune de la France.

„— Oui, oui, soyez tranquille; il suffit au „grand Napoléon de frapper du pied la terre „pour en faire sortir des soldats. Il va s'avancer au cœur de l'Allemagne avec des phalanges „nouvelles que son regard suffit pour aguerrir. „Depuis la Vistule jusqu'au Rhin, il n'est pas „une place forte que nous ne possédions. Nous „sommes encore en Pologne; nous sommes encore les maîtres de nos ennemis, les maîtres „du monde. Dans quelques mois, l'Empereur „va nous donner de ses nouvelles, et des plus „grandes qu'on ait eues.

„— Ah! que V. A. me fait de bien! Elle me „rafraîchit le sang avec ces espérances de gloire. „J'oublie mes fatigues, j'oublie Moskou: il me

„semble que tout mon être se ranime au soleil
„d'Austerlitz.

„ — Napoléon saura bien en faire reluire les
„rayons. Il est parmi nos serviteurs et nos
„amis les plus dévoués des ames timides qui,
„voyant déjà au-delà d'un revers, s'étonnent
„que l'Empereur ne fasse nulle attention à la
„perte d'une armée de huit cent mille hommes,
„et ne parle point de faire la paix; ils ne son-
„gent pas qu'il n'est point de moyen terme dans
„une position pareille à celle de mon frère. Sa
„politique à lui, c'est une destinée; la moitié de
„sa force, c'est son prestige. On lui rendrait
„tout ce qu'il a évacué, la diplomatie suppliante
„lui offrirait le monde entier par concession et
„la paix par prières, qu'il devrait la refuser. Il
„ne peut pas traiter d'égal à égal avec ses en-
„nemis: il est leur subalterne, s'il n'est leur
„vainqueur. Irait-il, répudiant toute sa vie,
„désenchantant la magie de quarante batailles,
„dire au monde: Eh bien! tant de prodiges
„ont été arrêtés, tant de génie est venu échouer
„contre la lance des Tartares à demi-sauvages!
„Réfugié dans son Paris, obligé de regarder
„tranquillement le vieux ménage de l'Europe, il
„assisterait vivant aux funérailles de sa propre
„renommée! Le vainqueur de l'Egypte, réduit
„à donner des levers aux Tuileries et des au-

„diences à Saint-Cloud! C'eût été bien la peine „de monter si haut pour ne plus rien faire de „la puissance. En supposant que par amour „pour son peuple, que par considération pour „quelques intérêts matériels de commerce, Na„poléon se résignât à faire au bonheur de la „France le sacrifice de sa gloire, le marché n'i„rait pas loin. L'Europe, qui aurait eu son „secret, ne s'arrêterait pas dans la carrière des „réparations, et l'indépendance des peuples ne „dure guère au-delà de l'honneur offensé des „rois. Mon frère ne m'a point consultée, mais „je l'ai deviné, et je suis heureuse du moins „qu'il reste lui-même. S'il laissait l'Europe res„pirer, elle lui échapperait; suppliante d'abord, „raisonneuse plus tard, enfin impérieuse et maî„tresse. Il faut, d'ailleurs, que ce qui est com„mencé par lui, par lui s'achève; son héritier „est bien jeune, il doit trouver son lit fait; car „qui peut répondre de l'empire d'un enfant?„

„— L'amour des peuples, l'enivrement des „soldats.

„— Sans doute; mais si ces sentimens se „commandent par des prodiges, ils ne s'entre„tiendraient que par des prodiges nouveaux. La „médiocrité, je le sens bien, ne serait pas si „embarrassée. Les princes ne savent pas à quoi „ils s'engagent quand ils montrent aux peuples

„des vertus extraordinaires; s'ils cessent un mo„ment, d'agir, on appelle leur modération im„puissance. Une fois qu'ils ont fait du sublime, „ils sont dans l'obligation d'en faire tous les „jours, sous peine de déchéance dans l'opinion. „Etrange privilège du génie! on lui demande „toujours parce qu'il a promis beaucoup. Plus „heureux les souverains préservés de ces exi„geances par leurs facultés intellectuelles plus „restreintes, ils contentent l'envie à bien moins „de frais. La force d'inertie leur suffit, et le „monde, qu'ils laissent tranquille, à son tour „les laisse reposer en paix; mais certaines ames „ne s'arrangent pas de cette béatitude politique. „Mon frère est de ce nombre. Il a tracé lui„même les conditions de son existence; il ne „peut pas se mouvoir dans une autre sphère. „Les rois géans ne peuvent plus redevenir rois „lilliputiens. Napoléon ne se rapetissera pas; „cela n'irait ni à lui ni à la France.“

La grande-duchesse s'était électrisée par la tendresse, par l'orgueil royal et fraternel, par l'inspiration de la grandeur et l'instinct d'une généreuse sympathie. Jamais je ne l'avais entendue parler sur de graves sujets avec cet élan et cet abandon. Je la regardais; dévorant ses paroles, partageant toute la conviction de ses pensées, embrassant surtout toute la vivacité de ses

espérances. Je sortis de cette première audience, que dis-je, de cette conférence politique (chose bien nouvelle pour moi), comblée de nouvelles bontés de ma souveraine. Tout m'eût été possible pour elle, excepté de profiter de ses dons pour ma fortune.

Les illusions de l'empire duraient encore; mais elles commençaient à être moins superstitieuses. Les nécessités d'une guerre générale avaient ramené la cour de Toscane un peu à l'économie, et par conséquent à une sorte de monotonie qui n'annonçait pas encore l'ingratitude, mais qui avait diminué l'enthousiasme. La troupe de la cour avait été licenciée. Les artistes français avaient quitté Florence, et quelques autres absences avaient jeté un grande vide dans ma vie.

Les Italiens, toujours soumis et souples, ne l'étaient plus qu'avec quelque insolence; la tristesse, ainsi qu'un oiseau de mauvais augure, planait sur toutes les réunions. Plus de fêtes à Florence, partant plus de dévouement. Tout restait debout et ferme sous la main vigoureuse d'Elisa; c'était chose merveilleuse que cette souveraineté, presque sans garnison, et qui semblait se tenir d'elle-même sous le sceptre d'une femme. Quand je pénétrais jusqu'à la princesse, j'étais aussi bien accueillie, mais je l'étais moins souvent. Le travail de cabinet absorbait quel-

quefois tous les momens d'Elisa. Elle m'avait trop bien garni la bourse pour que je laissasse mes napoléons tranquilles; de peur d'être gagnée par l'ennui de l'inaction, je résolus d'avoir recours à mon remède ordinaire, les courses pittoresques. Les provinces illyriennes étaient le seul coin de l'Italie que je n'eusse pas exploré. Ainsi que cela m'arrive toujours, je rattachai à mon caprice quelques sérieux prétextes apparens, et je fus bientôt prête pour cette nouvelle source d'émotions.

CHAPITRE CXV.

Voyage en Illyrie. — Je retrouve Junot, alors duc d'Abrantès. — Son gouvernement. — Sa folie singulière.

Cette époque de ma vie est remarquable par une disposition singulière de mon cœur. Je n'échappai pas tout-à-fait aux passions, car il était de ma destinée de ne leur échapper jamais; et cependant j'éprouvais je ne sais quel besoin de calme et de distraction, semblable à celui qui appelle le sommeil à la fin d'une journée laborieuse et pénible. Un sentiment restait à mon avenir et paraissait devoir le combler tout entier; mais j'éprouvais la nécessité de me reposer du passé dans quelques impressions nouvelles. J'ai toujours aimé les voyages, et alors les voyages étaient riches de sensations puissantes et glorieuses pour une Française de cœur. La France était partout, et dans quelque endroit que je portasse mes pas, je voyais flotter ces drapeaux sous lesquels j'avais joui d'un bonheur qui était

presque de la gloire. Rien ne me retenait dans les cours brillantes du midi de l'Italie. Je voulais voir Venise, ville miraculeuse que tout le monde a décrite, mais dont personne n'a pu juger sur le faible témoignage des livres. La renommée de nos armes n'y avait pas imprimé des traces moins vivantes que l'ancienne illustration de sa république. La statue de Napoléon, chef-d'œuvre de Battle, s'élevait sur la placette, près de l'endroit ou l'étranger admirait naguère les chevaux de Corinthe et le fier lion de Saint-Marc. On venait d'achever la belle rue *Eugenio*, et les jardins merveilleux qui portaient le nom de ce prince, prêtaient depuis peu de tems aux tristes îles des Lagunes un embellissement qui semble dû à la féerie. Jamais l'éclat du grand empire n'avait été plus éblouissant, et jamais il n'avait été plus près de s'éteindre. Les désastres de Moskou commençaient à retentir dans l'Europe, et déjà Napoléon, pressé de réunir autour de lui toutes les forces morales qui avaient contribué au développement de sa destinée, retirait de ces provinces, abandonnées d'avance, l'élite de ses hommes d'État et de ses capitaines. Le comte Bertrand, qui gouvernait l'Illyrie avec cette supériorité d'esprit et cette bienveillance de cœur qui font respecter et chérir le pouvoir, venait d'être appelé auprès du

souverain, juste appréciateur de la pureté de ses vues et de la sagesse de ses conseils. Il était remplacé par Junot, duc d'Abrantès, autre héros dont Napoléon n'avait jamais dédaigné les services, mais que les blessures et les fatigues mettaient, dit-on, hors de service avant l'âge, et qui ne pouvait plus fournir à ce ministère vice-impérial qu'un simulacre imposant. Il n'en fallait pas davantage chez ce peuple facile et doux, qui ne demande à ses maîtres que la liberté du travail et de la prière, et dont la plus grande partie est encore composée d'ailleurs de tribus nomades ou patriarcales. L'administration du pays était confiée, au reste, à un grand magistrat dont l'aptitude rendait l'intervention du gouverneur à peu près inutile, et qu'on appelait l'intendant général. Cette place était exercée par M. le comte de Chabrol, le même, si je ne me trompe, qui a été depuis ministre, et qui jouissait dès cette époque d'une haute réputation de savoir, de modération et d'intégrité.

Je fus curieuse de visiter cette Illyrie, qui était encore la France. Le nom de ces provinces reculées de la grande Grèce que j'avais souvent rencontré dans mes lectures, me pénétrait d'un enthousiasme difficile à exprimer, et tel que je me faisais nommer tous les villages, comme si j'avais dû trouver partout des souvenirs et

des monumens. Je ne tardai pas à en rencontrer de tous les âges. Il y a si peu de distance entre ce château de Passariano, où le traité de Campo-Formio fut signé, et ces rivages délicieux où les pâtres eux-mêmes vous nomment le Timaye, immortalisé par Virgile! Quelques pas encore, et on vous dira où est débarqué Antenor, où a fleuri Japix, où a régné Diomède, où Castor et Pollux ont navigué, où Jason a bâti des murailles. Toutes ces idées me charmaient comme un enfant, et plus qu'on ne peut l'imaginer, parce qu'elles étaient si naïvement empreintes dans l'esprit du peuple qu'on les aurait crues fondées sur une tradition de quelques années, plutôt que sur une fable de trente siècles, et j'admirais en cela le privilège de ces gloires héroïques dont notre tems a renouvelé de si magnifiques exemples.

Il n'y a rien de sublime sur la terre comme le point de vue du golfe et de la ville de Trieste: depuis le hameau d'Opschina, on embrasse là une espèce de monde nouveau, qui a un ciel, des eaux, des arbres, des palais comme on n'en a vu nulle part. J'étais si fatiguée de ces sensations, que je n'eus pas la force d'écrire au duc d'Abrantés le jour de mon arrivée; je succombai à un sommeil presque fantastique comme les impressions de mon voyage, et où m'appa-

rurent confusément, ainsi que dans mes méditations, les héros de la guerre de Troie et ceux des guerres d'Italie. Quand le soleil fut levé, je me précipitai à ma fenêtre, je l'ouvris impatiemment, et je jetai les yeux avec une admiration indicible sur le golfe, le pont et le palais Carcietto qu'on apercevait tout à la fois de ce point de mon appartement. Il fallait peu s'en éloigner pour saisir le bel aspect de la bourse et de la place du théâtre. Le canal était hérissé de mâts dont les pointes s'élevaient parmi les faîtes des bâtimens et les flèches des clochers; mais on distinguait malheureusement à l'horizon ceux de deux frégates anglaises immobiles et pourtant menaçantes. Cette insulte me brisa le cœur, et je rougis que ces déserts de mers, plus vastes que tous les continens, appartinssent à nos ennemis.

Je dînai chez le duc d'Abrantès, au palais Saint-Charles, dans une salle bien décorée qui donne sur le Môle, et d'où l'on me fit remarquer la tour d'Aquilée. Les honneurs de la table étaient faits par une dame de vingt à vingt-cinq ans, aussi belle qu'on peut l'être sans physionomie, et aussi aimable qu'on peut l'être sans usage.

On a beaucoup parlé du duc d'Abrantès, et peu de soldats ont mérité par des faits d'armes

plus éclatans et plus multipliés d'être immortalisés dans les bulletins; mais il serait rigoureux de ne voir en lui qu'un soldat vulgaire. Il était né dans cette classe honorable de citoyens où les enfans ont presque le choix de leur état, et le soin extrême qu'on avait donné à quelques-unes de ses études marquait qu'on l'avait destiné au monde et aux affaires. Un maître d'écriture aurait envié sa plume, et un maître d'escrime sa belle tenue sous les armes. Il était à merveille dans un salon, un peu droit, un peu tendu, faisant valoir avec quelque affectation sa taille, sa jambe, ces avantages naturels et brillans qui ne lui étaient disputés dans l'armée que par le comte de Fajol, son rival en bravoure et en loyauté. Toutes ses habitudes se ressentaient de l'habitude d'une vie provinciale agréablement désœuvrée; il tirait des armes comme M. de Bondy, et ne reconnaissait pour rivaux au pistolet que Fournier et Delmas. Il avait pour la danse des prétentions moins heureuses, mais qui n'étaient jamais ridicules, parce que c'était réellement un homme de bon sens et de bon goût et qu'il apprenait ce qui est bien par une sorte d'instinct. Je crois seulement qu'on a un peu exagéré son mérite dans ce genre, et je ne vois pas que sa mémoire ait beaucoup à gagner aux succès de l'*anglaise* et de la *montferrine*.

Comme il n'y a rien que d'historique dans ces Mémoires, et que tout ce qui appartient à l'histoire doit être religieusement recueilli, quand il s'agit d'un homme tel que Junot, je n'ai pas le droit d'oublier que son orgueil aurait été moins accommodant sur ses prédilections, c'est-à-dire sur le pistolet, et surtout sur le billard. C'était à propos de ce dernier exercice en particulier qu'il ne fallait pas le heurter d'une prétention rivale: il y avait tout exécuté, tout perfectionné, et le plus brillant souvenir de ses succès militaires ne l'aurait pas distrait de cette démonstration. Ainsi, c'était à lui qu'on devait l'instrument qui taille la queue de billard sans ralentir la partie, et que Bouvard venait de lui apporter de Paris; à cette incroyable époque de la gloire française, où tout ce qui était français paraissait grand, j'ai vu de hauts seigneurs, de graves diplomates, des évêques et des princes lui en faire compliment. Sa passion pour les jeux d'exercice, et sa générosité sans ordre et sans bornes, attiraient, comme on peut le croire, une foule de parasites et de spéculateurs; et l'Illyrie, sous un tel prince, tombait en proie aux premiers aventuriers venus; mais Napoléon le savait. L'Illyrie allait lui échapper, et il laissait périr une domination finie dans les mains d'un homme fini. . . . . . .

S'il avait été possible de douter de la décadence

morale de ce noble Junot, ce n'était pas à la fin d'un de ses dîners qu'on se serait avisé d'une idée aussi consolante. Poli jusqu'au raffinement, et trop poli comme tous les hommes qui ne le sont pas par une habitude constante de mœurs, ou par un instinct particulier de caractère, il s'animait tout à coup jusqu'à la brusquerie et même jusqu'à la violence. Il cherchait encore à être gracieux, mais ses caresses blessaient. On sentait qu'il ne s'appartenait plus, quand rien d'ailleurs ne pouvait expliquer cette nouvelle position; car il buvait fort peu dans le courant du repas, et il semblait que son exaltation subite résultât de quelque impulsion sympathique qui lui était communiquée par la conversation. Alors, et ce moment, prévu et senti par tous les habitués de sa table, était comme marqué par une révolution dont les étrangers seuls avaient peine à apprécier le motif, l'entraînement qui partait de si haut se communiquait sur-le-champ de monseigneur à ses convives, et du moindre invité aux gens de service. Le banquet finissait par ces éclats qui révèlent à Hamlet la joie des fêtes de Claudius; et dans une société moins choisie d'ailleurs, ce dénouement aurait ressemblé à une orgie; mais une de ces hautes précautions d'amitié, dont l'ame de Napoléon était plus capable qu'on ne le pense communément, avait prémuni le duc

d'Abrantès contre le danger, si grave dans son état, d'une société peu digne de sa position. Tout le monde y était fort bien, et j'ai vu peu de cercles plus élégans dans les capitales de notre civilisation européenne. Le secrétaire général du gouvernement, qui s'appelait, je crois, M. de Helm, et qui était un homme de la plus belle figure et des manières les plus parfaites, y maintenait surtout par la dignité de ses formes cette réserve que le duc n'était que trop disposé à franchir. Le jour où j'y dînai, le gouverneur s'avisa de varier le service des liqueurs, en faisant circuler un flacon d'éther sulphurique, et après des refus qu'on peut croire unanimes, il en remplit un verre et l'épuisa d'un seul trait, aux applaudissemens un peu contraints de l'assemblée. Cet étrange excès ne paraissait pas altérer sa raison; il lui prêtait au contraire l'enthousiasme de la jeunesse et presque l'éloquence du talent; mais cet enthousiasme et cette éloquence n'avaient qu'un objet, l'admiration fanatique de l'Empereur. Si l'on avait parlé alors de *monomanie* comme aujourd'hui, je n'aurais pas pu caractériser par un autre terme l'effet que produisait sur moi cette frénésie de glorieuse servitude, qui avait toute la piété d'un culte et tous les emportemens d'un premier amour. Il était rare que cet élan se terminât sans que l'orateur

fût obligé d'essuyer ses larmes, et c'étaient-là des larmes naïves et loyales. Junot ne voyait plus rien ni ne pouvait rien voir au-delà de son gouvernement d'Illyrie, qui était une royauté fort réelle, pour lui du moins, qui n'a jamais su le secret de sa frêle existence et de sa fugitive durée. Son affection pour Napoléon était peut-être unique dans son espèce; il ne s'y mêlait point d'ambition, point d'espérance, point d'arrière-pensée, point de combinaisons pour un autre avenir, pour un autre état de choses. L'idée de survivre à l'empire, et surtout à l'Empereur, ne serait jamais entrée dans son esprit. Une prospérité inespérée, immense, accabla son intelligence, trop faible pour tant de grandeurs. L'adversité l'aurait trouvé plus résolu, car il était essentiellement décidé à toutes les occasions; mais les revers de Napoléon ne comptaient pas dans ses calculs. La mort a complété cette vie d'élection d'un heureux soldat, en le frappant le premier.

Cette soirée bizarre me laissait un peu d'inquiétude. Il n'y avait point là d'excès grossiers, mais il y avait je ne sais quelle aberration, je ne sais quel oubli de soi, dont mes premières habitudes ne me rappelaient pas d'exemples. Cette idée me poursuivit, elle m'occupait quand on m'annonça le duc d'Abrantès, au moment où

ma toilette était à peine finie. Sa visite m'étonna d'abord, mais je n'avais guère le droit d'être difficile sur les procédés; car il n'y a rien qui nuise à la dignité du caractère comme le souvenir d'y avoir manqué. Je le reçus, et je le conduisis à un siège; cette petite circonstance n'est pas inutile à dire; je ne sais s'il y serait allé de lui-même. Sa figure animée était devenue pâle, ses yeux étaient abattus. Doués d'une transparence particulière qui leur donnait beaucoup de charme, et sur l'attrait de laquelle je n'insisterai pas, parce qu'on m'a dit souvent qu'ils ressemblaient aux miens, ils étaient alors vagues et ternes comme une lumière qui s'éteint. Il s'assit, et saisit ma main d'une des siennes, tandis que de l'autre il couvrait son front et le frappait à plusieurs reprises. J'ai eu quelques entretiens qui commençaient ainsi, et ce genre de sensations n'avait jamais beaucoup effrayé ma tête extravagante: il faut bien que je le répète. J'attendais donc, avec cette sécurité émue qui se compose de l'instinct de notre pudeur et du tact de notre expérience, les premières paroles du gouverneur.

» Avez vous dormi, me dit-il?

» — Pourquoi pas? J'étais satisfaite, tranquille, » heureuse.....

» — Quoi! aucune pensée, aucun sujet de trou» ble, aucun bruit extérieur.....

» — Aucun bruit extérieur, repris-je! Ah! » vraiment, je me trompe! un réveil enchanteur, » délicieux, qui m'a plongé dans les plus douces » idées, le chant d'un rossignol!.....

» Le chant d'un rossignol, s'écria-t-il, en se » renversant sur le dos de son fauteuil! il est » donc vrai! ce rossignol me poursuivra partout! » Je n'irai plus nulle part sans y être éveillé par » le rossignol! Avez-vous des rossignols dans » cette maison?

» — Non, Monseigneur, » dis-je interdite et effrayée, car sa dernière question avait été proférée du ton du soupçon et de la colère. » J'ai » pensé que ce chant provenait des jardins de » Saint-Charles.

» — Bien, bien, reprit-il en se levant avec » violence. Oui, c'est chez moi, c'est sous ma » fenêtre, maintenant, que viennent chanter les » rossignols. Oh! cela ne peut pas être ainsi! je » ferai connaître ici comme partout ce que peu» vent la colère et la vengeance du frère d'armes » de Napoléon. »

Il me serait difficile de donner une idée de la surprise, ou pour mieux dire de la consternation où m'avait plongée ce langage. Heureuse-

ment, le gouverneur était sorti sans attendre ma réponse, et m'avait laissé le tems de réfléchir sur une incartade aussi extraordinaire. Je ne tardai pas en apprécier le motif, et rien ne manqua bientôt à ma conviction. Le tocsin sonna, la générale battit dans toutes les rues, deux bataillons de Croates furent mis sur pied pour *traquer* dans le jardin de Saint-Charles le rossignol qui avait interrompu mon sommeil: le duc d'Abrantès était fou; et cette infirmité s'expliquait également par les blessures nombreuses qui avaient altéré en lui le principal organe de la raison, et par les incroyables excès auxquels il se livrait depuis quelque tems. Mille nouvelles extravagances confirmèrent d'heure en heure cette triste certitude, et chaque instant nous en rapportait un nouvel exemple. Tantôt c'était une grande conspiration organisée par tous les moutons de l'Illyrie, et contre laquelle il fallait mettre en garde toutes les investigations de la police, toutes les ressources de l'administration, toutes les rigueurs de la loi. Tantôt c'était une passion romanesque pour une jeune et jolie fille grecque, attachée au service de sa maison, et dont les vertueuses résistances avaient achevé de bouleverser ses facultés, au point de le décider à s'ensevelir dans les flammes sous les ruines du palais. On fut par bonheur averti assez à tems

de ce projet pour mettre obstacle à propos aux progrès de l'incendie. Parmi ces marques innombrables de démence, il en est une qui n'est pas à dédaigner dans l'histoire de l'esprit et du cœur humain. Le duc éprouvait le besoin de se soustraire à cette éblouissante grandeur pour laquelle il n'était pas né, et de retrouver, dans l'obscurité de la vie populaire, la paix que lui refusait le rang élevé auquel il était parvenu. Il ne cessait de demander la campagne et une chaumière, et peut être que si ses vœux avaient été remplis, sa carrière, qui ne pouvait plus se prolonger beaucoup, se serait terminée du moins avec plus de douceur. Enfin il s'affranchit par sa propre volonté des contraintes que lui imposait sa dignité, et sous prétexte de visiter ses provinces, il embrassa pendant plusieurs semaines un genre de vie tout nouveau qui parut un moment rendre le calme à ses esprits troublés. Il arriva presque *incognito* daus la jolie ville de Goritzia, et s'y informa de la maison la plus modeste, entre toutes celles qui étaient consacrées aux plaisirs honnêtes du bas peuple. Elle s'appelait *la Glacière*, et c'était là que de pauvres ouvriers allaient ordinairement se délasser des fatigues de la semaine, en buvant dans un verre commun à tous de la petite bierre de dernière qualité. Le gouverneur y élut une espèce de

domicile, qu'il ne quittait que rarement, même de nuit, et où il prenait plaisir aux entretiens insoucians de ces heureux de la misère, comme le calife Haroun al Raschild dont il aimait beaucoup les merveilleuses histoires. Son cœur, naturellement bienveillant et affectueux, s'y était même formé tout de suite un lien, le dernier peut-être qui l'ait retenu à la vie, et auquel il attachait de jour en jour plus de prix. Par un rapprochement plus naturel qu'on ne pense, mais qui laisse étrangement à réfléchir, il avait fait son Pylade d'un fou d'assez bonne maison, et de mœurs assez innocentes, pour qu'on n'opposât aucune contrariété à ses démarches, mais doué d'ailleurs d'un esprit satirique et bouffon, qui s'exerçait sans scrupules sur tous les états. Les *burle*, tantôt facétieuses, tantôt sanglantes, de ce Diogène d'Istrie, avaient seules le privilège d'égayer les sombres soucis du héros déchu; et celui-ci prenait un plaisir indicible a voir tourner en ridicule toutes les grandeurs de la société qu'il avait si chèrement conquises, et dont il devait jouir si peu. C'est surtout dans l'imitation burlesque de la pompe des gouverneurs et de l'élégance toute française des intendans, qu'excellait le malin fou, et c'est alors que la joie qu'il savait inspirer à son pauvre et illustre ami, ne connaissait plus de bornes. C'est dans un de ces

accès que le duc d'Abrantès enthousiasmé se jèta dans ses bras et l'investit des nobles insignes de la Légion-d'Honneur, en lui passant lui-même son grand cordon. J'ai vu, à mon retour à Goritzia, le fou de monseigneur encore grotesquement revêtu de ces attributs, que la volonté seule de l'Empereur pouvait lui retirer, et dont nos autorités françaises étaient obligées, si je ne me trompe, de reconnaître la bizarre légitimité. Je ne doute pas que cet épisode d'une vie glorieuse et déplorable ne rappelle à mes lecteurs les touchantes scènes du roi Léar et de son fou; tant il est vrai que Shakespeare avait tout prévu et tout deviné dans la nature.

Ce qu'il y a de plus étrange dans ce que je viens de raconter, c'est que cela dura long-tems, parce que cela était sans remède et que cette Illyrie, extrême confin de notre Europe, sur laquelle ne s'étendait que de loin le ceptre de l'Empereur, ne pouvait reconnaître d'autorité absolue que celle de son délégué. Aucun pouvoir, aucune institution n'avait le droit de se mettre à la place de celle-là ou de s'en attibuer un moment les fonctions, sans violer le sceau de souveraineté que l'Empereur lui avait imprimé. Le vice-roi même, interrogé humblement à Udine où il passa deux jours, sur ce qu'il y avait à faire, répondit simplement: *Envoyez des couriers à l'Empereur, et*

attendez sa réponse. Elle arriva trop tard. Le malheureux gouverneur avait tué un homme, et ce sentiment affreux pour sa belle ame a horriblement empoisonné ses derniers moment. Rien de tout cela n'a été écrit, et pourquoi pas? Pourquoi dérober à Junot l'honneur que font à sa sensibilité les angoisses qui précédèrent son agonie? Pourquoi taire des faits que l'histoire sera obligée d'emprunter à une tradition vague, mal instruite, et peut-être malveillante? Les infirmités de sa raison, la tragédie de sa mort, nuissent-elles à la noble réputation de sa fidélité, de son courage, de l'héroïque candeur de ses vertus militaires? En vérité, je ne le crois pas, et c'est pour cela que je n'ai pas hésité à soulever la première le voile qui couvrait ces étranges évènemens perdus, au tems où ils arrivèrent, dans le grand évènement de la chute du grand empire. Il ne me donneront plus qu'une réflexion à faire: quelle gigantesque puissance de Napoléon, déjà éprouvée par le revers, déjà voisine de sa chute, et dont le reflet suffit pour maintenir dans toute son inviolabilité le pouvoir d'un homme privé de raison, à deux cents lieues au délà des frontières naturelles de la France, en face d'une flotte anglaise, et au milieu d'un pays conquis auquel on n'a pas daigné donner une garnison!

CHAPITRE CXVI.

Voyage à Gratz. — Portrait de Louis Napoléon. — Fouché succède à Junot. — Séjour à Leybach.

Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans les secrets de l'ame d'une femme pour deviner le sentiment qui ne cessait de me préoccuper au milieu de ces diversions inutiles. Les succès de Lützen et de Bautzen n'avaient brillé que comme deux éclairs au commencement de l'orage qui menaçait de tout engloutir. La tempête était au nord, et je regrettais d'être partie, pour ne pas en supporter les derniers coups, s'ils devaient être funestes à ce que j'aimais plus que moi-même. Cependant mon retour vers ces contrées était si insensé, si dénué de prétextes, que je cherchais à m'en créer quelques-uns en me forgeant d'illusoires pensées d'utilité, des occasions imaginaires de dévouement. Je pensais que, dans ces jours d'alarmes où le monde entier était en question bien mieux qu'à la bataille d'Actium, tout ce qui avait appartenu au

tourbillon de Napoléon devait se précipiter vers lui, et que le concours des plus faibles volontés pouvait le servir, s'il était sincère, courageux, unanime. Louis Napoléon était à Gratz, et son influence morale, un peu altérée par une vie méticuleuse et une royauté bourgeoise, n'était cependant pas entièrement désarmée d'ascendant et de crédit. Je partis pour la Styrie.

Le duc d'Abrantès était à Goritzia, et probablement à la Glacière, quand je sortis de Trieste, une heure après le lever du soleil. Je m'étais promis de visiter les grottes d'Adelsberg et les curiosités du lac de Zirchnitz; mais un sentiment plus imposant que tous ces vains appâts de l'imagination avait absorbé mes pensées. Je parcourus l'espace sans le voir, et je traversai Leybach au milieu de la nuit, sans m'y arrêter. Le jour du lendemain était déjà assez avancé quand je m'éveillai près de la Save, dans une des campagnes les plus poétiques de la terre. Comme ce n'est pas ici un de ces romans à la mode où les descriptions romantiques usurpent plus de la moitié du récit, je me garderai bien d'esquisser les impressions que j'éprouvai à la vue de ce fleuve bleu, encaissé dans des rochers pittoresques, de ces monts neigeux, et en particulier du mont d'Eg, dont le sommet se perd dans un ciel si brillant et si pur, de ce ciel surtout qui dif-

fère de celui des Alpes de Suisse par une transparence ardente, animée, colorée, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui verse sur tous les aspects je ne sais quelle lueur idéale. Je n'en parle qu'autant que cette sensation se liait à quelques évènemens. J'avais laissé à ma droite la fabrique fantastique du pont du diable, sous lequel une rivière d'azur se roule et se brise entre d'énormes rochers de marbre blanc, qu'elle inonde d'une écume plus blanche que le marbre même: j'avais traversé la riche ville de Krainbourg, et je côtoyais depuis long-tems les abîmes au milieu desquels on l'a jetée, quand mon postillon s'arrêta à l'aspect d'une chaise rompue. Le voyageur, un peu froissé par cet accident, semblait attendre impatiemment un moyen de continuer sa route, et il accueillit la proposition que je lui fis de l'achever dans ma voiture avec ces manières exquises qui font reconnaître partout un Français. C'était M. le comte Edouard de Charnage, intendant de Villach, jeune homme de vingt-huit à trente ans, que la nature semblait avoir formé pour représenter ce qu'il y a de plus élégant et de plus élevé dans les manières et dans les sentimens d'une nation, et qui, sous ce rapport au moins, avait été admirablement choisi pour cette mission lointaine. M. de Charnage avait une figure charmante, mais un peu

enfantine, à laquelle les grandes occasions seules pouvaient imprimer une fierté imposante. Sa haute taille avait plus d'abandon que de dignité, mais cet abandon était noble et presque royal; son rire surtout m'étonnait par un effet de modulation que je saurais exprimer, et qui me rappelait une idée connue. Je m'écriai tout à coup: »Avez-vous vu Oudet?... « Il était impossible de voir Charnage sans se rappeler quelque chose d'Oudet; c'était cette pierre de Bologne qui conserve pendant la nuit les rayons que le soleil lui a confiés. »Si j'ai vu Oudet! »répondit-il; ah! c'était mon ami et mon »frère..... Mais vous... « Le lecteur en sait déjà trop sur ce genre de confidences; le souvenir d'Oudet n'est pas un de ces sentimens qui s'épuisent, et demandez à tous ceux qui l'ont approché quels traits il aimait à graver dans le cœur d'une femme, d'un enfant, du pauvre avec lequel il partageait sa bourse, du blessé dont il pansait la plaie, du malade dont il assistait le chevet mortuaire? J'écoutais son ami, et mon cœur, si long-tems épouvanté par l'ascendant impérieux d'Oudet, qui ne vivait plus!... s'associait avec un attrait incroyable à ce panégyrique passionné. Heureux qui a vécu ainsi, et qui a laissé de pareils sentimens!

Je n'ai pas besoin de dire que les honneurs

de Villach me furent faits de la manière la plus gracieuse par le comte Edouard. Je ne l'ai jamais revu, mais je sais qu'il a épousé long tems après Mme. la marquise de Montgérault, qui est justement célèbre dans les arts.

J'avais, pour compter sur l'accueil de Louis, deux titres qui en valaient mille: je pouvais m'honorer des bontés de la plus chérie de ses sœurs, et j'étais une Italienne naturalisée en Hollande. Ce pays lui avait laissé les souvenirs les plus doux de sa vie, et il n'en parlait qu'avec la tendresse qu'un époux porte à une épouse bien aimée, qu'un père a pour ses enfans. Le plaisir de causer de la Hollande me valut sans doute une partie des témoignages d'extrême bienveillance dont il ne cessa de me combler pendant mon séjour, mais je n'en dus pas moins au sentiment d'affectueuse hospitalité qu'il aimait à exercer envers tous les étrangers. Louis Napoléon, et on peut le dire aujourd'hui même sans crainte d'être démenti, était adoré à Gratz; il n'a cependant aucune de ces qualités entraînantes qui subjuguent l'ame, et qui agissent sur elle à tous les momens de la vie par une parole, par un geste, par un regard. Timidement organisé pour toutes les choses avec lesquelles on fait de la gloire, si ce n'est pour la bonté qui n'est pas le moyen le plus sûr d'y parvenir, il y

avait dans toutes les habitudes de sa physionomie et de sa conversation des symptômes de faiblesse ou d'abattement. Ses traits, jeunes encore, portaient déjà l'empreinte des vieilles peines et des longs soucis, et cette empreinte d'une secrète affliction de cœur le rendait plus intéressant que ne l'aurait fait le bandeau royal. Une ride prématurée sied bien à un front qui a ceint la couronne. L'Europe lui connaissait d'ailleurs quelques touchantes douleurs, et avait admiré en lui quelques nobles résistances. On prétendait qu'il s'était démis du trône pour ne pas souscrire à des concessions contraires à l'intérêt de ses peuples, et il circulait en Illyrie des copies de l'adieu royal qu'il leur avait adressé quand il fut obligé de renoncer à les rendre heureux. J'avais lu cette espèce de proclamation avec une émotion que je ne saurais exprimer: elle était belle comme ce que les anciens ont laissé de plus beau, comme l'aurait faite un Fabricius, roi, comme l'aurait écrite un Epictète, secrétaire d'Etat. Les ouvrages qu'il a publiés ou laissé publier depuis, sont peu propres à confirmer cet éloge; mais est-il juste d'apprécier un homme si parfait dans ses actions par quelques imperfections auxquelles les génies les plus sublimes ont payé leur tribut, lui, qui n'était que roi?

J'avais d'abord parlé français, puis hollandais; le mouvement de la conversation nous amena à l'italien, notre langue naturelle à tous deux. Cette facilité si multipliée de contacts engendre un peu de familiarité; je me trouvai plus à mon aise. Le comte de Saint-Leu (c'était le nom sous lequel on le connaissait à Gratz) ne fut peut-être jamais plus aimable, et ne jouit peut-être jamais davantage d'une conversation de faits et de souvenirs. Il y avait au fond de son cœur quelque chose de tendre et de gracieux que la nécessité de sa position ne lui avait pas permis de développer, et qu'une affection attentive et caressante aurait fait éclore. Il aimait à être écouté, et surtout à être entendu; mais c'était avec toutes les réticences modestes d'un jeune auteur qui lit son premier ouvrage. Il venait de faire imprimer à peu d'exemplaires son roman de *Marie*, en deux beaux grands volumes in-8°, et le succès de quelques vers qui y sont répandus l'avait encouragé. Il faisait des vers, c'était son défaut; il faisait d'excellentes actions, c'était son instinct : la postérité remarquera cette différence entre le maître d'école de Corinthe et le bourgeois de Gratz. Louis, regretté d'une nation qu'il avait quittée, chéri d'une nation qui lui donnait avec plaisir le droit de cité, appartenait à toutes les nations par son caractère; et

chose merveilleuse, si l'empire de Napoléon s'était maintenu, il y aurait un nom qui lutterait avec celui de Napoléon devant les historiens, et qui l'emporterait aux yeux des sages, et ce serait le nom de cet excellent Louis, prince inopiné, roi par force, le seul homme de tous les siècles qui ait prêté à une usurpation, imposée d'ailleurs, l'ascendant moral de la légitimité; qui a porté le sceptre comme un fardeau, et qui était digne de le porter dans une île peu nombreuse où l'élection du souverain ne se fonderait que sur la vertu.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans Louis, c'est qu'il ne s'était pas identifié avec ces formes de roi, qui sont ridicules quand on ne l'est plus; ses prétentions littéraires l'occupaient trop pour qu'il se souvînt beaucoup de sa souveraineté passagère. C'était un lauréat enté sur un bourgmestre.

Toutes ses idées se ressentaient de ce mélange de position. Les intérêts territoriaux de la Hollande se mêlaient à tous momens à des théories nouvelles de facture poétique dont il était préoccupé. Il détestait la rime et la douane, et comme si cette famille avait été destinée à innover en tout, il était presque romantique en littérature, et libéral en politique. Cependant, de tous les écrivains français, celui qu'il estimait le

plus, c'était M. de Bonald, qu'il avait voulu faire le précepteur de ses enfans, et qu'il regardait comme le philosophe le plus profond qui ait existé, pour former un peuple de prélats et de gentils-hommes.

Je ne sais si le roi de Hollande a eu beaucoup de succès auprès des femmes. Son habitude d'abandon et de tristesse, qui contrastait d'une manière si remarquable avec notre activité méridionale, ne manquait pas de quelque charme, et il n'y avait rien en lui de repoussant. Il était impossible cependant de méconnaître dans ses manières et dans sa physionomie la longue impression d'un amour malheureux; mais ce pouvait être l'effet seulement d'une extrême modestie de caractère, d'une religieuse réserve de mœurs, aussi bien que de quelque infirmité secrète qu'on lui a quelquefois, et sans doute injurieusement supposée. Tout-à-fait désintéressée dans cette question, j'ai eu l'occasion de le voir galant et même tendre. Mon passage à Gratz concourait, je ne dirai ni pourquoi ni comment, avec celui d'une belle personne qui se faisait nommer Mlle. Pascal, et dont le talent sur la harpe n'est pas tout-à-fait oublié dans ces contrées, quoiqu'il y ait laissé moins de traces peut-être que sa figure et ses grâces. Aucune des héroïnes de notre roi poète ne lui a inspiré

plus de vers, et ne lui en a inspiré de plus heureux. Mais leur candeur n'a cessé de révéler un chaste amour, dont les entreprises auraient été probablement mal accueillies si elles avaient été plus téméraires. Ajouterai-je que ce n'est pas ici une histoire scandaleuse, et que j'ai cependant dit sur Louis Napoléon, tout ce que mes rapports passagers avec lui, tout ce que le bruit public, tout ce que la renommée, tout ce que l'histoire m'en ont appris, excepté le bien, car c'est un chapitre sur lequel l'on ne finirait point? Il n'y a pas en Styrie une institution pieuse, un établissement utile, une pauvre famille qui ne se souvienne de ses bienfaits, et lui-même, descendu si récemment d'un trône, n'existait, dit-on, que de faibles ressources!

Le jour où l'Autriche rompit son alliance avec l'empereur d'une manière si inattendue, Louis sentit la nécessité de renoncer à l'asile qu'il ne pouvait plus devoir qu'aux ennemis de son frère, et il alla réclamer auprès de l'injuste grand homme qui l'avait rebuté, la seule place qui convînt à la dignité de son caractère. Que de regrets alors, que d'instances, que de prières! On lui refusait des chevaux, le peuple les dételait pour le conduire; son départ volontaire ressemblait à un triomphe, et ce roi banni qui n'avait plus de patrie, fut accompagné d'autant

de démonstrations d'amour en partant de son exil qu'en arrivant à son trône.

Il n'y avait plus moyen de traverser l'Autriche, dès lors soulevée contre nos armes. Je fus obligée de reprendre la route de Laybach, à travers quelques partis qui commençaient à se jeter dans la Carinthie. J'arrivai trop tard à Villach pour y retrouver l'ami d'Oudet. L'autorité supérieure avait dû abandonner cette ville où flottait depuis le matin les couleurs d'un autre empire. Je la parcourus de nuit aux lueurs de l'incendie qui dévorait ses faubourgs, et, à mon grand étonnement, sans apercevoir aucune troupe. L'Illyrie était déjà cédée, et toute sa défense reposait sur quelques bataillons épars, et sur quelques compagnies de douaniers. La modération bienveillante de ce peuple excluait, au reste, l'idée de tout danger pour les Français délaissés dans le pays. On avait redoublé pour eux d'égards et de sollicitudes, à mesure que la mauvaise fortune de nos drapeaux s'était accrue, et les bons Esclavons étaient devenus plus affectueux en devenant plus libres. Pleins de dignité avec les vainqueurs, pleins d'affabilité avec les vaincus, ils avaient donné un double exemple qui mérite d'être recommandé à la mémoire des nations. Il est vrai que le peuple illyrien se distingue entre tous les peuples par la perfection

de son caractère religieux et moral. J'ai entendu affirmer que depuis la conquête, il n'y avait pas eu lieu dans ses vastes et populeuses provinces, à une condamnation capitale. Nos Italiens peignent cette probité nationale de l'Illyrie par une expression assez heureuse. Ils l'appèlent »le pays où l'on voyage avec l'argent »sur la main.«

Je vis Laybach que j'avais traversée sans le voir, et où l'on s'occupait aussi peu de l'irruption allemande que si la ville avait été couverte par cent mille hommes. Il y avait tant de prestiges dans le gouvernement de Napoléon, que sa ruine est encore un problème pour moi. Le seul bruit de son nom faisait l'effet d'une armée, et les régimens autrichiens ne rentraient pas sans inquiétude dans leurs villes autrichiennes quand nous les avions occupées; ils paraissaient craindre qu'il n'y restât quelque chose de notre puissance et que ces murs abandonnés ne s'écroulassent sur eux. Cette espèce de supersition était fortifiée par l'insouciance crédule des Français, qui faisaient depuis douze ans des opinions dans les bulletins, et qui prenaient au pied de la lettre les gasconnades un peu usées des journaux. Il y avait a Laybach tel honorable fonctionnaire public, sincèrement convaincu

sur la foi du *Moniteur* de Paris, qu'il avait vu passer quinze jours auparavant une division de trente mille hommes, et suivant niaisement sur la carte les mouvemens de cette armée imaginaire.

CHAPITRE CXVII.

Le duc d'Otrante nouveau gouverneur d'Illyrie. — Le comte de Chabrol, intendant général. — Un bal.

Le duc d'Otrante venait de remplacer le duc d'Abrantès au gouvernement, et la confiance affectée de ce grand politique dans l'invariable durée de la circonscription de l'empire communiquait à tous les esprits une sécurité aveugle. On ne pensait pas à quitter Leybach : on y donnait des fêtes, des comédies, on y appelait des cantatrices et des batèleurs, on dansait; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on dansait chez le duc d'Otrante, l'homme le moins dansant peut-être qui ait jamais existé, mais qui savait être aimable, comme autre chose, parce qu'il était toujours ce qu'il était nécessaire qu'il fût.

Je ne pensais pas que mes anciens rapports avec lui fussent effacés de son imperturbable mémoire, mais je pensais moins encore qu'ils pussent m'être défavorables auprès de lui dans

le profond oubli où Moreau était tombé. Je lui demandai une audience, et je l'obtins minute pour minute; car l'autel *du Sauvage* où j'étais logée est presque en face de celui du gouvernement. Un suisse de six pieds de hauteur vint me prévenir que son Excellence m'attendait; et quoique ma toilette fût à peine finie, je me hâtai de le suivre pour ne pas exposer le vice-roi d'Illyrie à attendre. Je le connaissais, et je savais que je venais de quitter un roi de meilleure composition.

Le gouverneur était alors dans une salle basse, consacrée à ses travaux intimes. On me nomma; il vint, m'offrit la main, attacha sur moi ces yeux pénétrans qui fascinaient les ames les plus fortes, et me conduisit à un fauteuil avec une aménité dont on était toujours disposé à lui savoir gré, parce que la nature n'en avait imprimé le caractère ni dans sa figure de pierre, ni dans ses paroles incisives, ni dans ses manières sèches et absolues. Ensuite il me salua de la main, comme pour s'excuser de ne pas parler encore, et reprit sa promenade que j'avais interrompue, en s'arrêtant successivement à chacun de ses bureaux. Le premier était occupé par un homme d'un âge et d'une physionomie respectables, qui feuilletait des journaux étrangers, et qui paraissait employé à les traduire. » Eh bien! lui

» dit-il, mon Babel, car vous êtes pour moi le » trésor des langues, où en sont-ils avec toute » leur jactance? Ces Mirmidons ont-ils un Achille?« M. Babey, c'était le nom de l'écrivain, lui répondit par un sourire équivoque. Le duc n'insista pas, imposa doucement sa main sur l'épaule du bon oratorien, et passa. C'était le simple échange d'une phrase ou d'un signe avec un ami; mais cette phrase avait son intention, et je cherchai cette intention sans m'en rendre compte au premier abord.

Le second bureau était occupé par un jeune homme de petite taille, auditeur au conseil d'État, et je crois militaire, dont les yeux animés annonçaient des résolutions décidées, promptes, impétueuses. Sa lèvre supérieure était garnie de deux moustaches épaisses, et tous ses mouvemens indiquaient une sorte de brusquerie loyale. J'ai oublié son nom. » Quelle folie, lui dit le » duc d'Otrante, que de vouloir nous persuader » des choses pareilles! Votre oncle Charette était » un grand homme, que personne n'a mieux ap- » précié que moi, mais il se battait avec des » Français contre des Français; il courait la no- » ble chance des guerres civiles, et il en a subi » les malheurs. Pensez-vous qu'il eût passé sous » des drapeaux étrangers? « Et pendant qu'il semblait attendre une réponse, il me fixa de son

œil de linx. Je compris qu'il s'agissait de Moreau, et je baissai les yeux. Il y avait dans ces phrases si subitement arrangées un commencement de révélation.

Au troisième bureau était un autre jeune homme, beaucoup plus grand (on se levait au passage de monseigneur). Il n'avait de remarquable qu'une physionomie douce, paresseuse et fatiguée. »Très bien, mon Moniteur, reprit le duc; je »suis enchanté de votre dernier numéro. Il y a »là de bonnes études et de la solide instruction, »mais cela est peut-être trop spécial, trop scien»tifique, trop littéraire même pour le tems. »Faites apprécier les avantages de l'influence »française sur l'éducation publique; parlez des »l'abolition de fiefs, parlez de la liberté: c'est »un nom qui sonne très bien dans toutes les »langues. Recueillez ce qui nous honore; »démentez ce qui nous flétrit; justifiez Mo»reau d'une imputation odieuse!« Il me regarda encore, et vint à moi: »Pardon, Madame, »me dit-il, tous mes services vous sont acquis. »J'ai peu de momens à vous donner ce matin, »mais je m'en dédommagerai. On m'a donné un gouvernement où il n'y a rien à faire.

»— Je vous en félicite, répondis-je, et d'au»tant plus que je m'en doutais moins. J'arrive »de Villach, qu'on a brûlé cette nuit.

ces dans les rangs de l'armée, j'allais peut-être laisser échapper l'expression d'un doute qui s'éclaircit, d'une pensée qui se fixe, quand l'huissier annonça la Cour impériale. C'était la première fois qu'elle était présentée au nouveau gouverneur. Il jeta sur moi un regard pétrifiant comme s'il avait voulu fixer à son terme l'investigation commencée, et s'assurer de la reprendre au même point, quand il en aurait le loisir. Il n'est que trop vrai de dire qu'il y avait dans ses yeux, dans son langage, je ne sais quelle puissance de volonté qui lui était particulière, une sorte de fascination, mais qui avait cela de commun avec les autres, que l'évènement le plus indifférent en détruisait le prestige. Quand la Cour défila avec ses robes et ses fourrures, je retrouvai sans crainte le front glacé, la physionomie immobile et le regard creux du duc d'Otrante. Le charme était rompu, et le Méphistophélès de la révolution n'était qu'un homme.

L'audience de la Cour ne fut pas longue. Le duc d'Otrante passa dans le cercle, saluant d'un geste familier, de sa main pâle, chacune des personnes qui lui étaient nommées par M. de Heim, le même que j'avais vu à Trieste, et leur adressant quelques paroles brèves auxquelles il n'attendait point de réponse. Le procureur général, qui était par parenthèse un charmant jeune hom-

me, nommé M. Duclos, ou quelque chose comme cela, s'approcha seul de lui avec un grand nombre de feuilles à signer; le gouverneur y jeta les yeux, regarda derrière lui, et fit appeler par l'huissier un des messieurs que j'avais vus dans la salle de travail, puis retint les feuilles, et renvoya sa réponse au lendemain. La Cour sortit.

» Que me demandent-ils? « dit le gouverneur en jetant les papiers dans la main de son jeune auditeur au conseil d'Etat, » et qu'ai-je à voir » dans ces paperasses? «.

» — Monseigneur, répondit l'auditeur, les pou» voirs de Votre Excellence ont cela d'inusité » chez la plupart des autres nations, qu'elle a » droit de suspendre et même d'empêcher l'exé» cution des actes de la justice, quand toutes les » voies de juridiction et de grâce sont épuisées. » L'exécution d'aucun jugement criminel ne peut » s'accomplir sans son autorisation, et c'est la » signature de Votre Excellence qui décidera de » la vie de quatorze malheureux depuis long-tems » condamnés.

» — Quatorze hommes condamnés à mort! et » pour quel crime! dans ce pays si renommé par » la pureté des mœurs, par l'aménité de ses ha» bitans?

» — Ce sont des vagabonds étrangers au pays,

sur le point d'une dissolution infaillible d'intérêts avec les pays un moment conquis, on cherchait à mettre en rapport pour la dernière fois la haute société des deux nations, et à prévenir, par des rapprochemens d'estime et de politesse, les inconvéniens d'un brisement prochain.

. . . .

Ce bal offrait, dans un pays si caractérisé, des rapprochemens extraordinaires et qui m'étonnent encore. Il y avait, d'un côté, toutes les hautes décorations de l'empire; de l'autre, tous les insignes des vieilles monarchies du Nord. Les chanoinesses autrichiennes avec leurs rubans et leurs médailles y étaient mêlées à nos françaises, à nos italiennes, étourdies de leur jeunesse et de leur élégance. Parmi elles, mais sans distinction, figurait une princesse Porcia, dont la famille se flattait de remonter aux Porcius de Rome, mais qui se souciait peu, suivant le bruit vulgaire, de justifier cette légitimité sévère par la sévérité de ses mœurs. Elle avait été belle, et sa physionomie romaine, et sa froide immobilité au milieu des groupes toujours mouvans, et ce nom qui l'entourait d'une sorte d'auréole, jetait sur la banquette qu'elle occupait, isolée, un prestige de grandeur, et de je ne sais quel autre sentiment qui contrista mon cœur. Hélas! les courtisans de toutes les for-

tunes et de tous les souvenirs ne se pressaient pas autour de la fille de Caton!

L'Illyrie avait appelé, parmi quelques illustrations, beaucoup de fortunes malheureuses, beaucoup d'hommes honorables, mais repoussés du centre où vivait le pouvoir. C'était là encore un nouvel objet d'observation. Il était curieux de voir ces exilés d'opinion, mêlés avec quelques favoris qu'on n'osait essayer que sur une terre étrangère, et avec quelques esprits notables du pays qui s'étaient arrangés à notre domination et à nos manières, par résignation ou par goût. On distinguait entre ceux-ci le brillant Palatin, président de la cour impériale; le noble, l'élégant Guaraguin, *sauvage de Monténègre*, dont la grâce aurait fait envie au plus spirituel de nos *merveilleux;* le prince de Lichtenberg, qui tout en se prêtant à nos lois avec complaisance, paraissait les subir avec fierté. Je me rappelle un peu moins les Français qui se ressemblent un peu plus partout, et sur lesquels il y a par conséquent beaucoup moins de choses à dire. J'en ai vu quelques-uns gagner en fortune, je ne crois pas en avoir vu gagner en célébrité.

Tout s'écroulait quand je quittai Leybach, le lendemain du bal, et personne ne le savait que l'homme inconcevable par qui ce bal avait été

donné. Le dernier serrement de main du gentil-homme esclavon et du voyageur français fut un adieu éternel. Il n'y avait plus d'Illyrie, et le royaume de l'Adriatique, rêvé dans les hautes pensées de Napoléon pour le plus cher de ses capitaines, pour son Eugène, pour son fils, disparut cette nuit même entre la *Fourlane* et la *Montferrine*. L'Illyrie était cédée.

Mon retour ne m'offrit que ce triste spectacle d'une retraite confuse auquel le désastre de Moskou m'avait si péniblement accoutumée. C'était une chose qui ne manquait cependant pas de côtés plaisans, que le déménagement d'une armée d'administrateurs et d'employés à travers quelques pelotons de soldats ou de douaniers, échelonnés sur Ober-Leybach, Lowich, Planina et Adelsberg. Trieste, désert des pétulans Français qui l'animaient si peu de jours auparavant de toute l'amabilité de leur caractère, de toute la vivacité de leurs mœurs, présentait un aspect de deuil et de terreur qui m'étonnait. Les frégates anglaises stationnaient toujours à la face du port, et on entendait gronder le canon autrichien dans les bois de Materia. L'arrivée du nouveau gouverneur avait fait peu d'impression. Tout le monde savait qu'elle ne devait que marquer une courte transition entre deux ordres de choses très différens. Le bruit de la mort

de Junot commençait à se répandre. Il s'était tué dans son délire, en essayant de se faire l'amputation de la cuisse pour une blessure idéale. L'artère crurale avait été coupée, et le guerrier était mort du moins comme il avait vécu, dans une sorte d'illusion héroïque et rêvant le champ de bataille et la gloire. En traversant rapidement Goritzia, j'aperçus une espèce de mendiant, bizarrement bariolé du grand cordon bleu de la Réunion et du grand cordon rouge de la Légion d'Honneur. C'était ce fou dont Junot avait fait son dernier ami, et qu'il avait décoré dans sa folie des plus nobles insignes de la France. Ces rubans, prostitués par le fou qui les avait donnés, souillés par le fou qui les traînait, parlaient puissamment à la pensée. C'était tout ce qui allait bientôt rester du grand empire.

CHAPITRE CXVIII.

Retour à Florence. — Accueil de la grande-duchesse. — Défection de sa cour.

En me jetant en Illyrie, je n'avais obéi qu'à un besoin impérieux de mouvement et de nouveauté; mais ne sachant jamais prévenir les malheurs de si loin, je n'avais nullement songé quand, comment, par où je reviendrais. J'avais suivi le torrent de cette retraite précipitée qui rejetait pour ainsi dire de ville en ville la domination française. Venise était devenue l'entrepôt de ces débris. Le moment était arrivé de me rapprocher de Florence. L'heure de l'adversité sonnait de toutes parts; mon absence prolongée eût ressemblé à l'ingratitude et à l'abandon. Je revins donc rapidement aux lieux qu'occupait encore ma bienfaitrice, avec cette rapidité que donne le cœur et qui sait franchir toutes les distances. J'arrivai juste pour voir en Toscane quelque chose de pareil à ce qui m'avait éloigné de l'Illyrie; que dis-je? quelque chose de pire:

car là, une population moins généreuse devait ajouter tous les retours de la mobilité italienne, à toutes les injustices de la fortune.

Les révolutions, sur cette terre où tant de puissances différentes ont régné, où les passions politiques se ressentent du caractère national, ne se font pas avec cette facilité tranquille qu'on a pu remarquer ailleurs, ne se déroulent pas sous la forme seulement pittoresque d'une décoration d'opéra. Le moindre changement ne s'annonce, ne se prépare, ne se consomme qu'avec l'escorte de mille crimes isolés, de mille vengeances particulières. Sous le prétexte d'un horrible enthousiasme du bien public, on commence d'ordinaire toutes les innovations par des massacres. J'avais si souvent parcouru toutes les routes, exploré le pays dans tous les sens, interrogé, questionné, causé, que j'étais connue dans toutes les auberges de Florence, de Pise, de Livourne, de Lucques, pour être du service de la grande-duchesse. A Livourne, j'aperçus les premiers symptômes de la fermentation, et j'eus lieu de me convaincre de la réaction que les Français auraient à attendre de tout ce qui flattait ou du moins de tout ce qui tremblait la veille; enfin, des dispositions des classes élevées, si dévouées, et de celles du peuple, si tremblantes, quelques mois avant. Dans l'hôtel où j'étais

descendue, il fallait entendre les propos, depuis le dernier marmiton jusqu'au maître. Ces gens, qui ne juraient trois jours avant que par *Napoleone il Grande*, criaient déjà sans honte et sans frayeur : *I signori francesi non hanno a farci gran tempo da' padroni, finice, finice.* Comme première preuve de haine politique, j'eus beaucoup de peine à me faire servir, essuyant ces airs moitié bas, moitié insolens, qui ne donnent guère que le droit de mépriser les gens maussades et malveillans, sans autoriser la plainte, parce que la peur étant encore un peu plus forte que la haine, ne pousse pas encore les choses à ce point qui constitue le délit et qui appelle la punition.

Dès que je parvins à Florence, je tâchai de pénétrer jusqu'à la grande-duchesse, et de lui faire tenir une lettre. Les premières secousses de la commotion qui frappait l'Empire avaient déjà produit autour d'elle son inévitable effet. Tout ce qui était français, à quelques rares poltronneries près, s'était rapproché de la sœur de Napoléon. Si on ne lisait plus dans les groupes cet enthousiasme, ce dévouement chaleureux qu'avaient naguère si souvent fait éclater les bulletins des triomphes de l'Empereur, du moins on y voyait encore cette résignation noble, cet intérêt, ces alarmes touchantes qui, dans les

plus tristes partis à prendre, laissent encore dominer ce zèle, cette fidélité pour les princes malheureux auxquels ces généreuses démonstrations font tant de bien. Mais parmi les Italiens attachés à la cour, et la cour était presque tout italienne, c'était hélas! une émulation de bassesse et d'ingratitude. Que de grandes dames, renommées pour leur exactitude aux levers et aux soirées, atteintes alors d'indisposition subite! Elles, si jalouses de l'honneur d'accompagner, si envieuses du tour de service, se faisaient dire malades pour éluder leurs fonctions, et n'en mettaient pas moins d'affectation en même tems, comme pour donner de la publicité à leur mauvaise grâce à se montrer partout. Que d'hommes, écuyers, chambellans et autres, qui ne pouvaient respirer d'autre air que celui des antichambres et des sâlons du palais, qui passaient leur tems à débiter toutes les hyperboles de l'adulation la plus fade, devinrent tous d'intarissables frondeurs du pouvoir qu'ils avaient encensé! Ces Messieurs trouvaient très plaisantes les charges qu'ils avaient eux-mêmes exercées avec une exactitude bien plus risible; ils faisaient force esprit sur la cour, sur la princesse, sur ses habitudes, sur la bourgeoisie impériale, comme ils l'appelaient. Ils se donnaient la mascarade avec une sorte d'impudence, de gaieté et de sottise qu'on

ne peut concevoir que dans des marionnettes à parchemins. Je ne ferai point ici la cruelle satire de tant de platitudes, en y mettant des noms propres. Il serait trop pénible pour moi de réveiller tant de souvenirs d'une ingratitude que le gouvernement de M. de Metternich s'est chargé de punir par le seul fait de sa domination. Florence, d'ailleurs, par le charme de la longue et heureuse hospitalité qu'elle m'a donnée, mérite bien que je lui épargne un peu de honte, en échange des beaux jours que j'y ai passés.

Après bien des peines, j'eus enfin la consolation d'approcher de la grande-duchesse, et de contenter l'impatience que j'éprouvais de lui montrer mon ame française et reconnaissante au milieu de tant de cœurs étrangers et ingrats. Je lui parlai de tout ce que j'avais vu et entendu, des dispositions hostiles que j'avais remarquées dans le peuple, et surtout des lâchetés malveillantes du palais. Je lui désignai parmi tant de trahisons les plus honteuses et les plus révoltantes. La réponse d'Elisa vint encore ajouter à ma juste indignation. »Mon Dieu, me dit-elle, »j'ai comblé *tout cela* de bienfaits, mais sans »me faire trop d'illusion, mais sans compter sur »une reconnaissance plus longue que la bonne »fortune. Outre les places qui attachent tous

»ces Italiens à ma cour, il n'en est pas un qui »n'ait reçu de moi quelque service signalé, quel»que salaire confidentiel. C'est sans doute ma »bonté qu'il ne me pardonnent pas; mais cela »ne me surprend point; l'ingratitude se mesure »à la grandeur des bienfaits, et les paie souvent »à poids doublé. Et encore, si je n'avais jeté »que de l'or à cette noblesse toscane, elle eût »peut-être mis une certaine pudeur dans ses »procédés; mais j'ai eu le soin irrémissible d'a»jouter les bonnes grâces aux richesses, d'épar»gner des affronts à quelques uns, des ennuis »à tous. Vous conviendrez que par-là j'ai re»doublé contre moi les mauvais penchans du »cœur humain, et les chances fâcheuses des »cours. Tous ces gens-là désertent ma cause, »parce que ce n'est pas la première qu'ils ser»vent, et qu'ils veulent rentrer en condition. On »insulte la France pour se mettre bien avec »l'Autriche. Le vent paraît souffler de par là, »nos girouettes se tournent de ce côté..... Mais »patience, l'Autriche a tout ce qu'il faut pour »me faire regretter. Non seulement tous ces »Italiens ne profiteront pas de leur défection, »mais encore ils en auront des remords.«

La prédiction s'est accomplie; les souvenirs et les regrets ont remplacé les sarcasmes et les malédictions. J'ai eu sujet, à bien peu de dis-

tance, de constater cette incurable disposition du cœur à revenir trop tard à la justice. Au milieu de tant de périls, et dans la désertion sûre ou probable de ses serviteurs, trouvant un dévouement aussi intrépide que tendre dans ma personne, Elisa me parut ressentir avec une bien touchante vivacité le bonheur de l'amitié, ce bonheur si rare, même pour les plus simples particuliers. Profitant de la soudaine occasion de ma fidélité, la princesse me chargea d'une foule de commissions secrètes et importantes, de lettres, d'instructions de tout genre. Je les ai oubliées aujourd'hui, mais je ne les oubliai pas dans le tems. J'ai le cœur meilleur que la mémoire. Se rappelant une personne sur laquelle on pouvait compter, et à toute épreuve, que je connaissais à Gênes, la grande-duchesse ajouta avec une bonté mélancolique: » Allez attendre » le résultat des évènemens qui se passent, qui » peut-être se termineront bien; car le lion ne » se terrasse pas aisément... Mais si tout est » fini, mon intention est d'aller rejoindre Caro» line... Ou peut-être irai-je en Amérique... » Y viendrez-vous?

» — Que votre altesse m'ordonne, qu'elle dé» sire seulement, et je suis prête à la suivre au » bout du monde. Je mettrai ma gloire, ma con» solation à veiller à votre sûreté; ma vie est à

» vous ainsi qu'à votre auguste famille; « et mon regard, et l'altération de ma voix, disaient encore plus éloquemment à la duchesse jusqu'à quel point elle pouvait disposer de moi.

» — Ah! que vous me faites de bien avec ces » accens vrais du cœur! Mon excellente mère » exceptée, vous êtes la femme pour laquelle j'ai » ressenti avec le plus de vivacité le besoin d'un » noble attachement. «

Ils resteront dans mon souvenir, ces adieux d'une souveraine, d'une bienfaitrice, d'une amie, qui, au milieu de l'enivrement de l'empire encore debout, savait prévoir au-delà de tous les revers, osait regarder en face la Fortune, et conservait intact son courage devant l'adversité, comme elle avait dans les prospérités gardé une ame pure et bienfaisante. Dès le commencement du voyage, je fus en quelque sorte poursuivie par les mauvaises nouvelles. A Sienne, les femmes des employés français avaient été maltraitées par le peuple. Le flot des émigrans se pressait à chaque pas vers la France, et s'accroissait de toutes les autorités auxquelles cette retraite communiquait les mêmes idées de péril et de précaution. J'appris bientôt que Florence avait été évacuée, et je sus plus tard que M. le préfet Fauchet avait été assailli et avait manqué périr près de Chambéry; il ne fut sauvé que par

la présence d'esprit d'un domestique éprouvé depuis longues années. . . .

J'avais fait embarquer mes effets et je voyageais à cheval. A Pietra-Santa, petit endroit près de Livourne, je fis la rencontre de deux peintres hollandais, élèves du célèbre Van Brée *, qui revenaient de Naples, où je les avais vus dessinant aux lueurs du Vésuve et cherchant, au risque de leur vie, à surprendre quelques unes de ces grandes scènes de la nature. Ils s'étaient associés avec un Ferrarois qui avait à craindre chez lui les haines particulières, toujours si habiles à s'assouvir sous le masque de la politique. Tous se rendaient à Paris, avec l'espoir que la débâcle de notre domination s'arrêterait du moins aux Alpes. Il signor Brandi ne m'était point inconnu; j'avais lu de lui plusieurs ouvrages littéraires. Malgré le peu de sûreté de la route, malgré la triste préoccupation des affaires, une pareille compagnie était trop éclairée pour que le voyage ne s'animât point de l'intérêt des beaux-arts. Leur magie consiste même à faire tout oublier, à étouffer tous les murmures du malheur, à éloigner le fantôme de tous les périls, à mettre leurs nobles distractions au-dessus de toutes les peines. Chemin faisant, on se mit à

* Peintre actuel de S. M. le roi des Pays-Bas.

parler au milieu des dangers comme dans un tranquille salon, ou dans une plus tranquille académie. A la poésie italienne succéda la poésie hollandaise, et je trouvais que c'était quelque chose de piquant que cet hommage à la langue de ma mère rendu dans la patrie du Tasse, et dans de pareils momens. La route fut moins longue cependant que nous n'avions compté la faire ensemble. Nos artistes étaient trop indépendans pour subordonner leurs courses aux émotions d'une femme, et moi j'aimais trop ma liberté pour ne pas trouver commode de me séparer des compagnons, que cependant il m'avait paru très doux de rencontrer.

CHAPITRE CXIX.

Nouveau voyage à Pise. — La sœur Angola. — Bianca Capello. — Les deux amans Paolo et Hermosa.

Les évènemens romanesques sont fréquens dans mes Mémoires ; c'est qu'en effet ils l'ont été dans ma vie. Lors même que mon existence prenait une assiette et paraissait affermir ma position où l'enchaîner à des devoirs, mon cœur, avide d'émotions, mon imagination curieuse de spectacles, cherchaient incessamment à se satisfaire. C'est ainsi que les personnes, les lieux, les incidens, m'appèlent tour à tour, dès qu'une nuance un peu nouvelle, dès qu'une couleur un peu extraordinaire s'y rencontre. Le bizarre, le nouveau m'enlèvent, sous toutes les formes qu'il leur plaît de revêtir, et la plupart du tems je ne laisse point au hassard le soin de pourvoir à mes besoins ; je provoque par des courses et j'en multiplie les chances en ne restant jamais en place. Heureuse disposition! tu m'as

fait vivre double, si je puis m'exprimer ainsi, et tu as bien rarement mêlé des regrets à la joie de tes précieuses vicissitudes; je te dois au moins d'avoir préparé à mes vieux jours l'abondante consolation des souvenirs!

C'est à cette disposition d'esprit que je dus la découverte d'un épisode plein d'intérêt, quelque tems avant mon départ de la Toscane. Dans cette grande facilité d'impressions, celle qui domine mes légèretés est la mélancolie rêveuse. M'asseoir sous un bel ombrage, poser ma tête entre les feuilles d'un arbre et ne plus exister que par la pensée, fut toujours une des voluptés les plus douces. J'en jouissais souvent pendant mon heureux séjour dans ces heureuses contrées.

Il était près de neuf heures du soir; en Italie, on ne vit que la nuit. Seule dans un des bosquets délicieux du jardin dit *di Bianca Capello*,* je repassais dans mon esprit la destinée de cette femme belle, célèbre, et criminelle peut-être, dont ce lieu portait le nom: Jeunesse, puissance richesse, amour, tout est passé. O Bianca Capello! qu'êtes vous maintenant? Un peu de poussière, disais-je à mi-voix. *Se vuol preghare per*

---

* Près Florence, route de Sienne.

l'anima sua, venga, e lei sarà benedetta, * entendis-je prononcer très bas derrière moi. Un peu surprise, je me retourne, et je vois une jeune fille en habits religieux, qui m'offre de me conduire à l'autel élevé par la fille de Bianca Capello pour y appeler la prière. Ce n'était pas une religieuse, mais une novice d'un monastère non cloîtré; elle pouvait avoir quatorze ans, d'une physionomie gracieuse par les charmes de cette extrême fraîcheur qui semble encore tenir de l'enfance, et qui promet tout l'éclat de la beauté. La novice me devançait de quelques pas, et je trouvais je ne sais quel irrésistible attrait à la suivre. Son vêtement blanc, son voile, les détours qu'elle me faisait parcourir, l'obscurité qui commençait à étendre ses voiles et à donner son silence imposant à tous les objets, tout contribuait à faire pour moi de cette rencontre un immense intérêt. Nous avions traversé le jardin situé derrière le cimetière. Nous longions le mur d'un couvent. Au bout, une petite porte basse nous conduisit à une enceinte très vaste et je reconnus l'intérieur d'un couvent de Pénitentes blanches; ordre qui remplace en Italie les Sœurs de Charité. Sous un des vastes portiques brûlait

* Si vous voulez prier pour son ame, venez, et vous serez bénie.

dans l'éloignement une lampe devant une Madone. Au milieu de la chapelle, chargée de peu d'ornemens, un mausolée magnifique attira mes regards. La jeune fille s'était mise à genoux sur une des marches. »C'est la tombe de Paolo et « d'Hermosa, me dit-elle, et là on dit des messes »pour l'ame de Bianca et des deux amans. — »Quels amans, ma sœur, lui demandai-je? — »Priez avec moi, et la sœur Angola vous dira »leur amour et leur triste fin.« Après un acte de dévotion et une offrande, la jeune sœur sonna une clochette. On ouvrit une grille, et une religieuse très âgée, mais d'un aspect noble et triste, vint à nous. »Ma mère, lui dit la »jeune religieuse, la signora vient entendre les »malheurs de la fille de Bianca Capello; *ne ha »pietade.»* — La sœur Angola répondit *sia benedetta,* et me pria de l'attendre. Elle revint avec un papier roulé. Il n'était alors moins de dix heures. »Je ne puis rien laisser emporter, »dit-elle; mais nous avons des chambres pour »l'hospitalité; acceptez-en une pour cette nuit: »c'est la nuit anniversaire de la mort de Paolo »et d'Hermosa. Vos prières s'uniront encore »aux nôtres; toutes font du bien.» Je consentis avec empressement. Rien ne me parut plus

* Elle en a pitié.

bizarre que cette aventure, et je me promis bien, pour peu que l'histoire en valût la peine, de me servir d'un *album* qui ne me quittait jamais dans mes courses solitaires, pour l'y transcrire. J'ose croire que mes lecteurs trouveront que j'ai bien fait.

» En 1572, Bianca Capello, d'une naissance voisine du trône, avait, par l'amour, été entraînée sur les pas d'un époux aimé mais obscur, et qui bientôt dut aussi son élévation au caprice d'un prince. Bianca épousa en secondes noces Ferdinand de Médicis, fils et successeur de Come Ier. Plus ambitieuse que tendre, Bianca avait feint une grossese pour ajouter à ses droits, et présenté comme son fils l'enfant d'une autre. La faiblesse du grand-duc ne répugnait point à cette feinte qu'il avait devinée, espérant par cette adoption d'un successeur se venger de ses frères qu'il haïssait. Ce projet ne s'accomplit pas, et Antoine entra dans l'ordre de Malte. Bianca, devenue ensuite réellement enceinte, accoucha d'une fille dont la naissance fut tenue secrète jusqu'à la brillante solennité où Bianca Capello, devenue grande-duchesse de Toscane, fut adoptée par la république de Venise comme fille de Saint-Marc. La jeune Hermosa avait alors trois ans, élevée loin de la cour, au Val de Chiomo, délicieux séjour

qu'enclavent le Tibre et l'Arno. Hermosa fut mandée à Florence pour les fêtes dans lesquelles elle devait être publiquement reconnue au milieu du triomphe de sa mère. Hélas! elle n'arriva au Poggio Lacono qu'au moment où une atroce vengeance précipita son père et sa mère dans la tombe. L'exécrable forfait, dont le soupçon planait sur Ferdinand de Médicis, au lieu de le faire chasser du théâtre de son crime, réunit autour de lui tous les mécontens qu'avaient faits la faveur et l'élévation de Bianca Capello. Les Capponi, les Givaloni, les Dorsoni, les Bichàni revinrent à la cour qui se grossissait encore par la foule de ces hommes, courtisans de tous les pouvoirs, flatteurs de tous les vices, toujours prêts à acheter les dignités par la bassesse. Ferdinand fut bientôt tranquille, parce qu'il crut avoir anéanti tous les titres qui attestaient la naissance légitime d'Hermosa, et qu'il espéra bientôt la saisir elle-même. Mais au milieu de ce choc de passions haineuses, il existait un cœur fidèle et dévoué à ses souverains malheureux; c'était celui de la nourice d'Hermosa. Entourée de vils espions et de dangers de toute espèce, cette femme courageuse parvint à échapper aux piéges qu'on lui tendait, et à se réfugier avec son précieux dépôt dans le duché de Bracciano. Elle éleva jusqu'à neuf ans sa jeune

maîtresse, sans jamais lui révéler sa naissance, décidée même à la lui cacher toujours, mais la fatalité avait marqué ses victimes. Paolo d'Oxeni entrait dans sa septième année, lorsque Hermosa, qui en avait trois, vint, avec un guide fidèle, à Bracciano. Paolo d'Oxeni, allié par sa mère aux Médicis, était aussi cependant élevé loin de la cour et dans une pareille obscurité. Dans la maison qu'Adine (nom de la nourrice d'Hermosa) avait choisie, il y avait une jeune fille de l'âge de cette dernière, déjà compagne des jeux du jeune Paolo. Après l'arrivée de la fille de Bianca, ces trois enfans furent inséparables. Paolo était d'une beauté aussi parfaite que celle d'Hermosa, et Julietta, leur jeune amie, ne déparait point cette touchante et belle fraternité. Souvent quand on les voyait folâtrer sur un gazon émaillé, ou reposer entre leur *mazzi di fiori* et leurs corbeilles remplies de fruits, on eût cru voir les charmans modèles de l'Albane, posant en groupe pour les chefs-d'œuvre de ce peintre des Amours.

La petite Julietta, faible et souffrante, était l'objet des sollicitudes d'Hermosa et des soins protecteurs de Paolo. Celui-ci venait d'accomplir sa quinzième année. Hermosa en avait douze, lorsque la mort de Julietta vint révéler à deux cœurs innocens le secret des larmes et

les douleurs de la séparation. Tous deux à genoux veillent près du corps de leur pauvre amie, couverte selon l'usage de fleurs virginales et de ses habits de fêtes, la tête tournée vers l'image de la Madona. C'est là, devant ce triste témoignage d'une inévitable destruction, que Paolo et Hermosa, enlevés à la terre, emportés par un sentiment qu'ils ignoraient encore, le cœur ému par les pensées d'un autre vie, se jurèrent un amour éternel. *Sarò di Paolo o di morte** soupira la bouche d'Hermosa, à demi formée par l'épouvante, et dont les lèvres laissaient échapper des promesses d'amour avec les graves accens de la prière des morts. Hermosa, dit Paolo, se relevant de son humble attitude, et fixant de son regard attendri sur la vierge morte et la vierge en prières, dont la douce voix venait de tant lui promettre, Hermosa, *tu sarai mia o bensi saremo con questa,*** et la main du jeune homme se posa sur la couronne déjà flétrie, qui entourait le front glacé de Julietta. *Cosi sia,**** répondit Hermosa d'une voix douce mais ferme; et il en fut ainsi.

» Souvent Hermosa accompagnait Paolo à la

* » Je serai à toi, Paolo, ou à la mort. »

** » Tu seras à moi, ou nous serons avec celle-ci. »

*** » Qu'il en soit ainsi. »

Villa, dont il se plaisait à lui faire parcourir les bosquets et les palais. Un jour, dans la galerie des tableaux, ses regards se fixent sur un portrait de femme : c'était celui de Bianca Capello, peinte dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. » Comme elle est belle, s'écrie » Hermosa. — Moins que toi, Hermosa, répond » Paolo, et comme frappé d'une lumière soudaine : Mais ce sont les traits d'Hermosa : Serais» tu la fille de Bianca Capello ? » Paolo parla à Adine ; celle-ci, forte de l'amour qu'elle lui voyait pour Hermosa, confia tout au noble cœur du jeune homme, et en fit l'ardent protecteur des droits héréditaires de la fille de ses souverains.

» Ferdinand Médicis, après la mort cruelle de son frère, quoique duc régnant, avait conservé le chapeau de cardinal jusqu'à ce qu'il eût épousé un fille du duc de Lorraine, et par les bienfaits de son règne il fit oublier le crime de son élévation. Il gagna l'affection du peuple en travaillant à la prospérite de l'État. Paolo, que l'amour et l'ambition agitaient, prit un parti plus généreux que celui de la révolte ou de l'intrigue, en se confiant au cœur de Ferdinand. Hermosa fut appelée à la cour de son oncle paternel ; ce fut un beau jour pour le jeune Orsini que celui où, chargé des ordres du grand-duc, il accompagna au palais ducal celle qu'il idolâtrait, réta-

blie au rang que lui assignait sa naissance. Hermosa trouva dans son esprit naturel un goût et une pénétration qui bientôt la distinguèrent des autres, et qui donnèrent à son maintien et à sa conduite une dignité bien au-dessus de son humble éducation. Avant de partir pour la cour du grand-duc, Paolo parut un instant hésiter en songeant à la distance qu'il élevait entre Hermosa et lui. » Hermosa, lui dit-il, tu étais pauvre, » et mon amour t'aurait dotée de toute mon opu» lence; aujourd'hui, tu es princesse.... — Aujourd'» hui, répondit Hermosa, élevant un regard ins» piré, aujourd'hui, Paolo, Hermosa, la fille de » Bianca Capello et d'un souverain de la Toscane, » te dote, toi, son unique ami, de toute sa ten» dresse. Paolo, *sarò di te o di morte...* « Peu d'heures après, Hermosa inclina sa tête charmante aux pieds de son oncle paternel, au milieu d'une cour qui vit, dans le court espace de deux jours, le triomphe et la mort de sa malheureuse mère. Le cardinal Médicis avait involontairement frémi en contemplant des traits qui rappelaient si bien ceux de Bianca à son aurore; mais il se remit promptement, et l'accueil qu'il fit à Hermosa tourna soudain vers elle tous les regards et tous les hommages des courtisans. Les yeux d'Hermosa ne cherchaient que ceux de Paolo; ils ne tardèrent pas à les rencontrer. Que de choses

dans cette silencieuse éloquence! Quelle souveraine put jamais se flatter d'avoir un serviteur, un sujet plus dévoué que Paolo! Oh! qu'il était enivrant le bonheur de Paolo, lorsque, dans l'éclat des fêtes, la douce voix d'Hermosa trouvait moyen de faire parvenir à son cœur le serment de leur enfance: *Sarò di te o di morte, Paolo, ben che principessa* *! Mais cette félicité si pure était à son terme. Le cardinal s'était attaché à sa nièce; mais en la comblant de faveur, il semblait vouloir étouffer le cri de sa conscience.

» A cette époque, Pierre de Médicis, frère du duc régnant, traînait une vie honteuse à la cour de Philippe II. Le prétexte de ce séjour était un mariage qui ne se conclut point, et quelques bruits qui lui parvinrent sur la faveur dont jouissait la fille de Bianca et de son frère, le ramenèrent en Toscane. A la vue de la céleste beauté d'Hermosa, deux desseins criminels entrèrent à la fois dans l'ame perverse de cet oncle inhumain: *la posséder et la perdre.* Non seulement Hermosa repoussa avec horreur ses vœux insensés, mais elle menaça son indigne parent de tout révéler au grand-duc et à Paolo Orsini. Ce fut

---

* » Quoique princesse, Paolo, je serai à toi ou à la mort. «

l'arrêt de tous deux. Orsini, absent pour une mission assez lointaine, revient à Florence et trouve partout deuil et consternation. » Hermo- » sa se meurt! Hermosa est peut-être déjà morte!... » lui dit-on. « Paolo n'en entend pas davantage. Il court au palais ducal, pénètre, à travers une haie de serviteurs silencieux, jusqu'à la salle où gissait déjà, sur un lit de parade, le corps de la fille de Bianca Capello. Frénétique de douleur, Paolo s'élance vers le lit et tombe au pied de la balustrade. On le transporta mourant. Les obsèques d'Hermosa se firent avec une pompe royale; son cercueil fut placé à côté de celui de sa mère, dans le caveau de la chapelle érigée par Bianca dans les jours brillans où elle régnait sur la Toscane. La chapelle, ouverte aux prières, voyait tous les jours parmi les plus assidus aux offices l'infortuné Paolo, les traits défigurés, l'œil morne, se traînant à genoux vers la pierre qui s'était refermée sur tout ce qu'il avait aimé. Un soir, épuisé de douleur, il s'évanouit et ne revint à lui que par la fraîcheur qui commençait à engourdir ses membres; tout était silencieux autour de lui. Une seule lampe éclairait en vacillant ce lieu consacré à la prière, et brûlait devant l'image de la Vierge, dont la chapelle communiquait, par une autre issue, au caveau de Bianca Capello. Paolo regarde de ce côté et

croit voir une grande figure se glisser dans l'ombre... Il écoute, il entend le léger bruit d'un vêtement et des pas qu'on cherche à retenir. Aussitôt l'idée d'une horrible profanation le frappe; il s'élance par la grille et se trouve derrière un inconnu qui portait un panier et s'avançait vers le caveau. Paolo lui barre le passage et s'écrie avec un accent foudroyant: »Profanateur »des tombeaux, que cherches-tu en ce lieu?» L'inconnu, d'une stature colossale et d'une figure hideuse, où brille à l'instant la joie d'un triomphe facile, répond avec un rire féroce: »Je ne »cherchais pas ce que j'y touve; *ma ben venuto* »*tu sei* *.« Et aussitôt il saisit son poignard et cherche à en frapper Paolo. Moins fort, mais plus adroit, Orsini évite le coup, et arrachant l'arme meurtrière des mains de son ennemi, il l'en frappe et l'étend mort à ses pieds. A la vue seule de cet homme, Paolo avait supçonné un forfait: les provisions tombées du panier qu'il portait ne lui laissent plus de doute. Il parcourt d'un pas rapide les vastes détours du caveau, appelant, dans une horrible angoisse, Hermosa. »Hermosa! ô ma bien-aimée, disait-il, existerais-»tu dans ce lieu horrible?» A chaque détour il écoute. L'écho de ses cris répond seul à son

* »Mais tu es le bienvenu.«

espérance. Il arrive enfin au tombeau de Bianca Capello, et voit l'infortunée Hermosa appuyée sur le cercueil de sa mère, pâle, échevelée, vêtue d'un habit de bure grossière, et se soutenant à peine. Mais, regardant avec épouvante du côté où entrait Paolo, Hermosa le reconnaît et s'écrie: »Les monstres! ils l'ont aussi plongé vivant dans »ce séjour d'horreur! — Non, j'y suis descen»du pour t'en arracher, Hermosa, répond l'heu»reux Paolo, en enlevant son amie inanimée, et »la pressant contre son cœur. — Mais, reprit »Hermosa, la fuite est impossible. — Rien n'est »impossible à un amour comme le mien, répond »son amant. Pour entrer ici ton affreux geolier »devait avoir une clef.« Il entraîne Hermosa, à qui la vue du cadavre explique tout ce qui vient de se passer. Possesseur de la clef de la porte extérieure, et sorti de la chapelle, Paolo guide Hermosa par des chemins détournés, vers l'asile d'une de ses parentes, à qui il fait confidence de son aventure. Un homme tué, son cadavre resté dans une église, la disparition d'Hermosa, que de sujets de crainte! Après une courte délibération, il fut décidé que les deux amans partiraient tous deux travestis; ils se mirent en route, et aux premières lueurs du jour ils gravissaient les monts qui séparent la riche Toscane du fertile Bolonnais. Faible, effrayée, Hermosa

ne put aller loin. Après trois mois d'un séjour fétide, l'air vif et pur des montagnes devenait étouffant pour elle; il fallut s'arrêter dans la cabane d'un pauvre pâtre. C'est là qu'elle raconta à Paolo sa léthargie préparée, son affreux réveil dans un cercueil ;... les horribles tentatives de Pierre et de son complice, sa résolution de leur échapper par la mort... »Ah! disait-elle, faudrait-il, après avoir souffert, ne te retrouver, »Paolo, que pour te quitter à jamais! Les sou»venirs de Julietta m'assiègent; ils me rappellent »le doux et terrible serment, *Paolo, saro di te »o di morte.«* Et sa belle tête languissante tombait sur le sein oppressé de son amant.

»Cinq jours s'étaient lentement écoulés dans cet état d'anxiété. Assis un soir à la porte de la chaumière, Paolo, tout entier à la douce contemplation des traits adorés d'Hermosa, n'avait pas aperçu des hommes armés qui, à l'improviste, se jetèrent sur lui, le garottèrent, et malgré les larmes et l'inutile résistance de son amie, le placèrent sur un cheval et prirent la route de Florence. Hermosa, immobile d'horreur et d'effroi, ne versa plus de larmes; elle quitta la chaumière, se dirigeant de loin sur les pas des ravisseurs qu'une route de montagnes forçait d'aller lentement. Ils firent halte pour la nuit à une chapelle de Monte-Cavallo, à demi-ruinée. Les gardiens

de Paolo le déposèrent dans l'intérieur, près de l'autel, et après avoir resserré ses liens, s'assirent, pour le garder, sous les arbres plantés devant la porte de la chapelle. Bientôt Hermosa paraît, et d'une voix suppliante: »C'est mon »amant, mon unique bien, *è l' anima dell' anima* »*mia*, disait-elle; oh! laissez-moi prier et pleurer »avec lui.« Sa beauté était si touchante, il y avait tant de douleur dans son accent et dans ses regards, qu'elle attendrit ces hommes farouches: ils lui permirent de veiller avec Paolo, et promirent même de dire des prières pour eux à la Madona. Au léger bruit que fit Hermosa en s'approchant de lui, Paolo souleva sa tête et fit un vain effort pour tendre les bras à son amie. Elle s'assit près de lui sur une des marches de l'autel, et tenant entre ses mains les mains de Paolo, indignement garottées, elle lui dit avec le calme d'une terrible résignation: »Paolo, je »te le disais dans ces délicieuses retraites où na»quit notre amour, restons ici au sein de la na»ture; la grandeur fut fatale aux miens, ma mère »expira dans d'affreux tourmens, couverte de la »pourpre..... Et moi, ô mon bien-aimé, l'amour »si tendre qui m'attache à toi, qui fait de ta »vie ma vie, me sauvera-t-il d'un avenir où le »bonheur est mis en balance avec un diadème? »Paolo je te le disais, et tu le vois, les gran-

» deurs nous sont fatales, comme elles le furent » aux miens... Mais du moins ne nous séparons » pas... Ecoute, Paolo, le sort nous a marqué » de sa réprobation; mais il me réserve une im» mense félicité, celle de te revoir, de mourir » avec toi. Ne luttons pas contre ses arrêts. Tu » m'as sauvée, je veux te sauver à mon tour. » Trompons l'affreuse espérance de nos tyrans, » mourons ensemble. J'ai fléchi tes gardiens, en » demandant à prier et pleurer avec toi, que ce » soit ici la chapelle de la dernière nuit sur terre. » Allons demander vengeance aux pieds de l'E» ternel. Imite-moi, Paolo... « Et pressant vivement contre son sein la noble et belle tête de son amant, elle montre un poignard, s'en frappe, et le présente à Paolo, en prononçant: » *Dì te Paolo e di morte!* « Lorsque les gardes viennent pour emmener le prisonnier, ils ne trouvèrent plus que les corps glacés de Paolo et de la fille de Bianca Capello. La famille d'Orsini a élevé ce tombeau aux deux amans, et fondé une dotation pour des services anniversaires, avec cette inscription: » Passans, et vous hôtes de ces » murs saints, priez pour eux. «

Je ne saurais dire l'attendrissement et l'horreur que m'inspira cette lecture; jamais je ne passai une nuit si agitée. Il y eut un moment où ma tête se perdit, au point que je crus voir dans

l'étrange rencontre de cette sœur un plan concerté. Un effroi secret se mêlant à mes agitations, au lieu de m'en tenir à la simple vérité, et trouver tout naturel que dans un ordre institué pour secourir les malades et les voyageurs, une sœur fût debout à neuf heures, et qu'en me voyant avec l'extérieur qui dénotait la richesse, l'on m'eût offert de passer la nuit dans un lieu sûr; plutôt que de tirer ces naturelles conséquences, mon esprit m'en forgea de si ridicules, que je ne me crus rien moins que l'objet d'une noire erreur pour m'enfermer prisonnière. Comme il y avait dans ces frayeurs infiniment de vanité et de sottise, j'en ris moi-même, et me jetant habillée sur ma modeste couche, j'y dormis jusqu'au réveil un peu forcé des cloches sonnant matines. Je trouvai la jeune novice et la bonne sœur Angola; je les remerciai toutes deux, et pour récompenser la petite supercherie d'avoir copié le manuscrit sur mon *album*, je doublai mon offrande, et les sincères bénédictions des deux pieuses filles m'accompagnèrent à Florence, où je ne fus pas sitôt de retour que je visitai la chapelle de Bianca Capello. J'y frémis à l'aspect de la grille qui donne entrée à ce séjour des morts, où l'on eut la barbarie de faire descendre une innocente fille pour y traîner de misérables jours près des cendres de sa mère...

J'ai prié et pleuré sur la pierre où gémit si long-tems le malheureux Paolo. Je me suis fait conduire plus tard, à mon passage à Bologne, à la chapelle *dell' Ultima notte in terre*, et en lisant l'épisode à mes compagnons de voyage, j'ai vu, au récit des maux des deux amans, tomber de généreuses larmes des yeux d'un des vainqueurs d'Arcole et de Lodi.

CHAPITRE CXX.

Départ de Lucques. — Séjour à Gênes. — Mon arrivée à Paris. — Nouvelles de Ney. — Un trait de la vie du général Duroc.

Comme les lecteurs ont déjà avec moi plus d'une fois fait la route de Lucques à Gênes, ils trouveront très bien, j'en suis sûre, que je ne tire pas un plan religieusement topographique de ces contrées délicieuses. Les tems deviennent si graves, que les plus grandes scènes de la nature s'effacent devant la grandeur des évènemens. La crainte d'ailleurs commençait à absorber mes pensées et à les concentrer dans l'unique préoccupation des intérêts de ma bienfaitrice. Chaque pas qui m'approchait de la France redoublait cette terreur inséparable des affections sincères. Je tremblais de voir jusque sur le sol de la patrie les insultes de la fortune, de rencontrer d'autres désastres, d'éprouver de nouveaux désenchantemens. J'arrivai à Nice cependant sans avoir en rien à subir de triste et

qui mérite d'être rapporté. J'y demeurai dans une famille qui tenait par la parenté au maréchal Masséna, et sans entrer plus directement en relation avec les personnes que la princesse Elisa m'avait indiquées, je me contentai, suivant mes instructions, de leur faire tenir des lettres dont elle m'avait représenté la remise comme essentielle au bien de son service.

La fidélité de cette mission n'exigeant pas davantage, je pris le courrier, résolue de me rapprocher de Paris, théâtre ordinaire des mouvemens toutes les fois que la politique se complique et menace de se renouveler; refuge probable, surtout dans ces terribles circonstances, de mes affections les plus chères. Une fois arrivée, je repris par culte de souvenir un de ces logemens que j'y avais déjà occupé, et que la présence de Ney avait quelquefois honoré et embelli. Dès le lendemain même, je me remis en relation avec les amis que j'avais conservés, impatiente de ces communications de pensée dont on sent si vivement le besoin et le prix dans les momens de crise. Une grande partie de mes connaissances se composait de militaires de haut grade ou de fonctionnaires également élevés, qui partageaient aussi avec moi la noble folie de l'Empire. Plusieurs, hélas! avaient disparu de la scène; car en avançant dans la vie, les rangs s'éclaircissent

et les tombes se pressent, comme pour appeler la nôtre.

Un officier de la jeune garde me remit plusieurs lettres qu'il avait reçues pour moi dans la campagne de 1813, mes amis croyant que la pénible guerre de Russie m'avait rendue casanière, et par conséquent le séjour de Paris indispensable. Ces lettres étaient déjà d'une date ancienne, mais elles me parlaient de Ney: n'était-ce pas assez pour que le passé devînt pour moi le présent? Après des prodiges à Kaya, à Lutzen, à Prœlitz, le maréchal avait profité de l'armistice pour se guérir d'une blessure. A ce mot de blessure, je me sentis moi-même comme frappée, et je ne pus cacher mon émotion à celui qui m'avait apporté ces nouvelles si chères et si tristes. L'officier me rassura sur ce cruel évènement; mais il eut plus de peine à me persuader de ne point m'élancer sur les traces du guerrier dont le nom seul faisait si violemment battre mon cœur, en démontrant qu'il y aurait impossibilité de le rejoindre dans l'état de retraite et de désordre de l'armée française.

J'appris également par l'officier en question la mort de ma pauvre Lithuanienne, de ce frère d'armes si intrépide, morte comme un homme au passage de l'Elbe à Torgau, héros obscur, et dont la valeur dans les tems chevaleresques

eût pris place au milieu des noms de cette mythologie guerrière. Cet officier, dont je dois taire le nom, avait servi sous les ordres du maréchal Duroc; il n'en parlait qu'avec l'attendrissement de l'admiration et de la reconnaissance. Je crois pouvoir placer ici une trait de la vie de ce bon Duroc, qui cachait ses vertus avec une modestie antique. Ce récit, écho d'un noble attachement, sera aussi un hommage de mes propres affections pour celui qui avait su faire de l'intimité d'un grand homme une gloire peu vulgaire pour lui-même.

Après le 18 brumaire, Duroc, déjà fort avant dans la confiance du premier Consul, fut chargé d'une haute mission diplomatique auprès de la cour de Berlin, dont il s'acquitta avec beaucoup de succès, et qui lui valut ces récompenses empressées qui ne manquent jamais au mérite heureux. Cependant la Prusse, enchaînée à de mesquins intérêts, ne se décidait pas franchement dans son attitude. Elle ployait ou ne se redressait jamais qu'à demi. De sourdes intrigues s'y croisaient incessamment et préparaient de loin une rupture nouvelle.

Le chef le plus influent de ces secrètes menées était le mari de la baronne de Brenkenhof, ami de la célèbre comtesse de Lichtenau, cette maîtresse déclarée de Guillaume II, roi de Prusse,

femme dont on a tant dit de bien pendant sa scandaleuse élévation, et tant de mal après sa disgrâce, sort ordinaire des favorites. Mme. de Lichtenau aima les Français à la fin de sa carrière. M. de Brenkenhof les détesta toujours; mais n'étant pas assez fort pour agir ouvertement, il se jeta dans des intrigues dont il devint victime. Il fut arrêté et envoyé à Spandau. Sa femme, jeune et belle saxonne, que des convenances de famille avaient enlevée à sa patrie, sut obtenir du maréchal Duroc, au lieu d'une redoutable détention, un exil plus doux dans une terre éloignée. Mme. de Brenkenhof avait à cette époque une fille en bas âge, mais dont les traits charmans promettaient toute la beauté de sa mère. Retenue à Berlin par une légère indisposition de cet enfant, et pour des arrangemens de fortune, au lieu de suivre son mari, Mme. de Brenkenhof se retira dans une maison de campagne des environs. Sensible à la générosité de Duroc, elle ne mit à la reconnaissance que les bornes du devoir, se livrant avec abandon à son cœur, et rendant chers à celui qui en était l'objet ces témoignages d'une amitié vive et passionnée.

Brillant sur le champ de bataille, Duroc était aussi bien placé dans un palais par la noblesse de ses manières. Il portait surtout dans la so-

ciété intime un charme extraordinaire de simplicité et de bonhomie. Une double facilité de caractère le disposait à être aimable et sensible à l'amabilité des autres: pouvait-il ne pas céder au mérite de la jeune et belle saxonne! La guerre, à cette époque, venait d'éclater entre la France et l'Autriche. Duroc, rappelé en France, accompagna le premier Consul à Marengo. Les adieux furent vifs et tendres entre les deux amis; mais la gloire offre tant et de si nobles distractions à l'absence, que Mme. de Brenkenhof fut peu à peu, sinon oubliée, du moins négligée entièrement. Une correspondance sollicitée par Duroc, comme un moyen de consolation, et qui, sans qu'elle eût osé se l'avouer, était le seul bonheur de la belle baronne, cette correspondance devint languissante; plusieurs lettres restèrent sans réponse et Mme de Brenkenhof cessa d'écrire. Dans ses lettres, elle avait annoncé à Duroc la mort de son mari, l'échéance d'un immense héritage, le mariage de sa fille avec un noble saxon et leur départ pour la Saxe. Duroc était alors devenu grand-maréchal du palais, et ses fonctions plus tranquilles lui rappelèrent plus souvent le souvenir de la belle saxonne; à ces tendres réminiscences, quelquefois il se mêlait des regrets plus vifs encore. Combien ce dernier sentiment avait d'amertume, lorsqu'en 1805, reparaissant

à Berlin, non seulement Duroc n'y retrouva plus Mme de Brenkenhof, mais apprit toutes les peines qu'il lui avait causées par son silence. Le maréchal écrivit à Mme de Brenkenhof une lettre qui dut effacer tous les anciens torts; car quel tort un cœur généreux peut-il ne pas pardonner à un cœur repentant qui s'excuse?

L'infortunée dut encore à l'homme qu'elle avait le plus estimé, le plus chéri, le bonheur de revoir sa fille coupable et fugitive, de la presser sur son cœur et de ne point mourir sans bénir ses remords. Duroc, en 1805, rejoignit le quartier général, et prit à Austerlitz le commandement du corps d'armée, dont une grave blessure avait éloigné le maréchal Oudinot. Un de ces grenadiers dont la seule présence était près de leurs chefs un droit à beaucoup de liberté, vint dire au maréchal: „M. le maréchal, j'ai trouvé „avec d'autres bons enfans, dans le coin d'une „ferme mi-brûlée, une petite allemande bâtie à „faire tourner la tête à tous; et toute vieille „moustache que je suis, M. le maréchal, je l'a„voue, la petite *sorcière* était terriblement en „péril; mais v'là qu'elle tire de son sein un mé„daillon où vous êtes parlant, comme vous v'là, „mon général; et en joignant les deux plus mi„gnonnes de mains que j'aie vues jamais, elle „nous dit: M. le général était l'ami de ma mère;

» il ne vous pardonnerait pas de me maltraiter, » de me tuer..... La tuer? figurez-vous, M. le » maréchal, si nous en avions envie? Les cama» rades et moi, à la seule vue du portrait, étions » rentrés à l'ordre, et je me suis chargé de con» duire la petite, sous bonne escorte, chez une » vieille bonne femme. Pendant le trajet, elle » nous a conté des fagots, nous disant qu'elle est » bien vertueuse... Vous sentez, M. le maréchal, » si, nous autres troupiers, nous donnons là-de» dans; mais tant est que la petite est jolie comme » le soleil de nos victoires, et qu'elle vous est » quelque chose, puisqu'elle a votre portrait; » voilà tout. Qu'en ordonnez-vous, M. le maré» chal? — De la respecter, mon brave, de veil» ler sur elle. Je la verrai avant une heure », répondit Duroc, troublé au-delà de toute expression; et dans le tumulte et les nobles joies d'une victoire comme celle d'Austerlitz, l'ame généreuse de Duroc sut trouver le tems de voler auprès de la fille de celle qu'il avait tant aimée et qu'il respecta toujours.

Bathilde, nom de la jeune baronne, après un mariage d'inclination contracté sans l'aveu de sa mère, s'était précipitée de faute en faute, pour arriver enfin à celle que n'efface même plus une vie exemplaire, et que le repentir ne répare point. Le jeune époux de Bathilde, attaché au char

d'une danseuse, dissipait follement la fortune de celle qui lui avait donné le droit de sa tendresse. La malheureuse Bathilde avait oublié que pour notre sexe le bonheur ne peut exister que dans le rigoureux accomplissement de tous nos devoirs; au lieu de chercher son refuge assuré près de la meilleure et de la plus aimable des mères, Bathilde s'était enfuie de l'asile conjugal sur les pas d'un Français séduisant et brave, mais inconstant et léger. Il avait abandonné Bathilde pour la gloire, et rejoint les troupes qui, sous l'aigle de Napoléon, marchaient alors victorieuses sur la capitale de l'autriche. Mais rien d'impossible pour le cœur d'une femme passionnée. Élevée dans toutes les délicatesses du luxe, Bathilde, sans autre appui que sa résolution et son amour, avait traversé deux armées en présence, et pénétrait j'usqu'au champ de bataille d'Austerlitz, au plus fort de l'action, quelques heures avant la victoire des Français..... On vient de voir de quel péril la sauva le portrait du maréchal Duroc; elle allait avoir bien d'autres obligations à cet ami dévoué de sa mère. La jeune Bathilde vécut près d'une année cachée dans une retraite qu'avait ménagée son protecteur, qui, par le credit que lui donnait moins encore son rang que la haute considération qu'il avait su mériter, négocia le retour de la jeune coupable.

près de sa noble famille, le pardon de sa mère, et la réconciliation de son époux revenu lui-même de ses erreurs. En 1806, le maréchal, en se rendant à Dresde à la cour de Saxe, avait pris soin de se faire devancer de quelques jours par Bathilde. Depuis la fuite de sa fille, Mme. de Brenkenhof avait langui, presque mourante, dans sa superbe mais solitaire demeure, d'où sa douleur repoussait toutes consolations, et n'attendait plus que la mort de la pitié du ciel; mais une lettre du maréchal Duroc vint, en la rassurant, lui inspirer le regret de quitter une vie qui allait n'être plus veuve d'une fille chérie et d'un ami si rare. Un jour la baronne essayait de marcher dans un de ses vastes salons dont les pas timides de ses gens troublaient seuls la solitude. La baronne regardait d'un œil éteint un des beaux portraits de sa fille; elle le couvrait d'un baiser mourant, et sa voix affaiblie disait encore ce nom si cher et celui de son généreux ami. Ses lèvres venaient de prononcer Duroc.... A ce nom une porte s'ouvre; Bathilde s'échappant des bras de son protecteur, se précipite aux pieds de sa mère avec ce cri du cœur: »Ma mère, ma bonne mère, »bénissez aussi ce noble Français; c'est lui qui »me rend à votre amour, au repentir, à la vertu.« Le maréchal reste immobile de douleur devant cette belle figure que la mort va glacer. La ba-

ronne, une main étendue sur la tête de Bathilde et l'autre appuyée sur son cœur, comme pour y retenir un dernier souffle, se laisse aller à l'émotion, à l'anéantissment de sa joie maternelle. »Ah! s'écrie le maréchal, cette scène la tue;« et alors il relève Bathilde, et veut la faire éloigner. La mourante mère s'y opposa par un regard: »Mon ami, dit-elle, d'une voix étouffée; mon »unique ami, toute précaution est inutile; la »mort est là, montrant son sein; m'imposer si»lence ne ferait que me la rendre plus affreuse »sans la retarder. Je vais vous quitter pour »toujours: Ah! que de peines renfermées dans »ce peu de mots! que ce ne soit pas du moins »sans vous avoir fait lire dans ce cœur que vous »avez cru insensible, qui cependant n'aima que »vous, qui vous aima avec idolâtrie, qui vous »eût préféré à tous les monarques de la terre, »et qui ne put vous préférer que la vertu. — »Caroline!... et vous avez repoussé mes vœux?.. »— Non, car dans mon délire les miens s'y »unissaient avec une plus brûlante ardeur peut»être, mais j'ai dû les combattre, j'étais épouse »et mère; je l'ai fait aux dépens du bonheur de »mes plus belles années, de ma vie peut-être. »Mais si je les eusse accueillies, mourrais-je au»jourd'hui sans remords, sans honte entre ma »fille et l'ami le plus cher? Aurais-je surtout

»l'inexprimable bonheur de vous dire à vous, »l'homme le plus noble: vous m'avez rendu mon »enfant; veillez sur sa jeunesse, dites-lui que »la vertu console de tout, rend tout possible »et..... Parlez-lui de sa mère.....«. La belle tête de Mme. de Brenkenhof retomba en arrière, sa main tenait la main de sa fille, à qui ses mourantes lèvres murmurent encore la bénédiction maternelle; mais son dernier regard, cette étincelle de l'ame, qui s'échappe de sa prison terrestre, ce dernier regard fut un regard d'amour, qui cherchait à se perdre dans celui de l'homme noble et généreux qu'elle avait uniquement aimé.

CHAPITRE CXXI.

L'Empereur Napoléon et la belle Anglaise. — Lettres et visites de Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Je retrouve Ney. — Beau trait de Talma.

On eût épuisé tous les contrôles de l'armée, qu'on n'eût pu rencontrer dans les cadres un officier plus fait pour être porteur des lettres qui me faisaient part de tant de nobles souvenirs. Il avait pour Napoléon cette admiration superstitieuse dont alors tout soldat français était pénétré, et j'oserai presque dire un enthousiasme plus délicat, empressé de justifier l'exaltation de ses sentimens par la connaissance des moindres actions de son idole.

„On prétend, me disait le lieutenant M......, „que chez Napoléon le cœur ne vaut pas le gé„nie. Je me chargerais volontiers de prouver „que sous ce rapport il mérite encore de nou„veaux hommages. Oui, l'Empereur est bon, il „est avant tout très sensible, et je tiens d'une „femme un trait qui ajoute encore à la gloire „du héros.

„ — Vous prêchez une convertie, mon cher „M.....; je sais aussi bien, mieux qu'un autre „peut-être, que l'Empereur est d'une bonté „charmante; mais je n'accorde pas toutefois qu'il „ait une sensibilité romanesque, une sensibilité „telle que les femmes l'entendent.

„ — Eh! Madame, je ne vous dirai pas qu'il „s'est évanoui aux pieds d'une belle imaginaire; „mais cela prouve sa force sans accuser son „cœur: et si quelquefois il a abrégé le pouvoir „que les femmes exercent dans certaines cir- „constances, c'était pour l'amitié qu'il s'arrachait „à l'amour. Je connais une Anglaise délicieuse, „que l'Empereur a connue, mais pas autant que le „désirait l'intérêt, la passion ou l'amour-propre „de la dame. La belle étrangère amplifie peut- „être un peu l'histoire de ces relations: ce qu'il „y a de vrai cependant, c'est que nous l'avons „rencontrée près de Görlitz, et qu'elle a vu „l'Empereur quelques jours après la mort du „maréchal Duroc. Elle avait fait les frais d'une „campagne, faciles pour sa fortune, mais pénible „par ses dangers, et elle n'avait reçu pour ré- „compense qu'un désappointement cruel de va- „nité. Eh bien! elle avait plus d'enthousiasme „encore que d'humeur. Voici comme elle nous „conta ses tournées militaires: Pour approcher „l'Empereur, j'ai beau courir en poste, la vic-

„toire court plus vite que l'amour: Napoléon
„est un héros qu'on ne rejoint pas aisément.
„Souvent j'ai cru arriver au quartier général
„avant la bataille; il m'a fallu poursuivre le
„vainqueur poursuivant déjà l'ennemi. A Leip-
„zig, j'étais au milieu du corps d'armée du ma-
„réchal Macdonald, et de la bagarre de Kaya.
„Dans une indicible frayeur, je m'élance de ma
„calèche pour me réfugier dans une masure;
„j'y trouve gisans deux blessés prussiens. En
„apprenti chirurgien, j'allais leur donner quel-
„que secours; mais, grands dieux! en voilà l'un
„d'eux, véritable colosse marchant, qui se dresse
„sur son pied de stalle et veut galamment me
„prouver qu'il se porte à merveille. Admirez
„tout ce que peut la société des héros, moi que
„la crosse d'un fusil et le fourreau d'un sabre
„eussent fait fuir autrefois avant mes campagnes.
„J'eus alors à ma disposition l'attitude d'une
„vieille moustache, et je fis mine d'amorcer
„un pistolet qui n'eût servi bien certainement
„qu'à m'estropier plus que le grand prussien.
„Au même instant entrèrent une foule de sol-
„dats appartenant au corps du duc de Raguse.
„Me retournant alors: Soyez témoins, m'écriai-
„je, que je viens de faire deux prisonniers. On
„me replaça dans ma voiture avec mille accla-
„mations de bruyante admiration. Plus loin,

„on voulut me faire rétrograder; mais, bon gré, „mal gré, je poussai vers le quartier général. „J'espérais plaire, et j'avais la hardiesse de ré- „péter; j'ai besoin de parler à l'Empereur. Je „trouvais que j'avais couru assez de dangers „pour être digne au moins de l'espérance; mais „on me prévint qu'il n'y avait pas à aborder „l'Empereur après le douloureux événement qui „venait de le frapper, la mort de Duroc. Je „voulus néanmoins être témoin de l'entrée à „Dresde; hélas! ma mal-adresse m'y fit manquer „un dédommagement que le hasard s'était plu à „me ménager. J'avais rencontré un pauvre ser- „gent blessé, de la division Campans, et par hu- „manité, autant peut-être que par spéculation, je „l'avais fait monter dans ma voiture et combler „de soins. Je voulais pouvoir dire à l'Empe- „reur: j'ai secouru, j'ai pansé vos braves. J'ai „à cet égard une recette de séduction auprès de „lui toute particulière, c'est de lui parler de „son armée; on ne réussit même à lui arracher „une faiblesse qu'en flattant son côté fort, qu'en „le prenant par la passion de la gloire. Je sais „bien que sur lui viendraient expirer les minau- „deries ordinaires; on ne doit l'attaquer qu'avec „de l'originalité. J'étais donc bien résolue à ti- „rer parti de ma rencontre militaire dans l'inté- „rêt de mon ambition galante.

„Personne ne sait causer comme Napoléon, „quand il peut, ou quand on peut être libre „avec lui. Tenez, voici mot à mot notre con„versation. Je venais de lui raconter ma scène „des deux blessés. Il me répondit: — Et si l'on „ne fût venu à votre secours, qu'eussiez-vous fait „contre deux grenadiers ennemis?

„ — J'aurais invoqué le grand nom de Napoléon.

„ — Mais enfin si.....

„ — Eh bien, mes pistolets vous eussent fait „respecter et moi aussi. Vous ne croyez pas à „ma bravoure, mais vous avez tort: car elle „me vient de l'orgueil de vous plaire: oui, l'or„gueil de vous plaire; un seul de vos regards „vaut mieux que la vie.

„ — Mais, Fanny, vous êtes bien ambitieuse. „Si quelqu'un de mes ennemis vous entendait, „il vous appellerait un Bonaparte en jupon.

„ — Croyez-vous que cela me fâcherait?

„ — Non, peut-être; car, vous autres, toutes, „vous avez des penchans à l'extraordinaire. On „parle de l'ambition des conquérans, ce n'est „rien auprès de celle des femmes; et pourtant „elle va à bien peu d'hommes, et aux femmes „elle porte bien plus facilement malheur.

„ — N'importe, ce serait une position si haute „que d'être appelée la favorite de celui qui fait

„et défait les rois, de celui qu'aucune femme
„n'enchaîne.

„— Et qu'aucune n'enchaînera jamais.....
„Fanny, si je croyais que cette folie fût sérieuse,
„dans deux heures vous seriez sur la route de
„Londres.

„— La perspective est flatteuse. Pourtant j'ai
„lu quelque part, qu'un turc, un grec, quel-
„qu'un comme cela idolâtre, d'une de ses fem-
„mes, la poignarda en présence de son armée
„pour prouver aux braves qu'il les préférait à
„la beauté. Seriez-vous de cette force?

„— Il n'y a pas de doute que moins cruel,
„je saurais être aussi sévère. Mais, je n'en vien-
„drai jamais là; je n'aurai pas même de choix à
„faire entre une maîtresse et mon armée. Mes
„maréchaux eux-mêmes auraient comme moi
„autre chose à faire qu'à être trompés par une
„Pompadour ou une Dubarry.

„— Merci de la comparaison.

„— Orgueilleuse Angloise, répliqua l'officier.
„elle était belle, elle plaisait quelquefois, n'est-
„ce pas tout ce qu'on peut attendre d'un souve-
„rain. Au moins voilà mon avis, et le vôtre,
„j'espère... Puis continuant: La main du hé-
„ros essaya de soutenir son opinion en caressant
„les boucles flottantes des cheveux de la belle
„Fanny. Mille pensées tumultueuses m'agitaient,

„quelques paroles sans liaison et sans suite s'é-
„chappaient de mes lèvres, le nom de Duroc se
„mêle au nom doucement balbutié de Napoléon.
„Terrible fatalité, s'écrait la belle Anglaise en
„nous racontant cette scène. A ce mot de Du-
„roc, le bras qui m'avait attiré me repousse
„soudain; l'Empereur s'éloigne, semble me fuir
„comme un remords, comme un reproche, reste
„absorbé; puis s'éloigne davantage, se rap-
„proche, et me dit avec un incroyable accent
„d'émotion: allez, allez, mon amie; on vous
„donnera un itinéraire; nous nous retrouverons...
„Mais ailleurs, et souriant douloureusement: à
„moins qu'un boulet de canon ne me vienne vi-
„siter de plus près que le jour où fut frappé à
„mes côtés l'ami vrai, le compagnon fidèle de
„ma vie... Ah! Duroc! Duroc! Ce noble soupir
„retentissait encore sur mon cœur, que Napo-
„léon avait déjà disparu. Eh bien, l'Empereur
„s'éloignant de moi n'offensait point ma vanité;
„mon ame, électrisée par le mouvement de la
„sienne, sentait mieux que de l'amour-propre,
„et je lui savais gré de cette sensibilité qui se
„portait de préférence sur un ami. Cette pompe
„qui, à Dresde, l'entoure, cet éclat de la vic-
„toire qui lui va si bien, non rien ne me le rend
„cher comme cette larme silencieuse donnée à
„Duroc en face d'une femme. Qui regrette ainsi,

„mérite d'être aimé. L'Empereur est donc encore bien autre qu'on ne le suppose; on admire son génie; force est bien aux incrédules „eux-mêmes de s'y soumettre; mais son cœur, „le connaît-on?

„Vous pensez bien, ajouta l'officier, que le „récit de Fanny s'adressait à des gens faits pour „le comprendre, et à un enthousiasme qu'il eût „été difficile d'accroître. Fanny nous raconta „encore une foule de piquans détails sur les in-„croyables efforts de son amour-propre pour „plaire à Napoléon. Cette jolie Anglaise s'est „habituée à la vie militaire; elle raffole de nos „braves; on dirait qu'elle voit en eux l'image „de Napoléon.

„— Mais cela me paraît, dis-je à mon jeune „narrateur, une très bonne connaissance pour „nos grenadiers. A une autre rencontre, vous „obtiendrez peut-être la faveur de causer plus „intimement du grand homme que vous chéris-„sez autant qu'elle, et vous serez également ai-„mable pour une Anglaise par amour de lui. „Mais laissons pour aujourd'hui vos prétentions; „suspendons un peu les souvenirs du passé pour „nous occuper des intérêts du présent, car vous „partez cette nuit.“ J'écrivis bien à la hâte et en m'abandonnant à cette effusion du cœur qui ne sait pas être courte, et je remis au lieutenant

M..... une lettre qu'il se faisait fort de remettre au maréchal Ney, mais que le maréchal ne put recevoir, étant revenu à Paris quelques jours après.

Le lendemain du départ de l'officier, dont la visite m'avait fait exister dans le passé, et plongé dans cette rêverie de souvenirs qui fait tout disparaître, je songeai à me mettre en relation avec mes connaissances de Paris, pour lesquelles j'allais presque être un revenante. J'écrivis à Regnault, et, sur sa réponse promptement aimable, je me présentai chez lui; mais je le trouvai triste, abattu. Les nouvelles de l'armée venaient chaque jour ajouter au deuil de la patrie et des familles; on les attendait comme on attend la crainte et l'espérance. Tout le monde sentait alors que le trône du grand empire n'était plus que l'épée de Napoléon, et que la fortune semblait prendre plaisir à la fatiguer et à la briser. La Saxe avait vu de nouveau pâlir l'étoile, et la superstition, si nécessaire à tous les triomphes, était sinon détruite, du moins ébranlée. Napoléon seul conservait de la confiance. Ney me dit, quelque tems après: „J'ai „été témoin d'un beau spectacle à Dresde; l'Em„pereur avait été trahi par les Saxons, eh bien! „c'était lui qui consolait le bon roi de Saxe de „cette trahison, qui cicatrisait la noble blessure

» d'un cœur royal, le seul fidèle à notre cause,
» quoique notre cause ne lui eût rien rapporté. »

Regnault ne me parlait que de l'armée. « La
» France est morte ; le sang français semble
» épuisé; il n'en reste quelques gouttes que dans
» le cœur des soldats; mais avec Napoléon cela
» peut suffire. » Il me demanda si j'avais reçu
des nouvelles du maréchal; il insistait pour que
je les lui montrasse; ce fut presque de la colère
quand je lui dis que je n'avais rien appris de
Ney que verbalement par un officier reparti
déjà pour l'armée. Tout était méfiance et soupçon à cette triste époque.

» Dans toutes vos courses, reprit Regnault
» avec son ton interrogatif d'autrefois, vous n'a-
» vez pas entendu parler de proclamations de
» Monsieur de Provence ? Nous sommes sûrs
» qu'on en répand, que les soldats les lisent
» et que les maréchaux les méditent.

» — Mon ami, je ne connais point la personne
» dont vous me parlez, et je crois qu'à l'armée
» toute autre proclamation que celle de l'Empe-
» reur ne serait pas bien accueillie.

» — Vous vous trompez; il vient des tems,
» hélas! où le dévouement se refroidit; des tems
» enfin où l'on pense.... »

J'avais quitté Regnault de Saint-Jean-d'Angely
sans beaucoup d'autres paroles que celles dont

ses inquiétudes politiques m'avaient glacée. En rentrant chez moi, après quelques autres courses, je trouve un billet très pressé qui arrivait de la rue de la Victoire; il ne contenait que ces mots: »Venez à l'instant même.» Je répondis aussi laconiquement: »Impossible; j'ai un rendez-vous sacré comme l'amitié.» Une demi-heure après, M. le comte était dans ma jolie retraite de la rue Bergère. Jamais Regnault, qui n'était pas sujet à l'émotion, ne m'avait paru si agité; son accent suffit pour me faire quitter le ton d'une plaisanterie dès lors déplacée. »Je suis sérieuse, je suis triste, mon ami, lui répondis-je, puisque vous l'êtes. Aurait-on besoin de mon dévouement? Il est prêt.

»— Je crois que l'année 1813, qui va finir, finira mal pour nous, ma pauvre Saint-Elme. On ne sait plus sûr qui compter. Ce b..... de Raynouard, avec son discours, prépare la défection des gens tranquilles, de ces gens qui, depuis quinze ans, avaient donné leur démission. Il est des gredins qui conspirent les bras croisés et sans qu'on les inquiète. Fouché et Talleyrand nous travaillent de main de maître, et avec toute l'ardeur qui anime l'ingratitude quand elle se met en besogne.

»Mais ces messieurs n'ont-ils pas été prêtres?» Regnault sourit, et ma vanité, stimulée

par l'accueil fait à cette observation innocente, me fit trouver l'élan nécessaire pour réveiller les espérances du fidèle serviteur de Napoléon et ranimer son courage. Nous nous quittâmes fort gaiement, et il repartit bien persuadé cette fois que je n'en savais pas plus long que je ne lui en avais avoué.

Regnault de Saint-Jean-d'Angely aimait l'Empereur avec cette abnégation de tout autre sentiment, avec cet abandon de cœur qui ennoblissaient les attachemens célèbres de Duroc et du général Bertrand. »Je suis capable de tout »pour l'Empereur, disait Regnault, excepté de »le suivre sur les champs de bataille.»

J'oubliais de dire que, dans cette dernière entrevue, le ministre d'Etat, si dévoué, quoique si peu militaire, m'avait encore demandé, avec cet air instruit qui déroute, pourquoi, depuis si peu de tems à Paris, j'avais déjà vu et reçu chez moi M. Lanjuinais. »Que diable! s'écriait-»il, ce n'est pas la cour que vient faire ici ce »comte lacédémonien.» Je lui avais encore répondu la vérité: que M. Lanjuinais ne m'avait parlé que de mes relations passées avec Moreau; qu'il m'avait fait un crime d'avoir pu oublier ce grand homme pour son ennemi; que le vénérable sénateur avait presque été galant pour me faire parler de son noble compatriote; que dans

ma tête fort peu apte d'ailleurs à saisir le côté politique des hommes et des choses, M. de Lanjuniais se classait cependant comme un républicain à qui l'empire et les dotations pourraient bien n'avoir pas fait oublier sa dulcinée *une et indivisibe.*

» — C'est bien cela, et, par une singulière » alliance, républicains et royalistes s'entendent » pour exploiter le mécontentement. Ils cons» pirent de compte à demi, sauf à travailler pour » eux seuls après le triomphe, après la destruc» tion. Amis de Moreau, amis des Pichegru, » amis des Bourbons, tout cela est synonyme » pour le quart-d'heure: tous les partis abattus » sont de la même famille; Oudet était le bouton » électrique de toutes les ambitions contraires. » Puis, par une soudaine inspiration: Ma bonne » Saint-Elme, si vous avez conservé quelques » traces de votre liaison avec ce brillant Séïde » Oudet, effacez-les, détruisez-les: car vos re» lations, quoique mystérieuses, sont connues, et » s'il y avait une crise vous pourriez vous en » ressentir.

» — Monsieur le comte, je n'ai pas plus de » peur que de perfidie; ma politique, à moi, se » compose d'affections; c'est la meilleure et la » plus sûre; ainsi zèle, dévouement à la cause » que j'idolâtre, parce qu'elle me semble celle

» de la gloire française, et surtout parce que » Ney en est un des héros. Mon opinion, c'est » de l'amour. Et Ney, reprit Regnault, avec un » sourire.

» — Eh bien! Ney vient encore d'ajouter, dans » la désastreuse campagne de Saxe, un chevron » à ses états de service et de dévouement pour » la France.

» — Oui, pour la France, c'est pour la France » seule qu'il se bat.

» — Voudriez-vous que ce ne fût que pour » l'Empereur?

» — Mon Dieu, non, mauvaise tête, mais il » ne faut jamais séparer l'Etat de celui qui en est » le chef; ses subtiles distinctions servent de ral» liement aux mécontens. Je suis sûr que Ney » n'est pas content.

» — Il n'y a pas de quoi entre nous. Mais il » se tait, mais il ne murmure pas pour se bat» tre, et il se bat comme aux jours d'illusion. » Que veut-on de plus? Ne faudrait-il pas qu'il » dise à l'Empereur: vous faites bien tout ce » que vous faites et Leipzig ressemble à Auster» litz. »

Dans cette longue conversation où Regnault épanchait tout ce que son âme renfermait de chagrins avec cette facilité de mysantropie qui nous représente horribles tous ceux qui ne sont

pas montés au même diapazon politique que nous-mêmes. Regnault me parut aussi en rancune contre M. de Fontanes. « En voilà encore un dont je me méfie, s'écria-t-il. Avez-vous eu de ses nouvelles à la cour de Florence? — » Non pas à Florence, mais avant. Il m'a toujours semblé, et cette observation ne m'appartient pas, mais à un fidèle serviteur de la grande-duchesse, que M. de Fontanes se dédommage volontiers en secret de l'admiration qu'il dépense en public pour la famille impériale. Il a été dans son intimité, il en a vu les côtés faibles, ces petits ridicules qui se mêlent souvent aux plus belles qualités. Eh bien! M. de Fontanes excelle à les saisir et à les peindre; et au lieu de les cacher avec la religion des souvenirs et de l'attachement, il se plaît au contraire à les divulguer, à les vernisser en quelque sorte pour les rendre plus saillans à ceux qu'il veut amuser. »

Je n'espérais pas encore revoir Ney, et Regnault ne m'ayant point parlé du retour du maréchal, je n'y comptais guère que vers la fin de l'année. Notre contrat de bonne amitié avait reçu un singulier article additionnel dans la campagne de Russie, et je ne savais pas comment m'y prendre pour le modifier. Le hasard vint à mon secours. Je le rencontrai le lendemain

même de la double visite de Regnault, comme je sortais pour aller voir Talma, et avec l'intention de porter à ce noble et généreux ami une lettre d'une femme que j'avais rencontrée après une longue interruption de rapports mais non d'amitié, et dont l'histoire mérite de trouver une place dans ces Mémoires, archives de la reconnaissance, où le nom de Talma doit à tant de titres être inscrit.

Ney me reconnut le premier; ce mouvement m'apprit qu'il était encore le même pour moi. Du reste, mon apparition et le rayon de joie sur sa figure ne firent que me montrer davantage les soucis qui la chargeaient. Je pris tous les tons pour l'arracher à ses sombres idées; mais son front ne se déridait qu'en m'entendant parler de ses enfants, sa plus chère pensée, son orgueil; il insista même sur le plaisir qu'il aurait à me les faire connaître et à me les montrer, en prenant pour cela des précautions dont son intérieur eût pu s'alarmer; car il n'avait plus d'amour pour moi, et il en avait beaucoup au contraire pour sa noble épouse; mais il savait que mon attachement était au-dessus de l'amour-propre, et il ne concevait pas mon refus; mais moi, qui voulais être fidèle à ses propres devoirs, je ne voulus pas exposer mon cœur à désirer de les lui faire rompre; tant il

me paraissaient honorables et sacrés. Ney avait dans cet épanchement d'amitié, bien plus avec un vieux camarade qu'avec une femme passionnée, une éloquence de bonté et de naturel qui me pénétraient. Comme il lui allait bien de mêler le nom de son vieux père, de sa femme, de ses enfans, aux souvenirs de ses victoires! Que de simplicité dans une telle grandeur! L'admiration nouvelle de ces vertus modestes ajoutait un charme secret au sentiment de l'enthousiasme. On s'estimait d'avoir su l'aimer.

Revenant peu à peu à sa gaieté militaire, il me dit: « Puisque vous voilà, allons déjeûner en garçons. Prenez la rue Blanche, je vous prendrai à la barrière.

— Bien volontiers, et je vous raconterai quelque chose que vous pouvez entendre, un trait de Talma.

» Cela me fera du bien, les beaux traits deviennent si rares en France.

— Pas en fait de gloire, Michel.

— Allez, allez Syrène. » C'était son mot de guerre et de paix avec moi.

Me voilà donc griffonnant au crayon un mot pour le remettre chez Talma en passant, puis me rendant à mon poste à la barrière des Martyrs, l'œil ouvert, l'oreille dressée comme une vedette. Ney avait quitté son cabriolet au dé-

levard, et il ne se fit point attendre. J'avais beau regarder pendant que j'étais de planton, je ne voyais pas trop de ce côté d'endroit convenable au déjeûner d'un maréchal de l'Empire. Nous voilà enjambant les boulevards, courant à travers champs, nous donnant de la bonne gaieté, comme dans les terres conquises de l'Autriche et du Tyrol. Il n'y manquait, hélas! que le soleil d'Austerlitz, couvert de sombres nuages. Nous étions presque arrivés aux derrières de la route du bois de Boulogne, nous entrâmes dans une de ces bicoques qui le bordent. Le déjeûner ressemblait à un véritable repas de bivouac, et l'illusion n'en était que plus vive et plus agréable. Trois heures s'écoulèrent dans une conversation animée par toutes les confidences d'un entier abandon de sa part, et de la mienne par toutes les effusions d'un attachement qui se sentait plus fort que jamais. Je lui parlai de Regnault; mais de tout ce qu'il m'avait dit, je ne lui révélai que ce qui touchait les proclamations, parce que je craignais qu'il ne lui en fût tombé dans les mains, et que par distraction il n'en eût conservé.

« J'en ai là, me dit-il. On jette beaucoup de » papier dans l'armée. On ferait bien mieux d'en » faire des cartouches. Le colportage des opi- » nions est sans effet sur le soldat; les officiers

» ne prennent même pas au serieux toutes ces » proclamations; mais l'Empereur y attache de » l'importance, et le gouvernement veut bien s'en » inquiéter ; cela se rattache à la conspiration » de Mallet. Fouché passe pour être à la tête » de beaucoup de machinations qui se croisent. » Si Napoléon, au lieu de l'envoyer en Illyrie, » l'eût fait fusiller, il y eût eu justice, et la pré- » caution eût été bonne. Puis les vendus dont il » a cru se faire des amis! il verra! il verra! » Nous ne sommes pas au bout; mais ne nous cas- » sons pas la tête à toutes ces spéculations creu- » ses et inutiles. Tous nos finauds seront attra- » pés tant que nous aurons du canon. Tant qu'il » restera un soldat à l'Empereur, il peut être » tranquille; il ne sera ni trahi ni perdu. » Ney me questionna ensuite sur ma liaison avec Talma dont je lui avais parlé, allant droit à une sup- position tout-à-fait fausse que je refutai, et quand je l'eus convaincu, je lui racontai l'anec- dote qu'on va lire au chapitre suivant.

CHAPITRE CXXII.

Talma.

Ney aimait le beau talent de Talma; toutes les supériorités éprouvent en effet une remarquable et involontaire sympathie. C'était à l'ame élevée de Ney qu'il fallait confier les traits d'une ame généreuse. Parmi beaucoup de dames que j'avais connues à Bréda et à Anvers, en 1796, se trouvait une jeune personne d'une rare beauté et d'une famille distinguée de Malines. Elle avait dans toute sa personne toute la délicieuse nonchalance *del certo non so che*. Je ne la désignerai que par son prénom. Gertrude avait alors seize ans.

J'appris à mon premier voyage à Paris qu'elle avait disparu avec un aide de camp du général Dessolles. Notre liaison, quoique courte, avait été tendre, et son souvenir s'était bien des fois rappelé à mon cœur, et j'étais comme frappée du pressentiment que je la retrouverais un jour. Mais j'étais loin de prévoir que je recevrais, par

cette personne presque étrangère et errante depuis près de vingt années, une confidence précieuse qui accroîtrait encore ma vive admiration pour un de mes amis les plus intimes, pour mon cher Talma. Elle m'avait long-tems cherchée, et, dès mon dernier retour à Paris, plus heureuse que dans toutes les investigations précédentes de son attachement, elle avait découvert mon adresse. Un billet d'elle vint me surprendre un matin, et m'exprimer l'intention de me consulter sur des choses de la dernière importance.

Je me fais conduire à l'adresse indiquée. On ne m'attendait pas, et ayant ouvert assez brusquement la porte, je me trouvai en face d'une femme en grand deuil, du plus noble maintien. Son regard doux et mélancolique inspirait tout d'abord la vénération et la pitié! Belle et jeune, son deuil ne portait pas l'empreinte de cette coquetterie de douleur qui souvent dément les larmes des veuves. Nous étions toutes deux restées immobiles au premier regard. J'étais déjà de moitié dans ses peines... « C'est vous, Gertrude, » fut tout ce que je sus dire.

» — Oui, et je suis déjà moins malheureuse, » puisque je ne suis point encore méconnaissable » aux yeux de l'amitié!

» — Oh! que cette amitié serait heureuse des » preuves que vous pourriez accepter. «

Nous nous assîmes, et son cœur s'ouvrit avec une chaleur que je vais m'efforcer de reproduire,
„Je n'accuse que moi seule de la conduite de „celui qui m'a perdue. Il ne pouvait m'estimer, „je lui avais tout immolé, vertu, patrie, famille; „je n'avais à ses yeux que l'attrait d'une con- „quête de plus. Il ne crut pas à mon amour, „à mon amour si tendre, et j'en fus abandonnée. „Nous touchions au moment de l'invasion de „l'Italie; je rejoignis triste et désolée les lieux „que j'avais remplis du scandale de ma fuite. „Ma famille irritée, m'accabla des rigueurs d'une „réclusion. Peu après on m'offrit ma liberté aux „dépens de mon cœur; il était encore à Alfred, „et j'osai préférer le pleurer ingrat, plutôt que „de tout devoir à la tendresse d'un autre. Hé- „las! je prononçai mon arrêt fatal. On donna „à mes refus le nom de rebellion, et à mes lar- „mes sur la perte d'Alfred celui de démence. „Des parens qui me haïssaient gagnèrent ma „trop faible mère. Je fus jetée dans la maison „des fous, et au 26 août 1801, s'ouvrit pour moi „la porte de cet antre plus affreux mille fois „que le tombeau. J'y passai neuf années, n'ayant „autour de moi que le spectacle d'une effrayante „dégradation. En vain je recourus aux prières, „aux supplications pour prouver que mon cœur „seul était malade, que ma raison était saine:

„l'orgueil m'avait condamnée et l'orgueil ne par-„donne jamais. Enfin un jour, jour d'éternelle „mémoire, la porte de mon cachot s'ouvre; j'en-„tends des paroles de paix, de consolation; je „lève les yeux sur l'être bienfaisant dont l'orga-„ne mélancolique et pur apporte à mon ame la „première émotion qui, depuis deux années, ne „fut pas une douleur. Mon regard avait suffi „pour lui tout révéler.

„— Non, cette femme n'est point folle, s'é-„crie-t-il; son geste, son attitude, sa physiono-„mie respirent la pudeur et la bonté. Un déli-„cat instinct de femme avait su faire un chaste „voile de la lourde et grossière couverture de „ma triste couche.“ L'étranger était accompa-gne de l'économie de la maison et de deux autres témoin.

» Cette visite porta immédiatement avec elle ses consolations; l'économe reçut les plus touchantes recommandations; on me plaça provisoirement dans une chambre propre et commode. On m'accorda des vêtemens; ma nourriture devint saine; le lendemain on revint pour des formalités et des bontés nouvelles. L'homme noble et généreux à qui je devais ce secours inespéré n'épargna rien; crédit, argent, démarches, il employa tout pour arracher à une horrible destinée une femme étrangère dont il ne connaissait

que les sorts et le malheur, n'exigeant pour récompense que de rester inconnu à l'objet de sa noble bienfaisance. Le succès couronna son angélique humanité, et la liberté, dernier bienfait, vint mettre le comble à la reconnaissance de tous les autres. En me l'annonçant, on me remit un contrat de 1,200 liv. de rente viagère, avec la seule obligation de signer une promesse de ne jamais revenir dans ma patrie, et de changer mon nom de famille. J'étais presque heureuse de cette condition qui complétait mon affranchissement. Qu'aurais-je pu regretter après de pareils traitemens? J'obtins, à force de prières, de mes gardiens que j'allais quitter, le nom de mon bienfaiteur; c'était Talma!

„ Quoi? notre tragédien, m'écriai-je!

„ — Oui, lui-même. Vouée à un deuil éternel, mon projet est d'aller m'établir en terre „ étrangère; depuis six mois, ma fortune s'est „ accrue par le don d'un legs inespéré et considé„ rable. Je suis venue à Paris dans la seule in„ tention de voir Talma. Depuis longtems le „ respect pour un secret qu'il avait voulu pesait „ à ma reconnaissance. Après tant d'années de „ combats, elle fut la plus forte, et c'est pour y „ céder que j'accours du champ de bataille qui „ vit tomber Alfred. Voici quelques lignes que „ j'ai écrites à mon bienfaiteur. On pouvait dir

„ que je le trouverais à Calais; je m'y suis ren-
„ duc; il en était parti: mais je sais qu'il est à
„ Paris maintenant. Un hasard singulier m'a pro-
„ curé votre adresse; plusieurs officiers parlaient
„ de vous devant moi; un d'entre eux vous con-
„ naît plus particulièrement. J'ai demandé si
„ vous étiez à Paris, il répondit en m'indiquant
„ votre demeure; c'était le neveu de l'amiral
„ Verhuel. Ce que je me rappelais de votre ami-
„ tié et de votre caractère m'a fait un besoin de
„ vous voir, auquel je n'ai pu résister; vous êtes
„ naturalisée en France, vous connaissez tant de
„ monde, il ne vous sera pas impossible de me
„ faire parler à Talma; je suis épuisée par de
„ longs tourmens, mes forces s'en vont, et je ne
„ voudrais pas mourir sans revoir l'homme à qui
„ je dois la vie et tout ce qui l'a consolée.

„ — J'ai promis, dis-je au maréchal, de pré-
„ senter cette excellente femme à Talma, mon
„ ami depuis dix-huit ans, et quand vous m'avez ren-
„ contrée, j'y allais. On ne saurait croire tout
„ le bien qu'il fait; c'est presque un souverain par
„ l'abondance de ses libéralités. Si nul acteur
„ ne l'égale en talent, il est moins d'hommes en-
„ core qui le surpassent en généreuse bienfai-
„ sance envers toutes les infortunes." Ney jouis-
sait avec la candeur d'une belle ame de ces cu-
rieux détails; il daigna s'intéresser au sort de la

femme dont je venais de lui parler, avec cette abondance de cœur qu'inspire la vue si rare d'un caractère reconnaissant.

„ — Cette dame, ajouta Ney, veut se réfugier „ en Italie; engagez-la à attendre quelque tems.

„ — Vous croyez donc, mon ami, que les af„faires vont mal, et que cela va se brouiller „tout-à-fait.

„ — Je le crains; l'Espagne et la Russie, ma „chère Ida, ont enterré notre bonheur. L'intri„gue, en outre, prépare pour nous le surcroît „d'autres dangers. A peine échappés à une re„traite, il va nous falloir, malgré notre désas„treux épuisement, commencer une autre cam„pagne. Heureux si, versant notre sang jusqu'à „la dernière goutte, nous conservons notre Fran„ce intacte et pure. Les soldats voudraient du „repos, un repos si bien gagné. On se battra „encore, mais en raisonnant sa fatigue. Nous „autres généraux et maréchaux, nous le voulons; „il nous en coûte de ne voir rien finir. Nous „vieillissons."

J'avais souvent exprimé des idées semblables à Ney, mai il m'en avait blâmée, et chose inexplicable, je ne saurais dire le cruel regret que j'éprouvais de les entendre de sa bouche. Ce n'était certes qu'une saillie de mauvaise humeur, bien naturelle; mais mon imagination souffrait

même dans les réparations qu'ils ont la volonté de donner. Ney n'avait jamais ressenti pour moi cette égalité de passion qui fait en quelque sorte disparaître l'ame pour la confondre avec une autre ame; je crois même qu'avant la grande catastrophe qui me fit entrer tout entière dans son cœur, mon empire, celui de suivante de sa gloire, avait beaucoup tenu à ce qu'il retrouvait en moi presque un camarade de guerre autant qu'une femme; rien d'original, sous ce rapport, comme son retour après notre débat; j'espérais de la tendresse, et j'entendis encore de la politique. Hélas! ce pauvre ami aimait tant son pays qu'il ne croyait pas être infidèle en me parlant de la France, alors menacée, envahie, voyant arriver sur ses frontières les soldats de toutes les capitales où avaient flotté nos aigles orgueilleuses; mais tout ce qu'il disait avait un charme irrésistible, de chaleur et de sincérité; la France était au fond de toutes ses pensées, et cet immense intérêt, base lui-même de mon attachement pour le maréchal, me faisait écouter, avec une incroyable émotion, ce que j'appellerais volontiers son improvisation patriotique. „Vous „aviez raison, mon ami, de réchauffer un peu „mon ardeur pour Napoléon. Il a commis des „fautes; il ne nous a guère ménagés; mais il „supporte au moins dignement des revers que

„peut-être il eût pu ne pas appeler sur nos têtes; „il fait bonne mine à la mauvaise fortune; son „génie se réveille pour nous organiser une ar- „mée, pour nous fabriquer au moins des car- „touches avec lesquelles nous puissions digne- „ment mourir." Mais, comme malgré lui, le sentiment profond des malheurs publics le ramenait à une sorte de misantropie. Les noms de la plupart des grands personnages de l'État ne sortaient de sa bouche qu'avec des bouffées de mécontentement et de blâme. Il avait avec moi toute sécurité, et ses expressions, qui n'étaient retenues ni par la politesse ni par la crainte, n'en étaient que plus vives, et n'en sont que plus curieuses comme peintures des opinions qui circulaient dans le monde chargé alors de nos destinées.

„— Et ce Murat, s'écria-t-il, qu'en pensez-vous? „Il nous a quittés dans la dernière campagne; „il n'a pas vu qu'en se démettant son commande- „ment il descendait du trône qu'il tient de l'Em- „pereur. Murat est le premier soldat de la „France, mais la royauté l'a gâté; elle lui tient „au cœur; il en est vain comme les femmes de „leurs diamans. Il croit se conserver en se tour- „nant d'un autre côté que nous: il se trompe; „et quoique cela aille mal pour Napoléon, Mu-

„rat, comme tous les autres, ne peut rester „roi qu'autant que Napoléon restera empereur.

„— Comment! autant que Napoléon restera „empereur? Etes-vous fou, Michel? Pourra-t-il „ne plus l'être? Quoi! on l'assassinera donc?" lui disais-je avec la plus entière conviction que, malgré les désastres de la Russie et les défections de Leipsick, détrôner l'Empereur me paraissait impossible.

„— Non, dit Ney brusquement, cela n'est pas „impossible, et il sera lui-même pour quelque „chose dans la possibilité. Tous les anciens „partis vivent encore, sous terre il est vrai, „mais ils en sortiront; et il y a des momens où „nous sommes, nous autres, tentés de croire „l'Empereur de complicité avec ses ennemis. Il „sait qu'il a autour de lui, dans ses conseils „même, des j.... qui le travaillent d'accord avec „l'Angleterre, qu'une conspiration européenne „l'enveloppe. Il voit l'abime, et il semble qu'il „veuille y tomber."

Ici, se livrant à son impétueuse franchise, le maréchal Ney me traça un tableau de main de maître du 20 décembre, premier lever de Napoléon au Tuileries après le retour de Leipsick. „Il n'avait plus d'armée, mais il en a retrouvé „là une de courtisans. Belle ressource que les „harangueurs du sénat, du conseil d'Etat, des

„cours judiciaires, des corps administratifs! „Tous ces gens-là n'ont su que louer, suivant „la formule consacrée depuis dix ans. La phrase „allait son train au salon du trône, et l'Empe„reur a pris au mot ces courages à appointemens. „Il est trop bon, trop facile, trop crédule. Pour „sabrer les Prussiens, qu'a-t-il besoin de ses va„lets dorés? C'est au peuple, sa vraie force, „aux soldats, ses vieux amis, qu'il doit unique„ment s'adresser; il sait bien qu'avec nous il „est en famille.

„— Ah! j'aime à vous entendre parler au „jour de l'adversité et des épreuves comme aux „jours de la victoire et de l'enivrement de la „bonne fortune.“ J'avais beau épuiser mon éloquence; je voyais bien que le maréchal avait un fond de mécontentement contre l'Empereur. Il était convaincu qu'il aurait dû faire la paix à Dresde, arranger autrement ses affaires, rester allié avec l'Autriche. „Caulincourt avait très „bien préparé les choses dans sa négociation „avec Metternich. Napoléon a voulu la guerre; „il pense un peu trop à son antipathie pour „l'Angleterre. Lui qui n'écoute que ses propres „avis, lui qui est de feu contre ses amis qui rai„sonnent, il est de glace contre ses amis qui le „trahissent. Il en fait ou trop, ou pas assez. „Bernadotte, ce Gascon qui lui décoche de si

„jolies proclamations, il le ménage. Nous avons „perdu nos meilleures troupes dans des combats „souvent inutiles. Reggio, Tarente, Vandamme „et moi, nous avons essuyé des échecs: cela ne „devait-il pas lui prouver l'impossibilité de la „lutte?

„—Mon Dieu! vous êtes bien mal disposé „pour lui aujourd'hui.

„—C'est que je prévois ce qui va arriver: „les ennemis sur notre terrritoire et une guerre „d'extermination....

„—Mon ami, pourvu que dans cette fatale „extrémité nous soyons les exterminateurs.

„—Ida, me dit-il en me regardant de manière „à me pénétrer jusqu'au cœur, vous êtes bien „dévouée à Napoléon depuis quelque tems, „est-ce qu'il y aurait de la vérité dans certains „bruits?

„—Quels bruits? répliquai-je avec le feu qu'on „met à prévenir une explication périlleuse; mon „dévouement à l'Empereur me vient de mon en-„thousiasme pour votre gloire. Je la vois, ainsi „que celle de la France, si étroitement unie à „Napoléon, que les séparer serait porter la „hache dans vos lauriers. Ah! que je meure „avant que cela arrive!

„—Allons, il n'y a rien à dire à un si pur „amour pour la France. Ma bonne Ida, vous

„êtes une singulière femme, mais que j'aime „bien.“ La politique, qui nous avait brouillés à la première entrevue, nous rapprocha plus intimement l'un de l'autre à la seconde; ce jour-là, en nous quittant, nous étions plus amis que jamais.

Le même jour, j'allai voir Talma qui était aussi profondément remué par les évènemens, mais plein de confiance dans le génie de l'Empereur. „Il a contre l'adversité, disait Talma, „toute la vigueur du vainqueur d'Arcole et de „Marengo. Sa constance, sa volonté de fer, son „ame de feu sont déjà une arme. Son regard „vieillit les plus jeunes soldats, et son étoile „sortira radieuse de tant de nuages qui ne sau„raient la couvrir.“ Je parlai à cet excellent Talma de la pauvre Gertrude: il avait oublié le bienfait, mais non pas le malheur. Mon récit renouvela sa touchante compassion; il était si naturellement généreux qu'il ne comprenait pas mes éloges! mais il comprenait mon ame, et je sentis que ma visite lui faisait un de ces plaisirs délicats qui naissent d'une vive sympathie de pensées et d'impressions. J'emportai une bonne nouvelle pour Gertrude, qui m'en remercia comme si j'eusse été de moitié dans la générosité de Talma.

Ney m'avait prévenue qu'il ne me verrait pas

de quelques jours. Je fus bien agréablement surprise de trouver en rentrant, le jour même de sa visite, un billet qui m'indiquait, pour le surlendemain fort tard, un rendez-vous. Quand il s'agissait de lui, toute autre affaire était oubliée; ma vie cessait, pour ainsi dire, pour se concentrer dans la sienne; puis mon cœur, si prompt à s'attacher aux douces chimères, rêvait déjà bien au-delà du bonheur d'une visite. Hélas! dès que Ney entra chez moi, et dès le premier coup d'œil, l'altération de sa physionomie me dit autre chose.

„Avais-je raison, s'écria Ney, dans mes prédictions et dans ma colère! le vaisseau de „l'Etat fait eau des toutes parts. Par la Suisse, „par le Rhin, par le Nord, nos frontières sont „entamées! tous les ennemis de la France se „donnent la main. Les coalitions se sont for„mées à force de revers. Cette fois elles sont „épouvantablement habiles et unies. Cette réac„tion de tous les orgueils blessés était inévitable. „Les poltrons eux-mêmes ont leur désespoir, et „les plus braves leur lassitude. Les débris de „nos vieilles bandes sont prisonniers dans toutes „les villes depuis la Vistule qu'elles occupent „inutilement. Ida, ma pauvre Ida, ma tête se „perd quand elle mesure l'abîme.

„La gloire et la grandeur de la France étaient

si chères au cœur du maréchal Ney, que l'aspect des désastres publics le mettait hors de lui. « Quelle affreuse nouvelle, répétait-il; » et ce noble guerrier, provoqué par mes questions, par la chaleur de l'amitié et du patriotisme, restait muet, après quelques exclamations plus énergiques que claires. « Enfin, s'écria-t-il, surmontant son abattement, une nouvelle campagne va s'ouvrir. Puisse-t-elle du moins nous conserver nos limites, notre belle France... Il serait par trop cruel de nous voir enlever les conquêtes de la république, de perdre sous les aigles les triomphes de Valmy et de Jemmapes. » Il était venu pour me dire beaucoup de choses, et son trouble fut tel qu'il me quitta sans entrer même dans l'objet de l'entrevue qu'il m'avait demandée.

Regnault, que je vis le lendemain, était plus agité encore. L'année 1814, qui allait s'ouvrir, se préparait sous de bien tristes pronostics. Hélas! ils ne devaient que trop tôt et trop ponctuellement se réaliser. Je connaissais trop Ney pour ne pas m'être aperçue, à travers ses agitations politiques, qu'il avait besoin de me confier autre chose; je ne m'étais pas trompée; car le soir même du lendemain, je reçus une confidence qui me fut à la fois chère et pénible; elle

m'apprit que le cœur de Ney me garderait toujours une place, que ni liaisons anciennes ou nouvelles, ni devoirs ni infidélités ne me le raviraient jamais. Si j'éprouvai une légère blessure, un plus noble penchant étouffa bientôt mon amour-propre blessé. Donner à Ney une preuve de désintéressement et en quelque sorte d'immolation, me tint lieu du bonheur. Prévoyant une nouvelle et périlleuse campagne, pressé par une lettre qu'il venait de recevoir, Ney me fit part d'une liaison d'un moment avec une belle Polonaise qui lui en avait dérobé le précieux gage. Je me chargeai de la commission qu'il me donna; mais malgré mon zèle je ne réussis pas immédiatement à découvrir l'innocent objet de ses inquiétudes. Pour ne pas revenir sur le même sujet, je vais raconter ici l'étrange hasard qui, en 1821, me fit rencontrer cette fille de l'amour d'un héros et de la faiblesse d'une noble et belle étrangère, qui fut assez heureuse pour mourir avant le jour fatal qui enleva à sa fille bien aimée son illustre protecteur naturel. Il faut que je ne sois pour aucune sensation organisée comme les autres personnes de mon sexe: car, passé la première irritation de l'aveu, je puis assurer que j'éprouvais, au moment de la confidence même, un désir de mère à voir cet enfant. Je me formais déjà un plan de vie; je disais:

„N'est-ce pas, Ney, que vous me la confierez? J'irai vivre à la campagne, je lui apprendrai à vous connaître, à vous chérir, et elle ignorera ce que j'ai eu de torts.“ Il me pressait dans ses bras, me répétant: „Ida, bonne et chère Ida;“ et moi d'être fière et heureuse plus que du plus brûlant délire d'amour... Hélas! il ne devait pas jouir de la douce sécurité de me voir veiller sur l'objet de sa tendresse inquiète.

Dans les premiers jours de janvier 1821, je fis un voyage à Verdun. J'arrivai vers le soir; c'était un jour de plantation de croix. Les rues étaient encore tout encombrées des oisifs que cet évènement avait attirés. On y voyait avec leurs parens les jeunes filles qui avaient formé le cortège, ornées de guirlandes et de voiles blancs. A Verdun, un cortège de jeunes filles, vêtues de blanc, rappelait un trop cruel souvenir pour n'être pas un pénible spectacle. Je m'éloignai avec précipitation, et remettant mes visites au lendemain, je sortis de la ville vers le lieu, déjà désert, où la sainte cérémonie venait de rassembler toutes les ames religieuses ou avides des pompes extérieures du culte. Non loin de la croix qu'on venait d'élever était assise sur le gazon une jeune fille dont l'aspect enchanteur me fit sentir une surprise toute prête à devenir de l'admiration; son léger vêtement était

fermé par une ceinture noire qui dessinait une taille souple et élégante: un grand chapeau de paille était à ses côtés, et la légère bise du soir faisait voltiger des tresses dorées dont la mode n'avait pas encore dénaturé les gracieuses ondulations, ni torturé les boucles naturelles; un grand porte-feuille de dessins était placé près du chapeau. Je fis à mon domestique signe de s'éloigner; je m'approchai doucement de la jeune personne, de façon à la très bien examiner avant d'en être remarquée. A peine les roses de la première jeunesse commençaient à remplacer sur ses joues les couleurs plus prononcées de l'enfance, et déjà se lisait sur son front virginal l'empreinte des soucis; les pénibles soupirs d'une profonde méditation soulevaient un sein naissant à peine. Elle prononça à mi-voix quelques mots sans suite, mais dont le son fit aussitôt vibrer toutes les cordes de mon cœur: en me rappelant cette douceur d'accent d'une jeune fille, il me semble reconnaître quelque chose d'une voix chérie. Eveillée par cette divination mélancolique, il me semblait lire sur le front virginal de l'inconnue une expression de physionomie qui me rendait comme présente l'image douloureuse de l'infortuné maréchal. Je fis un mouvement pour être aperçue: à l'instant la jeune fille fut debout et prête à s'éloigner. Mon cœur battait avec

violence: „De grâce, Mademoiselle, restez; „mon sexe, mon âge, doivent ne vous causer „aucune crainte. Vous êtes seule, mon domes„tique nous suivra de loin; accordez-moi quel„ques instans, dites-moi quels heureux parens „ont le bonheur de vous avoir donné la vie."

„— Hélas! Madame, dit-elle avec un main„tien parfait, depuis bien long-tems les paroles „bienveillantes sont étrangères à mon oreille; „excusez le trouble qu'elles causent à la pauvre „Féodora.

„— Ce nom annonce que vous n'êtes pas née „en ces climats; cependant votre accent est si „pur...

„— Je suis fille d'un Français et d'une Po„lonaise, continua-t-elle précipitamment, orphe„line de tous deux; depuis trois mois seulement „je sais que je n'ai rien à demander à la société „qui me dédaigne, rien à espérer de ce monde „où ma naissance devient un titre d'exclusion „où d'une insultante pitié." En s'exprimant ainsi, sa belle physionomie s'était animée d'une fierté douloureuse; d'abondantes larmes coulaient sur ses joues. Je pressai sa main que j'avais saisie avec une religieuse tendresse: c'était la fille du héros, de l'homme que j'avais idolâtré, que je pleurais avec désespoir: oh! que cet être me parut cher. Je n'ai jamais conçu l'orgueilleux

amour-propre qui fait repousser ou haïr l'enfant de l'homme qu'on aime, lors même que ces enfans sont une irrécusable preuve d'inconstance. Quand la passion a été sincère, elle étouffe tous les murmures de la vanité. Je rassurai Féodora, m'informant avec intérêt des amis, des soutiens qui restaient encore à sa jeunesse. „— Je suis „un enfant illégitime, voilà tout ce que je puis „dire. Je n'accuse point mon père, ses mânes „m'entendent; ma mère n'a pu supporter sa „mort funeste. Je suis seule, oh! bien seule au „monde.“ L'air, le ton, le regard de Féodora étaient pénétrans. Il faut en avoir éprouvé la puissance pour comprendre tout ce qu'une ame noble et fière ajoute à la beauté d'une femme.

Je tenais la main de Féodora; je lui prodiguais tous les noms qu'une mère tendre donne à une fille bien-aimée. J'ouvrais ainsi son jeune cœur à la confiance, qui n'eut plus de secrets pour moi. Féodora avait sept ans lorsqu'elle perdit sa mère. A l'instant tout changea autour d'elle, les soins, la vie, jusqu'aux robes qui naguère la paraient. Une vieille Polonaise, Elisabeth Dobninski, accompagnée d'un valet de chambre, lui firent passer bien des jours en voiture, et un matin Féodora se vit en s'éveillant dans une petite chambre avec des personnes inconnues, mais dont les manières douces et caressantes gagnèrent

bouche de quinze ans renferme tant de douleur!

Insensiblement on reprit, plus tard, avec Féodora des manières moins sèches. Un jour on lui dit d'être tranquille, qu'une grande dame aurait soin d'elle et la protégerait. »Je ne veux »pas être protégée, mais aimée, répondit la »fière Polonaise.« En effet, sa pension fut payée, et l'on s'occupa de son instruction religieuse.

Je témoignai à Féodora le désir de l'accompagner, de connaître les personnes auxquelles on l'avait si absolument confiée. »Non, me dit-elle, »car cela restreindrait ma liberté. Ce qu'on me »recommande surtout, c'est de ne faire connais»sance avec personne. J'ai tant besoin de pen»ser que je vous verrai encore, et que même, »loin de Féodora, vous n'oublierez pas les con»fidences de la pauvre fille illégitime!« Je pressai l'aimable infortunée sur mon cœur avec une tendresse de mère. Hélas! j'étais déjà pauvre alors, et ce fut un des momens de ma vie où j'ai senti que l'argent peut être quelque chose pour le bonheur. Si j'en eusse été pourvue, comme dans mes beaux jours, j'eusse dit à Féodora : »J'ai adoré, je pleure avec désespoir le »héros qui te donna la vie; le nom de ta mère »est une amertume pour mon cœur, mais n'es-

» tu pas aussi la fille de celui que j'ai tant aimé?
» Viens, retrouve en moi l'appui et les entrailles
» de la bonté paternelle. » Après nous être donné rendez-vous pour le lendemain, nous nous séparâmes.

Mais je l'attendis vainement au rendez-vous. Qu'on juge de mon chagrin! J'étais forcée de repartir le lendemain même. Je résolus d'aller parler aux gens qui avaient accueilli Féodora. Un billet qu'on me remit d'elle en rentrant à l'auberge, me fit changer d'avis. Je transcris littéralement les lignes de cette aimable et malheureuse enfant:

» Je suis restée trop tard dehors hier; on nous
» a vues ensemble, on m'a questionnée, et je
» hais les questions. J'ai vivement répondu que,
» n'ayant point le bonheur d'avoir mes parens
» pour guides et pour maîtres, je ne voulais pas
» me soumettre à un joug étranger. On ne me
» permet pas de sortir aujourd'hui et de vous
» parler ce soir; ne m'oubliez pas en passant de-
» vant le lieu où vous m'avez trouvée hier, et
» d'où je revins avec un trésor, car je vous crois
» mon amie. Il y a tant de bonté dans vos re-
» gards! J'ai des frères, m'avez-vous dit; vous
» leur parlerez pour la fille de leur père, une
» fille qui ne demande qu'un peu d'affection fra-
» ternelle. Madame, chère Madame, ne m'ou-

» bliez pas, car vous êtes la seule espérance de » la pauvre orpheline Féodora. «

Je plaçai ce billet sur mon cœur. Lorsque la voiture qui m'amenait à Paris passa devant la croisée où j'avais trouvé Féodora, mon ame renouvela le serment de revoir la pauvre fille autant qu'il serait en mon pouvoir. Dans la ferveur de ce double serment, je crus voir une ombre légère s'approcher de moi, suivre comme un nuage lumineux la course rapide qui m'entraînait... Le bruissement des arbres, le faible frémissement des insectes, le cri des oiseaux, formaient comme un concert de voix aériennes qui répétaient ma promesse de ne pas oublier la fille du héros, et de faire dire à ses fils: » C'est » vous seuls qui devez être les protecteurs de » Féodora! « Les peines et les malheurs qui m'accablèrent ne me firent point oublier ni négliger mon serment; mais ils furent tels, que souvent cette impuissance m'arracha des larmes. Le sort de Féodora était heureusement trop intéressant pour n'être pas soulagé: il le fut et d'une manière qui défend, par le respect dû au nom de la protectrice, de s'inquiéter du bonheur de la protégée.

» tu pas aussi la fille de celui que j'ai tant aimé ?
» Viens, retrouve en moi l'appui et les entrailles
» de la bonté paternelle. « Après nous être donné rendez-vous pour le lendemain, nous nous séparâmes.

Mais je l'attendis vainement au rendez-vous. Qu'on juge de mon chagrin! J'étais forcée de repartir le lendemain même. Je résolus d'aller parler aux gens qui avaient accueilli Féodora. Un billet qu'on me remit d'elle en rentrant à l'auberge, me fit changer d'avis. Je transcris littéralement les lignes de cette aimable et malheureuse enfant :

» Je suis restée trop tard dehors hier; on nous
» a vues ensemble, on m'a questionnée, et je
» hais les questions. J'ai vivement répondu que,
» n'ayant point le bonheur d'avoir mes parens
» pour guides et pour maîtres, je ne voulais pas
» me soumettre à un joug étranger. On ne me
» permet pas de sortir aujourd'hui et de vous
» parler ce soir; ne m'oubliez pas en passant de-
» vant le lieu où vous m'avez trouvée hier, et
» d'où je revins avec un trésor, car je vous crois
» mon amie. Il y a tant de bonté dans vos re-
» gards! J'ai des frères, m'avez-vous dit; vous
» leur parlerez pour la fille de leur père, une
» fille qui ne demande qu'un peu d'affection fra-
» ternelle. Madame, chère Madame, ne m'ou-

